



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

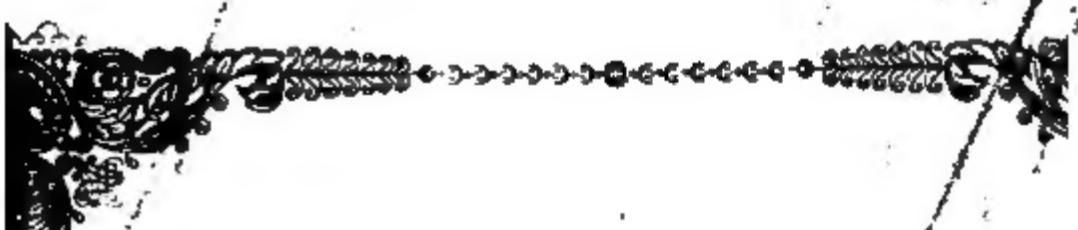
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DS
463
.B24



HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION
DE
L'EMPIRE ANGLAIS
DANS L'INDE,

PAR LE BARON
BARCHOU DE PENHOËN.


TOME PREMIER.


PARIS.
LIBRAIRIE DE LADRANGE,
QUAI DES AUGUSTINS, 19.

1841.



rendre lente pour l'empêcher d'être désastreuse, et de nous faire vivre avec elle comme un individu vit sous le principe d'un développement qui le change insensiblement sans le dénaturer. Là où cette espérance fait faute, il ne reste qu'à chercher de la résignation dans un ordre d'idées plus élevé, qu'à se faire effort pour ne pas juger la fin sur les moyens, pour se persuader que ce qui est irrésistible est sans doute providentiel; il ne reste qu'à se dire enfin que la vérité religieuse aussi a eu ses victimes, ses combats et ses destructions, et ne s'est assise triomphante que sur les ruines du ciel et de la terre; que la vérité politique à son tour aura ses épreuves à subir, ses perturbations à traverser, et que peut-être la destinée sociale de l'homme ne sera complètement révélée qu'alors que sur les vestiges du passé s'élèveront, appuyées l'une sur l'autre au-dessus des races humaines, ces deux grandes idées : Dieu et la liberté.

Le vieillard se tut. — Chacun garda le silence, il n'avait satisfait personne : — il paraissait avoir mis tout le monde d'accord.

HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION
DE
L'EMPIRE ANGLAIS
DANS L'INDE.



TOME I.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOINE ET MARTINET,
rue Jacob, 36.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE ET DE LA FONDATION

DE

L'EMPIRE ANGLAIS

DANS L'INDE,

PAR LE BARON

comte Théodore Hilario

BARCHOU DE PENHOËN.



TOME PREMIER.



PARIS,

LIBRAIRIE DE LADRANGE,

QUAI DES AUGUSTINS, 19.

1840.

DS
463
B24

10

SITUATION POLITIQUE
DE
L'ANGLETERRE EN ASIE.



FORMATION SUCCESSIVE DE L'EMPIRE ANGLAIS.
ÉTATS INDIGÈNES ÉTABLIS PAR LE GOUVERNEMENT BRITANNIQUE.
ÉTATS PENSIONNÉS PAR CE GOUVERNEMENT.
ÉTATS INDIGÈNES SOUS SA PROTECTION.
ÉTATS INDIGÈNES
EN DEHORS DE SA PROTECTION.

FORMATION SUCCESSIVE

DE

L'EMPIRE ANGLAIS.

	DATE DES TRAITÉS.	DISTRICTS ACQUIS	D'OU PROVIENNENT CES ACQUISITIONS.
ACQUISITIONS SOUS LORD CLIVE.	1757, 20 déc.	24 pergunnahs . . .	Nabob du Bengale.
	1759, 14 mai.	Masulipatam, etc. .	Le nizam.
	1760, 27 sept.	Burdwan, Midna- pore et Chittagong.	Nabob du Bengale.
	1765, 12 août.	Bengale, Bahar, etc.	Grand Mogol.
	1765, 30 août.	Jaghire de la Com- pagnie dans le voi- sinage de Madras.	Nabob d'Arcot.
	1766, 12 nov.	Les circards du nord.	Le nizam.
SOUS WARREN HASTINGS.	1775, 21 mai.	Zemindarie de Bena- rès.	Visir de Oude.
	1776, 22 mai.	Ile de Salsette. . . .	Mahrattes.
	1778, 17 juin.	Nagore	Rajah de Tanjore.
	1778, 18 sept.	Circar de Guntoor. .	Le nizam.
SOUS LE MARQUIS DE CORNWALLIS.	1786	Poulo Pinang, etc. .	Roi de Queda.
	1792, 17 mars	Malabar, Dindigul, Salem, Baramahl,	Tippoo, sultan de Mysore.
	1799, 13 juill.	Coimbatore, Canara, Wynaad, etc. . . .	Conquis sur Tippoo Sultan et cédé à la Grande Bretagne par un article du traité de Mysore.
SOUS LE MARQUIS DE WELLESLEY.	1799, 25 oct. .	Tanjore.	Rajah de Tanjore.
	1800, 12 oct. .	Districts acquis par le nizam sur Tippoo Sultan en 1792 et 1799.	Le nizam.
	1801, 31 juill.	Carnatique	Nabob du Carnatique.
	1801, 10 nov.	Goruckpoor, Bas- Doab, Bareilly, etc.	Visir de Oude.
	1802, 31 déc.	Districts du Bundel- cund.	Peschwah.
	1803, 17 déc.	Kuttack et Balasore.	Rajah de Berar.
	1803, 30 déc.	Haut-Doad, terri- toire de Delhi, etc.	Dowlut-Row Scindia.
	1805, 21 avr.	Districts de Guzerate.	Guickwar.

	DATE DES TRAITÉS.	DISTRICTS ACQUIS	D'OU PROVIENNENT CES ACQUISITIONS.
SOUS LE MARQUE DE HASTINGS.	1815, 2 déc..	Kumaon et partie du Turaee	Népaul.
	1817, 12 juin.	Sangur et Kuttah, Darwar, etc. . . .	Peschwah.
	1817, 6 nov.	Ferme d'Ahmeda- bad	Guicowar.
	1818, 6 janv.	Candeish, etc. . . .	Holkar.
	1818	Adjmîr	Dowlut-Row-Scindiah.
	1818	Poonah, Konkun et partie sud de l'em- pire des Mahrattes.	Peschwah.
	1818	Districts de la Ner- budâ, Patua, Sum- bhulpoor, etc. . .	Rajah de Berar.
	1820, 17 déc.	Terres dans le sud du Konkun	Rajah de Sawuntwaree.
	1822, 12 déc.	Districts de Bejapoor et d'Ahmednugur.	Le nizâm.
SOUS LORD AMHERST.	1824, 2 août.	Singapoor.	Rajah de Johore.
	1825, 9 avril.	Malacca.	Hollande.
	1826, 24 févr.	Assam, Arracan, Ta- voy, Ye, Tenasse- rim, etc.	Roi d'Ava.
SOUS LORD W. BENTINCK.	1834	Koorg.	Rajah de Koorg.

**ÉTATS ÉTABLIS PAR LE GOUVERNEMENT BRITANNIQUE
DANS LES PAYS CONQUIS.**

DATE	ÉTATS FONDÉS.	TERRITOIRES.
1799, 3 juill.	Le rajah de Mysore, descendant des an- ciens rajahs de la contrée	Sur la partie du terri- toire acquis de Tippoo Sultan.
1819, 25 sept.	Le rajah de Sattarah, ancien chef des Mahrattes	Sur la partie du terri- toire du peschwah.

ÉTATS PENSIONNÉS ET QUOTITÉS DES PENSIONS.

L'empereur de Delhi.	1,600,000 roupies par an.
Nabob du Bengale, etc.	2,500,000.
Nabob du Carnatique, etc.	2,000,000.
Rajah de Tanjore.	1,200,000.
Le peschwah	2,100,000.
Les princes de la famille de Tippoo, etc.	600,000.
Rajahs de Bénarès et autres chefs.	300,000.

ÉTATS INDIGÈNES SOUS LA PROTECTION BRITANNIQUE.

Le roi de Oude.
 Rajah de Nagpoo ou le Bhonslah.
 Le nizam, capitale, Hyderabad.
 Holkar, id., Indore.
 Mysore, id., Mysore.
 Travancote, id., Trivandum.
 Cochin, id., Cochin.
 Le Guickwar, id., Barode.
 Cutch, id., Bhonj.
 Bhopaul,
 Sikim,
 Les Seicks et les États des Montagnes de la rive gauche de la Sutlège.
 Les Jauts et les autres États de la rive droite de la Jumma.
 États de Bonndela.
 Rewah.
 États des Radjpoots.
 États de Malwa.
 États de Guzerate.
 États de la côte de Malabar.
 États de la frontière des Birmanes.

ÉTATS INDIGÈNES EN DEHORS DE LA PROTECTION BRITANNIQUE.

Népaul.
 Lahore.
 Chefs du Sind et des bouches de l'Indus.
 Scindhah.
 Rajah de Dholpoor, Bari et Rajajkairah.

Ref. St.
Julien
4-1-40
40270
6v.

INTRODUCTION.



Certaines époques de l'histoire sont marquées par de grands événements qui absorbent, qui effacent ce qui s'est fait jusqu'à eux, qui commencent une ère nouvelle. Nos cinquante dernières années ont vu, ce me semble, l'accomplissement de deux événements de ce genre; l'un, la révolution française, l'autre la fondation ou, si l'on veut, l'achèvement d'un empire anglais en Asie. Bien que contemporains, tous deux, en raison de l'éloignement des lieux qui en furent le théâtre, n'en sont pas moins demeurés étrangers l'un à l'autre. Également importants, également intéressants à considérer par le spectacle qu'ils présentent, ils ne le sont pas moins par tout l'avenir qu'ils portent en eux-mêmes, dont ils sont gros, pour ainsi dire.

La révolution se déroule d'abord devant nous comme un vaste drame avec ses trois grands actes : la constituante , la convention , l'empire ; drame immense et terrible ! Nos premières assemblées voient briller de beaux et jeunes talents , éclater les plus belles espérances ; la tribune reçoit ses maîtres et ses rois, Mirabeau, Barnave, Cazalès, Maury ; elle retentit d'un beau , d'un noble , d'un pur langage. La nation tout entière salue avec enthousiasme l'aurore d'une régénération complète. Inévitable fatalité des choses humaines ! Les passions s'éveillent à la discussion ; les hommes du passé ne veulent rien céder , ceux de l'avenir ne s'abstenir de rien. Une lutte terrible s'engage ; le trône , la monarchie tout entière disparaissent dans le sang ; à peine en reste-t-il quelques débris qui gisent çà et là sur le pavé. L'Europe, qui tremble jusque dans Vienne et Saint-Petersbourg des catastrophes de Paris, veut s'y précipiter, accourt sur nos frontières. Quatorze armées, miraculeusement sorties de terre, l'arrêtent au passage ; naguère confondus dans leurs rangs, de jeunes généraux , Pichegru , Moreau, Desaix, Hoche, Marceau, d'autres encore, brillent à leur tête ; ils élèvent à l'entour de la France un rempart de victoires, derrière lequel celle-ci reprend haleine, et panse à loisir les larges blessures dont la terreur a sillonné son sein. Le

directoire s'affaisse sous son propre poids. Le consulat, tout resplendissant du soleil de l'Égypte, vient rendre à la fortune de la France son éclat un moment éclipsé. Du consulat se dégage l'empire avec toutes ses merveilles. Les puissances intellectuelles et matérielles de la France se rassemblent sous la main d'un seul homme, et, en se condensant, multiplient leur force d'expansion. La France ne connaît plus de frontière; le drapeau tricolore flotte tour à tour sur toutes les capitales de l'Europe. Dans l'enivrement de la toute-puissance, Napoléon abuse de la fortune, qui se venge en l'abandonnant. Fontainebleau voit l'abdication du maître du monde. Mais alors du sein même de nos désastres se produit un dernier triomphe de la France, de tous peut-être le plus glorieux. L'Europe abaisse tout-à-coup ses armes victorieuses; elle dépose l'épée de la conquête aux pieds de la civilisation, dont la France lui paraît l'incontestable représentant.

L'Inde voyait alors s'accomplir une série d'événements non moins importants, non moins grandioses. Vers le milieu du siècle précédent, quelques marchands européens, ayant fondé un comptoir au Bengale, commencent à se mêler des intérêts des princes du pays; ils acquièrent des territoires, ils deviennent une puissance territoriale. La guerre éclate entre eux et d'autres marchands français qui

sur la côte de Coromandel avaient suivi une marche analogue. Peu à peu les diverses nations de l'Inde, prenant part à la querelle, descendent comme auxiliaires sur le champ de bataille. Le moment ne tardera pas où ce sera pour leur propre compte qu'elles y viendront verser leur sang. Les races primitives de l'Inde, les conquérants mogols, les descendants de Timour et de Baber, Hyder et Tippoo, fondateurs d'empire, les petits-fils de Sevajee, autre fondateur et conquérant, se présentent tour à tour devant l'épée de l'Angleterre. Par un phénomène propre à l'Inde, des peuples tout nouveaux se forment tout-à-coup, surgissent de terre en quelque sorte pour le combattre. Mais elle a pris dès le début un ascendant qui ne lui sera point enlevé. Parti de Londres comme simple écrivain, Clive gagne des batailles, s'empare du Bengale, de Bahar et d'Orissa, trois de plus riches provinces de l'Inde. Warren Hastings, esprit ferme, vaste et lumineux, conserve ces précieuses conquêtes, tâche plus difficile peut-être que de les avoir accomplies. Puis vient Wellesley, frère aîné du duc de Wellington, qui dans les champs de la renommée pourrait peut-être conserver son droit d'aînesse, et qui achève l'œuvre de Clive et de Hastings. Alors, grâce à ces grands hommes, qu'elle n'a d'ailleurs que trop long-temps méconnus, l'Angleterre règne en souveraine, en

maîtresse , de l'extrémité de la presqu'île au pied de l'Himalaya. Les rives de l'Indus et du Gange reconnaissent les mêmes lois que la Tamise et la Clyde. Les disciples du Christ se rencontrent dans les plaines de l'Indostan à côté de ceux de Mahomet et de Brahma. La civilisation moderne, la dernière venue, le résumé de toutes les civilisations antérieures, se mêle d'un bout à l'autre de la Péninsule Indo-européenne avec la civilisation la plus ancienne du monde, avec celle dont toutes les autres sont sorties. L'Europe elle-même se trouve là pour ainsi dire avec toute sa puissance, avec tous ses moyens d'action, l'industrie, la presse, l'organisation militaire. C'est le présage irrécusable d'une nouvelle évolution dans l'histoire du monde.

Peut-être y aurait-il lieu de s'étonner qu'en dépit de son importance ce sujet ait échappé jusqu'à présent à la plume de nos écrivains. Il faut sans doute en chercher la cause dans la situation intérieure du pays. Les peuples en révolution ne s'occupent que de leurs propres affaires, du moment où ils vivent de l'espace où s'exerce leur activité. Oublieux du passé, incertains de l'avenir, leur attention concentrée sur eux-mêmes les fait ressembler aux peuples primitifs ; comme pour ces derniers, leur propre histoire est l'histoire universelle, le monde la contrée qu'ils habitent. Les idées, les intérêts qui

ont produit ces grands cataclysmes sociaux ou qui en sont nées suffisent, dans la période qui les suit, à occuper exclusivement la plume des écrivains, l'attention des hommes d'État. Ainsi en a-t-il été pour nous pendant bien des années. Les champs de bataille où se débattaient nos destinées renfermaient pour nous le monde tout entier. Plus tard, la tribune et la presse périodique ont captivé toute notre attention, dévoré toute notre activité. Le progrès naturel des choses semble devoir amener quelque modification à cette disposition des esprits. Le moment paraît venu où nous pouvons enfin sortir de nous-mêmes : l'indépendance nationale n'est plus menacée, ne saurait plus l'être ; les idées pour lesquelles ont combattu nos prédécesseurs se sont réalisées, au moins dans ce qu'elles ont de plus essentiel. Long-temps isolés par la guerre, les peuples de l'Europe se rapprochent de plus en plus, tendent de jour en jour à ne former qu'un tout ; les mille liens du commerce, de l'industrie, de la communauté des langues, les enchaînent sans cesse plus étroitement. D'un autre côté, la sphère d'activité de chacun d'eux tend à s'accroître presque indéfiniment. Déjà Londres, Saint-Petersbourg, Paris, se touchent, sont en contact journalier : Constantinople et Alexandrie renferment les questions politiques les plus actuelles, les plus pres-

santes pour nous ; encore quelques jours, ce sera à Bombay, Madras et Calcutta. Le moment semble donc venu pour le public français de se rendre compte des grands événements par suite desquels l'Orient va tout à l'heure se trouver mêlé à la politique européenne. Aussi nous sommes-nous résolus à tenter de lui en offrir le récit, au moins selon la mesure de nos forces. Quelques mots suffiront plus tard pour exposer l'importance de cette étude, soit pour la politique, soit pour la science européenne. Mais nous tâcherons d'abord d'esquisser comme un court résumé de cette grande histoire.

La série d'événements qui la composent peut se diviser en groupes distincts ; en d'autres termes, l'empire se développe en cinq périodes séparées, qui se suivent et s'engendrent. Il traverse successivement cinq âges marqués chacun d'un caractère distinct, à chacun desquels il rencontre un obstacle qui l'arrête quelque temps, qu'il doit vaincre, qu'il doit surmonter avant de poursuivre le cours de ses destinées.

La première de ces périodes commence à l'arrivée des Anglais au Bengale ; elle se prolonge jusqu'à l'acquisition, à la conquête de cette province ainsi que de celle de Bahar et d'Orissa.

La seconde contient la lutte avec la France, qui

pendant long-temps dispute à l'Angleterre la prépondérance dans l'Inde.

La troisième, les guerres avec l'empire de Mysore, création récente du génie de Hyder, et transmise à son fils Tippoo, sous lequel elle périt.

La quatrième celle avec les Mahrattes, auxquels se sont ralliés le plus grand nombre des États indigènes, et dont le succès laisse l'Angleterre l'arbitre de l'Inde.

La cinquième commence à la reconnaissance générale de cette suprématie dans toute l'Inde; elle contient la guerre avec les Birmans, et celle avec Caboul, qui dure encore. A son début, d'ailleurs elle ne nous laisse pas même entrevoir quels en seront les résultats.

Est-il d'ailleurs nécessaire de dire qu'il en est de ces périodes comme de celles qu'on appelle tel ou tel siècle en politique ou en littérature? Nous voulons dire qu'elles ne se remplacent pas à jour fixe, qu'elles ne datent pas précisément de telle année, pour finir à telle autre; mais que pendant un certain espace de temps, elles rentrent nécessairement les unes dans les autres. Ainsi la guerre avec les Français avait déjà commencé lorsque les trois provinces de Bengale, Bahar et Orissa furent définitivement conquises; ainsi l'Angleterre avait déjà rencontré Mysore sur le champ de bataille avant la prise

de Pondichéry ; ainsi les Mahrattes avaient eu déjà plusieurs guerres avec les Anglais pendant l'existence de l'empire de Mysore , avant la lutte définitive qui amena leur anéantissement. Mais un moment existe à chacune de ces époques où les nabobs du Bengale , les Français , les Mysoréens , les Mahrattes , se trouvent seuls à lutter contre l'Angleterre. Après avoir descendu dans la lice en auxiliaires , ils se présentent pour combattre en leur propre nom , honneur qu'ils paient de leur sang , de leur propre vie. Comme dans l'ancienne tragédie , leur mort est le dénouement du drame. Rien de semblable , il est vrai , n'est à remarquer dans la cinquième époque historique que nous avons écrite ; mais , nous venons de le dire , elle commence à peine. Les ennemis , précédemment abattus , n'ont pas encore recouvré des forces suffisantes pour rentrer en lice ; aucun autre ne s'est présenté. On ne voit pas encore quelles seront les nouvelles victoires qui , pour l'empire de l'Inde , signaleront cette ère nouvelle ; encore moins les événements qui pourraient commencer sa décadence et faire présager sa chute. Ce ne sera pas l'Inde , selon toute vraisemblance , qui fournira ce nouvel adversaire , mais plutôt l'Europe. La Russie n'en est pas à convoiter pour la première fois le sceptre de l'Orient , arraché par l'Angleterre aux mains de la France.

Dans la première de ces périodes, une chose surtout est importante; c'est la façon dont s'établirent les premières relations entre les Européens et les indigènes. Nous voyons là la façon dont le génie de l'Inde et celui de l'Europe se posent, pour ainsi dire, face à face. Le hasard, le voisinage, les intérêts du commerce, les intérêts particuliers encore plus actifs, mêlent peu à peu les affaires des Anglais à celles des princes ou gouverneurs indigènes. Tantôt ils prêtent à ceux-ci de l'argent, d'autres fois en empruntent, toujours leur fournissent quelques corps de troupes auxiliaires. Qu'arrive-t-il alors? c'est qu'en raison de l'accumulation des intérêts, les dettes de ces princes s'accroissent incessamment, c'est que la solde des troupes auxiliaires va s'arriérant de plus en plus. Or, obligés qu'ils sont après certain délai de faire face à leurs engagements, ils cèdent tantôt telle portion de leurs revenus, tantôt telle partie de leur territoire à leurs créanciers. L'administration des provinces, le territoire lui-même, passent ainsi, peu à peu, mais pour ainsi dire forcément, des mains des princes ou gouverneurs mogols et indous à celles des Anglais. On a voulu attribuer ce résultat à des prodiges de calcul et d'habileté, à un savant machiavélisme; mais peut-être (et cet ouvrage, nous l'espérons, donnera quelque preuve à l'appui) suffit-il, pour se l'expliquer,

de la nature et de la force des choses. C'était le résultat nécessaire de la consistance et de l'énergie européenne en contact, forcément aux prises avec l'inconsistance et l'enfantillage des princes de l'Orient. La preuve, c'est qu'il est arrivé, plus d'une fois, que les bonnes intentions des Européens, les services rendus par eux à ces princes, sont précisément devenus les causes de la ruine de ces derniers.

La chose est étrange sans doute; toutefois elle ne manque pas de toute analogie avec certaines circonstances de nature à se présenter dans la sphère des intérêts privés. L'honneur, l'existence, la fortune d'un homme, sont compromis faute d'une somme d'argent qu'il n'a pas. Vous la lui prêtez, et le sauvez momentanément. Mais supposez que cet homme fasse un mauvais emploi de cet argent, qu'il laisse de plus accumuler les intérêts jusqu'à ce qu'ils dévorent sa fortune; il arrivera qu'au lieu de le sauver vous aurez contribué à sa ruine, que vous l'aurez hâtée, peut-être consommée... Or, on ne saurait nier que toute réserve faite en faveur des temps, des lieux, des circonstances, les choses se soient assez fréquemment passées de cette façon. Ainsi dans cette première période, ainsi dans cette face de l'histoire de l'empire anglais est-il facile de deviner les autres, de pressentir l'avenir. La supériorité, et le genre de supériorité, que doivent

avoir sur les indigènes les Anglais, c'est-à-dire la nation douée entre toutes de consistance et de fermeté, devient dès lors évidente. En peu d'années ils devinrent de la sorte les possesseurs d'une partie des revenus et du territoire du Bengale.

Alors l'Angleterre et la France se trouvèrent en présence. La Compagnie française avait suivi, à la côte de Coromandel, la même marche que l'Angleterre au Bengale; elle aussi était devenue une puissance territoriale. Elle comptait dès-lors parmi les grandes puissances de la Péninsule. La guerre ayant éclaté en Europe entre l'Angleterre et la France, en 1744, quelques esprits élevés conçurent un dessein généreux, celui de conserver, malgré cela, la paix dans l'Inde entre les deux Compagnies. Dupleix, gouverneur de Pondichéry, s'y associa avec empressement. Par l'élévation de son esprit, il se trouvait naturellement porté à goûter ce qu'il y avait de beau, de philanthropique, dans cette tentative; d'un autre côté, occupé de conquêtes à l'intérieur, il devait redouter tout ce qui pouvait le contraindre à distraire de cet emploi les forces dont il disposait. Toutefois, la guerre ne tarda pas à éclater, et d'abord avec de grands succès pour la France. Au dire des Anglais, dont les témoignages abondent à ce sujet, les Français avaient sur eux une supériorité extrême; ils n'étaient

encore que de simples marchands, que déjà ceux-ci jouaient un rôle important dans l'Orient. Dupleix avait compris la faiblesse de l'empire mogol, et conçu le projet de s'en rendre maître, à une époque où il n'aurait pu trouver dans l'Inde entière un seul homme à qui communiquer ce projet sans paraître frappé de folie. Comme gouverneur de Pondichéry, il faisait et défaisait des nabobs et des subahdars, c'est-à-dire des souverains régnant sur des millions de sujets. Il écrivait au conseil de la Compagnie des Indes : « S'il vous faisait plaisir de vous emparer du royaume de Tanjore, rien ne serait plus facile. Ses revenus sont de 15 millions ; quand vous le voudrez, vous en serez possesseurs. » Il régnait non seulement sur le Carnatique, mais aussi sur le Deccan, c'est-à-dire sur une population de 35 millions d'habitants, c'est-à-dire formant un tiers et plus de l'empire mogol. Un des grands officiers de l'empereur lui écrivait : « Le trône du grand Mogol tremble au seul bruit de votre nom. » Et cette fois l'emphase orientale n'allait point au-delà de la vérité. A côté de Dupleix se trouvaient encore Mahé La Bourdonnais, créateur des îles de France et de Bourbon, le plus grand homme de mer peut-être que la France ait produit, digne du moins de disputer ce titre au bailli de Suffren, que nous verrons paraître long-temps après

sur ce même théâtre; puis le marquis de Bussy, génie hardi, souple, facile, un des hommes les plus heureusement doués que la nature ait jamais produits; général habile, courtisan, diplomate, versé dans la politique et la connaissance de l'Orient à en remonter à toute la cour de Delhi; à la tête d'une poignée de Français, et sous l'influence de Dupleix, gouvernant la moitié de l'Inde. Les Anglais, ni aucune nation du monde, ne pourraient montrer nulle part trois hommes plus distingués, plus singulièrement remarquables. Nous le disons avec quelque orgueil, l'empire anglais, tel qu'il a été fondé par l'habileté successive de Clive, de Warren Hastings et de Wellesley, préexistait déjà dans le génie de Dupleix.

Le début de la lutte fut ce qu'on devait attendre de tels hommes. En plusieurs circonstances, La Bourdonnais disperse les escadres anglaises, en forces non pas égales, mais inférieures, avec des équipages décimés par la maladie, le plus souvent sans vivres, avec des munitions insuffisantes; il met le siège devant Madras, s'en empare, et le drapeau français flotte seul sur le Carnatique. En ce même moment Dupleix mettait un subahdar de ses propres mains sur le trône du Deccan. Par malheur, la division ne tarde pas à se mettre entre ces deux grands hommes. Ardents ennemis des Anglais,

tous deux aspirent à l'anéantissement de leur puissance dans l'Inde, mais tous deux tendent à ce but par des voies différentes. La Bourdonnais veut se servir de toutes les forces françaises pour attaquer l'ennemi sur les côtes ; il veut l'écraser à Madras et à Calcutta : tâche glorieuse, possible, je dirais volontiers facile même, grâce à ses talents et à son énergie. Les projets de Dupleix sont tout autres. En se mêlant aux intérêts politiques des princes de l'Inde, Dupleix veut dominer l'Inde entière par les armes et la politique ; il veut que l'Inde obéisse à une impulsion française, qu'elle devienne française pour ainsi dire. Ce but atteint, l'Inde eût expulsé de son sein les Anglais, pour ainsi dire d'elle-même et tout naturellement. Ce plan, tout gigantesque qu'il fût, n'était nullement chimérique ; des moyens assez médiocres, mais employés avec sagesse, habileté, en connaissance de cause, eussent suffi pour le réaliser. Prenant leur point de départ dans deux systèmes tellement opposés, La Bourdonnais et Dupleix, en dépit de leur supériorité d'esprit, ne purent s'entendre. Des rivalités de toutes sortes, nées de cette mésintelligence, les divisent, les séparent ; elles amenèrent le triomphe d'un ennemi qu'un seul d'entre eux eût, suivant toute probabilité, suffi pour abattre.

Dans la suite de la lutte, les Anglais reprennent

effectivement peu à peu un ascendant qu'ils ne devaient plus perdre. Un jeune homme, récemment perdu dans la foule, comme tous les hommes vraiment importants nés de la circonstance, vient le leur restituer. Les chances de la guerre étaient encore défavorables aux Anglais, le principal corps d'armée se trouvait bloqué dans Pondichéry ; Clive se présente tout-à-coup devant le conseil de Madras, et, après quelques difficultés, parvint à s'en faire écouter. « Nous sommes, dit-il, les plus faibles sur la défensive : eh bien ! prenons une offensive hardie ! au lieu d'attendre les Français dans Trichinopoly, allons les attaquer dans Arcot. » On écoute ce conseil ; Clive, chargé de l'exécution, attaque Arcot, s'en empare, puis le défend ensuite avec le même succès contre les forces des Français et de leurs alliés qui veulent le reprendre. A compter de ce moment, tant le génie d'un homme peut peser parfois dans la balance des destinées humaines, la fortune abandonna à jamais les Français. Dupleix, bientôt rappelé en France, va y expier ce crime du génie que les hommes pardonnent si rarement. Godeheu le remplace. Un traité provisoire contient la ruine des intérêts français ; promptement ratifié à Paris, il arrache à un historien anglais ces ironiques paroles : « Il est douteux qu'aucune nation ait jamais fait autant de sacrifices à la paix que les Français dans

cette circonstance. » Clive, poursuivant sa fortune, remporte plus tard la victoire de Plassey sur le nabob du Bengale ; il donne à l'empire la base de ces grandes provinces , Bengale, Bahar et Orissa.

La guerre ne tarde pas à éclater encore une fois entre la France et l'Angleterre , car la rivalité de ces deux puissances est le trait distinctif de l'histoire de l'Europe à cette époque ; l'Inde devint un de leurs champs de bataille. Cette fois nos destinées furent remises à ce Lally dont le nom éveille en nous de douloureux souvenirs. Descendant d'une de ces familles irlandaises que leur fidélité aux Stuarts conduisit parmi nous ; soldat dès l'enfance, Lally ne manquait nullement de talents militaires ; le maréchal de Saxe le comptait au nombre de ses meilleurs lieutenants. Mais ce n'était pas tout que d'ignorer les mœurs, les lois, les intérêts, la politique de l'Inde ; il s'obstina de plus à fermer l'oreille à ceux qui tentaient de les lui enseigner. Ses fautes deviennent bientôt incalculables ; la violence de son caractère, ses emportements multipliés achèvent de les rendre irréparables , en lui faisant des ennemis de tous ceux qui lui obéissent. Toute l'impétuosité de sa bravoure ne peut lutter contre la multitude d'obstacles que fait naître à chaque pas son malheureux caractère. Pour comble de malheur, il a pour adversaire sir Eyre Coote , homme

froid, résolu, un caractère modéré, et qui exerce sur tout ce qui l'entoure une grande influence. Habile à profiter des fautes de l'ennemi, ce dernier remporte une victoire décisive à Wandeswah, et bientôt venge l'injure de Madras en arborant sur les murs de Pondichéry le drapeau anglais. Triste page de notre histoire que celle où s'écrit le nom de Louis XV ! Dans toutes les parties du monde la fortune est contre nous. Le Canada nous échappe, nous perdons nos établissements d'Afrique, l'Inde voit se consommer notre ruine. En Europe, nos armées sont battues, nos flottes dispersées. Les puissances du Nord se partagent, sous nos yeux indifférents, le cadavre de la Pologne égorgée. Pendant ce temps les dernières splendeurs de la monarchie de Louis XIV achèvent de s'éteindre sous les honteux ombrages du Parc aux Cerfs.

Après la chute de Pondichéry, l'empire de Mysore devint l'ennemi le plus redoutable des Anglais. D'abord simple soldat dans les troupes de Mysore, Hyder-Ali, promptement parvenu aux premiers grades de la milice, venait de succéder à l'autorité du rajah. Il avait ajouté d'importantes conquêtes à l'ancien État de Mysore. A vrai dire, il n'était pas seulement le souverain, mais dans toute la force du terme, le créateur de cet État de formation récente. Nous assistons ici, en effet, à un phénomène

étrange, propre à l'Inde, mais difficile à comprendre pour nous, en raison de son incompatibilité avec l'état social de l'Europe. Avant l'invasion des musulmans, l'Inde se trouvait divisée en une multitude de petites principautés, suivant toute apparence, tantôt agglomérées, tantôt dispersées par la guerre; la conquête les réunit momentanément en un tout; elle les enlace dans les liens d'une même administration; mais dans la suite des temps ces liens allèrent en se relâchant de jour en jour, et alors un moment arriva où ils laissèrent pour ainsi dire échapper ces petits États, qui, livrés à eux-mêmes, se divisèrent et subdivisèrent. L'Inde se trouva alors comme brisée en une multitude de parties sans lien, sans cohésion, toutes prêtes à subir le joug de la conquête. D'un autre côté, elle ne cessa depuis lors de s'emplir d'une multitude d'aventuriers qu'aucune organisation politique ne retenait dans ses limites, toujours prêts à suivre l'étendard de tout chef doué de courage, de talent, d'énergie. C'est comme une sorte de poussière sociale que l'esprit de guerre et d'aventure peut soulever au hasard, et promener çà et là en tourbillons destructeurs, mais qui, sous les mains d'un chef énergique, habile, peut aussi prendre de la consistance, se condenser en un peuple, une nation. Sorte d'agglomération, de cristallisa-

tion , qui s'exécute au moyen d'une loi de formation , si l'on peut s'exprimer ainsi , d'une extrême simplicité. C'est une sorte de mécanisme d'un effet presque immanquable, qui se met jusqu'à un certain point en jeu de lui-même, de la façon suivante. Les troupes indigènes ne sont pas payées, dans l'Inde, par les princes du pays ; mais ceux-ci confient aux chefs de ces troupes l'administration de certains territoires, à la charge par eux de fournir à leur solde et à leur entretien. Les soldats sont toujours nombreux auprès du chef habile ou hardi qui a mis fin heureusement à quelque aventure de guerre, sous qui le butin s'est trouvé abondant, et grâce à eux ce dernier réussit facilement à s'emparer tantôt de telle portion de territoire , tantôt de telle autre. La faiblesse du souverain, le rendant d'ordinaire incapable de prévenir ou d'arrêter ces usurpations, elles vont s'accroissant sans cesse. Or , si les troupes dont disposait ce chef lui ont d'abord fourni le moyen d'accroître sa domination, celle-ci en s'agrandissant le met, plus tard , à même de lever et de solder des troupes plus nombreuses. Accroissant ainsi, l'un par l'autre, dans une double progression, et l'étendue de sa domination territoriale, et le nombre de ses soldats, un moment arrive où il se trouve gouverner une plus grande étendue de pays que le souverain légitime, commander

une armée plus considérable ; il va sans dire qu'il lui est supérieur en courage, en habileté. Tel chef indou ou musulman est arrivé de la sorte de l'administration d'un village à la possession d'un empire. Alors, suivant les circonstances, il détrône le souverain, ou bien se contente de s'en faire déléguer le pouvoir. Tels furent le point de départ de Hyder, les progrès de son élévation, le but qu'il atteignit. Maître de l'armée et de la plus grande partie des terres de Mysore, il dépouilla le rajah de tout pouvoir, et, après en avoir obtenu une sorte d'abdication, l'enferma dans une forteresse. Souverain absolu d'une partie de la péninsule, il commença, dès lors, cette longue lutte avec les Anglais que son fils devait continuer. Dans la période historique qui précède, l'Inde n'avait été qu'un vaste champ de bataille pour les Anglais et les Français. La guerre dont elle était le théâtre, quoique se faisant à des milliers de lieues de l'Europe, dans les plaines de l'Indostan, était tout européenne. Mais ici nous voyons l'Inde musulmane descendre elle-même dans la lice, et deux civilisations se trouver en présence. Le spectacle en devient plus grandiose et plus attachant.

Pendant une carrière qui dépassa de beaucoup le terme moyen de la vie humaine, Hyder ne cessa jamais de se montrer digne de sa haute fortune. Nul

n'égalait sa dextérité à se mouvoir dans le labyrinthe compliqué de la politique orientale; il opprimait beaucoup moins ses sujets que les autres princes contemporains, tout en sachant tirer meilleur parti de leurs ressources; enfin, il eut encore comme un pressentiment du grand art de la guerre moderne. Aucun général ne posséda mieux le secret de dérober ses mouvements à l'ennemi, d'être toujours là où il n'était pas attendu, de se trouver le plus fort sur tel point donné. Il fut vaincu en définitive; mais c'est que la toute-puissance de la discipline et de l'organisation, c'est-à-dire de la civilisation, se trouvait du côté de ses adversaires; or, la civilisation, c'est le génie de l'humanité elle-même, contre lequel ne saurait prévaloir le génie d'un seul homme. Supposons pour un moment qu'un art merveilleux ait trouvé le moyen d'animer, de mettre en mouvement par un moyen quelconque, la vapeur par exemple, une forteresse tout entière : que pourrait dans ce cas tout l'art des César, des Frédéric ou des Napoléon? Eh bien! telle est, jusqu'à un certain point, la situation de nos troupes européennes au milieu des armées de l'Asie ou de l'Afrique. Voyez ce régiment, il se forme en carré, se ploie en colonne, s'étend en ligne, avec un ensemble, une unité qui en font comme un seul être d'une force et d'une puissance supérieure à ceux

qui l'attaquent. L'impétuosité des soldats, le génie du chef ennemi, viendront également se briser à ses pieds, sans pouvoir l'entamer.

Tippoo hérita d'une partie des talents de son père, de toute l'activité de celui-ci, surtout de toute sa haine contre les Anglais. Il était doué d'une imagination vive, mobile, quelque peu fantasque, d'un goût naturel pour l'agitation et le péril. Zélé musulman, il se précipitait d'ailleurs avec une joie véritable dans une sorte de guerre qui lui semblait comme sainte et sacrée; il détestait sans doute dans les Anglais les rivaux qui lui disputaient l'empire de l'Inde, mais plus encore peut-être les ennemis de sa croyance. Il écrivait : « Un chien, un cochon et un Anglais sont trois cousins d'une même famille. » Dans le cours de la longue lutte qui remplit son règne, suivant en cela l'exemple de Hyder, il ne cessa de chercher l'appui de la France. Certaines circonstances qui se rattachent à un côté peu connu, intéressant cependant, de l'histoire de l'Inde, le portaient à mettre en elle la meilleure part de ses espérances. Après la chute de Pondichéry et la destruction de la puissance française, un grand nombre de nos compatriotes se dispersèrent çà et là dans toute la péninsule; grâce à leur courage, à leur habileté, à la souplesse du génie national éminemment propre à ce rôle, ils captèrent la faveur de plusieurs

●

de ces princes ; ils parvinrent souvent au commandement de leurs armées, qu'ils dressaient à l'européenne. Le colonel Lally, par exemple, neveu de l'infortuné général de ce nom, jouit pendant longtemps de toute la confiance de Hyder. Un centre commun, un point d'appui et de ralliement dans l'intérieur, à tous ces efforts épars, eût peut-être suffi alors pour mettre la puissance française, toute brisée qu'elle eût été à Pondichéry, à même de se relever de ses débris plus menaçante que jamais pour l'Angleterre. Tippoo le comprenait, et ne négligea rien pour amener ce résultat. Peu d'années avant la révolution, il envoya à la cour de France une ambassade qui occupa d'abord la curiosité, mais n'aboutit à aucun résultat : bientôt d'autres soins firent oublier et l'Inde et Tippoo. Ce dernier, pendant la guerre de la France et de l'Angleterre, fit la même démarche auprès du gouverneur de l'Ile de France ; mais celui-ci se trouvait hors d'état de lui envoyer un renfort considérable. Les vicissitudes de la révolution française amenèrent cependant un grand nombre d'aventuriers français jusqu'à la cour de Mysore. Seringapatam vit la république française solennellement proclamée, le drapeau tricolore et le bonnet rouge arborés sur sa place publique. Un club de jacobins s'établit à vingt pas du palais du sultan. On y jurait haine à la royauté,

excepté au citoyen *Tippoo Sultan*, le victorieux ; compliment que celui-ci retournait, en jurant de son côté amitié éternelle à sa sœur la *république française*. La tournure de son génie emportait en quelque sorte Napoléon vers l'Orient ; en Égypte, se sentant sur les traces d'Alexandre, il tournait comme lui les yeux vers l'Inde ; il écrivit à Tippoo : « J'arrive sur les bords de la mer Rouge à la tête d'une armée innombrable et invincible. J'accours plein du désir de vous affranchir du joug de fer de l'Angleterre. »

Arthur de Wellesley, depuis duc de Wellington, en ce moment même se disposait à attaquer Tippoo. Son frère, alors gouverneur-général, dans un ensemble d'opération, qui embrassait l'Inde entière, l'avait chargé de l'invasion du Mysore. Ces deux hommes, qui devaient se rencontrer bien peu d'années après dans les plaines de Belgique, semblaient déjà accourir l'un vers l'autre ; mais, tournant tout-à-coup le dos à l'Orient, l'élu du destin s'en alla parcourir l'Europe en triomphateur. Wellesley poursuivit sa course, il chercha aux flambeaux le corps du sultan, bravement tombé dans le fossé de sa dernière forteresse ; puis, quinze années plus tard, il vint assister aux funérailles de la France, comme il assistait alors à celles de l'empire de Hyder. Ce rendez-vous manqué sous les murs de Seringapa-

tam eut lieu enfin , mais dans les boues sanglantes de Waterloo ; piège terrible, guet-apens fatal, tendu par la fortune à celui qui avait tant abusé d'elle. Mortellement atteint, Napoléon s'en alla tomber sur le chemin , en face , pour ainsi dire , de cet empire de l'Inde qu'il avait jadis convoité du milieu de l'Égypte conquise ; il alla mourir au milieu des solitudes de l'Océan , sur ce roc de Sainte-Hélène , au pied de ce saule où l'imagination et la poésie regretteront long-temps ses cendres. Gigantesques jeux de la destinée !

Un siècle avant Hyder, Sevajee avait fondé l'empire des Mahrattes , comme celui-ci fonda l'empire de Mysore , et par des moyens analogues. Le père de Sevajee , nommé Shahjee , soldat de fortune au service du roi de Beejapoor, reçut de ce dernier un jaghire dans le Carnatique, avec le commandement d'un corps de 10,000 hommes. Encore fort jeune, Sevajee fut envoyé par son père résider à Poonah : un des districts sous l'administration de ce dernier, confié en ce moment par lui à l'un de ses frères. Précocement en force de corps et en hardiesse de caractère, le jeune Sevajee, avant dix-sept ans , avait rassemblé déjà autour de lui bon nombre de bandits , à la tête desquels il ravageait les districts voisins. Son oncle étant mort, il le remplaça dans l'administration de la province. L'em-

pire mogol se trouvait en ce moment en proie à des dissensions intérieures qui ne permettaient pas à l'empereur de prendre immédiatement des mesures contre ce nouvel ennemi; d'un autre côté, le père de Sevajee, occupé lui-même d'autres affaires, ne pouvait intervenir. Profitant de ces circonstances, Sevajee étendit son pouvoir et augmenta le nombre de ses troupes; les bandes d'aventuriers qui errent çà et là dans l'Inde, attirés par sa renommée, accoururent bientôt à ses côtés. Le plus grand nombre provenait des régions montagneuses qui s'étendent des frontières du Guzerate jusqu'à celles du Canara. Là vivaient en effet des tribus d'Indous ayant moins participé aux progrès de la civilisation que les habitants de la plaine, en revanche plus hardis, plus guerriers. On leur donnait le nom de Mahrattes, nom provenant, suivant l'étymologie la plus probable, d'un district nommé Mahrut ou Mahrat, situé dans la province de Dowlatabad dans le Deccan, aujourd'hui encore connu sous ce nom, qui alors sans doute s'appliquait à une beaucoup plus vaste étendue de terrain. Quoi qu'il en soit, les Mahrattes se trouvant de beaucoup les plus nombreux parmi les compagnons de Sevajee, leur imposèrent ce nom. D'ailleurs, bien que formés primitivement de bandes éparses, ils appartenaient à une même race, avaient hérité des mêmes

croyances , des mêmes mœurs ; toutes choses qui rendirent facile à Sevajee et à ses successeurs d'en faire un tout compacte , de les former en corps de nation. Sectateurs de Brahma , ils étaient animés contre les conquérants musulmans d'une profonde haine religieuse ; toute guerre avec ces derniers leur semblait une sorte de guerre sainte ou de croisade. Mêlant des habitudes d'ordinaire séparées chez les guerriers de l'Occident , ils se plaisaient à joindre le mensonge et la ruse à la force et à la bravoure ; ils se glorifiaient autant d'une fuite rapide que d'une bataille gagnée. Par ce côté et par quelques autres , la ressemblance était grande entre eux et les Goths et les Vandales , qui jadis dévastèrent l'Europe.

Après la mort de Sevajee , le pouvoir demeura long-temps aux mains de ses successeurs ; mais amollis par la possession du trône , ceux-ci laissèrent bientôt échapper de leurs mains débiles la réalité de ce pouvoir. Il passa dans les mains d'un premier ministre nommé peschwah , et à son tour ce dernier ne tarda pas à rendre cette charge héréditaire dans sa propre famille. Une partie des chefs mahrattes appartenaient aux castes nobles des brahmes et des Chactryas ; mais il en était d'autres d'une origine toute récente , souvent simples soldats favorisés par la fortune des armes. Parmi

ces chefs, les principaux formaient une confédération appelée des douze frères ; chacun de ceux-ci , maître absolu dans la limite de ses possessions , n'en demeurerait pas moins dans une sorte de dépendance féodale du rajah et du peschwah qui le représentaient. Scindiah et Holkar, d'autres encore, à diverses époques, devinrent de fait les véritables souverains de la confédération ; mais , fidèles en cela à un côté caractéristique des mœurs indoues , ils conservèrent soigneusement aux peschwahs tous les attributs honorifiques de cette charge. Ainsi nous avons ce singulier spectacle : une famille royale demeurée sur le trône qui lui a été légué par ses pères, mais dépouillée du pouvoir ; à côté d'elle une famille de maires du palais, dans laquelle a passé ce pouvoir où il est devenu héréditaire ; puis à côté de cette usurpation , lorsqu'elle s'est pour ainsi dire légitimée par le temps , certains chefs puissants qui à leur tour exercent la plénitude du pouvoir, mais continuent d'en respecter le simulacre et le titre dans les usurpateurs qui les ont précédés , comme ceux-ci l'avaient fait d'ailleurs dans la véritable famille royale. Ils se greffent pour ainsi dire sur la dynastie des peschwahs , comme ceux-ci l'avaient fait sur celle du rajah. Étrange phénomène des mœurs de l'Inde ! contraste singulier qu'elles forment avec les nôtres ! Chez nous le fait ne croit

pour ainsi dire en lui, n'a foi en lui, qu'à la condition d'anéantir tout droit, qu'à la condition de ne reconnaître que lui, de ne relever d'aucun autre. Dans l'Inde, c'est tout le contraire : c'est le fait qui pour ainsi dire s'effraie de lui, qui a besoin d'un droit supérieur dont il se croie découlé, dont il soit pour ainsi dire engendré, où il puise sa consécration à ses propres yeux. La mairie du palais, en un mot, non l'usurpation, c'est là le but suprême des ambitieux de l'Inde. Le rôle de Pépin ne leur inspire aucune tentation d'en sortir.

Après la chute de Mysore, les Mahrattes demeurèrent les seuls en état de disputer aux Anglais l'empire de l'Inde. Déjà plusieurs fois ils avaient rencontré l'Angleterre sur de nombreux champs de bataille, lorsqu'une première guerre avec Wellesley acheva de les affaiblir. Ils se virent dépouillés d'une partie de leur territoire, privés de plusieurs de leurs alliances, forcés de recevoir dans les murs de leurs principales villes une garnison anglaise. Mais sous la domination étrangère, l'esprit de nationalité se conserva. Un sourd mécontentement germa dans tous les esprits, n'attendant pour éclater qu'une occasion qui ne pouvait tarder, qui bientôt en effet se présenta. Des bandes d'aventuriers, connus sous le nom de Pindarries, ravageaient l'Inde en tout sens. Sans lien, sans consistance,

n'ayant d'existence que le pillage, sous la main d'un Sevajee ou d'un Hyder, peut-être seraient-ils devenus redoutables, mais ce dernier ne s'était pas encore trouvé lorsqu'ils entrèrent en hostilité avec les Anglais. Le spectacle de cette lutte était par elle-même éminemment propre à ranimer l'ancienne audace des Mahrattes. D'un autre côté, les mesures prises à ce sujet sur leur propre territoire par les Anglais amenèrent entre eux et ces derniers plusieurs discussions. Leurs rapports réciproques s'envenimèrent de plus en plus jusqu'au moment où un mouvement populaire, aussi inattendu qu'ils le sont tous, fit éclater tout-à-coup la guerre. Les Pindarries, ces aventuriers nouveaux-venus dans l'histoire, dont nous venons de parler ; ces princes rajpootes, race la plus ancienne et la plus aristocratique de l'Inde, dont la conquête musulmane n'avait changé en rien l'organisation, y prirent également part. L'Inde primitive, après la défaite de ses dominateurs musulmans, semblait se soulever tout entière contre les nouveaux conquérants que lui envoyait l'Europe. Pour mieux combattre, elle leur empruntait, jusqu'à un certain point, leurs propres armes ; une partie des troupes mahrattes avaient été disciplinées, comme nous l'avons dit, à l'européenne, par des officiers français demeurés dans l'Inde après la destruction de la

puissance française. Ces troupes, secondées d'ailleurs par la nation tout entière, combattirent avec grande énergie; mais l'Angleterre n'en triompha pas moins de tous ces obstacles. Leur faiblesse numérique, l'infériorité de leur organisation, ne permirent pas aux confédérés de soutenir long-temps la lutte. Bientôt les Pindarries sont dispersés, les Rajpoots contraints d'accepter une protection équivalente à une domination étrangère; Poonah reçoit une garnison anglaise, qui cette fois ne devait plus en être chassée. Le mouvement d'accroissement de l'empire s'arrête alors après avoir atteint son apogée. L'Angleterre règne du cap Comorin à la Suttlege, des bouches de l'Indus à celles du Gange, d'un côté voisine de la Perse, de l'autre de la Chine. A l'aide d'un petit nombre d'administrateurs, d'officiers, de soldats, elle gouverne, elle exploite à son profit ces immenses territoires. Les princes et les peuples, tout en conservant leurs usages, leurs mœurs, leurs croyances, reconnaissent également son autorité. Elle les protège, les surveille, règle leurs différends réciproques, en un mot décide de leurs destinées.

Ces trois dernières périodes ont chacune un caractère distinct. D'abord la France semble chargée par l'Europe de disputer à l'Angleterre la domination de l'Orient. La lutte est entre elles; les

peuples dont le sort va se décider sur le champ de bataille n'y paraissent pas , ou du moins n'y sont qu'en seconde ligne : ce sont des intérêts européens qui se débattent sous le ciel de l'Inde. L'islamisme , dont toutes les forces se sont rassemblées sous la main de Hyder et de son fils qui les emploient à fonder l'empire de Mysore , se présente aussitôt ; il vient disputer son ancienne conquête aux conquérants nouveaux que le génie de l'Europe a jetés sur le rivage. Les descendants dégénérés des fondateurs de la dynastie mogole sont devenus incapables de défendre l'héritage qu'ils en ont reçu. Mais derrière Hyder et Tippoo , ces parvenus de la veille , on aperçoit comme les ombres de Timour , de Baber et d'Aekbar. Mysore détruite , les Mahrattes se présentent pour continuer le combat. Nation d'origine récente , qui s'est formée dans la dissolution de l'empire mogul , de religion brahminique , divisée en castes représentant les Mahrattes , malgré leur origine , n'en représente pas moins les anciennes races indoues. C'est le vieil esprit de l'Inde , disons mieux , c'est l'Inde primitive elle-même ; elle se substitue à ses premiers maîtres écartés par des conquérants nouveaux et vient tenter de se reconquérir en quelque sorte de ses propres mains. Aussi les plus anciennes races de l'Inde sont-elles pendant toute cette lutte les alliées des Mahrattes.

A leurs côtés combattent les princes du Rajpootanah, c'est-à-dire les familles les plus illustres et les plus antiques de l'Inde, dont quelques unes se vantent de descendre de ceux qui combattirent Alexandre sur les bords de l'Indus, aristocratie où les quartiers de noblesse se comptent par milliers d'années : lutte impuissante, d'ailleurs, comme toutes celles où le passé, avec toute la sainteté de ses souvenirs ou l'éclat de sa poésie, essaie de combattre la vulgaire mais invincible toute-puissance du génie moderne.

Une cinquième période commence alors, dont le caractère est la prépondérance définitivement reconnue de la puissance anglaise. Les guerres qui s'y rencontrent, loin de mettre en péril son existence, se passent sur l'extrémité des frontières : c'est la guerre des Birmans, qui se termine par quelques nouveaux accroissements de territoire assez peu importants ; c'est la guerre du Caboul, qui dure encore. Mais aucun événement important ne la signale jusqu'à ce moment. L'empire recevra-t-il un nouvel accroissement ? Se divisera-t-il par des guerres intérieures ? Un nouvel ennemi fera-t-il son apparition ? On l'ignore encore ; toutefois, bien des yeux inquiets portent leurs regards au-delà de la mer Caspienne ; de ce côté un nouvel acteur paraît s'avancer vers le lieu de la scène à pas lents, mais comptés

En attendant qu'il se présente, les successeurs de ces quelques marchands anglais, descendus il y a un siècle et demi sur les rives du Bengale, sont devenus les maîtres paisibles de l'Asie ; ils se sont faits les héritiers de Timour et de Baber. L'histoire moderne ne nous offre rien de semblable ; pour trouver un pendant au tableau dont nous venons de tracer une hâtive esquisse¹, il faut franchir l'Europe moderne et se poser en face du génie romain lui-même. Asile précaire de quelques troupes de Sabins, de Pélages et d'Étrusques, Rome combat pour sa propre défense ; le monde antique est au moment d'être écrasé dans son germe. La conquête du Latium l'occupe quelques années ; elle franchit les Apennins, descend sur le rivage où pour la première fois voit se dérouler à ses pieds la mer immense. Elle embrasse d'une rude étreinte Carthage sa rivale, qui balance un moment sa destinée et la jette bientôt sans vie sur le carreau ; puis, franchissant bientôt et les Alpes et la mer, et le Danube, elle étend à loisir ses conquêtes en Europe, en Afrique, en Asie. Ses légions campent au pied de l'Atlas, sur les bords du Rhin, au sein de l'Angleterre, sur les bords de l'Euphrate. Elle s'assied alors au Colysée dans un repos superbe. Quelques proconsuls appuyés d'un petit nombre de légions règnent en son nom sur le monde entier. Les peuples auxquels

dans sa superbe indifférence ou sa politique habile elle a laissé leurs lois, leurs usages, leurs dieux, écoutent en silence sa volonté suprême. Les révoltes de l'Asie, de l'Afrique, de la Gaule, ne sont plus qu'une sorte de sédition passagère, et comme un tumulte de rue, aussitôt châtié qu'aperçu : on dirait une affaire du ressort de l'édile chargé de la police aux jeux sanglants du Cirque.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la partie de l'histoire de la Compagnie qui se passe dans l'Inde; il en est une autre dont l'Angleterre est le théâtre, et celle-ci n'est pas la moins curieuse. Le privilège de la Compagnie est attaqué aussitôt que concédé. A ce propos les grandes questions d'économie politique, du monopole ou de la liberté commerciale se trouvent en présence. D'un autre côté, un parti nombreux contesta non seulement à la Compagnie, mais à l'Angleterre elle-même, le droit d'acquérir des possessions territoriales, c'est-à-dire de faire des conquêtes dans l'Inde. Fox, Burke, Sheridan sont les chefs de ce parti, les avocats de cette doctrine. Ils se font les ennemis de cet empire qui se fonde en Orient; les alliés, tous les obstacles qu'il doit combattre. La puissante parole du grand Chatam et de son fils ne parvient qu'à grand'peine à protéger l'épée des conquérants de l'Inde. Aussi un phénomène étrange, un

spectacle inexplicable, naît de cette disposition des esprits. Ce n'est pas sur les champs de bataille de l'Indostan, c'est en Angleterre, devant le parlement, que les fondateurs et les continuateurs de l'empire ont à soutenir leurs plus terribles luttes. A peine de retour en Angleterre, Clive voit suspendue sur sa tête une accusation qui ne doit plus cesser de le menacer. « Prenez ma fortune, s'écrie-t-il en plein parlement, mais laissez-moi l'honneur. » Mot héroïque qui le sauve, c'est-à-dire lui permet d'aller mourir à quelques pas, de douleur et d'amertume de cœur. Warren Hastings passe dix années de sa vie dans le long supplice d'un procès qui menace son honneur et engloutit sa fortune. Wellesley, qui achève et consolide l'œuvre de ces grands hommes, pendant la plus grande partie de sa vie est l'objet de l'injustice et de la calomnie. Il est obligé de se survivre en quelque sorte à lui-même, pour voir luire le jour de la justice. C'est par la génération qui succède à la sienne qu'elle lui est à la fin rendue.

Le ministère défend à plusieurs reprises ces hommes éminents ; il le fallait, car la nature des choses, leurs actes et les siens, se liaient parfois nécessairement. Mais, le plus souvent, il est le premier à les condamner ; il se déclare avec autant de force que l'opposition contre toute acquisition territoriale dans l'Inde. Quand il sagit de condamner, de dé-

fendre ces acquisitions, dans l'avenir, il y a unanimité dans les partis ; opposition et ministère parlent et pensent de même. Pourtant l'empire n'en continue pas moins de s'agrandir, les conquêtes ne cessent pas de venir s'ajouter aux conquêtes, les nouvelles acquisitions aux anciennes. C'est qu'il se passe là un des mystères les plus étranges et les plus merveilleux de la philosophie de l'histoire. On assiste au développement d'une des lois les plus incontestables, et pourtant les plus inexplicables du monde historique ; de cette loi qui veut que les plus grandes institutions, les plus grandes créations politiques naissent des circonstances imprévues, d'elles-mêmes pour ainsi dire, et se développent au moyen d'une force qui leur est propre, non seulement sans que les hommes l'aient voulu, mais le plus souvent en dépit d'eux, malgré leurs efforts. Le chêne sort ainsi du gland, en vertu d'une force qu'il recèle en lui-même.

Le parlement, le ministère, la presse, disons-le encore une fois, prohibent, défendent également les acquisitions de la Compagnie dans l'Inde ; le parlement ne cesse de la menacer en cas de désobéissance de lui enlever son privilège. Parfois il se montre tout prêt à exécuter la menace ; mais chaque fois l'esprit de temporisation naturel à l'Angleterre, le respect pour tout droit acquis, même lorsque

la source en est condamnable, l'arrêtent au moment de prendre un parti violent et décisif; il se borne à de nouvelles défenses, toujours de plus en plus formelles, de toute guerre, de toute alliance, de toute acquisition territoriale. Une partie des hommes d'État qui sont chargés des destinées de l'Inde partagent eux-mêmes ces convictions; ils s'y rendent avec la ferme résolution de les faire passer dans la pratique. Mais à peine se trouvent-ils aux prises avec la réalité que cette conviction s'ébranle et se modifie; ils ne tardent pas à reconnaître la puissance de certaines nécessités de situation contre lesquelles ils s'étaient promis de lutter, ils les secondent bientôt, ils en deviennent les instruments les plus efficaces. Lord Cornwallis, par exemple, arrive avec l'intention d'établir dans l'Inde une paix durable; il s'était fermement promis de mettre fin à ces guerres incessantes contre lesquelles se prononçait fortement l'opinion publique; c'était le fond de ses propres convictions, le but de son ambition hautement proclamée. Mais à peine a-t-il essayé de lutter quelque temps contre ce cours inévitable des choses humaines, cette mystérieuse force des choses, qu'il en est saisi et emporté. C'est le morceau de bois tombé dans le torrent, qui lui résiste un imperceptible moment en raison de sa force d'inertie, mais en est aussitôt entraîné. Ainsi l'administration

de lord Cornwallis s'écoule tout entière au sein de la guerre qu'il condamnait; elle marque dans l'histoire par des acquisitions de territoires, qu'il voulait surtout empêcher. D'autres gouverneurs avaient déjà essayé de donner sur ce point satisfaction à l'opinion publique : Vereltz, plus tard Barlow, etc.; et leur administration fut non seulement insignifiante, mais souvent dangereuse pour la Compagnie; ils ne renoncèrent à toute vue d'ambition, à tout agrandissement, qu'en mettant en péril les possessions déjà acquises. D'autres gouverneurs tentent d'abord la mise en pratique du même système : lord Minto et le marquis de Hastings, mais plus tard ils l'abandonnent; leur administration, insignifiante dans cette première période, dans la seconde devient significative et féconde, laisse derrière elle de grandes traces. Mais trois hommes seuls, Clive, Hastings, Wellesley, avaient tout d'abord compris que pour laisser vivre l'arbre, la première condition c'est de le laisser grandir. Ces nécessités toutes-puissantes de la situation devinrent manifestes à leurs yeux; mais c'était à une époque où elles étaient invisibles à tous les autres; de là la défauteur dont les frappa l'opinion publique. Le cours du temps, qui ne manque jamais de dévoiler les ressorts cachés des choses humaines, les mit plus tard à nu; la gloire et la reconnaissance de leur

patrie devinrent alors une bien tardive récompense.

Ce grand spectacle de la puissance anglaise dans l'Inde réclame encore notre attention par bien d'autres côtés ; ce n'est pas seulement par elle-même que l'Inde anglaise doit devenir le but de nos études ; c'est aussi par ses rapports avec l'histoire générale du monde, avec la situation politique de l'Europe. L'Orient et l'Occident, qui depuis l'origine des âges ont été liés par mille rapports mystérieux, tentent de s'unir dans une dernière étreinte. A l'origine des âges et long-temps avant les temps historiques, les races auxquelles appartient aujourd'hui l'Europe se sont mises en route d'Orient en Occident ; du pied de l'Himalaya franchissant avec une activité incessante déserts, fleuves et montagnes, elles sont arrivées jusqu'aux bords de la Méditerranée, qui ne les a pas arrêtées ; elles se sont déployées sur les rivages de l'Océan, depuis la péninsule Ibérienne jusqu'aux extrémités des îles Britanniques et de la Scandinavie ; immense trajet pendant lequel s'est perdu pour elle tout souvenir de leur point de départ, toute mémoire de la patrie primitive. Bien des siècles s'écoulaient dans un oubli réciproque, mais un moment arrive où l'inquiète activité de l'Europe se tourne de ce côté ; à l'époque des croisades elle s'y précipite tout entière. L'Orient et l'Occident viennent se heurter à l'en-

tour du tombeau du Christ. Ils se retirent de la lice; mais après le combat de nombreux rapports continuent entre eux. Des relations politiques s'établissent entre les cours de l'Europe et les souverains du centre de l'Asie. Des marchands, des missionnaires, d'intrépides voyageurs en sont les intermédiaires. Marco-Polo révèle la Chine à l'Europe étonnée; l'industrie de Venise lui amène par la mer Rouge les précieux produits de l'Inde; bientôt tous les esprits, toutes les imaginations se tournent vers l'Orient. La grande pensée du temps, c'est de se frayer un passage par mer vers la source de tant de merveilles. Le Portugal, qui s'en est fait l'interprète, la réalise par Vasco de Gama. Grâce à celui-ci, le terrible cap des Tempêtes, devenu celui de Bonne-Espérance, tient toutes les promesses de ce nom. L'Orient, jusque là caché aux yeux de l'Europe, se laisse enfin entrevoir. Toute palpitante d'espoir et d'anxiété, l'Europe se tourne vers ces régions d'où vient le soleil, dans l'attente d'un monde nouveau.

Mais alors se trouvait un homme portant çà et là cette croix du génie parfois d'un poids si douloureux; debout au milieu de la foule, il regardait silencieusement du côté opposé; il guettait pour ainsi dire à son coucher l'astre dont l'Europe saluait le lever... On a nommé Christophe Colomb. On sait

comment une erreur de la géographie ancienne lui faisait supposer plus à l'est qu'elles ne le sont réellement les dernières terres orientales alors connues; il conçut le projet, grâce à sa foi sublime en la science qui lui enseignait la rotondité de la terre, d'atteindre ces extrémités de l'Orient par l'Occident. On sait la suite de l'aventure, et comment l'Amérique vint lui barrer le passage. L'Europe, après y avoir déposé le germe de cette civilisation puissante que nous voyons s'y développer, poursuivit et acheva le projet de Christophe; Magellan atteignit l'Inde en traversant le grand Océan. Alors ce voile mystérieux qui nous dérobaient l'Orient se trouva soulevé, déchiré de toutes parts. Ce but de tant de tentatives, d'efforts renouvelés pendant des siècles, fut atteint de trois côtés à la fois; Venise, Vasco de Gama et Christophe Colomb y conduisant par trois voies diverses le génie inquiet de l'Europe.

L'Angleterre continue, dans le siècle dernier, la grande œuvre de Venise, de Gama, de Christophe. Grâce à la persévérance et aux succès de ses efforts, l'Europe domine en ce moment la portion la plus intéressante de l'Orient. La providence lui a remis la direction et le mouvement qui dans la destinée du monde poussent l'Occident vers l'Orient; elle lui en a donné le soin exclusif. Mais nul

doute qu'il cessera bientôt d'en être ainsi, dans un temps plus ou moins rapproché. La situation intellectuelle et morale de l'Europe ne manque pas d'analogie avec celle où elle se trouvait il y a trois siècles. La réforme avait alors jeté dans les esprits la même agitation qu'a fait de nos jours la révolution française. C'est alors que l'Europe débordant, tout à la fois, à l'est et à l'ouest, envahit l'Amérique et l'Asie. Tout semble présager que notre inquiète activité suivra en partie cette voie. Les questions qui se rattachent à l'Orient se trouvent déjà au fond de toutes les complications de notre politique européenne. Derrière la question turque il apparaît dès ce moment tout entier. Les deux puissances qui, suivant toute probabilité, se le disputeront un jour à main armée, sont déjà en mouvement. La Russie ne quitte pas des yeux Constantinople ; elle maintient son influence à la cour de Perse, pousse ses avant-postes jusqu'à Khiva, à 150 lieues des Anglais dans le Caboul. L'Angleterre fait explorer par d'habiles officiers les anciennes voies de communication entre l'Europe et l'Asie ; elle s'avance dans la mer Rouge, où elle prend pied par Aden ; elle explore le golfe Persique, où elle a su se ménager d'autres stations. L'Égypte, où Alexandre commença sa gigantesque carrière, semble reprendre l'importance

qu'elle avait alors dans l'histoire du monde. Ces trois anciennes routes qui servaient autrefois de lien entre l'Orient et l'Europe : le Bosphore et les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne; l'isthme de Suez, la mer Rouge et Aden; l'Euphrate, Bagdad, le golfe Persique et Bender-Buschir; ces trois anciennes routes, disons-nous, sont au moment de se rouvrir. Toutefois, à l'aide de ces puissantes invasions de l'industrie moderne, il est probable que les voies de Gama, même de Colomb, ne seront pas entièrement désertées. L'Europe agira alors sur l'Orient de tous les côtés à la fois, au nord, à l'est, à l'ouest même, où déjà se trouvent quelques unes de ses plus belles colonies; elle l'embrassera, l'enlacera d'une étreinte de plus en plus puissante. Au reste, la nature, la forme, pour ainsi dire des grands événements qui réaliseront dans le monde cette tendance; les parts diverses qu'y prendront le commerce, la guerre, la politique, tout cela nous demeure encore absolument caché. Il n'est donné à aucun œil de l'entrevoir; le point de départ est visible ainsi que le but et la carrière; l'athlète s'est élancé, mais un nuage l'enveloppe et le dérobe à notre vue.

Au reste, le champ des intérêts matériels, le vaste champ des intérêts politiques, ne seront pas seuls à s'agrandir dans cette conquête nouvelle

de l'Orient par l'Occident. Il en sera de même des espaces de l'intelligence, du domaine de la science. La science européenne, à prendre ce mot dans un sens général, ne saurait manquer de se renouveler en s'assimilant cette science qui depuis les premiers jours du monde demeure immobile en l'Orient. Comme la plante dans l'ordre physique, l'esprit humain, pour croître, grandir, se développer, a besoin d'aliments étrangers. L'antiquité latine échappée dans les couvents aux désastres de la barbarie; les écrits d'Homère et de Platon, sauvés par quelques fugitifs du sac de Constantinople, comme jadis Énée emporta ses pénates des ruines de Troie enflammée, ont suffi pour produire une immense révolution intellectuelle. Par la combinaison de ces deux éléments, sous l'empire de la spontanéité inhérente à l'esprit humain, la science moderne opéra son développement. Or, aujourd'hui quelque chose de semblable paraît sur le point de s'accomplir; l'Orient tend à entrer dans la science européenne, comme l'antiquité entra dans celle du moyen-âge. De cette fusion surgira une nouvelle phase du développement de l'esprit humain, où la science, toujours entendue dans le sens le plus général, se composera de ces trois éléments; le monde moderne, le monde antique, le monde oriental. Déjà apparaissent plusieurs

symptômes de cet avenir. La philosophie du XVIII^e siècle se serait trouvée incapable de comprendre l'Orient, que d'ailleurs elle ignorait; en même temps, on ne saurait imaginer aucun des grands systèmes philosophiques ou historiques de l'Allemagne en retranchant cet élément. Quand il sera complètement à notre disposition; quand l'Orient intellectuel nous sera aussi accessible que l'est aujourd'hui l'antiquité : alors tout ce qui a paru çà et là sur la terre, de croyances, de traditions, d'idées, se trouvera rassemblé : la science devra tenter de le reconstituer en un tout grandiose et complet. A Rome, le voyageur s'assied sur les débris des murs cyclopéens, d'où il rêve à la mystérieuse histoire de l'Orient; le fantôme de la Rome ancienne et de ses mille ans de conquêtes, allant aboutir à l'empire du monde, se dresse sous ses pas, au milieu des solitudes du Capitole ou du Colysée; puis viennent les magnificences de Saint-Pierre, l'empire non moins merveilleux du christianisme. L'Orient, l'antiquité, le monde moderne, viennent de la sorte se confondre au sein de sa pensée, en la majestueuse unité de la ville éternelle.

Le moment est donc venu de nous occuper de l'Orient, nous le disions tout-à-l'heure; encore un moment dans la vie des peuples, et Bombay,

Madras et Calcutta seront pour nous à la même distance qu'aujourd'hui Londres, Vienne, Saint-Pétersbourg. Nous parlions alors au point de vue politique; nous pouvons en dire autant à celui de la science. Les esprits semblent, au reste, se diriger d'eux-mêmes vers les recherches historiques de toute nature. C'est sans doute le résultat presque nécessaire des circonstances où nous sommes, des temps où nous vivons. Les époques de crise sociale, de fin et de renouvellement, à travers toutes les amertumes et les désappointements dont elles inondent le cœur et la pensée, ont aussi quelques bons côtés; elles invitent les intelligences sérieuses à l'examen de toutes les époques historiques, de toutes les questions sociales. L'appréciation des choses historiques et politiques devient plus facile qu'elle ne l'aurait été à d'autres époques. On a pour cela de certaines lumières qui précédemment auraient manqué. Les crises sociales amènent avec elles d'innombrables révélations politiques; la rude main des révolutions déchire sans ménagement les épais rideaux qui se croisaient en tous sens à l'entour des mystères sociaux. Ce qu'il fallait être Platon, Bossuet ou Montesquieu pour deviner, devient visible à tous les yeux, à la portée de toutes les mains. Le plus vulgaire ouvrier comprend la machine qu'il a vu monter et démonter sous ses yeux,

mais l'invention réclamait peut-être tout le génie d'un Vaucanson. Et combien de fois n'avons-nous pas vu, nous hommes de notre âge, la société brisée, dispersée, gisant dans ses derniers débris sur la place publique? Le besoin de comparer à d'autres temps le temps où l'on vit, à d'autres événements ceux dont on a été témoin, les désappointements infligés à chaque pas par la réalité à toute théorie, toutes ces choses conduisent aux études historiques. Ainsi peut-on s'expliquer, en partie du moins, la naissance d'une partie des travaux de ce genre, et dont plusieurs d'une grande importance, que nous voyons naître journellement.

Toutefois il m'a semblé qu'une lacune se manifestait au milieu de ces travaux. Je me suis étonné que la fondation d'un empire anglais dans l'Inde, fait immense et dont je viens de m'efforcer de révéler en partie la portée, n'eût pas encore été l'objet d'une investigation sérieuse; je me suis dès lors proposé de suppléer à ce vide, que de récents événements pouvaient nous faire regretter de plus en plus. Dans ce but, j'ai été demander en Angleterre les nombreux et précieux matériaux qu'elle renferme sur ce sujet; j'ai feuilleté ses historiens, consulté les enquêtes de ses parlements, les comptes-rendus de ses administrateurs, les discours de ses orateurs; j'ai surtout étudié les correspondances et les mé-

moires des généraux et des hommes d'État, devenus historiens des grands événements accomplis par eux-mêmes. Ce n'était pas chose des plus aisées ; il s'agissait de raconter une multitude d'événements sans analogie avec ce qui se passe sous nos yeux ; de démêler la vérité à travers les témoignages les plus variés ; d'écarter grand nombre de préjugés dont les Anglais ne sont pas toujours libres ; de saisir la liaison des choses en dépit de leur désaccord apparent ; enfin de faire tout cela à peu près sans prédécesseur. Aussi me serais-je abstenu, sans doute, si je m'étais borné à considérer la difficulté de la tâche ; je l'eusse fait bien davantage encore en la mesurant à mes forces, en comprenant mieux les intérêts de mon amour-propre. Mais j'ai fermé les yeux, je l'avouerai, aux difficultés de l'entreprise, pour n'en considérer que l'utilité, que l'opportunité ; le même sentiment a fait taire celui de mon insuffisance personnelle : Le devoir du soldat, c'est d'aller là où son dévouement est le plus utile au pays ; c'est ce sentiment du devoir qui l'anime et le soutient dans les nuits glacées du bivouac, au milieu des marches brûlantes de la journée : j'ai pensé qu'il en devait être de même dans les rangs de cette armée militante de l'intelligence, qui, à travers les travaux, les veilles, les angoisses non moins pénibles de la pensée, marche à la con-

quête de la science et de la vérité. Mêlé tour à tour à l'une et à l'autre de ces deux milices, également obscur sans doute dans l'une et dans l'autre, à défaut d'autres titres plus éclatants, du moins puis-je me dire que c'est avec ce même sentiment au fond du cœur que j'ai tenu tour à tour l'épée du soldat, la plume de l'écrivain.

Me sera-t-il permis d'ajouter un mot sur un sujet personnel? La série de faits constituant la conquête et la fondation de l'empire anglais dans l'Inde, c'est-à-dire l'ensemble des transactions politiques, militaires et commerciales qui ont constitué cet empire, tel est le sujet de l'ouvrage que je me hasarde à présenter en ce moment au public. Mais le résultat obtenu par l'ensemble de ces transactions; cet empire considéré en lui-même; les moyens par lesquels, à l'aide d'un petit nombre d'Européens, l'Angleterre gouverne le vaste territoire qu'elle a conquis; la situation de ses armées, de ses finances, les détails de son administration, tout cela constitue une autre face du sujet, non moins importante, pour nous d'un intérêt plus positif, peut-être, et plus immédiat. Aussi sera-ce l'objet d'une autre publication sortie des mêmes matériaux, qui, j'espère, suivra de près celle-ci. Là, j'essaierai d'exposer comment, je veux dire par quels hommes, par quels moyens, par quelles in-

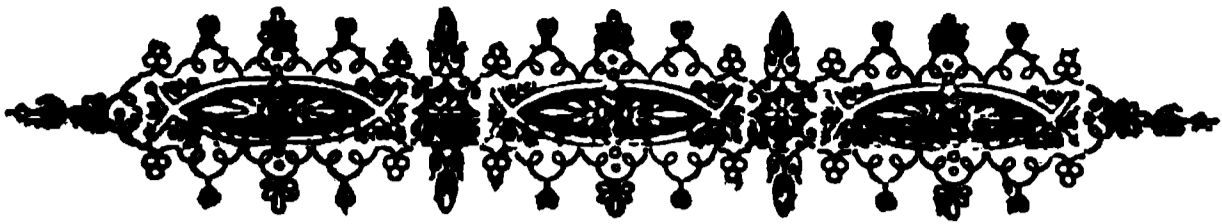
stitutions l'Angleterre administre et gouverne sa conquête; j'essaierai de montrer comment quelques centaines d'employés civils, trois ou quatre milliers d'employés militaires, exploitent à son profit, à trois mille lieues d'elle, un empire équivalant en étendue et en population aux trois quarts de l'Europe.



LIVRE I.

SOMMAIRE.

Découverte du cap de Bonne-Espérance. — Les Portugais dans l'Inde. — La côte de Malabar. — Goa devient le centre de la domination portugaise. — La presqu'île de Malaca. — Ceylan. — Les Moloques. — Les Vénitiens à Suez. — Ormuz. — La Chine. — Ambassade des Portugais en Chine. — Décadence de la domination portugaise en Orient. — Tentatives des Anglais pour se frayer un chemin aux Indes par le nord-ouest. — Voyage de Drake. — Voyage de Cavendish. — Tentatives des Hollandais pour s'ouvrir l'Orient. — Formation de la première association anglaise. — Ambassade de Mildenhall auprès du Grand-Mogol. — Première charte de la Compagnie. — Première expédition de la Compagnie. — Premier firman accordé par le Grand-Mogol. — Ambassade de sir Thomas Roë. — Conseils de sir Thomas Roë à la Compagnie. — Formation d'une compagnie hollandaise et ses premières entreprises. — Les Hollandais tentent de s'établir à la Chine. — L'île Formose. — Établissement des Hollandais aux Moloques. — Rivalité entre les compagnies anglaise et hollandaise. — Massacres d'Amboyne. — Nouvelle organisation de la Compagnie anglaise. — Le Portugal cède Bombay à l'Angleterre. — Le privilège de la Compagnie est attaqué. — Insurrection à Bombay. — Hostilités au Bengale entre les Anglais et les indigènes. — Prise de Bombay par Aureng-Zeb. — Les Anglais obtiennent la permission de fortifier leurs comptoirs au Bengale. — Acquisition au Bengale des trois villages de Soottanully, Godvinpore et Calcutta. — Premiers voyages des Français aux Indes. — Formation de la Compagnie des Indes française. — Les Français au Bengale et sur la côte de Coromandel, à l'île-de-France et à Bourbon. — Le privilège de la compagnie anglaise est attaqué. — Formation d'une nouvelle Compagnie. — Rivalité des deux Compagnies. — Fusion des deux Compagnies en une seule. — Constitution de la nouvelle Compagnie, son mode d'administration intérieure. — Son gouvernement aux Indes. — La Présidence de Calcutta envoie une ambassade à Delhi. — Nouveaux firmans de l'empereur en faveur des Anglais. — Suite de la constitution de la Compagnie. — Pouvoir judiciaire. — Serment des employés de la Compagnie. — Autorité de la Compagnie sur tous les sujets Anglais se trouvant aux Indes. — Organisation de son commerce aux Indes. — Ses agents indigènes. — Pétitions contre la Compagnie. — Renouvellement de son privilège en 1730 jusqu'en 1766, puis jusqu'en 1780. — Établissements français : Chandernagor, Pondichéry, îles de France et Bourbon. — La Bourdonnais. — Dupleix.



LIVRE PREMIER.



Au commencement du xv^e siècle de nombreuses expéditions dans la Méditerranée avaient familiarisé les Portugais avec les fatigues et les dangers de la mer ; à la même époque de récentes victoires avaient monté l'esprit de la nation au ton des grandes choses. L'infant Don Henri, quatrième fils de Jean I^{er}, se trouva au niveau et en harmonie avec ces dispositions nationales : il aimait les voyages et les découvertes ; les mathématiques ; la navigation ; l'astronomie étaient les objets de ses études de prédilection ; enfin il était animé du noble désir de répandre au loin la foi catholique. La Boussole, révélée par le hasard à l'esprit observateur d'un pilote d'Amalfi, était connue dès le $xiii^e$ siècle. Le premier parmi ses contemporains, Don Henri comprit tout le parti qu'il était possible de tirer du

4 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

nouvel instrument pour les voyages de long cours ; il conçut la pensée d'achever le projet commencé par Hannon, c'est-à-dire de faire le tour de l'Afrique et de se frayer par mer un chemin aux Indes-Orientales. De nombreux navigateurs, encouragés par lui, inspirés de son esprit, se livrèrent avec persévérance à l'exécution de ce vaste plan ; ils avancèrent le long de la côte occidentale de l'Afrique, de cap en cap, de rivière en rivière, et découvrirent en 1419 l'île de Madère, où la science de l'époque se plut à reconnaître un débris de l'Atlantide de Platon. La mort du prince Henri, arrivée en 1462, ralentit d'abord l'impulsion donnée par ce prince aux entreprises maritimes. Toutefois, le plan dont il était l'auteur fut suivi avec une nouvelle ardeur par Jean II, successeur d'Alphonse. On savait déjà que l'Afrique, loin de courir en ligne droite au midi, allait se rétrécissant de plus en plus, et tournant à l'est. Il devenait donc probable qu'un navire favorisé par le vent pouvait, en suivant la route parcourue jusqu'alors, parvenir jusqu'à la limite méridionale de l'Afrique, et de là gagner les Indes-Orientales. Des voyageurs récemment arrivés d'Abyssinie, et accueillis à la cour de Portugal, confirmèrent cette opinion. Le plus grand homme de mer qu'eût alors le Portugal, Barthélemy Diaz, chargé de vérifier la vraisemblance de ces conjectures, mit à la voile en 1486, parcourut la côte occidentale de l'Afrique, dépassa de 900 milles le point qu'avaient atteint ses prédécesseurs, et

entrevit le cap depuis si fameux qui termine l'Afrique au midi. Des vents violents qui s'élevèrent, empêchèrent Barthélemy Diaz de le franchir; il s'en éloigna, lui jetant dans sa colère ou son dépit le nom de cap des Tempêtes, que Jean II, mieux inspiré, changea, comme on sait, en celui de Bonne-Espérance. Vasco de Gama, parti de Lisbonne le 3 avril 1497, justifiant les espérances du roi, franchit la limite jusque là si redoutée; puis, ardent de profiter de l'événement, longea la côte orientale de l'Afrique, relâcha à Mélinde, et arriva enfin dans l'Indostan; sa navigation avait duré treize mois et treize jours. Le voile qui depuis tant de siècles cachait le majestueux Orient à l'active curiosité de notre Europe fut alors soulevé; la barrière qui jusqu'alors l'avait protégé venait d'être franchie.

A Mélinde, Vasco de Gama entendit parler du grand rôle que jouait alors Calicut dans le commerce de l'Orient; il fit voile vers cette dernière ville. Calicut était la capitale d'un empire du même nom, dont le souverain, connu sous le nom de Zamorin, étendait sa domination sur la plus grande partie de la côte de Malabar. Les pierres précieuses, les perles, l'ambre, l'ivoire, l'or, l'argent, la soie et le coton travaillés en riches étoffes, l'indigo, le sucre et les épiceries étaient apportés à Calicut des diverses contrées de l'Orient. Instruit de ces particularités, Gama se présente devant Calicut; il obtient une audience du Zamorin, et lui propose une al-

liance appuyée sur un traité de commerce avec le Portugal. On était au moment de conclure, lorsque les marchands musulmans parvinrent à rendre suspects ces étrangers dont ils redoutaient la concurrence. Le prince changea tout-à-coup de disposition ; passant de l'excès de la bienveillance à celui de la crainte, il prit la résolution de faire périr ces mêmes étrangers qui venaient de recevoir de lui un accueil si favorable. Instruit du changement survenu dans l'esprit du prince, Vasco se hâta de faire rembarquer son frère qui l'accompagnait ; il lui dit : « Comme votre général, je vous défends de songer à me secourir si je suis attaqué, ou bien de chercher à venger ma mort si je succombe ; si vous apprenez qu'on m'a chargé de fers ou qu'on m'a fait mourir, mettez sur-le-champ à la voile et allez instruire le roi du succès de notre voyage. » Les craintes de l'amiral ne furent pas justifiées ; un moment arrêté, mais bientôt après relâché, il mit à la voile et regagna Lisbonne que les récits de son voyage remplirent d'espérance et d'enthousiasme. L'année suivante, 30 vaisseaux sortis du cap, sous les ordres d'Alvarès de Cabral, se présentèrent devant Calicut. Les armes des Portugais prévalurent : l'amiral brûla les vaisseaux du Zamorin et foudroya Calicut ; il se rendit de là à Cochin, puis à Conanor. Alvarès s'allia contre le Zamorin avec les souverains de ces deux villes, qui jusqu'alors avaient été ses tributaires. Deux autres princes voisins, ceux d'Onore et de Goulon, entrèrent dans cette alliance. Tous se flat-

taient de s'affranchir, par le secours des Portugais, du tribut qu'ils devaient au Zamorin. Ces dispositions des esprits, surtout la supériorité de leurs armes et de leur tactique, donnèrent bientôt aux Portugais une grande prépondérance politique. Sur toute l'étendue de la côte du Malabar il n'était aucun prince qui ne recherchât leur alliance; aucun ne l'obtenait qu'à la condition de se déclarer vassal de la couronne de Portugal, et de permettre la construction d'une citadelle au sein même de sa capitale. Le prince devait en outre livrer ses marchandises aux prix fixés par ses nouveaux alliés. Un petit nombre de Portugais suffisait à dissiper une armée nombreuse; un seul de leurs vaisseaux dispersait une escadre des frêles navires de l'Orient. Les Portugais devinrent ainsi les maîtres; les souverains de toutes les contrées qu'ils découvraient. Tout navire étranger ne put naviguer dans ces mers nouvelles qu'avec leur permission; et des vaisseaux richement chargés des produits de l'Orient arrivaient incessamment à Lisbonne où l'Europe entière venait s'approvisionner. Ce moment fut pour le Portugal l'apogée de sa grandeur.

Goa devint alors le centre de cette domination portugaise dans l'Orient. Cette grande cité appartenait au subah du Decan; mais Idalean, un rajah indou, profitant de la faiblesse du gouvernement central, l'en avait détachée et s'était rendu indépendant. Albuquerque, saisissant le moment où le rajah était absent, se présente devant la ville et

s'en empare sans grande résistance. Le prince indou revenant aussitôt sur ses pas, met le siège devant sa propre capitale. Les Portugais, divisés entre eux, ne peuvent se maintenir; ils abandonnent leur nouvelle conquête et cherchent un refuge dans leurs vaisseaux, qui toutefois ne quittent pas la rade: ils attendaient des secours de Cochin. Sur ces entrefaites, les vivres vinrent à manquer; le rajah, qui en fut instruit, leur en envoya avec ces paroles: « Ce n'est pas par la faim, c'est par les armes que je veux vaincre. » Le commandant portugais répondit non moins fièrement: « Je ne recevrai pas les présents du rajah avant que nous soyions amis. » Le rajah se trouvant bientôt forcé d'abandonner de nouveau Goa pour se porter sur ses frontières, les Portugais débarquèrent et firent une nouvelle tentative sur la place. Le lieutenant du rajah, peu digne de sa confiance, se hâta d'abandonner les ouvrages extérieurs, bien qu'ils fussent garnis d'artillerie et suffisamment approvisionnés. Les Portugais pénétrèrent dans la ville sans difficultés; et seulement alors ils commencèrent à rencontrer une vive résistance. Les habitants se firent tuer quelque temps dans les rues; il fallut les chasser de maison en maison. Mais le nombre ne saurait lutter long-temps contre la discipline; les Portugais, après avoir eu cinquante morts et trois cents blessés, demeurèrent définitivement maîtres de la place. Albuquerque ne tarda pas à tirer parti de sa conquête; il attira dans les murs de Goa un grand

nombre de Portugais, il leur donna les biens de ceux des indigènes qui avaient été tués dans les combats ou qui avaient fui de la ville, et ils épousèrent les plus belles et les plus riches femmes du pays. Les princes voisins s'empressèrent de rechercher l'alliance d'Albuquerque. Le Zamorin lui-même consentit à se reconnaître vassal du roi de Portugal, à laisser élever une forteresse dans sa capitale, à expulser de ses États les marchands mahométans, à livrer son commerce entier au monopole étranger.

Les Portugais poursuivirent le cours de leurs exploits. Malacca était alors, en raison de sa situation, un des plus riches marchés de l'Inde; de nombreux vaisseaux la visitaient incessamment, les uns venant de la Chine, des Philippines, des Moluques, les autres du Bengale, de la côte de Coromandel, de Perse, d'Arabie, d'Afrique. En 1508, Diego Lopez de Sequezza se présente avec quelques vaisseaux devant ce fameux entrepôt. La mission qu'il avait reçue du roi don Emmanuel était toute pacifique; il ne s'en écarta pas. Mais les nombreuses conquêtes des Portugais dans l'Inde étaient de nature à inspirer de promptes défiances aux nations chez lesquelles ils se présentaient pour la première fois; des querelles à propos de transactions commerciales s'élevèrent entre les habitants de Malacca et les marins portugais; et de ces derniers plusieurs tombèrent sous ces redoutables poignards où les Malais semblent avoir épuisé leur génie. Don Diego,

fidèle à ses instructions, mit à la voile, radouba ses vaisseaux à la côte de Malabar, et regagna Lisbonne ; mais derrière lui demeurait Albuquerque, qui depuis long-temps jetait de ce côté d'avidés regards. Dans l'année 1510, Albuquerque fit voile pour Malacca. Il rencontra, chemin faisant, l'île de Ceylan, l'antique Taprobane : peu de temps et de médiocres efforts eussent suffi à l'amiral pour s'en emparer ; pressé d'atteindre le but de son expédition, il continua sa route. Il arriva devant Malacca au commencement de l'année 1511, impatient de venger la récente insulte du pavillon portugais. Mahmoud, qui régnait sur la presqu'île, prévenu de l'arrivée d'Albuquerque, avait fait ses préparatifs de défense ; il résista avec courage aux envahisseurs de son pays. Les forces d'Albuquerque ne consistaient qu'en huit cents Portugais et deux cents hommes du Malabar ; toutefois la place fut prise après quelques combats meurtriers. Elle contenait grand nombre de magasins remplis des plus riches marchandises. Des historiens portugais parlent encore de trois mille canons, dont deux mille en bronze, mais en cela l'exagération est trop visible pour qu'il soit nécessaire de la réfuter. Albuquerque se hâta de construire une forte citadelle, qui devait garantir la stabilité de sa conquête. Des ambassades des rois de Siam, de Pegu, et plusieurs autres princes ne tardèrent pas à s'y présenter pour solliciter l'alliance du vainqueur. Après les premiers soins donnés à ces arrange-

ments, Albuquerque attaqua Ceylan, qu'il s'était précédemment borné à reconnaître, et s'en rendit maître. Ceylan, riche en éléphants, en cannelle, en épiceries, en pierres précieuses, possédant les plus abondantes pêcheries de perles de tout l'Orient, située à quinze lieues seulement de la côte de Coromandel et facile à défendre, était de toute façon une précieuse acquisition pour les Portugais.

Albuquerque, tournant en même temps les yeux du côté opposé, détacha de sa grande flotte quelques vaisseaux qu'il dirigea vers les Moluques. Ces îles, situées près du cercle équinoxial dans l'Océan indien, sont au nombre de dix, en y comprenant l'île de Banda; la plus grande n'a pas dix lieues de tour. Les Chinois, que le hasard y fit aborder, y découvrirent le girofle et la muscade, deux épices inconnues aux anciens, et dont le goût se répandit bientôt aux Indes, en Perse, puis en Europe. Les Arabes, qui faisaient alors le plus grand commerce de l'univers, se précipitèrent en foule vers ces nouvelles sources de richesses; à l'arrivée des Portugais, le commerce des épices était exclusivement dans leurs mains. Plusieurs chefs invitèrent les Portugais à s'établir sur leur territoire, se flattant d'obtenir, au moyen de l'habileté et du courage de ces nouveaux venus, une prompte et décisive supériorité sur leurs rivaux. Toutefois, ces avances demeurèrent d'abord sans résultat : au lieu de s'occuper de constituer de durables établissements dans ces îles, les Portugais préférèrent aller vendre

ailleurs leurs riches cargaisons. Ce ne fut que plus tard (en 1521), qu'ils établirent un comptoir à Tidor, puis, deux ans après, une forteresse à Ternate. Les gouverneurs de ces nouveaux établissements ne furent point heureux : le premier d'entre eux, Pereira, fut assassiné par des gens que sa sévérité blessait sans qu'ils osassent se flatter de l'intimider ou de le corrompre. Parmi les successeurs de Pereira se trouva Antoine de Galvana, homme de guerre, hardi et entreprenant, toujours en action, et pendant un temps toujours heureux. Son intégrité et sa modération étaient telles, que les habitants de ces îles lui offrirent la couronne ; il préféra retourner en Europe, où d'avidés créanciers le firent mourir dans un hôpital. On retrouve dès ce moment le commencement de cette sanglante ironie où l'Europe sembla depuis se complaire à poursuivre par la misère, les humiliations, la mort même, ceux de ses enfants qui à l'Orient, à l'Occident, lui découvraient, lui conquéraient de nouveaux mondes.

Au bruit des conquêtes merveilleuses des Portugais dans l'Orient, Venise s'éveilla. Depuis longtemps Venise jouissait, par l'intermédiaire de l'Égypte, du monopole du commerce de l'Orient avec l'Europe ; elle possédait à Alexandrie de grands établissements et de nombreux agents de commerce. Les mamelucks, qui s'étaient emparés du gouvernement de la riche contrée, esclaves tirés de la Circassie, dressés dès l'enfance aux combats,

ignorants du commerce comme de toutes choses, voyaient avec faveur ces marchands étrangers qui au besoin se laissaient rançonner. L'ignorance et la cupidité les conseillaient en cela aussi bien qu'eût pu le faire la plus habile politique. Mais les Portugais ne dissimulèrent bientôt plus leurs projets : au moyen de leurs escadres, de leurs citadelles, élevées çà et là, ils manifestèrent l'intention de s'emparer du golfe de Perse et d'Arabie ; c'était par cette voie que plusieurs contrées de l'Orient, une partie de l'Afrique et l'Europe entière avaient reçu jusqu'alors les produits de l'Inde. Ils voulaient se réserver le privilège d'amener eux-mêmes en Europe ces riches marchandises par la voie du cap de Bonne-Espérance, dont ils étaient les maîtres. L'exécution de ce projet était la ruine de l'Egypte et de Venise. Venise, que la ligue de Cambrai venait de mettre à deux doigts de sa perte, n'hésita pas à venir au secours de l'Egypte, ou, pour mieux dire, d'elle-même. La découverte du cap de Bonne-Espérance la menaçait d'un coup plus terrible que ceux auxquels elle venait d'échapper. Elle expédia en grande quantité à Alexandrie des bois de construction, du fer, des cordages, etc. ; d'Alexandrie ces matériaux furent transportés par le Nil au Caire, et du Caire à Suez à dos de chameaux. Des ouvriers européens, qui les avaient devancés, en construisirent quatre vaisseaux de haut bord, un galion, deux galères et trois galiotes. Cette escadre mit à la voile en 1507, impiente de rencontrer les dominateurs de ce

monde nouveau. Elle pénétra sans difficulté dans les mers de l'Inde, et joignit dans le port de Diu la flotte du roi de Camboge, nouvellement brouillé avec les Portugais. Ces derniers, affaiblis par le départ récent d'un grand nombre de leurs vaisseaux combattirent d'abord avec désavantage; plus tard, ayant reçu des renforts d'Europe, ils prirent leur revanche, et les forces combinées de leurs ennemis furent détruites. Alors Albuquerque se décida à aller détruire Suva et brûler les ateliers récemment formés par les Vénitiens; une décharge générale d'artillerie célébra l'entrée des Portugais dans la mer Rouge: c'étaient les premiers Européens qui jusqu'alors y eussent pénétré de ce côté. Mais en dépit d'une activité infatigable, Albuquerque, contrarié par le temps, ne put parvenir à la réalisation de son plan. Repoussé par les vents, devenu le jouet des tempêtes, assailli par tous les genres de misère, il fut réduit à passer quelques mois dans une île déserte, jusqu'à ce que la saison lui eût permis de remettre à la voile et de regagner l'Océan. Le sultan d'Egypte se dégoûtant alors de cette guerre qui le menaçait d'une ruine complète, conclut avec les Portugais un traité qui livrait à ces derniers l'empire de la mer Rouge.

A son arrivée dans l'Inde, Albuquerque s'était présenté devant Ormuz. Cette ville servait à cette époque d'entrepôt au commerce de la Perse et des Indes, commerce considérable, car, à cette époque, les Persans expédiaient par les ports de

Syrie la plupart des marchandises qu'ils achetaient en Asie pour les revendre en Europe; elle était grande, riche, bien fortifiée. Albuquerque ne put s'en emparer; il se contenta de ravager les côtes et les villes voisines, et d'imposer un tribut au souverain de la contrée. Plus tard, ayant su se procurer l'appui d'un ministre favori, il lui suffit pour cette conquête importante d'une simple démonstration de force. L'État fut envahi avant que le roi eût songé à se mettre en défense. Albuquerque s'établit solidement dans la ville et emmena les deux fils du roi en otage; il imposa à ce dernier un tribut, mais consentit à lui laisser une souveraineté nominale. Ce fut le dernier exploit du conquérant; Albuquerque donna le reste de son temps aux soins d'administration intérieure, au rétablissement de la discipline qui s'était relâchée dans l'armée et sur les escadres portugaises, et ne sortit plus de Goa, où il termina sa carrière vers la fin de 1515. Ce grand homme, demeuré pauvre au milieu des richesses de l'Orient, mourut dans la disgrâce de son souverain, auprès duquel on l'avait calomnié.

Albuquerque avait rencontré à Malacca des marchands et des voyageurs chinois; ceux-ci lui donnèrent des détails sur la puissance, l'étendue, la richesse de l'empire du milieu. Albuquerque forma le dessein d'aller vérifier par ses propres yeux tout ce qu'il entendait dire; en attendant qu'il pût exécuter ce projet, il se hâta de communiquer ces ren-

seignements à la cour de Portugal ; ils se trouvèrent en partie conformes aux relations de Marco Polo , Vénitien , qui déjà avait visité le pays. La cour de Portugal comprit l'avantage de se mettre en rapport avec l'empire chinois ; elle y envoya une escadre et une ambassade. Arrivée aux îles voisines de Canton , l'escadre fut promptement entourée de jonques chinoises qui venaient la reconnaître. Ferdinand d'Andréade , qui la commandait , laissa visiter ses vaisseaux sans opposition ; il fit part aux mandarins du sujet qui l'amenait. L'ambassadeur Thomas Perès et sa suite furent aussitôt dirigés sur Pékin. La grandeur des villes , la multitude des villages , les nombreux canaux qui arrosent la campagne , la culture variée des champs , la richesse des costumes , les manières des gens du peuple étaient pour les Portugais un spectacle aussi nouveau qu'inattendu , et qui les frappa d'un indicible étonnement. L'ambassadeur trouva la cour de Pékin bien disposée en faveur de sa nation , dont la renommée remplissait alors tout l'Orient. La conduite prudente et habile de Ferdinand d'Andréade ajoutait à ces dispositions. Pendant que l'ambassadeur s'acheminait vers Pékin , il parcourait les côtes et faisait le commerce , se montrant facile , conciliant , livrant ses marchandises à un prix inférieur à leur valeur réelle. Au moment de quitter un port , il faisait sommer , par des crieurs publics , tous ceux qui auraient à se plaindre des Portugais de se présenter : il promettait bonne et prompte satisfaction.

Les villes maritimes de la Chine étaient alors au moment d'être définitivement ouvertes aux Portugais. L'ambassadeur s'apprêtait à solliciter un traité de commerce que rien ne présageait devoir entraver. Mais par malheur survint une nouvelle escadre portugaise, sous les ordres de Simon d'Andrade, frère de Ferdinand, et d'un caractère tout différent. Ce nouvel amiral voulut traiter, par anticipation, les Chinois en sujets conquis. Il pillait tous les navires qui sortaient des ports de la Chine et tous ceux qui voulaient y entrer; il mit à contribution les villages voisins de la côte, fit des Chinois prisonniers, enleva de jolies filles. Les matelots et les soldats suivirent à qui mieux mieux cet exemple. Le mandarin qui commandait la province, irrité de ces agressions, se hâta d'équiper une flotte nombreuse; il attaqua les Portugais; ceux-ci, quoique entourés d'ennemis dix fois plus nombreux, grâce à la supériorité de leurs navires et de leur manœuvre, parvinrent à se faire jour à travers les bâtiments chinois, lourds et mal armés; ils échappèrent. Mais à la réception de ces nouvelles, l'empereur irrité fit jeter en prison l'ambassadeur du roi de Portugal; par un édit impérial, les Portugais furent exclus de la Chine. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs années qu'il leur fut permis d'y pénétrer de nouveau, et encore, dans le seul port de Sanciam. Ils apportaient là de l'or, de l'ivoire, des pierres précieuses, en échange de quoi ils recevaient des étoffes

de soie, des porcelaines, du vernis, et surtout du thé, dont l'usage commençait dès lors à se répandre en Europe. Les choses en étaient là, lorsqu'un pirate nommé Theang-si-lao s'empara de la petite ville de Macao, d'où il tenait bloqués quelques uns des ports de la Chine. Il poussa même l'audace jusqu'à mettre le siège devant Canton. Sollicités par le gouverneur de la province, les Portugais accoururent au secours de cette ville, en firent lever le siège et poursuivirent le pirate jusque dans Macao même, où il se tua. Jaloux de reconnaître ce service, l'empereur donna aux Portugais cette petite île, où ils s'empressèrent de bâtir une ville qui devint l'entrepôt de leur commerce avec le Japon, car le Japon ne tarda pas à leur ouvrir ses ports.

Le Portugal, cette pauvre et petite contrée comme perdue à l'extrémité de l'Europe, régnait alors sans rivale sur une grande partie du globe. Les Portugais étaient maîtres de toute l'étendue des côtes de l'Afrique et des deux presqu'îles de l'Inde. Les ports de la Chine et du Japon venaient de leur être ouverts; ils avaient des établissements à Ceylan, aux Moluques, dans les îles de la Sonde; ils régnaient en souverains dans les vastes mers qui baignent ces rivages. Aucun pavillon ne s'y montrait que sous leur bon plaisir. Le petit nombre de vaisseaux étrangers auxquels ils permettaient de franchir le cap de Bonne-Espérance n'y pouvaient faire le commerce qu'en subissant mille

restrictions ; ces vaisseaux ne devaient acheter ni cannelle, ni gingembre, ni poivre, ni bois de charpente, ni fer, ni acier, ni plomb, ni étain, ni armes de guerre, etc. Les premiers venus s'étaient réservé le monopole de ces différents objets ; plusieurs denrées, dont une seule a suffi depuis à faire la fortune de telle ou telle nation, étaient alors dans leurs seules mains. Les peuples soumis regardaient les Portugais comme des êtres d'une nature supérieure à la leur ; le timide Indou disait : « Heureusement que la Providence a permis qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres et de lions, afin qu'ils ne détruisissent pas l'espèce humaine. » A la vérité, les Portugais étaient montés par l'âme et le cœur au niveau de leur fortune ; la grandeur et l'héroïsme des Romains semblaient revivre par intervalle dans ces nouveaux conquérants du monde. Au milieu d'un combat naval, on vint avertir le fils de Lopez Carasco que son père venait d'être tué : « Eh bien ! dit-il, c'est un brave homme de moins ; songeons à vaincre ou à mourir de la même mort. » Mais ce n'était là qu'un éclair. Les ressources du Portugal n'étaient point en rapport avec le fardeau de sa gloire et l'étendue de sa domination ; il ne pouvait alimenter long-temps de si nombreuses et si grandioses expéditions. D'un autre côté, la race héroïque des premiers conquérants devait être promptement remplacée par une autre race d'hommes nés en Asie, amoindris par l'abondance de toutes choses, énervés.

par l'influence du climat de l'Orient. Les liens de la métropole et de ses nombreuses colonies ne tardèrent pas à se relâcher; les gouverneurs de ces colonies devinrent indépendants de fait, sinon de droit; la corruption, la faiblesse et l'anarchie se mirent partout. Elles frayèrent bientôt un chemin facile, jusqu'au cœur de l'Orient, à ces nations étrangères que les Portugais en avaient si long-temps repoussé avec tant de vigilance et de jalousie.

Les succès des Portugais dans l'Orient ne pouvaient manquer d'exciter l'émulation de toutes les nations commerçantes. En 1503, quelques marchands de Rouen expédièrent un navire pour les mers des Indes. Au cap de Bonne-Espérance ce navire fut accueilli par une tempête qui le jeta sur une terre inconnue qui reçut du capitaine et des matelots le nom d'Inde méridionale; d'ailleurs cette entreprise n'eut pas de suite. Les Anglais, qui déjà avaient visité le Nouveau-Monde sur les pas des Espagnols, ne tardèrent pas à s'avancer dans les mers de l'Inde sur ceux des Portugais. Un marchand anglais nommé Robert Thorn avait acquis, dans un long séjour à Séville, des connaissances étendues sur le commerce de l'Orient. Vers 1527, Robert Thorn présenta à Henri VIII un projet dont il réclamait avec instance l'exécution; il s'agissait selon lui de procurer à l'Angleterre les mêmes avantages de commerce dont le Portugal avait jusque là le monopole exclusif. Cette nation ayant

la première découvrit un passage aux Indes par le sud-est, se prétendait en droit de s'en servir exclusivement; le droit public de l'époque était d'accord avec cette prétention, que d'ailleurs les Portugais étaient en mesure d'appuyer par la force. Or, Robert Thorn voulait conduire ses compatriotes au même but, mais par un chemin différent, par le nord-ouest. En cas de réussite, les Anglais se seraient ainsi trouvés en possession d'un chemin pour les Indes aussi bien et au même titre que les Portugais. En conséquence, deux expéditions dirigées vers le nord-ouest durent tenter la découverte de ce passage; toutes deux échouèrent. Une troisième expédition, sous les ordres de sir Hugh Willoughby, changeant de route, fit voile vers le nord-est; mais une tempête horrible dispersa les vaisseaux de sir Hugh, dont elle jeta un dans le port d'Archangel. C'était le premier navire étranger qui s'y fût montré, et le capitaine se hâta d'ouvrir des relations commerciales entre l'Angleterre et la Russie. Malgré ces échecs successifs, le projet de Robert Thorn n'en fut pas moins poursuivi avec ardeur. Dans l'espace d'un petit nombre d'années, six autres voyages furent dirigés dans le même but toujours inutilement. Alors les Anglais résolurent de ne pas se laisser arrêter plus long-temps par les prétentions des Portugais, mais de pénétrer dans l'Orient par la route battue du cap de Bonne-Espérance. Deux expéditions furent successivement dirigées de ce

été en 1582 et 1596. La première, après un combat malheureux avec des vaisseaux espagnols, se vit forcée de retourner dans les ports d'Angleterre, par manque de vivres. Les vaisseaux de la seconde furent poussés par la tempête sur les côtes de l'Amérique; où les équipages périrent par la faim et les maladies; quatre hommes seulement échappèrent.

La fermeté anglaise se serait peut-être laissée décourager par tant de mauvais succès; mais, dans l'intervalle, des expéditions dirigées dans un autre sens avaient complètement réussi. Le 13 décembre 1577, une nombreuse escadre; composée de cinq vaisseaux; mit à la voile de Plymouth; elle était sous les ordres de Francis Drake, marin qui jouissait d'une haute réputation. Francis Drake passa le détroit de Magellan; ravagea les côtes occidentales de l'Amérique espagnole; puis, craignant la rencontre d'une nombreuse escadre de cette nation s'il retournaient en Angleterre par le même chemin, Drake forma le hardi dessein de traverser l'océan Pacifique et de revenir en Europe par le cap de Bonne-Espérance; immense et périlleuse navigation, où il n'avait eu qu'un seul prédécesseur, Magellan. Les Moluques, dont la réputation était alors considérable en Europe; en raison des riches épices qu'elles fournissaient aux Portugais attirèrent particulièrement l'attention de Drake. Il se dirigea sur Ternore, et de là sur Ternate. Le souverain de cette dernière île se trouvait en guerre

avec les Portugais; informé que ces étrangers qui venaient le visiter n'avaient d'autre intention que de trafiquer avec ses sujets, il les accueillit favorablement. Ce roi régnait sur soixante-dix îles, outre Ternate, la plus considérable des Moluques. Les Anglais échangeaient des présents avec lui, le reçurent à bord de leurs vaisseaux, et nouèrent des rapports commerciaux avec ses sujets; ils se firent un chargement d'épices précieuses, et se mirent au fait d'un commerce alors l'objet de l'ambition de l'Europe entière. Drake visita quelques autres îles, s'étonnant chaque jour davantage de leur prodigieuse fertilité; entre autres Java, destiné à devenir plus tard le siège des colonies hollandaises.

Les Anglais déployèrent alors de nouveau leurs voiles pour cette navigation des Indes en Europe que les Portugais se plaisaient à décrire comme toute remplie d'écueils et de dangers. Après avoir quitté Java, et touché terre pour la première fois au cap de Bonne-Espérance, ils arrivèrent enfin à Plymouth; le voyage avait duré deux ans dix mois et quelques jours. C'étaient les premiers vaisseaux anglais qui eussent traversé le grand Océan et fait le tour du monde. La nouvelle de cette entreprise se répandant bientôt dans toute l'Angleterre, y excita un enthousiasme universel qui, suivant les contemporains, touchait presque au délire. Sur le rivage, une immense multitude incessamment renouvelée, ne pouvait se lasser de

contempler cette escadre. La reine laissant à peine passer quelques jours pour sauver les apparences à l'égard de la cour d'Espagne qui se plaignait des déprédations des Anglais pendant l'expédition, fut de sa personne rendre visite au vaisseau monté par Drake. Elle lui conféra la chevalerie, et voulut bien accepter un divertissement à son bord. On fit un recueil fort volumineux des odes, sonnets, poésies diverses composées à cette occasion.

L'ardeur ou plutôt la passion des Anglais pour les expéditions maritimes se trouvant ainsi éveillée, un grand nombre de personnes de rang et de distinction descendirent à l'envi dans la carrière. Des hommes portant des noms déjà illustrés, le comte de Cumberland, le comte d'Essex, sir Richard Greenville, équipèrent des escadres à leurs frais, et firent voile vers différents points du globe. Dans ces entreprises diverses il est bon de distinguer entre toutes celles de Thomas Cavendish. A la tête de trois vaisseaux, l'un de 160, l'autre de 140 tonneaux, un autre de 40; avec des vivres pour deux ans et un équipage de 126 hommes, officiers et matelots, dont la plupart avaient fait partie de la fameuse expédition de Drake, Thomas Cavendish mit à la voile de Plymouth le 21 juillet 1586. Il passa le détroit de Magellan, pilla les établissements espagnols de l'Amérique méridionale, s'empara de quelques vaisseaux de la même nation, se lança sur l'océan Pacifique, et le premier parmi les Anglais ouvrit des relations com-

merciales avec les îles Philippines, alors sous la domination espagnole, devenue odieuse aux indigènes. Ces derniers eurent à peine découvert que les nouveaux venus, non seulement n'étaient pas Espagnols, mais, loin de là, les ennemis des Espagnols, qu'ils en témoignèrent une grande joie. Les chefs de ces îles s'engagèrent à assister Cavendish de toutes leurs forces, s'il voulait se mettre en hostilité contre leurs ennemis communs. Cavendish étudia avec grand soin la navigation des Philippines; il traversa le groupe des Moluques, longea cette chaîne d'îles qui bordent l'archipel indien du détroit de Malacca à l'extrémité de Timor, et aborda à Java où il conclut une sorte de traité avec les indigènes. Cavendish fit ensuite voile pour le cap de Bonne-Espérance; ne négligeant rien pour assurer dans l'avenir le succès de ceux qui devaient le suivre dans la même carrière, il fit de observations astronomiques, étudia les courants, les vents et les marées, nota la situation des terres, etc. Le reste du voyage fut aussi heureux que le commencement; après avoir touché au cap de Bonne-Espérance, Cavendish débarqua à Plymouth le 9 septembre 1588.

A compter de ce moment, l'imagination des aventuriers maritimes, car tel était le nom qu'on donnait alors à ceux qui cherchaient fortune par des entreprises maritimes, se dirigea tout naturellement vers l'Inde. Déjà d'ailleurs l'Angleterre faisait un commerce considérable avec cette partie du monde. Les

négociants anglais prenaient aux côtes orientales de la Méditerranée des cargaisons de denrées indiennes transportées là par terre, et les allaient revendre dans le reste de l'Europe. Une association de marchands formée en une compagnie, dite Compagnie du Levant, avait obtenu le privilège de ce commerce; une autre association de marchands, formée immédiatement après la découverte d'Archangel pour le commerce avec la Russie, s'était mise de ce côté en communication avec la Perse. En 1558, un agent actif et entreprenant de cette dernière compagnie, embarqué d'abord sur le Volga, avait traversé la mer Caspienne et pénétré en Perse. A Boghar, ville de quelque importance, il rencontra, non sans étonnement, grand nombre de marchands, non seulement persans et russes, mais indous et chinois. Le même agent fit sept fois le même voyage, et ouvrit un commerce considérable pour la soie, les tapis, les épices, les pierres précieuses; en 1563, ce commerce était déjà fort considérable.

D'autres circonstances contribuèrent encore à entraîner les imaginations vers l'Orient. Sir Francis Drake, croisant sur les côtes d'Espagne dans le but de contrarier l'armement de l'invincible Armada, prit un vaisseau portugais qui revenait de l'Orient chargé de denrées précieuses. Une autre capture du même genre, plus considérable encore, ne tarda pas à suivre celle-là. Un vaisseau anglais, sous les ordres de sir John Boroughs, rencontra près des Açores une caraque portugaise

de 1,600 tonneaux; de 36 canons, et portant 700 hommes d'équipage; sir John s'en empara après un combat opiniâtre, et l'emmena en Angleterre où n'avait jamais paru de vaisseau de cette dimension. Il était chargé d'épices, de calicot, de soie, d'or, de perles, de drogues diverses, de porcelaine, d'ébène, etc. L'impatience des marchands de Londres de prendre part au commerce du Levant se trouva vivement stimulée par la vue de tant de richesses. A la même époque; un Anglais du nom de Stevens, parti de Lisbonne sur un vaisseau portugais, se rendit à Goa; il écrivit la relation de son voyage, qui fut lue par toutes les classes de la société avec une grande avidité. Sous l'influence de ces impressions, plusieurs marchands de la cité sollicitèrent du ministère la permission d'envoyer dans l'Inde trois vaisseaux et quelques pinaces. Dans leur mémoire, après avoir énuméré les différents lieux de l'Orient où les Portugais avaient des établissements, les côtes de Malabar et de Coromandel, la presqu'île de Malacca, l'île Banda, les Moluques, ils ajoutaient qu'il y avait dans l'Inde grand nombre d'autres lieux où il était facile d'ouvrir un commerce de nature à devenir très favorable à l'Angleterre. Cette démarche demeura sans résultat.

Les Hollandais, plus hardis, faisaient alors des pas plus décisifs que les Anglais vers l'Orient. La Hollande pendant que Lisbonne avait à elle seule le commerce de l'Inde avec l'Occident, faisait de son côté celui de Lisbonne avec le reste de l'Europe. Phi-

lippe, devenu maître du Portugal, défendit à ses nouveaux sujets toute relation avec les Hollandais naguère ses sujets et alors ses ennemis; croyant les ruiner par cette mesure, il les enrichit; car il leur donna l'idée d'aller chercher aux Indes ces mêmes marchandises que jusque là ils avaient achetées à Lisbonne. Mais les Hollandais n'avaient pas de marins qui connussent les mers de l'Orient, ils craignaient les rencontres des Portugais dans des parages où ceux-ci dominaient, aussi ce fut par les mers du nord qu'ils se proposèrent d'arriver à la Chine et au Japon. Leurs tentatives dans ce sens échouèrent comme avaient fait celles des Anglais; mais une circonstance heureuse vint les servir. Un marchand hollandais, nommé Pierre Houtmann, était en prison pour dettes à Lisbonne; ayant parcouru les mers de l'Inde; connaissant la manière d'y faire le commerce, il fit proposer aux magistrats d'Amsterdam de mettre son expérience à leur disposition, à condition qu'ils le tireraient de prison. La proposition de Houtmann fut acceptée avec empressement, ses dettes furent payées, et il se rendit à Amsterdam. Les négociants de cette dernière ville s'associèrent alors en une compagnie qui prit le nom de Compagnie des pays lointains; ils équipèrent quatre vaisseaux en 1595, et en confièrent le commandement à Pierre Houtmann. Houtmann reconnut les côtes de l'Afrique et du Brésil, toucha au cap de Bonne-Espérance, relâcha à Madagascar, puis aux Maldives, et se rendit aux îles

de la Sonde. Là les campagnes étaient couvertes de poivre dont il remplit ses vaisseaux à vil prix. A Java, Houtmann se brouilla avec les Portugais, leur livra quelques combats dont il sortit victorieux, et ramena sa petite flotte en Hollande. Il s'était fait accompagner d'un pilote de Guzerat parfaitement versé dans la connaissance des côtes et des mers de l'Inde.

Ce premier succès enhardissant les négociants d'Amsterdam, leur inspira le projet d'un établissement permanent à Java, établissement qui devait leur assurer le commerce du poivre et les mettre en relation avec la Chine et le Japon. Huit vaisseaux, sous les ordres de Van-Neck, se rendirent dans cette île ; il leur fallut tour à tour combattre et négocier. De là l'amiral fit voile pour les Moluques avec quatre de ses vaisseaux, tandis que les autres retournaient en Europe chargés d'épices précieuses. Il établit des comptoirs dans la plupart de ces îles, fit des traités avec les chefs, et revint en Europe. L'ardeur des spéculations maritimes, excitée par ce dernier succès, prit un nouvel essor ; des associations destinées à exploiter ces nouvelles branches de commerce, se formèrent dans un grand nombre de villes de Hollande. Trop multipliées, elles se nuisirent les unes aux autres. Chacune d'elles se trouvait dans l'impossibilité de se défendre contre l'ennemi commun, les Portugais ; chacune se trouvait encore sans cesse au moment de succomber sous le poids de la concurrence

qu'elle avait à soutenir contre toutes les autres.

L'exemple des Hollandais excita l'émulation de l'Angleterre ; en 1599 , une association fut formée à Londres pour l'exploitation du commerce de l'Orient. Le capital social fut fixé à 80,133 livres sterling divisé en 100 actions ; les souscriptions purent varier entre ces deux limites : de 100 à 3,000 livres. Un comité de quinze personnes fut chargé de l'administration des affaires de la Compagnie. Ce comité sollicita de la reine une charte et des privilèges ; il demandait encore l'autorisation d'expédier trois vaisseaux pour les mers de l'Inde. La reine accorda d'abord cette autorisation ; mais comme le gouvernement s'occupait alors de la négociation d'un traité avec l'Espagne, il conseilla de différer le départ de l'expédition. Les souscripteurs impatients présentèrent un nouveau mémoire ; énumérant tous les lieux où les Portugais avaient des établissements, ils prétendaient que les autres nations avaient le droit de s'établir ailleurs sans donner le moindre sujet de plainte à la couronne d'Espagne. Le ministère différa quelque temps encore à se prononcer. La reine Elisabeth ne prenait pas moins un vif intérêt aux voyages tentés au-delà du cap de Bonne-Espérance ; elle chargea à diverses reprises des voyageurs de lettres de crédit pour les princes dans les États desquels ils comptaient aborder. Une de ses lettres fut remise, en 1583, à deux marchands anglais, John Newberry et Ralph Fitch ; une autre, en 1596, à deux autres mar-

chands, Richard Allot et Thomas Broomfield. Ralph Fitch a laissé le récit de son voyage. Après avoir séjourné à la cour de l'empereur, alors le fameux Akbar, pendant plusieurs années, il semble n'en avoir obtenu aucun privilège. John Mildenhall fut plus heureux : parti de Londres en 1599, il se rendit d'Alep, à travers la Perse, auprès du grand Mogol, qui tenait sa cour à Agra ; il offrit à l'empereur un présent de vingt-neuf beaux chevaux et lui présenta les lettres d'Elisabeth. Les chevaux et les lettres furent bien reçus ; toutefois Mildenhall ne put d'abord rien obtenir : des jésuites italiens, en grande faveur à la cour, lui étaient opposés ; et d'ailleurs il ignorait la langue du pays, ce qui lui rendait toute négociation difficile. Il ne se découragea pourtant pas ; à l'aide d'un travail opiniâtre, il se rendit maître de la langue persane, et à force d'assiduités sut gagner les bonnes grâces de l'empereur. Il en obtint alors des firmans qui autorisaient ses compatriotes à commercer librement dans toutes les villes et les ports de l'Inde. Ces firmans ne sont pas venus jusqu'à nous.

Peu de temps après le départ de Mildenhall, les souscripteurs du capital destiné au commerce du Levant avaient redoublé leurs instances auprès d'Elisabeth ; le ministère leur accorda enfin l'autorisation de tenter un voyage dans l'Inde. L'expédition de la patente, ou charte, qui devait constituer la compagnie, long-temps différée, fut publiée pourtant avant le départ de l'expédition. Cette

charte, d'où date une si grande époque dans l'histoire d'Angleterre, était en tout semblable à ces autres chartes, appelées d'incorporation, que le gouvernement accordait alors avec une grande facilité à toutes les associations commerciales. Elle constituait les aventuriers sous le nom de « Compagnie des marchands de Londres faisant le trafic aux Indes orientales. » Elle leur accordait le monopole du commerce de tous les pays au-delà du cap de Bonne-Espérance et du détroit de Magellan; la faculté d'exporter chaque année 30,000 livres en or et en argent; l'exemption de tous droits de douanes pour les exportations qui devaient fournir aux chargements des quatre premiers voyages; enfin la même exemption de tous droits de douanes pour l'importation des marchandises de l'Inde jusqu'à l'expiration de la charte ou du privilège de la Compagnie. Elle interdisait à tous sujets anglais le commerce dans l'étendue intérieure des limites tracées à la Compagnie, à moins d'autorisation de cette dernière. Enfin elle confirmait le mode de gestion et de gouvernement des affaires adopté par les souscripteurs du fonds social, mode qui consistait à faire administrer les affaires de la Compagnie par un comité composé de vingt-quatre personnes et d'un président. Les membres de ce comité et son président devaient être nommés annuellement à la majorité des voix par les souscripteurs du fonds social. La durée du monopole était fixée à une période de quinze années; cependant, dans le cas où

l'expérience en aurait démontré les inconvénients, le gouvernement se réservait le droit de l'abolir, sans autres conditions que d'en donner avis aux intéressés deux années d'avance. En revanche, dans le cas où le pays aurait retiré des avantages de ce monopole, le gouvernement promettait de le renouveler pour une nouvelle période de quinze années.

L'expédition était sur le point de mettre à la voile, et bon nombre de souscripteurs n'avaient pas encore versé dans la caisse commune le prix de leurs actions. Les directeurs n'avaient pas le pouvoir nécessaire pour contraindre les retardataires à effectuer ce paiement ; ils firent engager ceux qui avaient déjà payé à se charger de toute la dépense du voyage, à condition d'en avoir eux seuls les profits, ce qui faisait de cette entreprise une opération de commerce comme toutes les autres. On réunit de cette sorte 68,373 livres sterling, somme qui excédait de beaucoup les dépenses présumées de l'expédition. Elle mit à la voile à Torbay, le 2 mai 1601, sous les ordres du capitaine Lancaster. La flotte était composée de 5 vaisseaux de 600, de 300, de 260 et de 240, et d'une pinace de 100 tonneaux. Le capitaine Lancaster aborda d'abord à Acheen, port considérable de l'île de Sumatra, où il fut favorablement accueilli ; il conclut un traité de commerce avec le souverain de l'île, obtint la permission d'y établir une factorerie, et, après avoir pris un chargement de poivre, fit voile pour les Moluques. Dans le détroit de Malacca, Lancaster

34 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

s'empara d'un vaisseau portugais de 900 tonneaux, richement chargé de calicots et d'épices ; il aborda ensuite à Bantam, dans l'île de Java, y délivra les présents dont il était chargé de la part de la reine d'Angleterre pour le souverain de l'île, puis fit voile pour l'Angleterre, où il arriva deux années environ après en être parti. L'expédition avait réalisé un gain considérable pour ceux qui en avaient fait les frais.

Dans les dix années suivantes (1603-1613), huit autres voyages furent entrepris dans des conditions et avec des résultats à peu près semblables ; à l'exception d'un seul, où les vaisseaux furent assaillis par une furieuse tempête, tous furent avantageux. Le profit net ne fut jamais au-dessous de 100, et dépassa souvent 200 pour cent. Ces premiers voyages de la Compagnie furent exclusivement dirigés vers les îles de l'Océan indien, Sumatra, Java, Amboyne, etc. Les bâtiments rapportaient à leur retour des étoffes de soie rayées, des calicots, de l'indigo, etc., etc. En 1608, les agents de la compagnie aux Moluques firent connaître au comité directeur de Londres que les étoffes et les calicots du continent indien étaient fort recherchés dans les îles ; ils recommandaient à la Compagnie d'ouvrir le plus promptement possible un commerce avec Surate et Combaye, pour les en fournir. Suivant ces agents, ces marchandises pouvaient être échangées avec d'immenses profits contre les épices et d'autres productions des îles. Dans le but de se

ménager cet avantage, une expédition sous les ordres de sir Henri Middleton aborda en 1609 aux côtes occidentales du continent asiatique; elle fit quelques tentatives pour établir des relations commerciales à Aden et à Mocka. Les Turcs, irrités de l'apparition de ces étrangers, les attaquèrent, s'emparèrent d'un de leurs vaisseaux, dont ils firent prisonniers le capitaine et 70 hommes. Sur les côtes de l'Inde, les mêmes tentatives de la part des Anglais furent repoussées par les Portugais; toutefois, dès 1611, ils obtinrent un peu plus de succès. Thomas Best fit voile pour les mers de l'Inde avec deux vaisseaux sous son commandement; il était porteur de lettres et de présents du roi Jacques pour le grand Mogol, auprès duquel il se rendit à Agra. Sir Thomas avait déjà rédigé les articles d'un traité de commerce avec les gouverneurs mogols de Surate et d'Ahmenabad, et ce traité fut confirmé par un firman impérial sous la date du 25 janvier 1613. Entre autres dispositions, ce traité portait : « qu'il y aurait paix perpétuelle entre les sujets du grand Mogol et ceux du roi d'Angleterre; que les marchandises importées par les Anglais paieraient un droit de trois et demi pour cent de la valeur qui leur serait assignée à leur entrée à l'entrepôt des douanes; qu'il serait loisible au roi d'Angleterre d'entretenir un ambassadeur auprès du grand Mogol pendant la durée de ladite paix, afin de traiter et de résoudre toutes les questions qui menaceraient d'y porter atteinte. »

Jusqu'à ce moment les expéditions pour les Indes n'avaient pas été conduites d'après un système régulier. Les frais de chaque expédition étaient faits par un certain nombre d'individus dont chacun contribuait pour la portion qu'il jugeait convenable ; par la même raison , les bénéfices n'appartenaient qu'à eux. Les armateurs ou propriétaires de chacune de ces expéditions l'administraient, la dirigeaient comme ils l'entendaient, soumis seulement à un contrôle général du comité directeur. Mais à mesure que ces expéditions se multiplièrent, la nécessité se fit sentir de les diriger, de les conduire d'après un plan , un système général. Il fut décidé qu'à l'avenir elles cesseraient d'être indépendantes les unes des autres ; qu'elles seraient dirigées au nom de la compagnie par un comité, et que les bénéfices s'en partageraient à des époques déterminées entre les souscripteurs du capital social , en proportion de leur mise de fonds. Les actionnaires cessèrent d'avoir la faculté de souscrire pour telle ou telle expédition : chacun dut verser dans les mains des directeurs un certain capital que ceux-ci employaient comme bon leur semblait. Ce nouveau mode de souscription produisit un capital de 429,000 livres sterling ; les directeurs l'employèrent à fournir aux frais de quatre voyages, qui furent exécutés d'année en année. D'ailleurs, les profits produits par cette nouvelle manière de commercer ne furent pas considérables : huit voyages entrepris au moyen de souscriptions particulières

avaient produit un bénéfice de 171 pour cent ; celui de ces quatre nouveaux voyages ne fut que de 87 et demi. Toutefois, l'esprit de suite et de persévérance que ce nouveau mode d'administration tendait à faire prévaloir dans les entreprises de la Compagnie ne devait pas manquer d'amener des résultats favorables.

Profitant de l'invitation qui lui en était faite par le firman que nous venons de citer, Jacques I^{er} se décida à envoyer un ambassadeur au grand Mogol. Le choix tomba sur sir Thomas Roé, chevalier, homme d'un esprit éclairé et d'une grande modération de caractère. La lettre du roi d'Angleterre au grand Mogol était ainsi conçue : « Ayant eu connaissance de vos bonnes dispositions à notre égard et à celui de nos sujets, par le grand firman où vous enjoignez à tous vos capitaines, à tous les officiers de vos douanes de veiller au bien-être de nos sujets anglais, dans quelques lieux qu'ils arrivent, afin qu'ils puissent trafiquer et commercer sans aucune sorte d'empêchement ou de molestation ; ayant appris, en outre, les différents articles du traité conclu entre Sheik Suffee, gouverneur de Guzerate en votre nom, et notre bien-aimé sujet Thomas Best, agissant en notre nom, nous avons jugé convenable d'envoyer auprès de vous un ambassadeur qui puisse traiter et statuer en grand sur toutes les matières dont il y aura lieu à s'occuper par rapport à cette bonne et amicale correspondance qui vient de s'établir tout dernièrement entre nous,

et qui doit sans aucun doute grandement servir à l'honneur et à l'utilité des deux nations. Par ces considérations, et pour l'avancement d'un si louable commerce, nous avons fait choix de sir Thomas Roë, un des principaux de notre cour, et nous lui en avons donné la spéciale commission sous notre grand sceau d'Angleterre; nous lui avons donné en outre des directions et des instructions pour traiter telles matières qui auront rapport à l'utilité et au profit de nos sujets respectifs. Ainsi nous vous supplions d'accorder crédit et faveur à tout ce qu'il pourra vous proposer, soit pour la formation de nouveaux établissements, soit pour l'agrandissement de ceux qui existent déjà. Comme confirmation et garantie de nos bonnes dispositions et de nos bons souhaits à votre égard, nous vous prions encore de vouloir bien prendre en bonne part les présents que nous avons chargé notre dit ambassadeur de vous offrir. Sur quoi nous implorons pour vous la miséricorde du Tout-Puissant. »

Sir Thomas Roë eut sa première audience le 10 janvier 1616. Le grand Mogol le reçut fort gracieusement, et lui remit la réponse suivante à la lettre du roi d'Angleterre. D'abord les préambules d'usage, puis : « Quant à la lettre que vous m'avez envoyée au sujet de vos marchands, je l'ai reçue, et je demeure pleinement satisfait de votre tendre amitié pour moi. Je désire que vous ne preniez pas en mauvaise part que je ne vous aie pas écrit plus tôt. Je vous envoie ma présente lettre dans le but

d'entretenir notre amitié, et aussi pour vous prévenir que j'ai envoyé partout des firmans, à cet effet que, dans le cas où il arriverait quelque marchand ou quelque vaisseau anglais dans l'un de mes ports, mes sujets aient à les laisser faire et agir ainsi qu'ils le voudront; qu'ils assistent et aident les nouveaux venus en toute occasion, et les protègent contre les injures ou les dommages qui pourraient leur être faits; que ces nouveaux venus n'aient pas à souffrir du moindre manque d'égards; qu'au contraire ils soient libres et *plus libres* que mes propres sujets. Comme dernièrement et précédemment j'ai reçu de vous plusieurs gages de votre amitié, je sollicite de vos bonnes dispositions à mon égard quelques autres nouveautés de votre pays, comme nouvelle preuve de votre amitié, car telle est l'habitude entre princes.

» Quant à vos marchands, j'ai donné des ordres exprès, dans toute l'étendue de l'empire, qu'il leur soit permis de vendre, d'acheter, voiturier, transporter toute denrée, toute marchandise, toute chose enfin qu'il leur conviendra, sans qu'il leur soit opposé le moindre obstacle. Que si parmi mes propres sujets il s'en trouvait quelques uns sans crainte de Dieu et rebelles à leur roi, qui tentassent de faire quelque brèche à cette ligue d'amitié, j'enverrais contre eux mon fils, le sultan Khourin, soldat éprouvé dans la guerre, pour les tailler en pièces, afin qu'aucun obstacle ne puisse empêcher à l'ave-

nir la continuation et l'accroissement de notre affection mutuelle. »

Sur la demande de sir Thomas Roë, la compagnie fut autorisée à construire son premier comptoir à Hoogly. Hoogly était alors l'entrepôt d'un riche et florissant commerce; tous les étrangers y abondaient; c'était le grand marché où le Bengale s'approvisionnait des denrées étrangères. A ces bons offices sir Thomas Roë crut devoir ajouter un certain nombre de conseils à la compagnie. Il n'était pas d'avis qu'elle prît une tendance guerrière: « A mon arrivée, lui écrivait-il, j'ai entendu dire qu'un fort était nécessaire; mais l'expérience m'a depuis enseigné que si on nous l'a refusé, c'est pour le mieux. Si l'empereur m'en offrait dix, je n'en accepterais pas un seul. » — Sir Thomas déduisait ensuite ses raisons: — « Ce fort ne serait d'aucune utilité pour le commerce; la dépense en serait plus considérable que le commerce ne saurait le supporter, car le maintien d'une garnison vous mangerait tous vos profits. Guerre et commerce sont choses incompatibles. Si vous en croyez mes avis, vous vous borneriez à exploiter les mers. Les Portugais, en dépit du grand nombre de leurs riches établissements, se sont appauvris en entretenant des soldats; encore leurs garnisons étaient-elles fort chétives. Ils n'ont retiré aucun avantage de l'Inde dès qu'ils se sont trouvés dans l'obligation de la défendre; notez ce point. Ce fut aussi l'erreur des Hollandais de vouloir s'implanter dans ce pays-ci par l'épée. Ils avaient

un capital prodigieux, ils multipliaient en tous lieux, ils en possédaient quelques uns des meilleurs : néanmoins la solde morte de leurs troupes absorba tous leurs bénéfices. Prenez ceci pour règle : Si vous voulez du profit, cherchez-le par mer et dans un commerce paisible ; sans aucun doute, c'est un mauvais calcul que d'avoir des garnisons et de faire la guerre dans l'Inde. Ce n'est pas un grand nombre de ports et de résidences qu'il vous convient d'avoir ici : ils augmenteraient vos dépenses sans les compenser. Il vous suffit d'un seul port qui soit favorable à vos chargements. Cela et un bon service de la part de vos employés, c'est tout ce qu'il vous faut.»

—Sir Thomas ne croyait pas que la compagnie, dans son propre intérêt, dût s'aviser de traiter avec les États indigènes sur le pied d'un grand État qui entretient des relations avec un autre. — « Un ambassadeur, ajoutait-il, n'est pas en bonne situation dans ce pays-ci ; un agent de moindre qualité ferait mieux vos affaires. Parmi ces fiers Mogols, bien souvent j'ai dû vous faire des ennemis à cause de ma charge, sous peine de la laisser exposer à des indignités. La moitié de la dépense de cette charge suffirait à corrompre toute la cour impériale de manière à en faire votre esclave. Le mieux pour vous c'est de confier le soin de vos affaires à quelque Mogol que vous paierez sur le pied de mille roupies par an, et que vous ferez votre solliciteur à la cour ; une fois autorisé par le roi, il vous servira mieux que dix ambassadeurs. Ayez encore un agent secondaire à votre port

principal, pour suivre le gouverneur de la province, être en relations avec les fonctionnaires principaux, etc. ; c'est tout ce qu'il vous faut. Quant à vos autres établissements, ils peuvent sans inconvénient être laissés à eux-mêmes. »

Nous avons déjà raconté comment un grand nombre de sociétés diverses s'étaient formées en Hollande pour l'exploitation du commerce de l'Inde. Les États-Généraux réunirent toutes ces sociétés en une seule, qui reçut le nom de Compagnie des Grandes-Indes. Cette société forma un fonds social de 12,319,600 livres tournois (c'est-à-dire 6,479,840 florins, à raison de 40 sous le florin). Ce capital fut divisé en actions de 6,000 livres, et dont le nombre s'éleva à 2,158. La société reçut le droit de faire la paix et la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des forteresses, d'entretenir des garnisons, de nommer des officiers de justice et de police, etc. Ce fut le modèle de la nouvelle Compagnie anglaise dont nous avons raconté l'organisation, et de toutes celles qui suivirent ; institutions commerciales ignorées de l'antiquité et du moyen âge, et qui, à compter de ce moment, étaient appelées à jouer un si grand rôle dans l'histoire moderne. Cette compagnie naissait au milieu de circonstances favorables : les sociétés sur les débris desquelles elle venait de s'élever avaient formé un grand nombre de marins, construit beaucoup de vaisseaux qu'elle fut à même d'employer. Peu de mois après sa fondation, l'amiral Warwick, que la Hollande peut considérer comme

le fondateur de sa puissance et de son commerce dans l'Orient, mit à la voile avec une escadre de quatorze vaisseaux et quelques yachts. L'amiral Warwick bâtit un comptoir fortifié dans l'île de Java, et fit des alliances ou traités de commerce avec plusieurs princes du Bengale. La guerre ayant éclaté entre lui et les Portugais, l'avantage lui demeura dans la plupart des combats qui suivirent. Les Hollandais ne montraient pas l'intrépidité brillante qui avait autrefois signalé les entreprises des Portugais, mais ils manifestaient cet esprit de suite et de persévérance que le succès manque rarement de couronner. Quelquefois battus, jamais découragés, peu de temps se passait après une défaite avant qu'ils reparussent en forces plus considérables, prêts à tenter l'exécution de quelque nouveau plan. Ils ne visaient point à la gloire, mais au profit; ils ne combattaient pas pour s'illustrer, mais pour la liberté de vendre et d'acheter; ils suivaient leurs projets commerciaux avec une persévérance inébranlable, sans jamais s'en laisser détourner par des motifs de gloire ou de vengeance, sans se laisser tenter par la chance de brillantes mais inutiles conquêtes.

Deux fois les Hollandais cherchèrent à s'ouvrir les portes de la Chine; l'or des Portugais, l'influence des missionnaires catholiques les en firent repousser. Ils se déterminèrent à intercepter les vaisseaux chinois, espérant obtenir par la crainte ce qui avait été refusé à leurs sollicitations. Une flotte portugaise sortit alors de Macao, et, craignant

de compromettre à tout jamais le nom hollandais en Chine, ils se retirèrent. Quelques années plus tard ils dirigèrent une expédition contre l'île de Macao. Ils échouèrent; mais pour ne pas perdre le fruit de cet armement, ils établirent une colonie dans l'île des Pêcheurs, qui n'était formée que de rochers incultes et stériles; et cette colonie leur servit de point de départ pour s'établir dans l'île Formose, où ils réussirent à se faire admettre. Cette île, quoique située vis-à-vis de la province de Fokien, à 30 lieues de la côte, était pourtant indépendante de la Chine. La nouvelle colonie grandit et se fortifia d'abord lentement, puis s'éleva tout-à-coup à un haut degré de splendeur et de postérité, car les Tartares ayant fait la conquête de la Chine, plus de 100,000 Chinois, qui fuyaient les vainqueurs, se réfugièrent à Formose: ils y portèrent la culture du riz et du sucre, et y attirèrent un grand nombre de vaisseaux de leur nation. Formose devint alors un grand entrepôt de commerce entre Java, Siam, les Philippines, la Chine et le Japon. A la vérité, cette prospérité dura peu. Un Chinois, nommé Equam, avait long-temps défendu contre les conquérants tartares l'ancienne dynastie; à la tête d'une flotte considérable il menaçait fréquemment les côtes de la Chine. Son fils Coxinga, qui lui succéda, se flatte de se rendre plus redoutable encore aux conquérants de sa patrie s'il s'emparait de l'île Formose. Il réussit dans son dessein. Le fort occupé par les Hollandais était en mauvais état, les vivres et les

munitions de guerre en petite quantité; le gouverneur n'en fit pas moins une assez bonne résistance, et, forcé de rendre la place, il se retira à Batavia avec la garnison. Les Hollandais firent ensuite quelques tentatives, mais qui demeurèrent inutiles, pour reprendre Formose; ils furent réduits à faire le commerce à Canton, avec la même gêne, la même dépendance, les mêmes humiliations que les autres nations. En 1683, l'empereur de la Chine étendit son autorité sur l'île Formose, et depuis lors aucun peuple de l'Europe n'a songé à s'y établir de nouveau.

Lors de son voyage autour du monde, Magellan avait reconnu les Moluques, ce qui donnait aux Espagnols, d'après les idées de l'époque, le droit exclusif de s'y établir et d'y commercer. Les Portugais, de leur côté, ne manquaient pas de raisons pour faire valoir des prétentions analogues. Charles-Quint consentit à l'abandon des siennes moyennant une somme de 350,000 ducats; mais plus tard Philippe ayant réuni les couronnes d'Espagne et de Portugal, il fallut bien que les Portugais fussent admis à ce commerce. Réunies sous le même sceptre, les animosités des deux nations n'en éclatèrent pas moins fréquemment; elles furent de puissants auxiliaires aux Hollandais qui devaient les remplacer et qui demeurèrent en définitive les maîtres du champ de bataille. Les Moluques devinrent le centre de leur puissance dans l'Orient et le plus grand entrepôt de leur commerce; le girofle et la muscade en étaient

les objets principaux, et certes ce n'est pas un des phénomènes les moins étranges de la civilisation moderne que de voir la prospérité, la puissance, la liberté même d'une nation dépendre de la culture de quelques milliers d'arbustes qui croissent à six mille lieues d'elle, dans deux ou trois petites îles comme perdues pour elle à l'autre extrémité du monde. Dans l'origine, on comprenait sous le nom de Moluques un groupe d'îles dont les principales étaient Ternate, Tidor, Mohir, Macchiam et Bacchiam ; peu à peu ce nom devint commun à toutes les îles produisant les épices : Banda, Amboyne, Ceram et toutes les îles adjacentes. Les Hollandais, après une lutte de quelque temps, parvinrent à en chasser les Portugais, comme ceux-ci les avaient chassés de Lisbonne. Ils s'emparèrent alors exclusivement du riche commerce des épices.

En 1617-18 une souscription fut ouverte à Londres pour la formation d'un nouveau capital social qui fut porté jusqu'à la somme, immense pour le temps, de 1,600,000 livres sterling. Cette nouvelle souscription était destinée à fournir aux frais de trois voyages. La Compagnie ne possédait pas alors moins de 36 vaisseaux ; mais à cette époque les autres compagnies européennes, engagées comme elle dans le commerce de l'Orient, apportèrent de nombreux obstacles à sa prospérité. Les Portugais, en raison de la priorité de leurs découvertes, s'étaient long-temps arrogé le monopole du commerce par le cap de Bonne-Espérance. Les Hollandais,

quand ils eurent supplanté les Portugais, ne devinrent pas moins jaloux de ces droits; ils se montrèrent disposés à en user rigoureusement contre les Anglais, bien qu'ils eussent d'abord montré une espèce de tolérance lorsque le succès de leur lutte contre la couronne d'Espagne était encore incertain. Ils marchaient alors dans une voie de prospérité qui les rendait des rivaux redoutables pour les Anglais; leurs capitaux se précipitaient en abondance vers le commerce de l'Inde, tandis que les troubles intérieurs, les guerres civiles dévoreraient les ressources de ces derniers. Grâce à l'esprit de rivalité inhérent au commerce, à la différence de la situation politique de leurs pays réciproques, les deux Compagnies, hollandaise et anglaise, ne pouvaient se voir qu'avec des yeux de défiance, de haine, de jalousie. Déjà plusieurs contestations, à la vérité d'une importance secondaire, avaient eu lieu, lorsqu'en 1617-18 les Anglais prirent possession de deux petites îles appelées Polaroön et Rosengen. Ces îles n'appartenaient point aux Hollandais, mais seulement se trouvaient dans le voisinage de leur établissement. Les Hollandais, qui, par cette raison, se croyaient des droits à la possession de ces territoires, attaquèrent les Anglais; ceux-ci, bien fortifiés, se défendirent. Les Hollandais se saisirent alors de tous les vaisseaux anglais qui leur tombèrent sous la main, et ils énoncèrent en même temps leur ferme résolution de ne pas les rendre à moins que les Anglais ne renon-

cassent formellement à toutes prétentions sur les îles à épices. Les Hollandais, qui se croyaient dans leurs droits, disaient : Nous avons chassé les Portugais des îles à épices, nous avons fait un traité avec les indigènes, et par ce traité nous nous sommes engagés à les défendre contre les Portugais ou toute autre nation qui voudrait s'établir chez eux ; en échange de notre protection, les indigènes nous ont accordé le monopole de leur commerce. Les Hollandais présentèrent au roi d'Angleterre un mémoire conçu dans ce sens. Dans les idées alors généralement admises que dans les contrées nouvellement découvertes la priorité d'occupation suffisait à constituer un droit de possession et de souveraineté en faveur des premiers occupants, il était certain que les Anglais ne pouvaient exciper d'un droit réel à faire le commerce des Moluques ou à s'y établir.

Après de longues contestations qui dégénérèrent souvent en hostilités, les deux gouvernements s'entendirent pour conclure un arrangement où les droits de leurs sujets respectifs fussent réglés. Cet arrangement portait : « Qu'il y aurait restitution mutuelle des vaisseaux et des propriétés ; que le commerce du poivre à Java serait fait par les deux nations ; que les Anglais auraient un commerce libre à Pullicate et sur la côte de Coromandel, à condition de payer la dépense de la garnison ; qu'ils auraient le tiers du commerce des Moluques et de Banda, et les Hollandais les deux

tiers, à condition qu'ils supporteraient les uns et les autres les frais de la garnison dans la même proportion. » Le même arrangement stipulait encore que les deux nations devaient fournir chacune dix vaisseaux de guerre pour leur défense commune dans l'Inde. Un conseil, appelé conseil de défense, et composé de quatre membres de chacune des deux compagnies, fut formé pour surveiller l'exécution de ce traité. En conséquence de ce nouvel arrangement, un envoi fut fait dans l'Inde qui consistait en 62,490 livres sterling, en métaux précieux, en 28,508 livres sterling de marchandises; le tout chargé sur les dix bâtiments envoyés par les Anglais. Le retour, apporté en Angleterre sur un seul vaisseau, fut de la valeur de 108,887 livres sterling. Cependant les Hollandais, même avant la conclusion du traité définitif, avaient déjà commis plusieurs actes d'oppression à l'égard du commerce anglais; d'autres difficultés survinrent quand il s'agit de l'exécution. Les Hollandais refusèrent de rendre les captures faites par les individus; ils refusèrent d'admettre les Anglais au partage du commerce du poivre, jusqu'à parfait paiement par ces derniers de certaines indemnités qu'ils se prétendaient en droit d'exiger pour les fortifications qu'ils avaient élevées, etc., etc. En effet, le traité stipulait bien que les Anglais s'engageraient à participer aux frais de fortification, mais il ne disait pas que ce serait seulement dans l'avenir. C'était bien ainsi que l'entendaient les Anglais; mais les

Hollandais soutenaient le contraire : ils prétendaient que les Anglais devaient aussi entrer en compte de ce qu'avaient coûté les fortifications dans le passé, et soutenaient cette prétention avec beaucoup de hauteur et de roideur. Bientôt les Anglais du conseil de défense déclarèrent l'impossibilité où ils se trouvaient de continuer le commerce, si des mesures efficaces n'étaient pas prises par la métropole pour les protéger contre les procédés oppressifs des Hollandais.

Cette animosité réciproque des deux nations allait croissant sans cesse. Les Anglais se plaignaient d'être chargés d'une part considérable dans la dépense des établissements communs, et de ne jamais être consultés sur l'emploi de l'argent, des hommes et des vaisseaux. Leurs récriminations devenaient de plus en plus violentes, jusqu'à ce qu'éclata la crise si long-temps menaçante. Le capitaine Towerson, neuf autres Anglais, neuf Japonais et un Portugais furent tout-à-coup faits prisonniers à Amboyne par l'ordre des autorités hollandaises ; ils étaient accusés d'avoir ourdi une conspiration pour surprendre la garnison hollandaise et chasser de l'île les Hollandais. Les Anglais ont constamment nié, depuis, la vérité de l'accusation ; ils ont allégué le peu de probabilité qu'en raison de leur petit nombre ils eussent osé former un projet semblable. D'un autre côté, les Hollandais ne craignirent pas de livrer les prisonniers à un jugement public, chose dont ils se seraient probable-

ment abstenus s'ils n'avaient pas eu la présomption de leur culpabilité. Quoi qu'il en soit, Anglais, Japonais et Portugais furent mis à la question : soit que ce fût la vérité qui parlât, soit que la douleur leur arrachât de faux aveux, deux Japonais confessèrent le crime dont ils étaient accusés; en raison de l'aveu, tous furent condamnés à mort, et l'exécution suivit de près la sentence. Cette nouvelle, en se répandant en Angleterre, y produisit la plus douloureuse, la plus pénible sensation. La presse et le barin s'empressèrent de reproduire, en les exagérant, les lugubres scènes d'Amboyne. Une gravure où l'on voyait les Anglais expirant sur le chevalet au milieu des plus affreux tourments, torturés par des bourreaux hollandais, fut répandue dans toute l'Angleterre. Les marchands hollandais qui se trouvaient à Londres, sans cesse menacés dans leurs propres maisons par une foule furieuse, se virent dans l'obligation de s'adresser au conseil privé pour en obtenir protection; ils se plaignirent encore de la publication faite par les directeurs de la gravure d'Amboyne. Les directeurs, mandés devant le conseil privé, nièrent qu'ils eussent contribué à répandre la gravure dans la ville, mais avouèrent l'avoir fait exécuter; ils voulaient, disaient-ils, perpétuer dans leurs maisons et laisser à leurs descendants une preuve de la perfidie et de la cruauté des Hollandais. Des pétitions, couvertes de milliers de signatures, arrivaient de tous côtés au roi; elles lui demandaient

vengeance de l'insulte subie par la nation. Le roi nomma une commission d'enquête qu'il chargea d'examiner l'affaire. Le rapport de cette commission se trouva d'accord avec les idées qui circulaient dans le peuple, et ordre fut donné par le roi de retenir tous les vaisseaux hollandais qui se trouvaient dans les ports d'Angleterre, jusqu'à ce que satisfaction eût été donnée par le gouvernement de la Hollande. La mesure ayant été signifiée au gouvernement hollandais, il répondit : « Qu'il enverrait des ordres au gouverneur-général de l'Inde, afin que les Anglais pussent se retirer *sans payer de droits* des établissements hollandais, si bon leur semblait ; que toutes les difficultés seraient soumises au conseil de défense ; que les Anglais seraient autorisés à bâtir eux-mêmes des forts pour la protection de leur commerce, pourvu que ce fût à trente milles de distance des forts hollandais ; que d'ailleurs l'administration de la justice civile et criminelle devait rester aux mains des Hollandais dans tous les endroits soumis à l'autorité hollandaise, autorité qui devait être exclusive dans les Moluques, Banda et Amboyne. » Les Anglais demeurèrent fort mécontents de cette réponse, toutefois les choses en demeurèrent là pour le moment ; l'émotion populaire avait eu le temps de se calmer.

En 1620, deux vaisseaux de la Compagnie, faisant voile de Surate en Perse, trouvèrent le port où ils abordèrent bloqué par une flotte portugaise

composée de cinq gros et de six petits vaisseaux. Les Anglais retournèrent à Surate, où ils se renforcèrent de deux autres navires, et se décidèrent à attaquer les Portugais. Ceux-ci, après une action assez indécise, se retirèrent à Ormus; les Anglais les poursuivirent jusque dans ce port; un nouvel engagement eut lieu, où l'avantage, malgré la supériorité des Portugais, demeura aux Anglais. Cette circonstance disposa favorablement les Persans : ils se joignirent aux Anglais pour attaquer les Portugais et se délivrer du joug étranger. La ville et la citadelle d'Ormuz, attaquées deux années plus tard par une flotte anglaise et une armée persane, furent capturées. Pour prix de ce service, outre leur part dans le pillage de cette ville, les Anglais obtinrent la remise de la moitié des droits ordinaires au port de Gombroon, qui devint leur station principale dans le golfe Persique. Mais le commerce ne put prospérer sous les capricieuses exactions des employés et officiers persans. A Java, l'agent de la Compagnie, fatigué de l'oppression des Hollandais, s'était retiré dans l'île de Lagundie, dans le détroit de la Sonde, abandonnant Bantam et Jacatra, où les Hollandais avaient fondé leur principal établissement, sous le nom de Batavia. Toutefois l'île de Lagundie se trouva tellement malsaine, que les Anglais se virent forcés de la désertter : sur deux cent cinquante individus, cent vingt étaient malades; ils n'étaient pas en état de fournir l'équipage d'un seul navire. Les Hollandais, malgré

les querelles passées, vinrent alors à leur secours et les ramenèrent à Batavia, où il leur fut permis d'établir une nouvelle factorerie. La Compagnie, étendant ses efforts sur la côte de Coromandel, établit des factoreries à Masulipatam et Sallicet, mais la rivalité des Hollandais la contraignit à les abandonner. La Compagnie forma alors le plan d'un nouvel établissement dans le royaume de Tanjore, mais la présence d'autres rivaux, des Danois, l'empêcha de donner suite à ce projet. L'année suivante, elle réussit pourtant à acheter un petit territoire au midi de Nellore, où une factorerie fut érigée à un endroit nommé Arnegum.

Jacques était mort peu de temps après les réclamations qui lui avaient été adressées au sujet de l'affaire d'Amboyna. Charles, qui lui succéda, fit arrêter trois vaisseaux hollandais, venus de Surate à Portsmouth; mais comme à la même époque le pouvoir du Parlement commençait à s'élever au-dessus de celui de la couronne, la Compagnie adressa au parlement une pétition où elle se plaignait amèrement de l'inimitié des Hollandais, qui menaçaient d'anéantir ses établissements de l'Inde; elle demandait que des mesures fussent prises en conséquence. La détention de leurs vaisseaux, l'effet produit en Angleterre par les événements d'Amboyna, avait amené les Hollandais à de nouvelles explications, qui leur inspirèrent le désir de terminer l'affaire à l'amiable. Les états-généraux avaient déjà nommé des commissaires pour se ren-

dre aux Indes et prendre connaissance de l'affaire en question dans tous ses détails. Après de nombreux délais inséparables à ce genre de mission, à la fin il fut convenu que les états-généraux enverraient des commissaires en Angleterre pour s'occuper de l'enquête, et que justice serait immédiatement rendue à qui de droit. Sur cette promesse, les vaisseaux furent restitués; et plus tard, la compagnie fut invitée à envoyer des témoins en Hollande pour porter témoignage devant les tribunaux du pays. La compagnie fit des objections, la satisfaction fut encore différée.

Depuis long-temps la Compagnie, dans ses exportations d'or et d'argent, avait dépassé les limites qui lui avaient été imposées par les termes de sa charte. Le comité-directeur en avait demandé la permission au roi, d'année en année. En raison de ce précédent, le comité sollicita que l'extension des limites précédentes fût portée jusqu'à 80,000 livres sterling en argent et 40,000 livres en or; cette demande fut accordée. En 1631-32, une souscription fut ouverte pour un nouveau fonds social, dont le montant fut de 470,000 livres sterling; sept vaisseaux furent expédiés cette même année; ce progrès de la compagnie au dehors se trouvait en rapport avec celui de ses ressources financières. Le roi de Golconde accorda de nouveaux privilèges à factorerie de Masulipatam; le roi mogol donna à la Compagnie le droit de trafiquer à Piglig, dans la province de Oude, dans le but de gouverner plus

facilement ces stations. L'établissement de Bantam fut élevé au rang de présidence. D'ailleurs, comme elle n'espérait plus rien du succès de sa contestation avec les Hollandais, la Compagnie commençait à diriger sur Surate ses principales expéditions ; le commerce avec cette partie de l'Inde et avec la Perse était ce qui l'occupait davantage. En 1634-35, un traité fut conclu avec les Portugais dans le but de prendre part au commerce du poivre qui se faisait sur la côte de Malabar. Mais pendant ce progrès de la Compagnie, soit dans ses moyens financiers, soit dans l'extension de ses possessions, un ennemi menaçant était né tout près d'elle. Le roi autorisa la formation d'une nouvelle Compagnie des Indes orientales, où lui-même prit des actions. Le préambule de la charte de cette nouvelle association portait que la Compagnie des Indes étant bien éloignée d'avoir produit pour le bien public les heureux résultats qu'on devait attendre des grands privilèges qui lui avaient été accordés, des moyens puissants qu'elle avait eus à sa disposition, le roi autorisait la formation d'une nouvelle compagnie des Indes orientales. Sir William Courten avait conçu le plan de cette nouvelle association, et l'avait fait adopter au roi par l'intermédiaire d'un certain Endymion Porter, en qui le roi avait grande confiance.

L'arrivée des vaisseaux de Courten dans le port de Surate jeta la consternation dans l'établissement ; le commerce y fut suspendu pendant le reste de la

saison. Les souscripteurs de l'expédition de Courten réalisèrent au contraire de grands bénéfices. Les souscripteurs de l'ancienne compagnie s'adressèrent à la couronne, et firent une lamentable description de l'état de détresse où les jetait cette concurrence inattendue ; l'association nouvelle n'en obtint pas moins la continuation de son privilège pour une période de cinq années. Il lui était défendu de faire le commerce dans tous les lieux où l'ancienne Compagnie avait déjà des établissements ; mais la Compagnie subit de son côté la même défense par rapport aux lieux où s'établirait la nouvelle association. Le comité directeur, ne se tenant pas pour battu, renouvela ses doléances au roi, dont les affaires commençaient déjà à prendre une fâcheuse tournure ; tout lui tournait mal. Il nomma en son conseil privé un comité chargé de s'occuper de ces deux points : — « Rechercher à Madras les moyens d'obtenir justice des Hollandais. — Accomplir une fusion entre l'ancienne Compagnie et l'association de Courten. » — Le comité ne fit aucun rapport, n'indiqua aucune résolution, et la Compagnie continua d'adresser au roi de nouvelles pétitions ; elle alléguait l'impossibilité pour elle de continuer le commerce si l'association Courten subsistait. Cette demande fut enfin accueillie. La Compagnie eut la promesse que le privilège de l'association Courten serait retiré, à la condition que la Compagnie aurait recours à une nouvelle souscription, qui permit de donner au commerce

une extension plus considérable. Mais le crédit de la Compagnie était alors fort bas ; ce fut à grand-peine qu'elle parvint à réaliser une somme de 22,500 livres sterling. La suppression de l'association Courten, promise seulement pour le cas où la Compagnie lèverait un nouveau capital, n'eut pas de suite immédiate. Or l'association Courten se voyant ainsi condamnée d'avance, certaine de ne pouvoir compter sur l'avenir, perdit promptement l'énergie et l'esprit d'entreprise qui pendant quelques instants l'avait distinguée ; tout en éprouvant de la répugnance à s'unir à l'autre compagnie, elle n'osait pourtant rien tenter pour elle-même. Après quelque temps d'hésitation, l'union des deux compagnies fut enfin effectuée, et en 1630 un nouveau fonds social fut formé, où se confondirent leurs capitaux respectifs. La même année, deux bâtiments furent expédiés, portant en billon la somme de 60,000 livres sterling.

En 1642, la Compagnie fit un établissement à Madras. Le désir de posséder une place de sûreté sur la côte de Coromandel, propre à protéger tout à la fois ses marchandises et la personne de ses agents, lui fit embrasser avec joie la permission d'élever des fortifications à Madraspatam ; le fort fut nommé fort Saint-Georges. Mais la cour des directeurs se souvint des conseils de sir Thomas Roe ; elle n'approuva pas tout d'abord cette mesure. Dix années plus tard (1652), les Anglais obtinrent les premiers privilèges dont ils aient

jeu au Bengale. Parmi les personnes employées à leurs factoreries sur cette côte, et qui avaient la faculté de se rendre de temps à autre à la cour impériale, se trouvaient plusieurs chirurgiens; ceux-ci, par les cures qu'ils effectuèrent, ne tardèrent pas à obtenir une grande influence parmi les habitants et les grands seigneurs mogols; ils employèrent leur crédit en faveur de la Compagnie. Moyennant une somme de 3,000 roupies, celle-ci obtint de la cour impériale un firman qui lui concédait un commerce illimité et exempt de droit dans la plus riche province de l'empire. A la même époque, la guerre éclatant fréquemment parmi les indigènes de la côte de Coromandel, la direction était fréquemment sollicitée par ceux de leurs agents employés sur cette côte, pour en obtenir l'autorisation de continuer les fortifications commencées. Les directeurs, après de nouvelles objections, accordèrent l'autorisation demandée; le fort Saint-Georges fut achevé et érigé en présidence.

De grands événements politiques avaient rempli cette période : Charles I^{er} avait péri sur l'échafaud; la république d'Angleterre avait disparu, ou se cachait derrière le protectorat de Cromwell. Par l'ascendant du génie de ce dernier, l'Angleterre avait pris en Europe la place éminente dont les désordres civils l'avaient long-temps privée. Cromwell avait dit : « Je veux que la république anglaise soit respectée comme l'était dans son temps la république romaine, » Cromwell avait tenu parole. Les

Hollandais, forcés de demander la paix, se soumi-
rent à toutes les conditions qu'il plut au Protecteur
d'imposer. Par une clause du traité de 1654, ils
s'engagèrent à faire toutes les réparations qu'on
pourrait désirer au sujet du massacre d'Am-
boyne. Une commission, composée de quatre
membres anglais et quatre autres hollandais, dut
se réunir à Londres; et, dans le cas où elle ne
parviendrait pas à arranger le différend, il fut
convenu de part et d'autre de s'en remettre à l'arbi-
trage des cantons suisses protestants. Les commis-
saires se réunirent le 30 août 1654. Les dommages-
intérêts réclamés par les Anglais montaient à la
somme de 2,695,999 livres sterlings; les Hollan-
dais en réclamaient de leur côté 2,919,861 pour
les dépenses des fortifications, etc.; prétentions
probablement fort exagérées des deux côtés. Après
quelques débats, les Hollandais, rabattant beaucoup
de leurs premières exigences, agréèrent de payer
une somme de 85,600 livres sterling, plus une
autre somme de 3,615 livres pour être distribuée
aux héritiers des victimes d'Amboyne.

En 1654, grand nombre de ces marchands, alors
appelés marchands aventuriers, présentèrent des
réclamations contre le privilège de la Compagnie;
ils sollicitaient du conseil d'Etat la permission
d'envoyer dans l'Inde un certain nombre d'expédi-
tions particulières. Le privilège de la Compagnie
fut maintenu; toutefois les marchands aventuriers
obtinrent de leur côté d'expédier dans l'Inde quatre

vaisseaux sous l'administration d'un comité. L'esprit de suite qui devait presque nécessairement finir par dominer dans le gouvernement d'une vaste compagnie, la masse de capitaux plus considérables dont elle pouvait disposer, paraissaient de nature à lui assurer des chances de succès plus certaines que le caprice audacieux qui présidait aux entreprises particulières. L'administration de la Compagnie recélait pourtant alors une cause de désordres nombreux : comme il y avait différents fonds sociaux, les mêmes fonds avaient été quelquefois à des opérations différentes, quelquefois des fonds différents aux mêmes opérations, ce qui engendrait des difficultés et des complications de comptabilité de toutes sortes; d'un autre côté, malgré le succès récemment obtenu à l'intérieur, la Compagnie se trouvait avoir à redouter les succès toujours croissants des Hollandais. Les Hollandais, qui déjà avaient pris possession de l'île de Ceylan, bloquèrent le port de Goa (1656-57); et plus tard la petite île de Diu commandant l'entrée du port de Swally. Les Hollandais commençaient à se flatter de se rendre complètement maîtres de la navigation des mers de l'Inde; déjà ils se croyaient en mesure d'imposer aux Anglais des droits de douane tels, qu'ils auraient inévitablement ruiné ces derniers; mais ce danger sauva les Anglais. La Compagnie et les marchands aventuriers, dans la vue de lutter plus avantageusement contre l'ennemi commun, prirent la résolution de confondre

leurs intérêts, et, par suite de cette union, une nouvelle souscription fut ouverte, montant à 786,000 livres sterling. La première opération de ce nouveau corps de souscripteurs fut d'acquérir, au moyen d'un arrangement avec les anciens possesseurs, les factoreries, établissements, privilèges, etc., possédés dans l'Inde par les propriétaires des anciens fonds ; le prix n'en monta qu'à 20,000 livres sterling. Les vaisseaux, marchandises en magasin, mobiliers, etc., des anciennes associations furent de même acquis à un prix convenu de commun accord par les nouveaux souscripteurs : ce qui amena ce grand avantage qu'il n'y eut plus qu'un seul fonds social. Le comité des directeurs, au lieu d'avoir à concilier des intérêts différents et souvent opposés, n'eut plus à s'occuper que d'un seul et même objet. D'autres mesures encore furent adoptées dans le but de rendre plus facile et plus simple la conduite des affaires : les diverses présidences et factoreries furent placées sous le contrôle de la présidence de Surate ; les forts Saint-Georges et Bantam continuèrent néanmoins à être considérés comme présidences. La présidence du fort Saint-Georges eut un contrôle sur les factoreries de la côte de Coromandel et du Bengale, celle de Bantam sur les établissements anglais dans toutes les îles voisines. Le départ de la première flotte suivit de près cette nouvelle réorganisation de la Compagnie ; cette flotte consistait en cinq vaisseaux expédiés pour Madras, le Bengale, Surate, la Perse et Bantam.

Les opérations exécutées sous le nouveau mode d'administration n'eurent pas plus de succès que les anciennes. A la restauration de Charles II, qui suivit de près la mort de Cromwell, la Compagnie sollicita le renouvellement de son privilège; la démarche réussit. Une nouvelle charte confirma les privilèges de la Compagnie auxquels elle en ajouta quelques autres, par exemple de faire à son gré la paix ou la guerre avec les peuples qui n'étaient pas chrétiens, de faire saisir toute personne qui se trouverait dans les limites de ses concessions sans y avoir été autorisée par elle, de les renvoyer en Angleterre, etc., etc.

Le Portugal avait cédé au roi d'Angleterre l'île de Bombay, comme partie de la dot de l'infante Catherine. Le comte de Marlborough fut envoyé par le roi pour en prendre possession, à la tête d'une flotte de cinq vaisseaux de guerre et d'un détachement de 500 hommes. Marlborough arriva dans la rade de Bombay le 18 septembre 1662; mais le gouverneur portugais éluda la cession convenue. Les termes du traité étaient fort vagues : les Anglais réclamaient non seulement Bombay, mais aussi Salsette et d'autres dépendances; les Portugais prétendaient au contraire qu'il n'était mention dans le traité que de la seule ville de Bombay; encore refusaient-ils de livrer cette dernière ville, sous le prétexte que les lettres ou patentes du roi n'étaient point conçues dans les termes ordinaires. Le comte de Marlborough voulut faire débar-

quer ses troupes à Surate; le président refusa de le permettre, craignant que cette démarche ne fût mal interprétée par la cour du grand Mogol; les troupes furent alors débarquées dans la petite île d'Angedivah, à douze lieues de Goa, et Marlborough prit le parti de retourner en Angleterre. Le roi fit des remontrances sur ce qui venait de se passer au gouvernement de Portugal, et n'obtint que des explications peu satisfaisantes. Or, pendant ce temps, la situation des troupes devenait inquiétante : l'île d'Angedivah était fort malsaine, et les maladies commençaient à sévir d'une manière effrayante. Le commandant de la troupe, sir Abraham Shipman, était mort, ainsi qu'un grand nombre de soldats, l'officier qui le remplaça se vit réduit à recevoir Bombay aux conditions qu'il plut aux Portugais de mettre à cette cession : il renonça à tous ses droits sur les îles voisines, et accorda aux Portugais l'exemption de tout droit de douane. Cette convention étant parvenue en Angleterre, le roi refusa de la ratifier, comme étant contraire à son traité avec le Portugal; il envoya sir Gervas Lucas pour prendre le gouvernement de la place. Au bout de peu d'années, les conseillers du roi s'aperçurent que la possession de Bombay coûtait plus qu'elle ne rapportait; mais comme cette possession pouvait être avantageuse à la Compagnie, le roi l'en gratifia. Les Hollandais, après avoir consenti à la cession de Polaroön, employèrent pour s'en dispenser des subterfuges d'un genre analogue à ceux

des Portugais à Bombay. Le commandant prétendit qu'il ne pouvait céder l'île sans l'ordre du gouverneur de Banda; celui-ci s'en référa au gouverneur-général à Batavia. Après beaucoup de discussions, la cession fut cependant accomplie en 1665; mais les Hollandais s'étaient donné le temps de détruire à tout jamais les arbres à épices, ce qui était toute importance à cette acquisition. Les hostilités ayant éclaté plus tard entre l'Angleterre et la Hollande, celle-ci en profita pour expulser les Anglais et rentrer en possession de l'île. Par le traité de Bréda, elle lui fut enfin définitivement concédée.

A cette époque, la Compagnie fit de vigoureux efforts pour empêcher les particuliers de faire sans son autorisation le commerce dans l'Inde; elle donna les ordres les plus sévères à cet égard. Il en résulta un de ces conflits de juridiction si fréquents dans l'histoire parlementaire de l'Angleterre. Thomas Skinner, marchand anglais, ayant frété un navire se mit à commercer pour son propre compte dans les mers de l'Inde; les agents de la Compagnie saisirent son vaisseau, ses marchandises, une maison, un terrain qu'il avait achetés; en même temps ils refusèrent de le laisser s'embarquer sur aucun navire de la Compagnie: il fut obligé de retourner en Europe par terre. Skinner adressa au conseil privé, puis à la chambre des pairs, une pétition où il demandait justice du procédé de la Compagnie. La chambre des pairs cita celle-ci à sa barre, en la

personne des directeurs; de leur côté, ceux-ci refusèrent de reconnaître la juridiction de la chambre: ils alléguaient qu'en sa qualité de tribunal d'appel, elle ne pouvait juger en premier ressort. La chambre écarta l'objection. La Compagnie en appela aux Communes; ce procédé irrita les lords, qui la condamnèrent pour ce fait à 500 livres d'amende. A leur tour, les communes éprouvèrent une violente exaspération; mais, dépourvues de moyens de se venger directement des pairs, elles s'en prirent au malheureux Skinner, et le firent emprisonner dans la tour de Londres. Les lords répondirent par une résolution qui déclarait fausse, scandaleuse, calomniatrice, la pétition de la Compagnie à la chambre des communes; ils ordonnèrent la mise en liberté de Skinner. Les communes ne se laissèrent pas intimider: elles déclarèrent que tout sujet britannique, quel que fût son rang ou son office, qui se permettrait de mettre à exécution l'arrêté de la chambre haute, serait par ce seul fait déclaré traître aux communes d'Angleterre, infracteur et violateur de leurs libertés et privilèges, etc., etc. La querelle s'échauffa au point que le roi se vit dans l'obligation de proroger jusqu'à sept fois le parlement, et au bout de ce temps elle était encore flagrante. Les deux chambres se rendirent enfin à Whitthall, et là, à force de prières, de sollicitations, de négociations, le roi parvint enfin à faire effacer de leurs registres toutes choses ayant trait à ce sujet. Quant à Skinner, à propos duquel

avait éolaté cette guerre, à peine fut-elle terminée que personne n'y songea plus; d'abord ruiné, puis emprisonné, il n'obtint de dédommagement d'aucune sorte.

Le privilège de la Compagnie, depuis l'avènement au trône de Charles II, n'avait point été attaqué; il le fut de nouveau. Le prospectus d'une nouvelle souscription pour l'exploitation du commerce de l'Inde circula dans le public; d'un autre côté, le projet de l'établissement d'une autre compagnie des Indes, rivale de celle alors existante, fut présenté au roi et au conseil privé, et accueilli par eux. Ce projet n'eut pas de suite; mais dès ce moment la Compagnie cessa, comme elle l'avait fait jusqu'alors, de publier le détail exact de ses expéditions, ou du moins ne le fit plus qu'en termes vagues et hyperboliques; la même politique lui fit cacher son passif, alors fort considérable. En 1676, selon ses adversaires, ses dettes ne montaient pas à moins de 600,000 livres sterling; elles s'accrurent encore les années suivantes, où elles excédèrent de beaucoup son capital, au dire de ses adversaires.

Loin de diminuer, le nombre des aventuriers qui se lançaient à leurs risques et périls dans le commerce de l'Inde allait en croissant sans cesse. La Compagnie obtint le pouvoir de faire saisir et condamner les vaisseaux employés à ce négoce, toutefois cette mesure était insuffisante à protéger d'une manière efficace son privilège. En 1675, une mutinerie occasionnée par des retranchements de solde eut lieu à Bombay; elle fut fortement réprimée,

mais bientôt suivie d'une insurrection plus sérieuse. Les revenus de la présidence de Bombay étaient alors au-dessous de ses dépenses : les directeurs essayèrent d'abord de rétablir l'équilibre en augmentant les impôts ; ayant échoué de ce côté, ils tendirent au même but en diminuant les dépenses, c'est-à-dire les salaires des employés civils et militaires. De cette façon, ils mécontentèrent successivement le peuple et leurs agents. Le capitaine Keigwin, qui commandait la garnison, dans une proclamation datée du 17 septembre de cette année, déclara qu'il secouait l'autorité de la Compagnie, qu'il ne reconnaissait plus que celle du roi. La garnison tout entière et une partie des habitants de la ville appuyèrent la rébellion ; ils nommèrent tout d'une voix Keigwin gouverneur, et immédiatement adressèrent au roi et au duc d'York des lettres où se trouvaient exposés les motifs de leur conduite. Le président et le conseil de Surate, comprenant l'impossibilité de réduire l'île par la force, eurent recours aux négociations et aux prières. Un pardon général fut accordé, avec promesse du redressement des griefs dont les insurgés se plaignaient. Trois conseillers et le président firent leur rentrée dans Bombay, tandis que Keigwin demeurait dans l'île. Mais la nouvelle de l'insurrection étant parvenue en Angleterre, le roi fit donner à ce dernier l'ordre de rendre la ville ; sir Thomas Gruntham, commandant la flotte, reçut les instructions pour l'y contraindre au besoin par la force. Lorsque ce dernier parut devant Bombay, Keigwin offrit de

rendre la ville, moyennant l'assurance du pardon du roi pour lui-même et ses adhérents. Le pardon fut promis et la ville effectivement rendue; mais le siège du gouvernement fut transféré de Surate à Bombay, afin de le mettre plus à portée de châtier ou de prévenir dans l'avenir de pareilles tentatives.

Au Bengale, les agents de la Compagnie avaient trouvé moins de faveur, essuyé même de plus mauvais procédés de la part des indigènes que partout ailleurs. En 1687, ils se résolurent à chercher leur sûreté dans la force des armes. Une expédition, la plus considérable dont la Compagnie eût encore fait les frais, fut préparée à cette occasion : dix vaisseaux, de douze à soixante-dix canons, portant six compagnies d'infanterie dont la nomination des capitaines était laissée aux membres du conseil du Bengale, mirent à la voile pour le Bengale. Le capitaine Nicholson qui commandait cette flotte avait pour instruction de se saisir de Chittagong, comme place de sûreté pour l'avenir. L'année suivante, les directeurs demandèrent encore au roi la permission de former une compagnie d'infanterie régulière avec ses officiers; la demande fut accordée, et la nomination des officiers laissée au gouverneur du Bengale. L'expédition, en raison de quelques contrariétés de temps, n'arriva pas toute à la fois à l'embouchure du Gange; par un hasard plus malheureux encore, une querelle, maladroitement engagée entre des soldats et des indigènes, obligea de commencer les hostilités avant que les Anglais

fussent en mesure de les pousser avec succès. Après avoir canonné sans succès Hoogley, les Anglais se trouvèrent contraints de se réfugier dans Sooltanilly, village destiné à devenir plus tard Calcutta, et de solliciter du nabob une suspension d'hostilités. Le nabob, voulant se donner le temps de rassembler des forces plus considérables, leur accorda facilement cette demande; mais les hostilités furent bientôt reprises. Les Anglais, sous le commandement de Charnock, agent de la Compagnie, se défendirent bravement, et repoussèrent plusieurs assauts, conduits par le nabob en personne; ils s'emparèrent en outre du fort de Tanna et de l'île d'Injellee, dans laquelle ils se fortifièrent, et brûlèrent quarante bâtiments de la flotte des Mogols. D'un autre côté, les factoreries de Patna et de Cossimbuzar furent prises et pillées. En 1687, un arrangement survint cependant : les Anglais obtinrent l'autorisation de retourner à Hoogley avec la jouissance de leurs anciens privilèges, issue de la guerre qui ne satisfait nullement les directeurs. Ils envoyèrent au Bengale sir John Child, gouverneur de Bombay, dans le but de rétablir, s'il y avait possibilité, les factoreries de Cossimbuzar et autres lieux; deux navires de guerre, un vaisseau de haut-bord et une frégate étaient mis à sa disposition. Malheureusement l'officier qui commandait ces vaisseaux, en dépit des promesses au moyen desquelles les Anglais avaient obtenu la permission de retourner à Hoogley, commença précipitamment

les hostilités : il pillâ la ville de Balassor, et se dirigea sur Chittagong ; mais là il échoua. Il fallut alors charger en toute hâte les agents et les effets de la Compagnie sur les vaisseaux qui firent aussitôt voile pour Madras ; le Bengale fut abandonné. Le Bengale était alors gouverné par le député du grand Mogol, Shaiста-Khan, aussi exalté par les écrivains mahométans qu'il est déprécié par les Anglais.

Ces événements du Bengale, et ce qui s'était passé précédemment à Bombay sous la présidence de sir John Child, irritèrent Aureng-Zeb qui régnait alors ; il menaça les établissements anglais tous à la fois, et s'empara des factoreries de Surate, de Masulipatam et de Visigapatam. Dans cette dernière, l'agent principal des Anglais et quelques uns de ses employés se firent tuer en cherchant à se défendre. L'île de Bombay fut attaquée, en partie prise, et le gouverneur assiégé dans le château où il s'était réfugié. Les vainqueurs promènèrent dans les rues de Bombay les facteurs anglais, avec des chaînes aux pieds et des anneaux de fer au cou. Réduits à cette extrémité, les Anglais se décidèrent à recourir à la clémence d'Aureng-Zeb. Deux de leurs facteurs, décorés du nom pompeux d'ambassadeurs, se rendirent de Surate à Delhi ; l'un se nommait Georges Wildon, l'autre Abraham Navaar ; ce dernier était juif. On les mena en présence de l'empereur, les reins ceints d'une corde et les mains attachées, sorte de cérémonial qui ne lais-

sait pas que de contraster avec la pompe de leur titre. Arrivés au pied du trône, ils s'agenouillèrent, confessèrent leur faute, implorèrent le pardon de l'empereur, et le supplièrent d'éloigner ses troupes de Bombay. Aureng-Zeb était naturellement porté à la clémence; d'ailleurs les bénéfices du commerce avec les Anglais commençaient à se faire sentir dans le trésor impérial; aussi se laissa-t-il facilement persuader. Il consentit à rendre Bombay aux Anglais, à la seule condition que sir John Child quitterait immédiatement les Indes pour n'y revenir sous aucun prétexte; que de plus les sujets mogols dont les biens avaient été pillés pendant la guerre recevraient un dédommagement convenable. Le nabob du Bengale, de son côté, éprouvait quelque étonnement de la résolution prise par les Anglais d'abandonner le Bengale; il craignit que l'empereur ne le rendît lui-même responsable de la perte de ce riche commerce. Il écrivit une lettre à Madras, où il suppliait les Anglais de revenir, leur promettant de les remettre en possession de tous leurs privilèges. A la réception de cette lettre, Charnock partit de Madras avec ses facteurs et trente soldats, et, arrivé au Bengale, y reçut l'accueil le plus distingué. Ces premières guerres avec les princes du pays, bien qu'elles n'eussent pas eu un succès bien décisif, enhardissaient du moins la Compagnie à élever ses vues au-delà du commerce, et à la tourner vers les conquêtes territoriales. Dans leurs instructions, envoyées à peu près à cette

époque à leurs agents, les directeurs s'exprimaient comme il suit : « L'accroissement de notre revenu territorial doit être l'objet de nos soins aussi bien que notre commerce. C'est ce revenu qui doit maintenir nos forces, tandis que vingt accidents peuvent interrompre notre commerce ; c'est lui qui nous rend une nation dans l'Inde. Sans ce revenu, nous ne serions autre chose qu'un plus ou moins grand nombre de marchands, unis par une charte de Sa Majesté, ayant la faculté de trafiquer seulement là où il n'est de l'intérêt de personne de nous prévenir. C'est pour cela que les sages Hollandais, dans celles de leurs instructions à leurs agents que nous avons vues, écrivaient dix paragraphes concernant le gouvernement, la police civile et militaire, la conduite des guerres et l'accroissement des revenus, contre un seul paragraphe concernant le commerce. »

Les événements ne tardèrent pas à favoriser cette ambition d'acquisitions territoriales. En 1690, les Anglais obtinrent un firman de l'empereur Aureng-Zeb qui exemptait leur commerce de tout péage, de tout droit de douanes, moyennant une redevance annuelle de 3,000 roupies. Toutefois les avantages qu'ils avaient lieu d'espérer de ce firman dépendaient plus encore du caractère du nabob que de la volonté de l'empereur. Soottanutty, devenu le centre du commerce anglais dans le Bengale, attirait un grand nombre d'Indous qui s'y établirent. La factorerie aurait voulu avoir une sorte de juri-

diction sur ces habitants; toutes contestations devant les tribunaux du nabob tournaient presque inévitablement contre eux; leurs fréquents rapports avec les Anglais inspiraient à leurs compatriotes une sorte de haine et de défiance. Mais cette juridiction ne pouvait être acquise qu'avec le consentement du nabob qui l'avait toujours refusé. Les Anglais auraient aussi beaucoup désiré avoir un fort pour se garantir, eux et leurs propriétés, de toute attaque violente, de toute spoliation injuste; ils avaient vainement essayé d'acheter ce privilège du nabob; celui-ci avait toujours repoussé cette demande, non moins obstinément que la précédente. Mais un événement imprévu leur valut tout-à-coup ces deux privilèges, au moment où ils y comptaient le moins. Les rajahs de la rive occidentale de Hoogley prirent les armes en 1696, à l'instigation et sous les ordres du rajah de Burdwan; la domination de celui-ci, très étendue, renfermait dans son sein les principaux établissements des compagnies anglaise, française et hollandaise. En ce moment, les troupes du nabob étant occupées près de Dacca, les révoltés purent faire des progrès considérables avant qu'il fût possible de s'opposer à leurs entreprises. Dès le commencement de la guerre, les comptoirs européens augmentèrent leurs troupes, et se déclarèrent pour le nabob; ils lui demandèrent la permission de se mettre en état de défense contre un ennemi, irrité de l'affection qu'ils lui avaient témoignée. Le nabob les

autorisa en termes vagues à se défendre; ils comprirent cet ordre ou affectèrent de le comprendre comme une révocation de la défense qui leur avait été faite d'élever des fortifications. Ils entourèrent à la hâte leurs établissements de murailles et de bastions : les Hollandais, à la distance d'un mille de Hoogley, les Français près de Chandernagor, et les Anglais près de Soottanutty, dans un lieu où ils avaient leurs principaux magasins. Ce fut l'origine des trois forts européens dans le Bengale, les premiers dont le gouvernement mogol ait permis la construction dans ses États aux nations étrangères. Une chaloupe de guerre anglaise empêcha le rajah de s'emparer du fort de Tonah; la garnison anglaise de Calcutta, composée de cinquante hommes, battit un corps ennemi à la vue de la ville; les Hollandais assistèrent les troupes du nabob dans la reprise du fort de Hoogley; les Français prirent aussi les armes, et en profitèrent pour s'affermir plus solidement dans leurs établissements. Cependant Aurong-Zeb, inquiet de cette révolte, envoya son petit-fils Azim-al-Shan, avec une armée, pour veiller à la conservation des provinces de Bengale, Bahar et Orissa. Ce prince était d'une avarice extrême; les Anglais lui firent des présents à profusion, profitèrent de cette disposition pour en obtenir la permission d'acheter du zemindar les villages de Soottanutty, Calcutta et Govindpore, avec les districts qui en dépendaient, et qui s'étendaient à trois milles anglais le long du fleuve

de Hoogley, et à un mille dans l'intérieur des terres ; le prince se bornait à réserver pour le nabob la rente de 1,195 roupies qui lui était payée par ce dernier. Les habitants indous de ces territoires, ainsi devenus sujets des Anglais, passèrent naturellement sous la juridiction civile de ces derniers.

Les Français s'étaient montrés des derniers dans l'Inde ; mais, depuis le commencement du siècle, leurs efforts pour s'y établir avaient été nombreux, souvent couronnés de succès. Un siècle après la tentative de Gonneville, dont nous avons déjà parlé, une société organisée en Bretagne fit partir deux navires pour prendre part au commerce de l'Orient. Ces deux navires, sous le commandement d'un capitaine Pyrard, abordèrent aux Maldives ; d'ailleurs l'expédition n'eut que des résultats insignifiants. A Honfleur, une autre société se forma pour tirer parti de l'expérience d'un certain Gérard Le Roy qui avait fait plusieurs voyages aux Indes sur les vaisseaux hollandais ; un privilège lui fut accordé pour le commerce de l'Orient, mais les fonds manquèrent presque aussitôt. Sept années après, Gérard essaya d'une nouvelle association, qui n'eut pas d'autres résultats. L'obstiné Flamand, que rien ne rebutait, n'en parvint pas moins à reconstituer une troisième société en 1615, et celle-ci expédia deux bâtiments qui arrivèrent heureusement à Java, où ils vendirent et achetèrent à bénéfice. Mais ce succès éveilla la jalousie du gouverneur ; une partie des marins de l'équipage des deux navires étaient

sujets de la Hollande : il les réclama et leur donna l'ordre de débarquer sans délai. Ce contre-temps força les Français à se défaire de l'un de leurs vaisseaux et d'une partie des marchandises qu'ils avaient achetées pour les porter en Europe. L'expédition, en dépit de ces circonstances fâcheuses, n'en avait pas moins réussi. Dès le 20 octobre, deux autres navires, l'un de 450, l'autre de 400 tonneaux, et un aviso de 75, mirent à la voile de Honfleur, pour Sumatra ; ils se firent à Achem un magnifique chargement de poivre ; à leur retour l'un d'eux se perdit, l'autre regagna heureusement le Havre. L'association, se proposant alors un autre but, prit la résolution de former à Madagascar un grand établissement colonial ; les premiers essais ne furent pas heureux. Une nouvelle compagnie poursuivit le même plan, sans plus de succès, en 1642. Au bout de vingt années la domination des Français ne s'étendait pas au-delà de l'enceinte de leurs fortifications. En 1654, le maréchal de la Meilleraie voulut exécuter le même projet pour son propre compte : il expédia trois navires pour la nouvelle colonie ; cette entreprise échoua comme les précédentes, et à la mort du maréchal tout ce qui restait du matériel de l'expédition ne fut vendu que 20,000 fr.

Mais Colbert comprit tout le parti qu'il était possible de tirer, pour la prospérité de la France, du commerce de l'Orient : il créa une compagnie française des Indes-Orientales, sur le modèle de celles de Hollande et d'Angleterre ; il la dota même de

78 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

quelques privilèges dont ne jouissaient pas ces dernières. Le privilège fut accordé pour cinquante ans, laps de temps qui devait enhardir la Compagnie à former de grandes entreprises, en lui donnant la certitude de profiter de leurs résultats. Tout étranger prenant un intérêt de 20,000 livres (tournois) était naturalisé de fait; tous les matériaux qui pouvaient servir à la construction des vaisseaux de la Compagnie, à leur armement, à leur équipement, furent exempts de tout droit de douanes, soit à l'entrée, soit à la sortie. L'État payait une prime d'exportation, de 50 francs par tonneau, pour toute marchandise qui serait portée aux Indes, et une prime d'importation, de 75 francs, pour toutes celles qui en seraient rapportées. Le gouvernement s'engageait à soutenir par les armes les établissements de la Compagnie, à faire escorter ses convois par des escadres de guerre, aussi nombreuses que les circonstances pourraient l'exiger, etc., etc.; enfin des honneurs, des titres, des grades, accordés seulement jusque là au service du roi, furent promis, en son nom, à ceux qui se distingueraient à celui de la Compagnie. Le fonds social fut fixé à 15,000,000, qui en représenterait 60 d'aujourd'hui. Le gouvernement s'engageait à prêter à la Compagnie le cinquième de ce capital pendant dix ans; le reste fut facilement fourni par les particuliers, qui se portèrent avec avidité vers ce nouveau commerce où tout faisait présager d'immenses bénéfices. Madagascar, malgré les malheurs

qu'on y avait éprouvés, et qu'on était disposé à considérer comme purement accidentels, Madagascar qui avait un sol fertile, une population nombreuse qu'on se flattait de trouver intelligente et docile, fut choisi encore cette fois comme le berceau des établissements naissants.

De 1665 à 1670, la Compagnie y fit quelques expéditions; déçue dans ses espérances, elle rendit l'île au gouvernement, et dirigea ses vues sur Surate, propre à devenir le centre du commerce dans toute l'étendue de son monopole. Là durent se faire la vente des marchandises apportées d'Europe, l'achat de celles que la Compagnie se proposait d'y importer. Déjà entrepôt des produits de plusieurs contrées voisines, Surate se présentait pour ainsi dire tout naturellement pour cette destination. La Compagnie voulait encore un port indépendant au centre de l'Inde : elle fit une tentative sur un de ceux de l'île de Ceylan, occupé par les Hollandais, à l'époque même où Louis XIV envahissait la Hollande. La flotte française repoussée se présenta devant Trincomollec qui se rendit sans résistance; elle s'empara encore sur la côte de Coromandel de Saint-Thomas, conquête qui devait être peu durable; les troupes de la Compagnie se trouvèrent dans l'obligation de l'évacuer deux années après. La célèbre ambassade du roi de Siam à Louis XIV ayant eu lieu en 1684, Louis XIV essaya de tirer parti en faveur de la Compagnie des bonnes dispositions de ce souverain étranger; il en-

voya une escadre chargée de lier des relations de commerce entre les deux pays. La Cochinchine attira encore l'attention des Français ; des missionnaires et quelques négociants allèrent s'y établir. Les vaisseaux de la Compagnie parurent en outre dans les ports de la Chine et dans ceux du Japon. En 1683, les Français qui avaient déjà fait quelques tentatives pour remonter le Gange obtinrent du grand Mogol la permission de faire le commerce dans les provinces de Bengale, Bahar et Orissa, à la charge par eux de payer un droit de 3 1/2 p. 100 sur les marchandises qu'ils vendaient ou achetaient : droit qui, en 1715, fut réduit à 2 1/2. En vertu de ces privilèges, les négociants français établirent quelques comptoirs au Bengale ; le principal était à Hoogley, mais ils ne tardèrent pas à s'établir dans une meilleure situation à Chandernagor, à quinze ou seize lieues de la mer, sur cette même rivière de Hoogley. Chandernagor n'était alors qu'un village, à la vérité entrepôt assez considérable des marchandises de l'Inde, et renommé surtout par l'extrême pureté de l'air, avantage précieux dans ces climats. A la côte de Coromandel, les Français s'étaient établis à Pondichéry. Au temps de leurs premières navigations, les Portugais avaient découvert sur la côte orientale de Madagascar deux îles, qu'ils nommaient Cerné et Mascarchenas ; une partie des colons français de Madagascar ayant été massacrée par les indigènes, vers la fin du siècle, ceux qui échappèrent se ré-

fugièrent dans ces îles. Leur nombre ne tarda pas à être grossi par des naufragés de toutes nations; l'établissement acquit quelque importance, et la Compagnie en demanda la cession à son profit au gouvernement. Cette demande ayant été accueillie, la Compagnie devint maîtresse de l'île où elle éleva un fort nommé fort Bourbon. Le hasard fit découvrir çà et là des pieds de caféiers sauvages; le gouverneur en fit venir quelques centaines de plants d'Arabie, qui réussirent à merveille. Comme l'Arabie seule fournissait alors du café au reste du monde, c'était toute une source de prospérité qui s'ouvrait pour cette île. Malheureusement la nouvelle colonie n'avait point de ports, ce qui fit que les regards se tournèrent vers Cerné, dont les Hollandais avaient pris possession en 1598, et à laquelle ils avaient donné le nom d'île Maurice, en l'honneur de Maurice, prince d'Orange. Ils y firent quelques établissements; mais comme ceux-ci leur devinrent promptement inutiles, en raison de leur colonie du Cap, ils abandonnèrent Maurice après avoir détruit tous les édifices élevés par eux. Les Français, profitant de cette circonstance, s'en emparèrent en 1721, et la nommèrent île de France. Quelques colons de Bourbon vinrent s'y établir; ils se trouvèrent bientôt contraints de s'enfermer dans l'enceinte d'un fort dont ils n'osaient sortir. La Compagnie hésita long-temps, ne sachant si elle devait abandonner ou conserver cette île; elle se décida pour ce dernier parti, en réunis-

sant les deux colonies sous un même gouvernement.

La compagnie anglaise commençait alors à rencontrer de nombreuses difficultés dans l'Inde ; de nombreux aventuriers dépassaient chaque jour les limites dans l'intérieur desquelles elle avait seule le droit de faire le commerce , et d'un autre côté le nombre de ses adversaires s'accroissait journellement en Angleterre. Parmi ces derniers venaient incessamment se ranger tous ceux qui auraient voulu participer directement ou indirectement aux chances du riche commerce de l'Inde ; or en raison de la prospérité dont la nation jouissait en ce moment , ceux-là étaient alors fort nombreux. Plusieurs pétitions couvertes de milliers de signatures , sollicitaient du parlement un nouveau système d'administration pour les affaires de l'Inde. La chambre des Communes partageait elle-même les dispositions des pétitionnaires. Un comité, institué pour faire une enquête sur ce sujet, donna comme résultat de son opinion l'opportunité de l'établissement d'une nouvelle Compagnie ; le comité pensait cependant qu'en attendant l'institution de celle-ci, la Compagnie existante pourrait continuer le commerce. En 1691, les communes s'adressèrent directement au roi, elles le suppliaient de dissoudre la Compagnie, afin de la réorganiser sur des bases toutes nouvelles. Le roi remit l'affaire aux mains du conseil privé ; celui-ci nomma un comité d'enquête , dont le travail eut pour résultat l'octroi d'une nouvelle charte à la Compagnie.

Cette chartre portait pour principales dispositions : « Que le capital social, alors de 756,000 livres sterling, serait élevé à 1,500,000 livres sterling; que les privilèges de la société seraient continués pour vingt et une années encore; qu'ils seraient tenus d'exporter pour 100,000 livres de produits anglais; qu'un même individu ne pourrait jamais posséder au-delà de dix votes. » Nonobstant, cette chartre, la chambre, irritée du peu d'effet produit par ses représentations, à la fin de la session de cette année 1693, passa ce vote : « Que c'était le droit de tout Anglais de trafiquer aux Indes orientales, aussi bien que dans toute autre partie du monde. » Guillaume d'Orange était alors nouvellement sur le trône, où l'avaient appelé ces mêmes communes d'Angleterre qui faisaient entendre ce fier langage; il avait tiré un parti trop récent et trop avantageux pour son propre compte de leur autorité, pour entreprendre de lutter contre elles. Poursuivant ainsi, sans obstacles, leurs mauvais desseins contre la Compagnie, les communes s'en firent livrer les registres et papiers divers. Le bruit courait que la Compagnie avait répandu de l'argent parmi certains personnages influents pour en obtenir une décision favorable, et les communes tenaient à vérifier la chose. On vit alors qu'avant la révolution (1688) leurs dépenses sur ce chapitre étaient annuellement montées à 1,200 livres; que depuis lors elles s'étaient augmentées d'année en année, pour parvenir dans l'année 1693

84 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

à la somme de 90,000 livres sterling. Le duc de Leeds fut accusé d'avoir touché pour sa part 5,000 livres. Les communes votèrent sa mise en accusation devant la chambre des lords; mais plusieurs autres grands personnages étaient intéressés dans cette affaire; les choses traînèrent en longueur, les principaux témoins disparurent, le parlement fut prorogé, enfin d'autres événements firent oublier l'accusation.

A peine échappée à ce péril, la Compagnie se trouva bientôt exposée à un autre plus imminent : une association rivale sollicita du gouvernement la faculté d'entrer en concurrence avec elle pour le commerce de l'Inde. Le ministère se trouvait comme de coutume en grand besoin d'argent; il imagina de tirer parti de ces prétentions opposées en faisant payer chèrement le monopole à celle des deux associations qui l'obtiendrait définitivement. La Compagnie, en échange de la continuation et de la sanction de son privilège par le parlement, offrit de prêter au gouvernement la somme de 700,000 livres sterling à quatre pour cent d'intérêt. L'association nouvelle fit des propositions plus séduisantes encore : elle offrait d'avancer 2,000,000 de livres sterling, à la condition d'être investie du même monopole; elle demandait en même temps qu'il lui fût loisible de ne pas trafiquer sur un fonds social, à moins qu'elle-même n'en sentît par la suite la nécessité. Un bill ayant été présenté au parlement pour l'organisation de la nouvelle Com-

pagnie, les arguments des deux associations furent présentés dans toute leur force, discutés dans tous leurs détails. Les avocats de l'ancienne Compagnie disaient : « Toute infraction aux promesses d'une charte déjà accordée est contraire à la bonne foi, contraire à la justice; ce procédé, aussi imprudent qu'illégal, ne peut manquer d'avoir pour résultat de détruire à tout jamais la sécurité d'engagement d'où pouvait dépendre l'industrie d'une multitude d'individus, la prospérité même de la nation. Les sociétaires de l'ancienne Compagnie, par concession royale, sont devenus seigneurs et propriétaires à Bombay; par leurs propres efforts, à leurs propres dépens, ils ont acquis en terres, en droits de douane, en taxes, un revenu annuel de 44,000 livres, etc., etc. » — La nouvelle association, par l'organe de ses partisans, répliquait : « Nous ne sollicitons rien que de juste et de légal; il est urgent d'annuler par voie législative une charte de privilège reconnue nuisible aux intérêts du plus grand nombre; autrement ce serait consacrer ce principe qu'une erreur, dès qu'elle est commise par le gouvernement, devient à tout jamais irréparable; mais tous les précédents de la chambre sont heureusement contraires à cette prétention. La question n'est pas de savoir si la Compagnie a érigé des forts, des factoreries, acquis des territoires, etc., mais seulement si la manière dont elle fait son commerce est ou n'est pas profitable à la nation. Or, quel est

le juge compétent de cette question ? Un seul ; la nation , par l'intermédiaire de ses représentants à la chambre des Communes.» La nouvelle association, sollicitant elle-même un monopole, se trouva privée des meilleurs arguments à faire valoir contre l'ancienne ; il aurait fallu pour cela qu'elle eût demandé la liberté du commerce. La discussion se termina par une résolution qui reconnaissait au roi la faculté de convertir la nouvelle association en une corporation , et de lui accorder , si bon lui semblait, de prendre part au monopole du commerce de l'Inde.

Un acte du parlement qui suivit cette résolution contenait les dispositions suivantes : il ouvrait un emprunt de 2,000,000 de livres sterling à huit pour cent d'intérêt ; les souscripteurs de cet emprunt étaient autorisés à solliciter du roi une charte d'incorporation sous le nom de Société générale. Sous ce titre, les souscripteurs pouvaient à leur choix ou faire le commerce dans l'Inde individuellement, chacun pour le montant de sa souscription, ou bien se constituer en une société exploitant un même fonds social. Les souscripteurs de l'emprunt auraient un droit exclusif au commerce avec les Indes orientales. Ce privilège cesserait d'exister sur notification faite trois années d'avance, le 29 septembre 1711, à condition de plus que le capital des deux millions serait remboursé. L'acte disait encore que l'ancienne Compagnie, ne pouvant cesser d'exister qu'au moyen d'une notifi-

cation faite aussi trois années d'avance, continuerait d'exister, etc., etc. En conséquence de cet acte du parlement, une charte fut délivrée sous la date du 3 septembre, qui constituait les souscripteurs du capital de 2,000,000 en une corporation sous le nom de Société générale. Cette charte autorisait les souscripteurs à commercer chacun pour son propre compte. Mais la majeure partie des souscripteurs désirait que la Compagnie exploitât un même fonds social; en conséquence, une nouvelle charte constitua ces derniers, exclusivement des autres, en une Compagnie de ce genre sous ce nom : « Compagnie anglaise trafiquant aux Indes orientales. » L'ancienne Compagnie, qui, aux termes de sa charte, avait un droit exclusif au commerce de l'Inde jusqu'à la cessation de son privilège, notifiée trois années d'avance, se plaignit avec raison de l'injustice qui lui était faite. C'était sans doute une mesure singulière que d'abolir un monopole au nom de la liberté, pour en constituer un autre. Il était plus singulier encore de prendre à ce dernier corps commercial qui venait d'être constitué la totalité même de ses fonds, sous le nom de prêt au gouvernement; c'était vouloir qu'il fit un grand commerce sans argent.

L'ancienne Compagnie ne se tint pas pour battue, et fit habilement ses dispositions. Aux termes de sa charte, elle était autorisée à commercer dans l'Inde encore pour trois années : elle résolut d'employer activement ce temps. De plus,

comme toutes les corporations étaient autorisées à posséder des fonds dans le capital de la nouvelle Compagnie, elle résolut d'y souscrire aussi largement que possible, et, sous le privilège des expéditions particulières consacrées par la nouvelle charte, de continuer le commerce de l'Inde en son propre nom aussitôt que sa charte serait expirée. Elle consacra à cet emploi un capital de 315,000 livres sterling. D'ailleurs elle se proposait de soutenir chaudement sa querelle par tous les autres moyens en son pouvoir. Les directeurs, au milieu de beaucoup d'autres instructions à leurs agents dans l'Inde, disaient : « Deux Compagnies des Indes pas plus que deux rois dans un même royaume ne peuvent exister en Angleterre. Il faut qu'un combat à outrance soit livré entre l'ancienne et la nouvelle Compagnie ; il faut qu'avant deux ou trois années nous ayons vu la question décidée en faveur de l'une ou de l'autre. Mais l'ancienne Compagnie n'hésite pas à croire qu'elle doit l'emporter, à la seule condition que ses serviteurs feront leur devoir. »

Le moment vint où la nouvelle Compagnie voulut constituer son fonds social, mais alors grand nombre de ses membres ne se trouvèrent pas en mesure de remplir leurs engagements. Ils vendirent leurs actions (sur le prêt de deux millions), ce qui fit subir à ces actions une baisse qui bientôt augmenta rapidement. La première expédition de la nouvelle Compagnie exécutée par trois vaisseaux, employa

un capital de 178,000 livres sterling. L'énormité du prêt fait par la Compagnie au gouvernement l'avait obérée d'avance ; elle fut contrainte de n'opérer que sur cette petite échelle. Cette somme dépassait à peine les intérêts du prêt fait par elle au gouvernement, preuve évidente qu'elle se trouvait dépouillée par ce prêt de la plus grande partie de ses capitaux. Cette même année, les expéditions de l'ancienne Compagnie montèrent, au contraire, à un capital de 525,000 livres sterling portés sur treize bâtiments jaugeant 5,000 tonneaux. Les deux Compagnies, poursuivant leur rivalité, se livrèrent dans l'Inde à d'innombrables actes d'oppression et d'hostilité : elles s'efforcèrent de se supplanter l'une ou l'autre dans l'esprit des indigènes ; elles se diffamèrent réciproquement, et leur animosité dégénéra plusieurs fois en querelles ouvertes et même sanglantes. Ce spectacle, qui frappa tous les yeux, ne tarda pas à faire désirer, comme un remède au mal, une réunion entre les deux associations. La nouvelle Compagnie, depuis la dépression de ses actions sur le marché, s'était montrée disposée en faveur de cette mesure ; excellente raison pour que l'ancienne y fût opposée ou du moins feignît de l'être, soit par esprit de vengeance, soit dans l'espoir de faire payer plus chèrement la réunion projetée en la différant. Le roi recommanda lui-même cette mesure aux directeurs de l'ancienne Compagnie : ceux-ci laissèrent s'écouler beaucoup de temps sans paraître donner

attention à l'avis royal ; à la fin cependant le projet de réunion fut consenti par une assemblée générale de la cour des propriétaires. Sept commissaires furent nommés par chacune des deux Compagnies pour discuter les conditions auxquelles la réunion pourrait être accomplie. D'ailleurs, comme les trois années au bout desquelles expirait le privilège de l'ancienne Compagnie approchaient de leur terme, le moment était venu de montrer, dans son propre intérêt, des dispositions conciliatrices.

Au commencement de l'année 1702, les commissaires des deux Compagnies tombèrent enfin d'accord des termes d'un arrangement définitif. Il fut convenu entre eux qu'une cour de vingt-quatre directeurs, nommés à nombre égal par les deux Compagnies, serait instituée ; que cette cour aurait plein pouvoir pour décider de tout ce qui concernerait le commerce et les établissements de la Compagnie nouvelle après la fusion des deux Compagnies ; que les facteurs des deux Compagnies administreraient séparément les capitaux fournis par chacune d'elles avant l'époque de la transaction actuelle ; que sept années seraient accordées à chaque Compagnie pour la liquidation de ses affaires antérieures ; que, cette époque expirée, un grand capital social serait formé par la fusion des capitaux de toutes deux. » Cet arrangement fut agréé par une cour générale des propriétaires des deux Compagnies. Le 2 juillet 1702, la réunion lé-

gale des deux associations fut enfin prononcée ; elles se confondirent en une troisième qui prit le nom de : « Compagnie des marchands unis pour faire le commerce aux Indes orientales. » Toutefois leurs affaires n'en continuèrent pas moins à être administrées d'après les conventions précédentes jusque vers l'année 1707-8. De nombreuses discussions ne laissèrent pas que d'avoir lieu entre leurs agents, autrefois rivaux, et gérant encore des intérêts séparés ; mais un événement survint qui mit fin à toutes ces difficultés. Le gouvernement leur demanda un prêt sans intérêt de 1,200,000 livres sterling ; et cet appel de fonds les mit dans l'obligation de s'unir plus étroitement que jamais pour y subvenir ; elles n'osaient en effet le refuser, dans la crainte qu'un refus ne leur suscitât quelque nouveau compétiteur. Les différends existant encore à cette époque entre les anciens agents au sein de la nouvelle association furent alors , d'un commun accord , soumis à l'arbitrage du comte Godolphin , chancelier de l'échiquier. Or , ce dernier décida qu'une somme de 1,200,000 livres sterling serait prêtée au gouvernement par les deux Compagnies, sans intérêt, somme qui , réunie au prêt précédent, constituerait un total de 3,200,000 livres à 5 p. 100. Il autorisa les directeurs, dans le cas où ils ne pourraient se procurer cette somme en argent comptant et par appel de fonds aux sociétaires, à négocier un emprunt de 1,500,000 livres sur leurs signatures. En compensation de ce sacri-

fice , le privilège de la nouvelle Compagnie, qui expirait en septembre 1711, fut prorogé de quinze ans, c'est-à-dire jusqu'en mars 1726, ou au-delà jusqu'au remboursement de cet emprunt, s'il n'était pas effectué à cette époque. Nous avons dit comment l'ancienne Compagnie s'était engagée dans un certain nombre d'entreprises particulières ; le capital employé à cet usage montait à 7,200 livres ; administré séparément jusqu'à ce moment, il fut dès lors réuni, par suite du même arrangement, au fonds social de la nouvelle association. Les deux Compagnies se trouvèrent en conséquence entièrement, absolument confondues.

Malgré le bon état de ses affaires, la Compagnie n'en luttait pas moins en ce moment contre de nombreux obstacles. Jaffier-Khan, nabob du Bengale, avait transporté récemment son gouvernement de Dacca à Moorsshedabad, ce qui le rapprochait des Anglais ; ne les aimant pas, il profitait volontiers du voisinage pour leur faire subir toute sorte d'avaries, sans toutefois violer ouvertement les privilèges concédés par l'empereur. La présidence de Calcutta tenta tous les moyens en son pouvoir pour se défendre contre ces rapines, ces extorsions ; elle imagina enfin d'envoyer une ambassade solliciter la protection de l'empereur contre le nabob. Les ambassadeurs furent choisis parmi les employés le plus capables de la Compagnie : ils se nommaient John Surman et Edward Stephenson. Un riche marchand arménien se joignit à eux, offrant de leur

servit de guide et de conseil ; au fond, son but était de faire passer dans les bagages de l'ambassade, et sans payer de droits de douanes, une certaine quantité de marchandises. Les présents destinés au grand Mogol consistaient en verrerie, horlogerie, bijouterie, brocarts, étoffes précieuses de laine et de soie ; leur valeur montait à 30,000 livres sterling. L'Arménien, dans ses lettres à Delhi, la portait bravement à 100,000 ; il épuisait à les décrire toutes les pompes du style oriental. L'empereur, ravi, attendait avec la plus extrême impatience l'arrivée de toutes ces merveilles ; il donna l'ordre à tous les gouverneurs de provinces d'escorter eux-mêmes les Anglais depuis leur entrée dans leurs gouvernements respectifs jusqu'à leur sortie. Après un voyage de trois mois, les ambassadeurs arrivèrent enfin à Delhi dans les premiers jours de juillet 1715. On trouve dans leurs lettres à la cour des directeurs de curieux détails sur ces singulières transactions moitié mercantiles, moitié diplomatiques. Nous les laisserons parler.

« Nous arrivâmes le 4 à Barrapoola, à six milles de la ville. Nous envoyâmes le père Stephan tout préparer pour notre réception : nous voulions nous présenter devant l'empereur dès le premier jour, avant même de nous être rendus à la maison préparée pour nous. En conséquence, le 7, dans la matinée, nous fîmes notre entrée en fort bon ordre. Un munsubdar (1) du premier rang s'était porté à

(1) Officier de la cour de Delhi.

notre rencontre avec 200 chevaux et Peons ; il était de plus accompagné de deux éléphants portant des drapeaux. Au milieu de la ville nous rencontrâmes Sallabut-Cawn-Behander, qui nous conduisit au palais, là nous attendîmes jusqu'à midi, où le roi sortit. Avant ce moment, nous avions déjà vu Cadorah-Behander, qui nous reçut avec civilité et nous donna l'assurance de sa protection. Nous préparâmes nos premiers présents, 100 pièces d'or, la pendule ornée de pierres précieuses, la corne de licorne, l'écritoire d'or, la grande pièce d'ambre gris, la carte du monde, toutes choses qui furent présentées en même temps que la lettre de l'honorable gouverneur, chacun de nous tenant, suivant la coutume, un de ces objets à la main. Nous fûmes fort bien reçus, avec la pompe et l'appareil en usage à la cour des rois de l'Indostan. Chez nous, nous fûmes abondamment pourvus de toutes choses, nous et nos gens, par Sallabut-Cawn ; dans la soirée il nous fit une nouvelle visite, et demeura près de nous une couple d'heures. La grande faveur dont jouit Cawdorah auprès du roi nous donne l'espérance de voir notre entreprise réussir ; il nous a promis sa protection, et nous assure que le roi nous réserve de grandes faveurs. Nous avons reçu l'ordre de visiter Cawdorah, en qualité de notre patron, puis, après cela, le grand-visir et les autres omrahs. Nous aurions voulu éviter ceci, si la chose eût été possible, dans la crainte de désobliger le visir ; mais comme cela n'était pas, il nous a fallu

passer par là plutôt que de désobliger quelqu'un qui s'est montré tellement serviable, et par le moyen duquel nous nous flattons d'obtenir ce que nous sollicitons. — 8 juillet 1715.

« Déjà vous avez été informés que trois jours après notre arrivée en ville l'empereur s'en est éloigné; sous prétexte d'aller faire ses dévotions, il s'est rendu à un lieu de pèlerinage fort en renommée, à neuf milles de Delhi. Son véritable motif était de sortir de la citadelle, où il ne se croyait pas en mesure de se faire obéir. Il a tourné de çà et de là autour de la ville pendant huit à dix jours. Les omrahs lui adressèrent d'humbles demandes pour le prier de retourner dans son palais, la saison leur semblait mal choisie pour un plus long voyage; il s'y refusa, disant quelquefois qu'il voulait se rendre à Lahore, d'autres fois à Ajmère. Nous fûmes fort effrayés de cette résolution, en raison de la difficulté de transporter jusque là nos présents, quoique aux dépens de l'empereur; quant à les envoyer ailleurs et tenter d'entamer des négociations sans les avoir préalablement délivrés, il n'y fallait pas songer. Après beaucoup de réflexions, le mieux nous parut être de distribuer les présents aussitôt que possible, quoique le roi fût en voyage. En conséquence, nous transportâmes au camp les écritaires, les porcelaines, les laques du Japon, les armes à feu la coutellerie, etc., et les offrîmes à l'empereur; le lendemain, nous distribuâmes quatre cents pièces de drap ordinaire; le troisième jour, trois cents

pièces de drap couleur aurore et soixante pièces couleür jaune; le jour suivant, les beaux draps rouges; l'écarlate superfin; etc.; après quoi nous retournâmes en ville pour préparer ce que nous y avions laissé. Nous rapportâmes au camp cinq horloges; douze miroirs et la mappemonde toute dressée; nous les présentâmes aussitôt; Sa Majesté examina longuement toutes choses, mais nous renvoya presque immédiatement les horloges; avec injonction d'en prendre soin jusqu'au retour de la cour à Delhi, ce qui nous empêcha de rien présenter davantage. A son départ, l'empereur avait annoncé son intention de ne pas aller au-delà d'un lieu de pèlerinage à une soixantaine de milles de Delhi; il se proposait de retourner immédiatement dans cette dernière ville; nous résolûmes, en conséquence, de continuer à suivre Sa Majesté, en laissant le reste des marchandises en ville sous la garde de M. Stephenson et de M. Phillips. Il nous semblait avantageux d'instruire certains brahmes des présents que nous avions l'intention de leur faire; en même temps de commencer nos négociations pendant la durée même du voyage, dans la supposition où il se prolongerait plus qu'on ne le disait en ce moment; dans ce cas; M. Stephenson aurait eu la possibilité de louer des voitures et de nous faire suivre par les présents. En conséquence de cette résolution; nous voilà maintenant avec Sa Majesté à quarante milles de la ville; nous nous préparons à faire nos demandes. Plaise à Dieu qu'elles soient favorablement accueillies! » — 4 août 1713.

Les ambassadeurs, ainsi qu'eux-mêmes viennent de le dire, s'étaient placés sous le patronage de Cawdora, favori de l'empereur. D'ailleurs, une partie de leurs craintes se réalisèrent; le visir devint leur adversaire. C'était le fameux Abdallah-Khan, détesté de Cawdora et craint de l'empereur lui-même. A la vérité, jamais crainte ne fut mieux fondée; on vit plus tard ce même Abdallah déposer quatre empereurs et en faire cinq de sa propre main. Craignant, de son côté, les résultats de cette ambassade, Jaffier-Khan la contrariait par tous les moyens en son pouvoir; un grand nombre d'émissaires à sa solde ne cessaient d'agir sourdement dans ce but. Suivant toute apparence, les efforts combinés du nabob et du visir auraient réussi à faire renvoyer les Anglais avec quelque réponse évasive; mais un accident, en apparence fort étranger à l'objet de l'ambassade, en amena tout-à-coup le succès. Les murailles du sérail, tout élevées, tout épaisses qu'elles dussent être, ne l'avaient pas défendu contre l'invasion de certaine maladie, alors commune et redoutable en Europe. L'empereur s'en trouvait atteint, et depuis long-temps mettait en défaut l'habileté des médecins indigènes. Par le conseil de Cawdora, il eut recours au chirurgien de l'ambassade, qui se trouvait être un certain Hamilton. Les médecins de la cour, suivant l'expression des mêmes écrivains, ne firent pas peu de bruit à cette occasion; l'empereur n'en persista pas moins à se remettre entre les

main de ce dernier. Or, sa maladie se trouvant peu compliquée, sa constitution excellente, Hamilton parvint à guérir radicalement en peu de jours son illustre patient : guérison attendue par celui-ci avec une impatience extrême. Il en profita, en effet, pour épouser sur-le-champ la fille du principal rajah des Rajpoots, dont il était fort amoureux.

La célébration du mariage, les fêtes qui suivirent occupèrent exclusivement la cour ; les affaires sérieuses furent renvoyées à six mois. Toutefois, ce délai n'effaça nullement de l'esprit de Feroskeer le souvenir du service qui lui avait été rendu par Hamilton. Non content de le combler de riches présents, il l'engagea à faire connaître hardiment ce qu'il pouvait désirer, s'engageant à le satisfaire. Hamilton, mettant généreusement de côté tout intérêt personnel, se borna à demander l'expédition immédiate du privilège sollicité par la Compagnie ; il l'obtint sur-le-champ. Mais le firman qui le contenait devait être expédié par le visir, ce qui amena de nouvelles difficultés. Le visir disputa long-temps toutes les concessions de l'empereur ; confirmant avec empressement toutes celles sans importance, refusant les autres. Les Anglais se virent contraints d'en appeler par trois fois à l'empereur. Comme ce fut toujours avec succès, le visir renonça momentanément à cette manœuvre, mais pour en tenter une autre. Il expédia, sous son propre sceau de visir, et non sous celui de l'empereur, le firman tant sollicité. Or, le sceau du visir, tout en

jouissant d'une grande autorité dans les provinces voisines de la capitale, était peu respecté et peu obéi des vice-rois éloignés. Aussi les ambassadeurs se décidèrent-ils à solliciter de l'empereur l'apposition du sceau impérial sur le firman, et à attendre le résultat de cette démarche avant de s'éloigner de la cour. L'empereur se mettait alors en marche du côté de Lahore contre les Sikes, nation nouvellement formée, et, en raison de ses croyances, hostile à tous les musulmans. Les ambassadeurs suivirent l'armée.

De nouvelles dissensions entre le favori et le visir rendaient en ce moment leur situation de plus en plus difficile. La négociation traînait en longueur, on n'y voyait plus de terme; peut-être même n'aurait-elle abouti en définitive à aucun résultat; mais le hasard se déclara encore une fois pour les Anglais. Un eunuque du sérail vint avec grand mystère trouver les ambassadeurs, et leur offrit ses services moyennant une certaine somme d'argent qu'il fixa; ils la donnèrent sans espérer beaucoup. Néanmoins, à leur grande surprise, les choses changèrent tout-à-coup de face: le visir et ses alentours se montrèrent aussi empressés à les servir qu'ils leur avaient été opposés jusqu'à ce moment; les firmans furent expédiés au bout de quelques jours sous le sceau impérial et sans aucune modification. Aussi y avait-il à toute cette énigme le mot que voici. En 1686, la guerre ayant éclaté entre la Compagnie et le grand Mogol, les agents anglais établis

à Surate se retirèrent à Bombay. Pendant ce temps, la flotte anglaise fit de riches captures sur les sujets du grand Mogol. A la paix, les Anglais retournèrent à Surate; mais à l'époque où nous sommes parvenus, ils s'étaient de nouveau retirés à Bombay : le président n'avait pas jugé prudent, en raison des circonstances, de conserver la factorerie de Surate. Cette résolution causa de grandes alarmes au gouverneur mogol de Surate. Il ne mit pas en doute qu'une flotte anglaise ne fût au moment de se présenter devant la ville, ainsi qu'il était arrivé une trentaine d'années plus tôt. Elle aurait effectivement obtenu le même succès, car un grand nombre de vaisseaux mogols richement chargés tenaient la mer. L'eunuque, ami et confident du vice-roi du Guzerate, reçut de celui-ci la mission d'exposer au visir combien serait terrible l'apparition de cette flotte anglaise dont en ce même moment il se croyait menacé; par l'organe de l'eunuque, il conjurait en conséquence le visir d'accorder aux Anglais l'objet de leurs demandes. L'eunuque ne douta pas de l'impression que devaient produire ces représentations sur l'esprit du visir; il en profita pour se faire donner de l'argent par les Anglais, après quoi il se hâta de communiquer au visir les appréhensions du vice-roi au sujet de la flotte anglaise. Aussi effrayé que celui-ci, le visir s'empressa de donner pleine et prompte satisfaction aux ambassadeurs.

John Surman et Edward Stephenson, après avoir

passé deux ans à la cour de Delhi, prirent congé de l'empereur dans le mois de juillet 1717. Le firman dont ils étaient porteurs fut la charte, la loi suprême de la Compagnie dans ses rapports avec le gouvernement mogol, jusqu'au moment où la souveraineté du pays finit par passer dans ses propres mains. Ce firman, dans ses principales dispositions, disait : « que les cargaisons des vaisseaux anglais naufragés sur les côtes du grand Mogol devaient être protégées contre le pillage ; que la Compagnie, en échange de l'exemption de tout droit de douanes, paierait à Surate une certaine somme fixée d'avance ; que trois villages contigus à Madras, primitivement cédés à la Compagnie, et dont le nabob d'Arcot s'était depuis lors emparé, seraient restitués à perpétuité à la Compagnie ; que l'île de Diu, à l'entrée du port de Masulipatam, lui serait cédée moyennant une rente annuelle ; que tout habitant du Bengale, débiteur de la Compagnie, serait remis aux mains du président anglais à sa première requête, par les autorités mogoles ; que tout dustuck (passeport) délivré par la présidence de Calcutta exempterait de visite et de contrôle de la part des officiers du gouvernement du Bengale les marchandises qui s'y trouveraient mentionnées ; qu'enfin il était permis à la Compagnie d'acheter les seigneuries (zemindaries) de trente sept villages voisins de ses établissements de Calcutta, aux mêmes conditions qu'elle avait déjà acquis les trois villages de Calcutta, Suttanuty et Govindpore.

Depuis la fusion des deux compagnies, le commerce de l'Inde avait pris une grande extension ; il touchait au moment d'en prendre une plus considérable encore. Aussi, dès 1730, c'est-à-dire trois ans avant l'expiration du privilège de la Compagnie nouvelle, de nombreuses pétitions en sollicitaient déjà l'abrogation. L'une de ces pétitions demandait que tout négociant pût faire le commerce de l'Inde à ses risques et périls ; que la Compagnie nouvelle cessât de s'en occuper en corps ; qu'elle fût seulement chargée d'ériger ou d'entretenir les forts et établissements jugés nécessaires à la protection du commerce ; que pour faire face à ses dépenses, à celles de la protection qu'elle s'engageait à accorder au commerce, elle perçût un droit de 1 pour 100 sur toutes les marchandises exportées d'Angleterre, de 5 p. 100 sur toutes celles importées de l'Inde ; que les marchands ne pussent trafiquer dans l'Inde qu'avec son agrément, sa permission ; enfin que la durée de son privilège fût de trente et une années. La Compagnie ayant prêté au gouvernement une somme de 3,000,000 de livres sterling à 5 p. 100 d'intérêt, et le remboursement de cette somme se trouvant la condition préalable de la suppression de son privilège, les pétitionnaires offraient au gouvernement la même somme à des conditions moins onéreuses ; ils se seraient contentés d'un intérêt de 3 pour 100 pendant les trois années suivantes, c'est-à-dire à l'expiration du privilège de la Compagnie, puis, après cette époque, de 2 pour 100.

L'adoption de cette mesure aurait produit à l'État, d'après leurs calculs, un bénéfice net de 92,000 livres sterling par année. Trois autres pétitions, celles-ci au nom des trois principales villes de commerce d'Angleterre, Londres, Bristol et Liverpool, sollicitaient instamment l'abolition de tout monopole pour le commerce de l'Inde. Elles étaient appuyées par les journaux, la presse tout entière, dont la puissance commençait à devenir dès lors formidable en Angleterre.

La Compagnie se défendait avec la même vigueur qu'elle était attaquée. Tantôt, prenant hardiment l'offensive, et mettant en jeu les intentions de ses adversaires, elle les accusait de céder à de mauvaises passions, la haine, l'envie; elle en appelait alors aux sentiments nobles et généreux pour la protection de ses droits et de ses privilèges. Tantôt elle amplifiait, elle exagérait l'importance de son commerce; ses achats ne montaient pas à moins de 3,000,000 de liv. sterl. par an; elle ne payait pas aux douanes moins de 300,000 livres; l'entretien de ses forts, de ses factoreries, de ses nombreux agents aux Indes et en Angleterre, pouvait être évalué à la même somme. Or, disaient ses publicistes, un commerce libre, c'est-à-dire soumis à toutes les variations, toutes les incertitudes, à tous les caprices des volontés individuelles, pourrait-il jamais produire au pays un revenu net, assuré, de 600,000 livres? Qui pourrait le supposer? Qui pourrait surtout en donner l'assurance? Qui pourrait s'en porter ga-

rant? Et sans cette assurance, sans cette garantie, qui oserait conseiller le sacrifice d'avantages positifs, certains, réels, à de simples éventualités? A ces raisonnements en faveur du renouvellement de son privilège, la Compagnie ajoutait certaines offres; une réduction d'intérêts de 1 p. 100 sur la somme précédemment prêtée par elle au gouvernement; plus une prime de 200,000 livres sterling pour les services publics. A l'aide de ces arguments et de ces promesses, elle l'emporta momentanément sur ses adversaires; son privilège fut continué jusqu'à l'année 1766. Mais, malgré ce triomphe du jour, elle n'en craignait pas moins le renouvellement de cette discussion dans l'avenir; aussi mit-elle une prévoyante habileté à l'empêcher de naître. En 1744, l'Angleterre se trouvait engagée dans une guerre générale, et qui préoccupait tous les esprits; personne ne songeait plus aux affaires de l'Inde. D'un autre côté, les embarras pécuniaires du gouvernement étant à leur comble, elle profita de la circonstance, et de son propre mouvement offrit au ministère un prêt d'un million de livres sterling, demandant en échange la prolongation de son privilège exclusif jusqu'à l'année 1780. On était encore si loin de l'époque où ce privilège pouvait être discuté de nouveau, qu'aucun des compétiteurs de la Compagnie ne se trouvait en mesure de renchérir sur la proposition; aussi le ministère accepta-t-il avec empressement. La Compagnie fut autorisée à emprunter, sur ses bons, la somme

offerte par elle au gouvernement, et le privilège qu'elle avait à cette époque pour vingt-deux ans encore lui fut assuré jusqu'en 1780. Cinquante années de durée, un demi-siècle d'existence lui était tout-à-coup assuré, à elle qui jusqu'à ce jour n'avait vécu, pour ainsi dire, qu'au jour le jour ; c'était tout un avenir qui se trouva rempli d'événements dont la portée dépassa toute prévision. Nous ne tarderons pas à nous en occuper, mais nous dirons d'abord quelques mots du gouvernement intérieur de la Compagnie, de ses lois, de son mode d'expédition des affaires, de l'organisation de son commerce, etc. La constitution d'un État a un rapport nécessaire à son histoire : or, la Compagnie, qui jusqu'à présent n'a été qu'une simple association commerciale, va tout-à-l'heure s'élever au rang des puissances politiques.

Dans la première période de l'existence de l'ancienne Compagnie, les choses se passaient fort simplement. Les possesseurs des fonds engagés dans le commerce de l'Inde se réunissaient de temps à autre pour s'occuper de leurs intérêts ; c'étaient par conséquent des assemblées ou cours des propriétaires. En se séparant, ceux-ci chargeaient quelques uns d'entre eux d'expédier les affaires qui pourraient survenir jusqu'à leur prochaine réunion : on appelait comité la réunion des propriétaires chargés de ce mandat. La moindre somme donnait le droit à son propriétaire de faire partie soit de la cour des propriétaires, soit du comité ;

mais, à compter de l'acte d'union, il fallut un capital de 500 livres pour paraître dans la cour des propriétaires, et de 2,000 pour faire partie du comité. Un président et un vice-président dirigèrent les délibérations dans les diverses assemblées ; les directeurs durent être choisis annuellement par les propriétaires en cour générale ; aucun d'eux ne pouvait l'être plus d'une année, à moins d'une réélection. Quatre assemblées ou cours générales devaient être tenues par année, dans les mois de mars, de juin, de septembre et de décembre. Le président et les directeurs convoquaient l'assemblée générale toutes les fois qu'ils le jugeaient convenable. Neuf propriétaires, au moyen d'une requête signée, pouvaient de même provoquer cette réunion. La cour des directeurs (dont le nombre était de vingt-quatre) se trouvait constituée par la présence de treize de ses membres ; elle s'assemblait aussi fréquemment qu'elle le jugeait convenable, pour la discussion et l'expédition des affaires. La cour des propriétaires, dès l'origine source de tout pouvoir, pour ainsi dire de toute souveraineté, le demeura ; elle l'exerçait par des mandataires qui portaient le nom de directeurs ou de présidents. Sous quelques rapports cette constitution de la Compagnie rappelait, du moins dans sa forme extérieure, celle de l'Angleterre elle-même. Les propriétaires dans leur ensemble représentaient la nation, le peuple ; leurs assemblées, le corps électoral ; le président et la cour des directeurs, le roi, le parlement.

Pour l'expédition des affaires, en raison de leurs différentes sortes, les directeurs se subdivisaient en dix comités, dont les noms indiquent suffisamment les fonctions; à savoir : de correspondance, de procédure, du trésor, d'emmagasiner, de comptabilité, des achats, de la navigation, du commerce avec les particuliers; enfin, de deux derniers comités, l'un dit de l'intérieur, l'autre de surveillance. Les fonctions du premier consistaient à entretenir les édifices de la Compagnie, à placer et payer les employés inférieurs, etc.; celles du second, à surveiller le commerce fait ou tenté dans l'Inde par les sujets britanniques, dans le but de s'opposer par tous les moyens en son pouvoir à la continuation ou à l'accroissement de ce commerce. Ainsi c'était à lui à prendre connaissance de tous les cas où les licences accordées par la Compagnie se trouveraient dépassées, à décider sur les difficultés auxquelles les usurpations du commerce par les particuliers pourraient donner naissance, à provoquer l'application des pénalités encourues par ceux qui se permettaient ces usurpations, etc., etc. Le président de la cour des directeurs, ainsi que le voulait l'exigence du titre, présidait toute assemblée des propriétaires et des directeurs; il était membre né de tous les comités, et l'organe officiel de toutes les communications de la Compagnie soit avec les particuliers, soit avec les différents corps de l'État.

L'Inde fut partagée en trois présidences : Bom-

bay, Madras et Calcutta; n'ayant aucune autorité ni dépendance réciproque, chacune était souveraine absolue dans l'étendue de sa domination; elle ne devait d'obéissance qu'à la seule Compagnie. Un gouverneur ou président, assisté d'un conseil, chargés de l'administration, possédaient la plénitude du pouvoir. Le nombre des membres de ce conseil n'était pas strictement déterminé, mais tantôt de neuf, tantôt de douze, suivant l'importance des affaires à traiter; ils sortaient par ancienneté des rangs des employés supérieurs civils de la Compagnie, à l'exclusion des militaires. Toute décision était prise à la majorité des votes. En droit, le président et les conseillers pouvaient réunir d'autres emplois à ceux-là; par le fait ils avaient les plus lucratifs; état de chose contre lequel s'élèvent fréquemment les historiens de l'époque; ils lui attribuent en grande partie, probablement avec raison, le mauvais état des affaires à cette époque. En dépit de l'égalité des votes, l'influence du président prévalait d'ordinaire dans le conseil; la nomination des membres de ce conseil aux riches fonctions que tous ambitionnaient, dépendait de lui en grande partie; il avait enfin assez de pouvoir pour rendre pénible, désagréable la situation de ceux d'entre eux dont il aurait cru avoir à se plaindre. Le président était l'organe des relations de chacune des présidences avec les autres, de même qu'avec la cour des directeurs; il communiquait au conseil ses propres décisions quand

il le voulait et comme il le voulait, aucune forme n'était déterminée à cet égard. Les employés subalternes se divisaient en écrivains, en facteurs, en marchands de première et de seconde classe. Les écrivains tenaient les registres, faisaient les écritures, s'occupaient des menus détails du négoce, comme les commis d'une maison de commerce; au bout de cinq ans ils devenaient facteurs; au bout de trois autres années, marchands de seconde classe, puis marchands de première classe. Les membres du conseil et le président lui-même étaient choisis parmi ces derniers.

La Compagnie, pour la défense et la garde de ses établissements entretenait alors de nombreuses troupes dans l'Inde. Elle les recrutait soit en Angleterre, soit parmi les déserteurs des autres colonies européennes; soit parmi les Topasses, race mixte née du mélange des Portugais avec des femmes indigènes, habitant surtout Bombay et Surate; soit enfin parmi les indigènes eux-mêmes. Ces derniers, appelés en anglais Sepoys, en français Cipayes, du mot indou sipahi, qui veut dire guerriers, étaient destinés à former dans la suite toute une armée. Sachant faire usage du mousquet; ces Cipayes s'armaient plus volontiers cependant à l'ancienne façon du pays, c'est-à-dire du sabre et du bouclier; ils portaient le turban, la veste, des pantalons très larges et flottants. D'abord ils n'obéissaient qu'à des officiers indigènes comme eux; toutefois ils s'habituèrent peu à peu à servir

sous le commandement d'officiers anglais. Une fois employés, façonnés à la discipline européenne, ils se montrèrent en toute occasion d'excellents soldats; on les a vus supporter les fatigues et les privations de la guerre avec une inaltérable patience, et braver les dangers les plus redoutables avec une audacieuse intrépidité. Le nombre de ces troupes variait, dans chaque présidence, suivant les circonstances et les besoins du moment; le président en était le commandant militaire, ainsi que de toutes les autres forces de la Compagnie.

L'organisation du commerce exigeait encore plusieurs sortes d'agents ou d'employés, dont un grand nombre indigènes. Des étoffes tissées, pour lesquelles l'Inde a toujours été célèbre, formaient l'objet principal du commerce de la Compagnie, qui se faisait de la façon suivante. S'agissait-il d'acheter un certain nombre de pièces, le secrétaire du marchand européen qui voulait faire cet achat se rendait dans tel ou tel district manufacturier; ce secrétaire, nommé *banyan*, avait sous ses ordres un caissier, un certain nombre de domestiques armés qu'on appelait *peons*. Il louait alors à tant par mois un certain nombre d'agents secondaires appelés *gomastah*; chacun des *gomastahs* se rendait à un lieu désigné d'avance, et y louait une habitation appelée de ce moment *cutcherry*. Le *gomastah* était lui-même accompagné d'un certain nombre de *peons*, et encore d'une autre sorte de serviteurs appelés *hircanah*, dont les fonctions

consistaient à porter des lettres, à faire des messages, etc. Le gomastah, aussitôt son arrivée, entrait en pourparler avec une sorte de courtiers de commerce appelés *dallah*, lesquels sous-traitaient avec les *picars*, qui eux-mêmes traitaient enfin avec les tisserands. Entre la Compagnie et le tisserand indien il y avait ainsi cinq intermédiaires, qui étaient, à partir de ce dernier, le *picar*, le *dallah*, le *gomastah*, le *banyan*, l'agent de la Compagnie. Les tisserands, aussi misérables que les autres ouvriers de l'Inde, se trouvaient presque inévitablement, presque nécessairement hors d'état d'acheter les matériaux et les instruments de leur travail. Encore moins pouvaient-ils subsister, eux, leurs femmes et leurs enfants, pendant la durée de ce travail. Aussi le banyan se trouvait-il contraint de lui faire des avances par l'intermédiaire du gomastah, et en général à de gros intérêts. Le tisserand se mettait alors à l'œuvre. Sa pièce terminée, il la portait au banyan, qui la faisait marquer, puis déposer dans un entrepôt destiné à la recevoir. A la fin de la saison, lorsque toutes les commandes se trouvaient achevées, le banyan et ses agents se livraient à un examen soigneux de chaque pièce; ils en payaient alors le prix au tisserand, tout en lui faisant subir en général une réduction de 15, 20, 25 p. 100, sur le prix primitivement convenu; dans toutes les autres transactions, le banyan figurait d'une manière analogue : c'était à la fois l'intendant, l'interprète, le teneur de livres, le se-

crétaire, le caissier, le courtier, etc., du marchand qui l'employait; cette multitude de serviteurs qui composent forcément toute maison européenne dans l'Inde se trouvait sous ses ordres immédiats. Conduisant le commerce de son maître, connaissant ses secrets, il se trouvait mêlé à toutes les transactions de ce dernier; enfin, c'est lui qui se trouvait responsable de toute action dont celui-ci voulait bien profiter, mais qu'il ne voulait pas avouer. L'anneau principal, l'anneau essentiel de cette chaîne qui liait l'une à l'autre la population anglaise et la population indoue, c'était en un mot le banyan. Souvent de riches Indous payaient des sommes fort considérables cette servitude; elle leur donnait toute facilité pour faire le commerce pour leur compte sous la protection du nom anglais; ce qui leur valait des richesses, du crédit, de la considération, non seulement parmi les indigènes, mais parmi les Européens eux-mêmes. Le banyan du président comptait parmi les personnages les plus considérables.

Après en avoir obtenu l'autorisation du parlement, la Compagnie entreprit, en 1726, une organisation du système judiciaire dans toute l'étendue de ses possessions des Indes. Elle établit quatre sortes de tribunaux. La première fut une cour de maire, *mayor's court*, à chacune des trois présidences. Ce tribunal, composé d'un maire et de neuf aldermen, connaissait de tous les procès civils qui s'élevaient dans l'étendue de la présidence, excepté

ceux où les parties se trouvaient être indigènes; encore, dans ce dernier cas, leur était-il loisible de se soumettre volontairement au jugement de ce tribunal. Il pourvoyait aussi à l'administration des héritages des sujets anglais mourant *ab intestat*. Des instructions, sollicitées par la cour auprès des premiers jurisconsultes d'Angleterre, lui furent envoyées quant à la procédure à suivre et aux pénalités à appliquer. Le président ou gouverneur nommait le maire et les aldermen composant chacun de ces tribunaux, mais à vie, et, une fois nommés, ces derniers ne pouvaient être révoqués sous un prétexte quelconque; toutefois, par une singulière contradiction, il demeurait en la puissance du président d'éloigner tel ou tel alderman, par des raisons dont lui seul demeurait juge, et cette décision ne pouvait être infirmée qu'au moyen d'un appel au roi dans son conseil. Le second degré de juridiction, composé du gouverneur et du conseil, était *d'appel* : trois conseillers, présidés par le gouverneur ou par le plus ancien d'entre eux, suffisaient pour connaître des causes où il s'agissait de 400 livres sterling; et dans ce cas ils jugeaient souverainement. Dans les causes où il s'agissait d'une somme plus forte, il y avait appel au roi dans son conseil. Le troisième degré de juridiction consistait en une cour appelée *cour des requêtes* : celle-ci, formé en vingt-quatre commissaires, choisis par le président et le conseil parmi les principaux habitants de la présidence. Cette

cour, siégeant tous les jeudis, jugeait souverainement les procès où la valeur en litige n'excédait pas 40 schellings. Elle se renouvelait tous les ans par moitié. D'un autre côté, le président et chaque membre du conseil pouvaient agir comme juges-de-peace ; ils avaient à cet égard les mêmes pouvoirs que les magistrats du même nom en Angleterre. Un quatrième tribunal, formé encore du gouverneur et du conseil, portait le nom de *tribunal des quatre sessions* : trois membres du conseil, présidés par le gouverneur ou le plus ancien, suffisaient, comme dans un des cas précédents, pour le constituer. Ce tribunal tenait quatre sessions par année ; il procédait (autant du moins que le permettaient les circonstances et les localités différentes) de la même manière que les tribunaux du même genre en Angleterre. Par ses ordres, le shérif désignait un certain nombre d'habitants qui l'assistaient en qualité de grands et petits jurés. Il réunissait à lui seul les attributions des justices de paix d'Angleterre et des tribunaux de juridiction inférieure. Les officiers et les soldats ne ressortaient pas de cette juridiction civile ; mais seulement des cours martiales ou conseils de guerre. Le même acte du parlement autorisait la Compagnie à proclamer la loi martiale en temps de guerre.

Outre ces tribunaux, deux autres furent encore institués : ceux-ci ayant pour objet l'administration de la justice parmi les indigènes, d'après leurs pro-

pres lois. La Compagnie les institua en sa qualité de propriétaire souveraine des districts voisins de Calcutta. L'un de ces tribunaux, appelé *phousdary-court*, jugeait au criminel; l'autre, *cutcherry-court*, au civil. Il y avait, en outre, la cour des collecteurs, pour toutes les contestations qui touchaient au revenu public. Le président nommait ou destituait à son bon plaisir, sous sa propre responsabilité, les membres de ces tribunaux. Le mode de procédure était bref et sommaire; la loi suivie, l'usage supposé du pays; les peines, l'amende, l'emprisonnement, les travaux forcés à temps ou à perpétuité, la flagellation à un nombre de coups déterminé, et même la pendaison. Ce mode d'exécution avait été choisi parce que, d'après les idées des indigènes, différentes sur ce point des idées européennes, cette mort n'était point réputée infamante parmi eux. On conserva encore la flagellation jusqu'à la mort; à la vérité, les bourreaux chargés de l'administrer sont cités dans l'Inde pour leur dextérité : un petit nombre de coups leur suffit pour tuer leur homme.

Les employés de la Compagnie se divisaient en employés du service civil ou employés du service militaire, les uns et les autres également assujettis à la formalité du serment. Les employés du service civil commençaient leur carrière à seize ans comme écrivains; avant de quitter l'Angleterre, ils s'engageaient par contrat signé à servir, moyennant une certaine somme d'argent, pendant un

espace de temps déterminé, partout où il plairait à la Compagnie de les envoyer, du cap de Bonne-Espérance au détroit de Magellan. L'employé jurait d'accomplir fidèlement tous les ordres de la Compagnie, ou de ses représentants dans l'Inde; de ne rien tolérer à son préjudice; de donner avis aux directeurs de tout ce qu'il apprendrait de susceptible de nuire au commerce; de ne jamais quitter le lieu de sa résidence sans s'être acquitté de toutes ses dettes, tant envers les indigènes qu'envers les marchands étrangers non sujets du roi d'Angleterre, etc., etc. La cour des directeurs accordait à celui qui se soumettait à ces conditions l'autorisation de trafiquer aux Indes orientales dans telles ou telles limites. Si ce dernier manquait à ses engagements, s'il se trouvait débiteur de la Compagnie, celle-ci se réservait le droit de se saisir de ce qui lui appartenait jusqu'à parfait paiement de sa créance. Il jurait encore de ne s'engager, ni directement, ni indirectement, dans aucune sorte de commerce de l'Europe aux Indes orientales, ni des Indes orientales en Europe, pour son propre compte. La contravention à cet engagement était puni d'une amende du double de la valeur des marchandises engagées dans ce commerce. L'employé perdait en outre tous les avantages auxquels lui auraient donné droit ses services antérieurs; il cessait d'être compté parmi les employés ou agents de la Compagnie, etc. Une copie de ce contrat demeurait dans les bureaux des

directeurs, une autre était délivrée au récipiendaire, qui en échange déposait 500 livres sterling de cautionnement. Les employés de grade ou de fonctions supérieures devaient se soumettre à la même forme de serment; seulement le contrat stipulait de plus forts émoluments en leur faveur, tandis qu'eux-mêmes déposaient un cautionnement plus considérable. Dans l'origine, les officiers se rendaient dans l'Inde sans prêter de serment, mais à leur arrivée tombaient sous l'empire de la loi martiale; plus tard ils furent soumis à la même formalité que les employés civils. Quant aux pauvres diables qui partaient comme soldats, on les considérait comme de trop peu d'importance pour songer à leur demander un serment.

On appelait libres marchands ceux qui obtenaient de la Compagnie le privilège de faire le commerce pour leur propre compte aux Indes orientales. Le libre marchand s'engageait par serment à habiter, lui, sa femme et ses enfants, à l'endroit à lui assigné par la Compagnie; à ne pas s'en éloigner; à ne pas résider autre part pendant telle ou telle période de temps fixée d'avance; à ne pas retourner en Angleterre avant l'expiration de ce terme, du moins sans en avoir obtenu la permission de la cour des directeurs, etc., etc. Il s'engageait, tant en son propre nom qu'en celui de sa femme, de ses enfants et de ses serviteurs, à ne pas écrire ou faire écrire, directement ou indirectement, quoi que ce fût qui eût rapport au commerce de la Compagnie.

dans l'Inde, excepté à la cour des directeurs; à ne prendre part à aucun autre commerce ou trafic des Indes en Europe en dehors de celui qui lui était désigné, etc., etc. S'il arrivait que son commerce ou seulement sa résidence dans l'Inde devînt un inconvénient pour la Compagnie, il s'engageait encore à retourner en Angleterre, lui, sa femme et sa famille, dans le délai d'une année à compter de la signification qui lui serait faite; à ne prendre passage que sur des vaisseaux de la Compagnie; à ne réaliser sa fortune qu'en diamants (c'était ordinairement sous cette forme que la plupart des grandes fortunes faites dans l'Inde passaient alors en Europe), ou en marchandises précieuses qui lui seraient désignées par la Compagnie, ou bien encore en billets de change sur la cour des directeurs, mais d'aucune autre façon. Les libres marins, c'est-à-dire les marins n'étant point au service de la Compagnie, obtenaient aussi la permission de naviguer dans les mers de l'Inde; seulement ils étaient tenus de donner caution de 500 livres qu'ils ne deviendraient pas à charge à la Compagnie.

La Compagnie voulut en outre établir son pouvoir sur tous les sujets anglais qui se trouvaient dans l'Inde sans être ses agents, sans avoir reconnu préalablement son autorité. Appuyée sur la charte qui la constituait, elle s'adressa plusieurs fois au parlement pour en développer les conséquences à son profit. La charte qui donnait à la Compagnie le monopole du commerce de l'Inde s'exprimait en

ces termes : « Et par ces présentes nous ordonnons, mandons et enjoignons à tous nos sujets, à tous ceux de nos héritiers et successeurs quels qu'ils soient, qu'ils aient à s'abstenir de commercer et trafiquer dans les Indes orientales directement ou indirectement; de se rendre, séjourner ou voyager dans aucun lieu desdites Indes en contradiction avec la teneur dudit acte, et cela sous peine d'encourir les pénalités exprimées dans le susdit acte et de s'exposer à tout notre déplaisir : à l'exception de ladite Compagnie et de tous ceux qui, par ce même acte, seront autorisés à se rendre ou à trafiquer aux Indes orientales, en vertu du susdit acte de notre charte royale; à l'exception encore des facteurs, agents ou serviteurs qui seront employés d'après la teneur dudit acte. » De cet acte, considéré comme loi fondamentale, découla une série de dispositions législatives qui en réglèrent, en développèrent les conséquences. Ainsi il fut successivement et légalement établi : que tout sujet britannique qui se rendait aux Indes sans autorisation préalable de la Compagnie, était considéré comme en infraction avec la loi; — que la Compagnie pouvait l'arrêter et l'envoyer en Angleterre; — que si quelques sujets britanniques se rendaient aux Indes contrairement à la loi, l'attorney-général, soit de son propre mouvement, soit à l'instigation de la Compagnie, était tenu de diriger une action contre le délinquant devant l'une des cours de Westminster; — que tout sujet britannique trouvé

aux Indes contrairement à la loi, c'est-à-dire sans l'autorisation de la Compagnie, était censé y avoir commercé; — que tout sujet britannique, autre que ceux en ayant l'autorisation de la Compagnie, trouvé en route pour les Indes orientales, ou bien y résidant, était par cela même déclaré coupable de menées criminelles et devait être poursuivi devant l'une des cours de Westminster, et, convaincu, devenait passible de punitions corporelles, emprisonnement, amendes, etc.; — que les personnes ainsi saisies devaient être amenées sur-le-champ en Angleterre, détenues à la prison du comté où elles débarqueraient, jusqu'à ce qu'elles eussent donné caution qu'elles se présenteraient devant la cour où la poursuite devra se faire; — enfin, qu'elles ne s'absenteraient pas du royaume sans la permission de cette cour, etc., etc. La Compagnie ne se contenta pas de ces dispositions législatives ayant pour base des actes du parlement; elle voulait encore s'appuyer sur la jurisprudence, si puissante en Angleterre. Elle s'adressa dans ce but aux plus célèbres jurisconsultes de ce temps; elle leur demanda des consultations sur toutes les difficultés susceptibles de s'élever entre elle et ses serviteurs, entre elle et les étrangers. Plusieurs de ces consultations nous ont été conservées, et roulent sur des cas imaginaires d'une extrême complication; elles avaient pour objet de rendre plus facile la solution des cas qui pourraient se présenter dans la réalité.

Les établissements de la Compagnie française, sous la direction de deux hommes de génie, prenaient alors tout-à-coup un développement considérable. Les îles de France et de Bourbon se trouvaient dénuées de toutes ressources au moment où les Français s'en emparèrent; elles n'avaient ni commerce, ni agriculture, ni industrie, ni gouvernement; mais à cette époque le ministère désigna pour les gouverner Mahé de La Bourdonnais, destiné à devenir si célèbre dans l'histoire de l'Inde. Né à Saint-Malo en 1699, embarqué tout enfant, ayant parcouru toutes les mers de l'Orient; versé dans les mathématiques, le commerce, la navigation; doué d'une grande énergie de caractère, d'un esprit juste, droit, entreprenant, nul homme ne pouvait être plus propre à ce poste important. Il s'y montra tout à la fois soldat, marin, agriculteur, ingénieur, architecte. Il fit cultiver les grains nécessaires à la nourriture des habitants, qui jusque là avait dépendu pour cet objet, de tous le plus essentiel, de l'arrivée des navires; il introduisit la culture du coton, de la canne à sucre, de l'indigo; il naturalisa celle du manioc, malgré les préjugés populaires qui repoussaient cette nourriture. Des ouvriers de toute espèce se formèrent grâce à ses soins; de toutes parts s'élevèrent des magasins, des arsenaux, des batteries, des fortifications, des casernes. Il créait en même temps un gouvernement régulier, détruisait les nègres marons qui infestaient l'île, organisait un vigoureux

système d'administration. Son ascendant sur l'esprit des habitants était tel qu'il n'y eut pas un seul procès pendant la durée de son gouvernement, qui fut de onze années : les parties adverses ne manquèrent jamais de s'en remettre à son arbitrage. A son arrivée, les colons se servaient pour la pêche de grossières embarcations, auxquelles ils pouvaient à peine faire les plus urgentes réparations ; pen de mois après, il faisait construire un brigantin, dans lequel n'entrait pas un seul clou, une seule cheville qui n'eût été fabriquée dans les îles. En 1738, deux autres vaisseaux de 300 tonneaux sortirent du port ; un vaisseau de 500, qui plus tard fut armé en guerre, se trouvait déjà sur les chantiers.

Dupleix ne rendait pas alors de moindres services aux établissements français du Bengale et de la côte de Coromandel. Fils d'un fermier-général, Dupleix montra de bonne heure du goût pour la méditation et les sciences abstraites ; après avoir fait plusieurs voyages en Amérique et aux Indes orientales et rempli diverses fonctions à Pondichéry, il fut nommé, en 1736, directeur du comptoir de Chandernagor. Cet établissement se trouvait alors dans l'état le plus déplorable : le port était habituellement désert ; quelques mauvaises baraques en bois, éparses çà et là, composaient toute la ville. Bientôt deux mille maisons en briques sortirent tout-à-coup de terre comme par enchantement ; on compta dans le port jusqu'à soixante et

soixante-dix navires appartenant à Dupleix et à ses associés, il les employait au commerce d'Inde en Inde, dont après La Bourdonnais il fut le premier à s'occuper; il les envoyait jusqu'en Perse et en Chine. De nombreux imitateurs suivirent son exemple, et, grâce à ses conseils, avec le même succès. Cette prospérité des comptoirs du Bengale, toute brillante qu'elle fût, ne suffisait pourtant point à couvrir les dépenses de la Compagnie pour la totalité de ses établissements : le gouvernement de Pondichéry se trouvait endetté de 5,000,000 de livres. La Compagnie imagina que Dupleix saurait reproduire dans cette dernière ville les merveilles de Chandernagor; d'ailleurs il était riche, et c'était un grand avantage que d'avoir dans une colonie obérée un gouverneur en état de faire des avances pour le service public. Il fut donc appelé du gouvernement de Chandernagor à celui de Pondichéry. Il y réalisa toutes les espérances, et au-delà. On le vit mettre sa fortune entière au service du public, armer et équiper à ses propres frais un grand nombre de vaisseaux, faire d'immenses approvisionnements, entourer la ville d'une enceinte fortifiée. En peu d'années, la prospérité de Pondichéry égala ou surpassa celle de Chandernagor; le théâtre étant plus vaste, se trouvait par cette raison mieux en rapport avec le génie de Dupleix. Mais Dupleix tournait en même temps ses idées d'un tout autre côté : il se mit au courant de la situation politique de la presqu'île, il rechercha la

bienveillance des princes du pays, il compta parmi eux, se mêla de leurs querelles, et bientôt exerça parmi eux la plus haute influence. Cette conduite était habile, et nous ne tarderons pas à en voir naître de grands résultats.

Jusqu'au moment où nous sommes parvenus, c'est-à-dire jusque vers le milieu du ^{xviii}^e siècle, les deux Compagnies anglaise et française demeurèrent parfaitement étrangères l'une à l'autre. Mais la guerre ayant éclaté en 1744 entre la France et l'Angleterre, les mers de l'Inde devinrent leurs champs de bataille. Les deux Compagnies, après quelque indécision sur la conduite à tenir, suivirent l'exemple de leurs nations respectives; elles se firent aussi la guerre. Toutes deux se trouvaient en effet, dans l'Inde, sur le pied de deux puissances territoriales; elles possédaient des troupes, des places fortes, de grands revenus; elles se trouvaient mêlées aux intérêts politiques du pays. Cette situation nouvelle ouvre une seconde phase de l'histoire de la Compagnie, bien autrement importante que la première; des événements d'une immense portée vont s'y produire, mais nous ne saurions tout d'abord les comprendre et les apprécier. Il nous faut avant tout jeter un moment les yeux sur l'histoire du pays où se passa ce grand drame, sur celle des deux races d'hommes, l'une conquérante, l'autre conquise, l'une mahométane, l'autre indoue, qui l'habitaient. Nous devons donc essayer de nous rendre compte avec quelque détail de la conquête

[1497-1730.]

DANS L'INDE. LIVRE I.

125

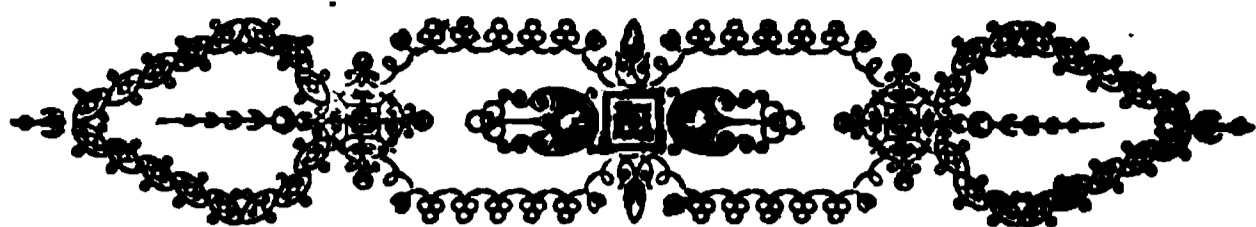
qui établit sur le trône de l'Inde cette dynastie mogole dont la Compagnie devait devenir le successeur. Ce sera l'objet des livres qui vont suivre.

LIVRE II.

SOMMAIRE.

Source de la civilisation indoue. — Chronologie des Indous. — Division des castes : Castes primitives. — Brahmes, Chacryas, Vaïsiaks, Sudras. — Castes impures ou mélangées. — Religion des Indous. — Cosmogonie. — Trinité indoue : Brahma, Wichnou, Siva. — Premier avatar de Wichnou. — Deuxième, troisième, etc., avatars de Wichnou. — Sectes diverses de la religion indoue. — Importance des cérémonies religieuses. — Des pénitences. — Métempsychose. — Le panthéisme, idée fondamentale de la religion indoue. — Du gouvernement indou. — Des impôts. — Mœurs, usages, habitudes, etc. — Expédition d'Alexandre. — De la Perse. — Contact de l'Inde et de la Perse. — Fondation de la dynastie des Ghazvanides. — Première invasion mahométane. — Fin de la dynastie des Ghazvanides. — De la première dynastie des Afghans. — Première apparition des Mogols dans l'Inde. — Seconde dynastie des Afghans. — Timour ou Tamerlan. — De la dynastie des Mogols. — Baber. — Son origine; ses expéditions dans l'Indoïan. — Bataille de Paniput. — Entrée de Baber à Delhi. — Révolte des Afghans. — Baber marche à leur rencontre et les défait. — Autre confédération des Afghans. — Conseil de guerre tenu par Baber. — Bataille de Byang, où les Afghans sont défaits. — Mort de Baber; ses talents; son caractère. — Humayoon lui succède. — Nouvelle révolte des Afghans. — Humayoon obligé de chercher un asile en Perse. — Sheer-Khan, Afghan de la tribu des Lody, lui succède. — Sa situation à la cour de Perse. — Mort de Sheer-Khan. — Humayoon remonte sur le trône. — Sa mort. — Ackbar. — Situation du Deccan. — Règne d'Ackbar; ses institutions; ses conquêtes. — Ackbar considéré comme le monarque par excellence. — Description de l'empire d'Ackbar.

(1000 — 1598.)



LIVRE II.



Le législateur indou a parlé au nom du ciel : il a dit qu'à l'origine du monde, Dieu, dans un livre appelé les *Vedas*, avait révélé à l'homme toute science, toute vérité. Il a dit aussi que dans une première période de l'âge du monde, les peuples avaient vécu heureux dans l'accomplissement de leurs devoirs ; que, dans une seconde et troisième période, les devoirs imposés aux hommes dans le livre saint furent en partie négligés ; qu'en conséquence, la félicité dont ils avaient joui jusque là avait diminué ; que dès le commencement de la quatrième période, celle actuelle, les *Vedas*, plus que jamais méconnus, étaient sortis de la mémoire des hommes : d'où découlaient tous les maux dont l'humanité se trouve affligée. Le législateur a ajouté

qu'il était envoyé pour expliquer de nouveau les Vedas au genre humain, qui, par la pratique des préceptes contenus dans le livre divin, pouvait s'élever de nouveau au plus haut point de félicité et de perfection morale. Les Vedas sont de la sorte la base et la clef de voûte sociale, politique et religieuse de l'Inde, ce qui explique en partie sa persistance : car il est certain que les Indous, du temps d'Alexandre, vivaient déjà dans un état de société absolument semblable à celui où nous les voyons aujourd'hui. Il nous suffira, pour le but que nous nous proposons, d'esquisser seulement quelques traits de ce système grandiose et singulier.

L'âge du monde, suivant le système des Indous, est divisé en quatre grandes périodes, qu'ils appellent *Jogs* : la première est la période *satya*, de 1,728,000 années ; la seconde, nommée *tréta*, de 1,296,000 années ; la troisième, nommée *davapar*, de 864,000 années ; la quatrième, nommée *culi*, qui est celle encore subsistante, comprend 432,000 années. De ces périodes, les trois premières sont expirées ; l'année 1830 de l'ère chrétienne correspondait à l'année 4,930 de la quatrième ; du commencement de la période *satya* jusqu'en 1830, il s'est donc écoulé 3,892,930 années. Telle est l'antiquité à laquelle le peuple indou se croit d'incontestables droits.

Au commencement de la période *satya*, vivait le septième Menou, appelé Satyavatra ou autrement Vaivaswata ; lui et sa famille avaient échappé au dé-

luge où avait péri le reste de l'espèce humaine. Les descendants de ce personnage se divisèrent en deux branches royales, l'une appelée les Enfants du Soleil, l'autre les Enfants de la Lune : les premiers régnaient à Ayodhya ou Oude, les seconds à Pratisht'hana ou Vitora. Leurs dynasties subsistèrent jusque dans la millième année de la période cali, où elles s'éteignirent. Satyavatra prolongea son existence et son règne à travers toute la période satya, c'est-à-dire 1,728,000 années. La ligne solaire de ce monarque patriarcal se composa de cinquante-cinq princes, qui exercèrent la souveraineté jusqu'au temps de Rama; ce dernier occupa le trône d'Ayodhya (Oude) jusqu'à la fin de la période tertia. Le règne de ces cinquante-cinq princes s'étendant pendant toute la seconde période de 1,296,000 années, présente pour chaque règne un espace de 28,000 années. Pendant la période suivante, celle de Dwapar, vingt-neuf princes régnèrent, et chacun 29,793 années. Du commencement de la période cali, c'est-à-dire de l'époque actuelle, jusqu'au moment où finit la race des princes du Soleil, on compte 1,000 années et trente princes : la durée moyenne du règne de chacun de ces princes n'est donc plus que de 33 ans. La dynastie des princes de la Lune correspondait exactement à celle des princes du Soleil; cependant, dans les deux premiers âges, elle compta quinze princes de moins que cette dernière, différence de nombre et de symétrie qu'il faut

probablement attribuer à la faute des généalogistes.

Outre les deux dynasties des princes du Soleil et de ceux de la Lune, une autre dynastie qui régna dans le Magadha ou Bahar, commence avec la quatrième période. Ceux-ci tirant leur origine d'un certain Jarasandha, sont au nombre de vingt; ils vécurent jusqu'à la conclusion des premiers mille ans de la période actuelle, et furent contemporains des trente derniers princes des dynasties de la Lune et du Soleil. A l'époque mémorable de l'extinction de ces dynasties, la dynastie de Jarasandha vint aussi à manquer, le prince régnant fut tué par son premier ministre, qui couronna son propre fils Pradyota. Quinze des descendants de l'usurpateur lui succédèrent, et régnèrent depuis l'accession au trône de celui-ci jusqu'au temps de Nanda, époque où s'éteignit cette maison. Le dernier de ces princes, tué par un brahme, fut remplacé par un homme de la race de Maurya, nommé Chandragupta, appelé aussi Sandracottos, et que les historiens indous font contemporain d'Alexandre-le-Grand; après lui neuf princes ses fils et petits-fils occupèrent le trône 187 années. A la mort du dernier de ces princes, le généralissime de ses troupes lui succéda, et eut neuf descendants qui régnèrent en tout 112 années. A cette époque le prince régnant fut tué et remplacé par son ministre Vasadeva, auquel succédèrent quatre princes qui régnèrent 345 années. Le pouvoir royal fut alors

usurpé par un sudra , qui tua son maître , s'empara du gouvernement , et dont les descendants , au nombre de vingt et un , régnèrent pendant une période de 456 années. La fin du règne de ces princes correspondant à l'année 2,645 de la période cali , c'est-à-dire à l'année 446 avant Jésus-Christ , termine le système de la chronologie indoue.

Les brahmes appellent la première période , ou jog , l'âge d'or ; la seconde l'âge d'argent ; la troisième l'âge de cuivre ; la quatrième l'âge de terre. Dans chacune d'elles les vertus , la vie , la stature des hommes éprouvèrent des altérations sensibles : dans la première , les hommes étaient purs et vertueux , leur vie était de 100,000 années , leur taille de vingt et une coudées ; dans la seconde , un tiers du genre humain se corrompit , la vie humaine fut réduite à une durée de 10,000 années ; dans la troisième , la corruption s'étendit jusqu'à la moitié de la race humaine , et la durée de la vie humaine ne fut plus que de 1,000 ans ; enfin dans la période cali , tous les hommes sont plus ou moins corrompus , la durée de leur vie n'est plus que de cent années. Cependant dans chacune de ces périodes des exceptions furent faites en faveur des princes : ainsi dans la première période , quoique la vie humaine ne fût que de 100,000 ans , Satyavatra n'en régna pas moins 1,728,000 années ; il en fut de même des princes qui lui succédèrent ; dont le règne dépassa

aussi la vie moyenne de leurs périodes. L'histoire n'est pas un produit de l'Orient. Le passé se déroule aux yeux de l'Indou comme un espace sans limites qu'il remplit à son gré d'imaginaires étranges, gigantesques, parfois sublimes.

Dès l'origine des âges, ce qui constitue le trait le plus saillant de leur civilisation, les Indous ont été divisés en quatre classes ou castes : les brahmes, les chaetrias, les vaysiahs et les sudras. Suivant les lois de Menou, le plus ancien monument de la législation indoue, les uns et les autres sont sortis de Brahma lui-même : les brahmes de la tête, les chaetrias des bras, les vaysiahs des cuisses, les sudras des pieds.

En raison de la noblesse de leur origine, les brahmes sont supérieurs à tout le reste du genre humain ; le brahme jouit à un haut degré de la faveur des dieux ; c'est grâce à lui, c'est par son intercession, que les bénédictions célestes tombent sur le reste des hommes ; les livres sacrés lui appartiennent exclusivement ; les plus élevés des autres classes peuvent à peine être appelés à lire la parole de Dieu ; lui, il peut l'expliquer. Le premier devoir des magistrats est d'honorer les brahmes. Le moindre manque d'égards vis-à-vis d'eux est le plus atroce des crimes. S'il arrive qu'un sudra s'assoie sur le siège d'un brahme, le magistrat lui fera percer les fesses avec un fer rouge et le bannira du royaume. Un pouvoir mystérieux et terrible leur est attribué. Le même livre dit encore : « Qu'un roi se garde de pre-

voquer la colère d'un brahme, car il ne tiendra qu'au brahme d'anéantir sur-le-champ, par l'effet de ses charmes, le roi avec ses troupes, ses chars et ses éléphants. Qui pourrait, sans périr, provoquer ces saints hommes dont la parole a créé la flamme dévorante, les mers immenses, la lune avec ses phases diverses? Quel prince aurait quelque profit à opprimer ceux dont la parole peut créer d'autres mondes et d'autres rois du monde, donner l'être à de nouveaux mortels, à de nouveaux dieux? Quel homme désireux de vivre peut vouloir offenser ceux par le pouvoir desquels les hommes et les dieux subsistent, ceux qui sont riches de la connaissance des Vedas (1)? » Pour le même crime, le même délit, le châtiment infligé à un brahme est toujours beaucoup moindre que celui d'un homme d'une caste inférieure; les plus grands crimes commis par un brahme n'en laissent pas moins inviolables sa vie et sa propriété. La loi de Menou dit : « Un roi ne saurait faire mourir un brahme, quand ce dernier aurait été convaincu de tous les crimes imaginables; qu'il bannisse le coupable de son royaume, mais avec sa vie sauve et ses propriétés intactes (2). » Ils sont exempts des taxes : « Un roi, fût-il au moment de mourir de faim, ne saurait recevoir aucune taxe d'un brahme instruit dans les Vedas (3). »

(1) Lois de Menou, ch. ix, p. 545.

(2) *Ibid.*, ch. viii, p. 580.

(3) *Ibid.*, ch. vii, p. 485.

Leur influence sur le gouvernement est illimitée; toutes les lois indoues sont contenues dans les livres sacrés, dont ils sont les gardiens et les interprètes : « Quelles que soient, dit le même code, les prescriptions que publient les brahmes, en conformité avec les shasters, le magistrat doit prendre ses mesures en conséquence. » Mais ce n'est pas là tout le pouvoir des brahmes. La vie des Indous est composée d'une infinité de rites et de cérémonies dont eux seuls sont les juges et les directeurs; par là ils président à la vie entière de chacun. Ils sont supérieurs aux rois, lorsque ces derniers ne sont pas brahmes. Les dons ou les aumônes qui leur sont faites constituent une partie considérable des sacrifices et des expiations. Ils sont souillés par le moindre attouchement d'une personne de caste inférieure.

La seconde classe parmi les Indous est celle des chactryas ou guerriers, qui viennent immédiatement après les brahmes. Les chactryas sont autant élevés au-dessus des autres classes que les brahmes le sont au-dessus d'eux-mêmes. Les châtimens pour eux sont aussi moindres que pour les deux classes inférieures; car dans la législation indienne la pénalité diminue à mesure que le rang du coupable est plus élevé. Dans les affaires même d'intérêt civil, comme les prêts d'argent, les brahmes paient deux pour cent dans les mêmes cas où les chactryas paient trois, les vaysiahs quatre, les simples sudras cinq. Les vaysiahs sont la troisième classe des In-

dous : ils soignent les bestiaux, font le commerce, cultivent la terre; ils sont supérieurs aux sudras, qui forment la quatrième classe. Les crimes commis par les sudras sont toujours punis beaucoup plus sévèrement que chez les autres classes. Le code de Menou dit : « Un brahme peut contraindre à le suivre un homme d'une classe servile, soit qu'il le paie ou ne le paie pas ; de tels hommes ont été mis au monde par le Créateur pour servir les brahmes. » Tout oubli, toute négligence, de la part des sudras, des témoignages de respect qu'ils doivent aux classes supérieures est passible des plus terribles châti-
ments. « Si un sudra commet le crime de fornication avec une femme libre de la caste des brahmes, le magistrat confisquera tous ses biens et le fera priver des attributs de la virilité ; s'il commet l'adultère avec une femme de la caste des brahmes, mais mariée, le magistrat confisquera ses propriétés, mutilera les marques de sa virilité, et, après l'avoir fait attacher sur une plaque de fer rouge, il le brûlera avec l'herbe Beena. » Un brahme ne doit pas lire les vedas en présence d'un sudra ; il ne doit pas lui donner d'avis ; il ne doit pas lui faire l'aumône de ce qui reste de sa table, ni lui donner aucun conseil de direction spirituelle, ni l'informer du moyen légal d'expier ses crimes ; le brahme qui explique la loi à un homme des classes serviles, qui l'instruit de la manière d'expier son péché, tombe en même temps que cet homme dans l'enfer nommé Asamvrito. (Lois de Menou, chap. viii,

pag. 80-81.) » Les professions des castes n'étaient pas moins distinctes que ces castes elles-mêmes : les brahmes remplissaient les fonctions du culte, les chactryas faisaient la guerre, les vaysiahs le commerce, les sudras s'occupaient du labourage et de tout ce qui concerne les travaux de la terre.

Certaines fonctions, certains emplois, certaines professions furent assignés dès l'origine par le législateur aux membres de chacune des castes. Cependant quand un brahme, en raison de circonstances fâcheuses, ne saurait vivre de ses fonctions de brahmes, il lui est permis de suivre la profession des armes comme un chactrya ou les diverses industries du vaysiah ; seulement il ne peut jamais se dégrader au point de se mêler des professions du sudra. Le chactrya peut aussi descendre aux emplois du vaysiah, le vaysiah à quelques uns de ceux du sudra. Dans cet arrangement, comme partout ailleurs dans la législation indoue, les avantages sont tous pour les classes supérieures. Le mariage n'était permis qu'entre membres d'une même caste ; les lois avaient réservé leurs grandes rigueurs contre le mélange des castes par l'union des sexes. Les instincts de la nature ne pouvaient manquer de triompher en ce point des sévérités du législateur : le mélange des sexes eut lieu, malgré les barrières posées par la loi ; et de là naquirent des enfants qui n'appartenaient à aucune caste. Ces malheureux, voués à l'infamie par le seul fait de leur naissance, ne pouvaient être qu'hostiles à

la société au milieu de laquelle ils se trouvaient jetés sans en faire partie; le mal ne tarda pas à devenir considérable. Voici comment les choses s'arrangèrent suivant les Indous.

Après une longue suite de bons rois sous l'empire desquels les peuples avaient joui d'un bonheur sans mélange, il vint un mauvais roi sous la domination duquel les lois furent violées. Les hommes nés du mélange des castes se multiplièrent à tel point qu'ils menaçaient de devenir plus nombreux que ceux compris dans les quatre castes. Les brahmes, effrayés du danger que courait la société tout entière, mirent ce mauvais roi à mort; bien plus, par leur toute-puissance miraculeuse, ils lui donnèrent un successeur qu'ils se plurent à douer des plus excellentes qualités. Malgré toutes les vertus du nouveau roi, le trouble et le désordre continuèrent; le nombre des gens sans caste allait sans cesse en augmentant. Bien long-temps le bon roi ne sut que faire pour arrêter le mal; après beaucoup de réflexions il finit cependant par y trouver le remède suivant. Certains arts, certaines industries, certains métiers, inconnus dans les temps où avait été faite la première division des castes, étaient nés depuis lors des progrès de la société; ils étaient devenus nécessaires. Or, le roi imagina de diviser en classes nouvelles les hommes nés du mélange des anciennes castes, et d'attacher chacune de ces classes à la culture de certains arts, à la pratique de tel ou tel métier, de telle ou telle industrie; il en fit des commerçants, des ar-

tisans, etc. Une tribu d'entre eux fut consacrée au tissage des étoffes, une autre au travail du fer, une troisième à celui des bois, etc., jusqu'à ce qu'ils fussent divisés en autant de classes qu'il y avait de métiers ou professions. Par ce sage règlement les besoins toujours croissants de la société furent satisfaits ; l'ordre social fut raffermi par ceux qui l'avaient d'abord fort dangereusement menacé.

Les livres sacrés portent à trente-six le nombre de ces classes impures ou mélangées. La plus haute est celle qui est née d'un brahme et d'une femme de la caste des chactryas ; elle a pour emploi d'enseigner aux jeunes chactryas les exercices militaires. La plus basse provient du mélange des sudras avec les femmes des classes supérieures : cette tribu appelée chandala, n'est regardée qu'avec horreur. Elle a pour profession d'enlever des corps morts, d'exécuter les criminels, d'accomplir enfin toutes les fonctions considérées comme malpropres ou déshonorantes. Les classes impures sont placées, à l'égard des sudras, dans une situation bien plus vile encore et plus dégradante que ceux-ci à l'égard des classes supérieures. Les membres de ces castes sont relégués dans certains endroits hors des villes qu'il leur est défendu de souiller de leur présence ; s'ils rencontrent un homme des hautes classes, ils sont tenus à l'éviter de peur de le souiller par leur seule présence. Au Malabar, un guerrier ou naïr a le droit de tuer un homme de la classe des ouliahs qui ne se serait pas dérangé assez vite de son

chemin. Le nombre de ces tribus, comme nous venons de le dire, fut d'abord fixé à trente-six; mais depuis lors le nombre n'a pas cessé de s'accroître; sans cesse on en découvre de nouvelles, à mesure que l'on pénètre plus profondément dans la connaissance de l'Inde. Il est évident qu'une fois ce principe de la division des castes admis, la moindre circonstance, tout accidentelle qu'elle ait d'abord été, a pu suffire à donner naissance à une classe nouvelle qui s'est perpétuée. D'après la légende sacrée, les classes ont primitivement été formées pour exercer telle ou telle profession; mais il est arrivé ensuite que la pratique de telle ou telle autre profession, nécessitée par les progrès de la société, a donné naissance à de nouvelles castes. Aussi le nombre exact de ces castes est donc parfaitement insignifiant en lui-même; ce qui ne l'est pas, c'est la forme, l'idée même de l'institution, dont le philosophe et l'historien ne sauraient s'abstenir d'admirer l'étrange, l'incompréhensible persistance. Des milliers d'années se sont écoulés depuis leur origine, des révolutions de toute sorte ont désolé l'Inde, elle a été la proie d'un grand nombre de conquérants; mais le peuple de l'Inde n'en est pas moins demeuré immobile dans les liens de cette classification où l'avaient enchaîné ses premiers législateurs. L'édifice social nous offre le même spectacle qu'il offrit aux soldats d'Alexandre.

La source, en quelque sorte, de la religion de

l'Inde, dans ses formes innombrables et diverses, se trouve dans les lois de Menou. Selon Menou, l'univers existait dans l'idée divine, encore non manifesté, enveloppé de ténèbres, imperceptible, indéfinissable, inaccessible à la raison, n'ayant pas encore été découvert par la révélation, comme enseveli dans un profond sommeil. Alors l'Être existant par lui-même, lui-même invisible, fit le monde visible, avec cinq éléments et les autres principes de la nature; alors il apparut dans toute sa gloire, manifestant son idée, dissipant les ténèbres. Lui, celui que l'esprit seul peut concevoir, dont l'essence échappe aux organes visibles, qui existe de toute éternité; lui, l'âme de tous les êtres, dont l'existence ne peut être comprise, apparut en personne. Ayant voulu produire des êtres divers de sa propre divine substance, d'abord par la pensée il créa les eaux et y plaça un germe productif. Ce germe devint un œuf, brillant comme de l'or, éclatant comme un soleil à mille rayons; dans cet œuf il naquit lui-même sous la forme de Brahma, le grand aïeul des esprits. Les eaux furent appelées *Nara*, parce qu'elles furent le produit de *Nara* ou l'esprit de Dieu; et comme elles furent son premier *agana*, c'est-à-dire lieu de mouvement, de là il est nommé *Narayana*; ou se mouvant dans les eaux. De la première cause de tout ce qui est, ne tombant pas sous nos sens, existant partout en essence quoique n'étant pas l'objet de nos perceptions, n'ayant ni commencement ni fin, naquit l'homme divin, ré-

sumé dans les mondes sous le nom de Brahma.

Dans cet œuf le pouvoir divin demeura enfermé et inactif une année entière du créateur, c'est-à-dire 1,555,200,000,000 années solaires comme les comptent les hommes. A la fin de cette période, il cassa l'œuf par la force de sa pensée et le divisa en deux moitiés : de l'une il fit le ciel, de l'autre la terre; entre elles deux, dans l'espace qui les séparait, il plaça le subtil éther, les huit régions, et le réceptacle permanent des eaux. De l'âme suprême il tira l'esprit, qui existe substantiellement, quoique immatériel, inaperçu par les sens : et avant l'esprit, ou la faculté raisonnante, il avait créé la conscience, le moniteur, le gouverneur intérieur. Mais avant tous les deux il avait produit le grand principe de l'âme, la première expansion de l'idée divine; toutes les formes vitales douées de ces trois qualités, la bonté, la passion, les ténèbres; les cinq ordres de perception des sens, et les cinq organes de la perception. Après cela, il procéda à la formation de tous les êtres créés. Comme les plus petites parties de la nature visible dérivent de ces six émanations de la divinité, le sage leur donna le nom de Satira, ou dépendant des six. D'elles sont dérivés les grands éléments, doués de pouvoirs particuliers, et l'esprit avec des opérations infiniment subtiles, la cause impérissable de toutes les formes apparentes. Cet univers est par conséquent formé de parties de ces sept principes actifs et divins : la grande âme ou la première éma-

nation, la conscience, et les cinq perceptions; univers variable, résultant d'une idée invariable.

Brahma assigna à toutes les créatures des noms distincts, des actes distincts, des occupations distinctes, qui leur furent révélés dans les Vedas. Lui, le créateur suprême, il créa un assemblage de divinités inférieures, avec des âmes pures et des attributs divins; il créa une quantité innombrable de génies d'une nature extrêmement subtile, délicate; il prescrivit les sacrifices ordonnés. De l'air, du feu, du soleil, il façonna, il pétrit, il créa les trois principaux Vedas, nommés Rich, Yajush et Saman, pour l'accomplissement légal des sacrifices. Il créa le temps et la division du temps; il créa de même les étoiles et les planètes, les rivières et l'Océan, les plaines unies et les vallées profondes; il créa encore de même la piété, le langage, la complaisance, le désir, la colère, enfin tout ce qui est, car il voulut l'existence de toutes les créatures qui sont. Il fit une différence totale entre le bien et le mal, et rendit ces créatures sensibles aux plaisirs et à la peine, au chaud et au froid, et aux autres sensations opposées. Tout le monde perceptible est composé de portions subtiles et transformables des cinq éléments, nommés Matras. A quelque occupation que la loi suprême emploie les âmes, ces âmes s'attachent elles-mêmes et spontanément à ces occupations, lorsqu'elles passent d'un corps dans un autre; quelles que soient les qualités, coupables ou innocentes, rudes ou douces,

justes ou injustes, fausses ou vraies, qu'il ait conférées à un être quelconque au moment de la création de cet être, les mêmes qualités lui demeureront dans ses naissances futures. De même que les saisons de l'année manifestent les mêmes signes aux époques voulues, pour ainsi dire d'elles-mêmes; de même les différentes actions de tout esprit revêtu d'un corps dérivent naturellement de sa propre essence. Afin que la race humaine pût être multipliée, il créa les brahmes, les chactryas, les vaysiahs et les sudras; les premiers sortirent de sa bouche, les seconds de ses bras, les troisièmes de ses cuisses, les derniers de ses pieds : ainsi nommés de leurs attributs respectifs, l'écriture, la protection, la richesse et le travail. Brahma ayant après cela divisé en deux sa propre substance, sa toute-puissance, devint moitié mâle et moitié femelle, ou bien nature active et nature passive. De la femelle il produisit Viray, qui, ayant accompli d'austères dévotions, produisit par lui-même Menou, un autre demi-dieu ou saint, qui à son tour engendra sept autres Menous, qui engendrèrent le reste des êtres créés.

Les Indous adorent cette toute-puissance qui a créé le monde, sous trois formes : créatrice, conservatrice, destructrice; dans le premier cas sous le nom de Brahma, dans le second sous celui de Wichnou, dans le troisième sous celui de Siva. Un des traits les plus caractéristiques de ce culte c'est l'action perpétuelle qu'il accorde à Dieu sur la création; Wichnou, pour accomplir sa

mission de conservateur, intervient sans cesse dans les affaires du monde. Dans le Bhagava-Gita, il dit : « J'ai passé par plusieurs naissances, quoique par ma nature je ne sois sujet ni à la naissance ni à la mort. Par la puissance que j'ai sur ma propre nature, je me suis manifesté au monde aussi souvent que j'ai vu la vertu décliner et le vice et l'injustice prévaloir. J'apparais ainsi d'âge en âge pour la préservation du juste, la destruction des méchants et le triomphe de la vertu. » — « Nul ne pourrait compter, dit un autre livre sacré des Indous, les métamorphoses, les différentes formes sous lesquelles Wichnou se montre pour la conservation de cet univers. » De ces métamorphoses ou incarnations, les Indous en reconnaissent dix principales, dont neuf seulement sont arrivées; la dixième est encore attendue.

Dans le premier avatar, Wichnou apparut sous la forme d'un poisson. A cette époque, il y eut une destruction générale occasionnée par le sommeil de Brahma, toutes les créatures du monde furent noyées au fond d'un vaste océan. Le démon Hagya-griva s'étant approché de Brahma, lui déroba les Vedas qu'il prononçait pendant son sommeil. Wichnou s'en étant aperçu, prit aussitôt la forme d'un petit poisson nommé saphari. Un saint roi nommé Satyavatra régnait alors; un jour qu'il faisait une libation dans la rivière Critamala, le poisson lui dit : « Comment peux-tu me laisser dans cette rivière? je suis trop faible pour résister aux

monstres qui la remplissent. » Le roi, touché, prit le poisson et le plaça dans un vase plein d'eau. Mais en une seule nuit le petit poisson avait tellement grandi qu'il ne pouvait plus tenir dans le vase. Il dit au roi : « Je ne saurais me faire à vivre dans ce petit vase; donne-moi un endroit où je puisse habiter à l'aise. » Le roi le plaça dans une citerne, puis dans un étang, puis dans un lac; et dans tous ces endroits, le poisson ne tardant pas à devenir trop grand pour y rester, demandait une nouvelle demeure. Le roi le mit dans la mer. Le poisson lui dit : « Les requins terribles et les autres monstres marins ne tarderont pas à me dévorer; tu ne devrais pas, vaillant héros, me laisser dans l'Océan. » Alors le roi lui dit : « Qui es-tu, toi qui m'as trompé sous cette forme empruntée? Jamais auparavant je n'avais vu un si prodigieux habitant des eaux que tu l'es, toi qui dans une nuit as rempli un lac de cent lieues de circonférence. Sans doute tu es le grand Dieu dont l'habitation est sur les vagues. Salutation et gloire à toi, ô le premier-né du monde, le roi de la création, de la conservation, de la destruction! Tu es le premier objet de mes adorations, ô toi le gouverneur suprême du monde! Toutes tes apparitions dans ce monde donnent naissance à de nouvelles créatures; néanmoins je suis curieux de savoir pour quel motif cette forme a été prise par toi. » Le souverain de la création se sentant épris d'amitié pour l'homme pieux, et voulant le sauver de la mer de destruc-

tion engendrée par la dépravation des temps , lui enseigna ce qu'il devait faire : « O toi le vainqueur des ennemis , sache que d'ici à sept jours les trois mondes seront plongés dans un océan de mort. Mais au milieu des vagues destructives tu verras apparaître un vaisseau envoyé par moi pour ton salut. Alors tu prendras toutes les plantes médicinales et des graines de toutes les plantes ; et , accompagné par sept saints , entouré de couples de toutes les espèces d'animaux sauvages , tu entreras dans l'arche spacieuse , et là tu flotteras en sécurité sur le vaste océan. Lorsque le vaisseau sera agité par un vent impétueux , tu l'attacheras , au moyen d'un grand serpent de mer , à la corne qui surmontera mon front ; car je serai près de toi , remorquant le vaisseau , toi et tes compagnons. » Ainsi instruit de l'avenir , le pieux roi attendit humblement le temps annoncé. La mer , envahissant ses rivages , inonda la terre entière ; elle fut encore grossie par une pluie qui tombait sans relâche du sein d'immenses et sombres nuages. Le roi obéissant aux instructions divines , entra dans le vaisseau. Alors le dieu apparut de nouveau sur le vaste océan sous la forme d'un poisson étincelant comme l'or , s'étendant à un million de lieues , le front garni d'une énorme corne à laquelle le roi , ainsi qu'il en avait reçu l'ordre , noua le vaisseau , se servant en guise de câble d'un immense serpent. Après cela , le dieu s'élevant avec Brahma au-dessus du déluge qui détruisait le monde , tua le démon Hagyagriva.

Le second avatar de Wichnou fut provoqué par des circonstances semblables. Un géant méchant et destructeur, qui se plaisait à affliger la terre, la roula un jour en une masse sans forme et se précipita avec elle dans l'abîme. Alors sortit du côté de Brahma un être ayant la forme d'un sanglier; d'abord excessivement petit, il grandit dans l'espace d'une heure de manière à atteindre les dimensions d'un éléphant de la plus grande taille. Il demeura suspendu dans les airs. Brahma découvrit que ce dieu était Wichnou, qui, ayant revêtu une forme, était devenu visible. Wichnou, abandonnant la région de l'air, plongea jusqu'au fond de l'abîme, où il vit la terre qui gisait comme une masse inerte, puissante, mais stérile. Alors il prit le globe de la terre avec ses défenses et l'éleva dans les airs; en un moment la terre parvint à la surface des eaux, où elle s'étendit comme un tapis, et alors Wichnou disparut. La troisième fois que Wichnou reparut sur la terre, ce fut sous la forme d'une femme d'une beauté merveilleuse. A cette époque, les anges étaient rassemblés sur le mont Mérou, montagne sacrée et souvent célébrée dans les livres de l'Inde; ils s'occupaient de la recherche de l'amreeta, c'est-à-dire d'un breuvage qui donne l'immortalité. Par le conseil de Wichnou, la montagne Mandar, la reine des montagnes, fut transportée dans l'Océan par le roi des serpents, avec toutes ses forêts et tous ses habitants, et placée sur le dos d'une gigantesque tortue. Le serpent Wasooki fut noué autour de la mon-

tagne ; les Soor, espèce d'anges , le saisirent et le tirèrent par la tête, les Assoor par la queue, et ils agitèrent l'Océan comme on le fait d'un pot de lait dont il s'agit de tirer du beurre. Après beaucoup de temps et d'événements , l'amreeta fut formé ; à peine le fut-il , que les Soors et les Assors s'en disputèrent la possession et en vinrent aux mains. Wichnou prit parti pour les Soors ; par la toute-puissance de sa beauté sous la forme choisie par lui , il fascina leurs adversaires et leur donna la victoire. La montagne de Mandar fut remise à sa place , et les Soors gardèrent l'amreeta avec grand soin.

Le géant Hirinachar provoqua le quatrième avatar de Wichnou. Ce même géant, qui jadis avait roulé la terre et l'avait plongée dans l'abîme, laissa le royaume à son jeune frère Hirinakassup , qui , lui ayant succédé , refusa de rendre hommage à Wichnou ; loin de là , il persécuta son propre fils , parce que le jeune homme se montrait un ardent adorateur de ce dieu. Le géant disait : « Je suis le roi du monde visible. » Le fils répondait : « Si Wichnou n'est visible nulle part , il n'en est pas moins présent partout. » Le père dit : « Est-il dans cette colonne ? hé bien , qu'il se montre. » Et se levant de son siège , il frappa la colonne du pied. Alors Wichnou s'élançant de la colonne avec le corps d'un homme et la tête d'un lion , saisit Hirinakassup , le mit en pièces et plaça son fils sur le trône. Dans les cinquième et sixième avatars , Wichnou apparut sous forme humaine pour combattre des rois féroces et impies.

Sous ces formes , il accomplit un grand nombre d'actions héroïques ou miraculeuses ; mais de ces différents avatars , le huitième demeura un des plus célèbres.

Dans cet avatar , Wichnou naquit fils de Vasudeva et de Devaci , de la famille royale de Cansa , sous le nom de Chrishna. Comme il avait été prédit à Cansa que leur fils causerait la mort de ses père et mère , la mort de tous les enfants qui naîtraient du sang royal avait été résolue ; toutefois Chrishna échappant à cette mort fatale , fut porté secrètement dans la cabane d'un berger où il fut élevé. Les événements qui remplirent son enfance furent un composé singulier des espiégleries d'un enfant d'un bon caractère , mais malin , et des exploits miraculeux d'un dieu. Devenu grand , il se livra tout entier à l'amour ; un jour qu'il se trouvait sur les bords de la rivière Yamuna , il commença à jouer de sa flûte pastorale. Toutes les bergères accoururent pour entendre ses délicieux accords. Chrishna les voyant enflammées de désirs , leur dit qu'il était contraire à l'ordre établi dans le monde que les femmes quittassent leurs maisons pour courir après les embrassements d'un amant , et les engagea à retourner chez elles. Les femmes répondirent qu'à la vérité , si leur passion n'avait pour objet qu'un homme ordinaire , elle serait criminelle ; mais qu'en désirant s'unir avec le souverain maître de toutes choses , elles ne pouvaient pas croire que ce désir fût autre que mérit-

toire. Quant à leurs maris, ils ne pouvaient avoir de droits qui fussent supérieurs à ceux d'un dieu. Touché de l'innocence de leur cœur, Chrishna leur donna entière satisfaction ; et par un miracle continuellement renouvelé, dans cette multitude de femmes, chacune demeura convaincue qu'elle seule avait joui du dieu, qu'il ne l'avait jamais quittée un instant dédaignant en sa faveur les embrassements de toutes les autres. A un âge plus avancé, il mit à mort le cruel ennemi de sa famille, il prit sous sa protection le roi Yudhishtir, qui était tyranniquement opprimé. Il alluma la guerre racontée dans le grand poëme épique du Mahabarata, à la conclusion de laquelle il retourna au ciel, ayant laissé à son fidèle ami Ardjoun les instructions comprises dans le Bagavagita. Le neuvième et dernier avatar fut sous la forme de Boudha. Boudha semble avoir été un réformateur des doctrines contenues dans les anciens Vedas ; il fut l'ennemi des sacrifices sanglants prescrits dans ces anciens livres ; néanmoins il est admis comme la neuvième incarnation de Wichnou, même par les brahmes de Casi. Le dixième avatar de Wichnou est encore à venir : cette fois il doit apparaître monté sur un cheval blanc, un cimeterre à la main, brillant comme une comète ; il chassera devant lui les impies et les méchants ; les étoiles tomberont du firmament, le soleil et la lune s'obscurciront, la terre s'écroulera, le serpent Adissechen vomira une flamme terrible, et toutes les créatures seront entraînées dans l'abîme.

Brahma, Wichnou, Siva, comptèrent chacun des partisans distincts, selon que les esprits des uns et des autres étaient plus frappés de l'action créatrice, conservatrice ou destructive; de là naquirent des sectes qui choisirent l'un ou l'autre de préférence et même à l'exclusion des autres. Brahma est le moins populaire; il est surtout adoré dans le sanctuaire des temples par les brahmes, auxquels il a donné son nom. On le représente avec quatre bras et quatre têtes, qui sont probablement l'emblème des quatre livres sacrés connus sous le nom de *Vedas*; il porte d'une main un cercle, symbole de l'éternité, et de l'autre une gerbe de flamme, emblème de la force créatrice; de la troisième et de la quatrième main il tient les attributs de la puissance législative. Le culte de Wichnou et celui de Siva sont plus populaires; leurs adorateurs ont inventé et inventent chaque jour de nouveaux symboles. Les disciples de Wichnou affirment la supériorité de sa nature sur celle de Siva; les disciples de ce dernier, prenant leur revanche, élèvent de leur côté Siva bien au-dessus de son rival. Les choses ont été poussées si loin que Wichnou est devenu pour ses sectateurs non seulement la puissance conservatrice, mais la puissance créatrice. Siva, par l'exagération des attributs qui lui sont accordés par des sectateurs exclusifs a de même absorbé en lui la puissance créatrice, et la puissance conservatrice; il a annulé Wichnou et Brahma. En général, on peut dire que la religion primitive

de l'Inde est divisée en trois cultes secondaires, dans chacun desquels domine Brahma, Wichnou ou Siva. Ainsi, dans un livre écrit sous l'invocation de Siva, on lui met ces paroles dans la bouche : « Il n'est aucun second dont je puisse dire que je suis lui ou qu'il est moi ; je suis le dedans de tous les dedans, je suis toutes les surfaces, je suis et je serai toujours. Je suis tout ce qui est, et tout ce qui n'est pas je le suis encore. Je suis Brahma, je suis la cause créatrice. Tout ce qui est à l'orient je le suis, et tout ce qui est à l'occident je le suis, et tout ce qui est au midi je le suis, et tout ce qui est au septentrion je le suis ; tout ce qui est bas je le suis, tout ce qui est haut je le suis, tout ce qui est dans les coins et dans les six plages je le suis. Je suis l'homme et le non-homme, et la femme ; je suis la vérité, je suis le bœuf, et je suis tous les autres êtres animés. Je suis plus ancien que toutes choses. Je suis le roi des rois, et je suis en toutes choses les grandes qualités ; je suis l'être parfait, je suis l'être attentif. Je suis couvert et je suis caché ; et je suis tous les déserts et tous les lieux incultes. Je suis tous les temples. Je suis avant, je suis après, je suis au milieu, je suis dehors. Je suis la lumière ; c'est pour cela même que je suis un. Quiconque me connaît connaît tous les livres, etc. (Oupneka.) » De leur côté, les adorateurs de Wichnou disent (Bagavagita) : « Loin, bien loin de toi la pensée que Wichnou ne soit qu'une seule des trois divinités, qu'un seul des trois pouvoirs : sache qu'il est le principe de tout. C'est lui

qui par sa puissance créatrice a produit l'univers, c'est lui qui le maintient par sa puissance conservatrice, enfin c'est lui qui anéantit toute chose par sa puissance destructive. Il crée sous la forme de Brahma, il détruit sous celle de Siva. La puissance créatrice est plus excellente que la puissance destructive, et la puissance conservatrice plus excellente que la puissance créatrice. Au nom de Wichnou est donc attachée la prééminence, puisque c'est à lui que sont particulièrement attribués les noms de conservateur et de sauveur. » Mais pendant que l'adoration de ces trois grandes divinités, à l'exclusion de toutes les autres, constitue comme trois cultes différents, l'adoration de l'un des attributs de chacune de ces divinités à l'exclusion de tous les autres, la préoccupation de telle ou telle circonstance de sa vie de préférence à toutes les autres, l'adoration de Wichnou, par exemple, sous telle forme plutôt que sous telle autre, dans telle ou telle de ses incarnations, etc., constituent d'innombrables sectes qui se différencient les unes des autres par certaines pratiques dévotés, par certaines formes d'adoration. C'est comme une mer toute divisée en une multitude de ruisseaux. Les doctrines de Boudha, bien qu'il ne soit qu'une incarnation de Wichnou, sont ainsi devenues une religion tout autre que la religion de Brahma, et qui règne sur d'immenses populations.

Les cérémonies du culte tiennent une grande place dans la vie des Indous. L'homme le plus sage

et le plus saint aux yeux de ces peuples est celui qui observe le plus scrupuleusement les prescriptions et les cérémonies religieuses. Parmi toutes les règles de conduite imposées au maître de maison, au père de famille, presque toutes ont pour objet des observances de cette sorte. « La dévotion, dit Menou, équivaut à l'accomplissement de tous les devoirs ; c'est la science divine pour un brahme, c'est la protection du peuple pour un chactryas ; la dévotion est le commerce et l'agriculture dans un vaysiah ; la dévotion est le dévouement fidèle dans un sudra. En lisant chaque jour les Vedas, en accomplissant les cinq grands sacrements, en oubliant les injures, on se fait pardonner les péchés les plus énormes (1). » Les lois de Menou disent encore : « C'est en ne faisant tort à aucun être animé, en subjuguant tous les appétits sensuels, en pratiquant les rites ordonnés dans les Vedas, en se soumettant à de rigoureuses mortifications, que les hommes peuvent obtenir l'état de béatitude, même dans cette vie terrestre (2). » Les pénitences, c'est-à-dire l'expiation des péchés par des souffrances volontaires, tiennent une grande place dans les idées religieuses de l'Inde. « Un péché involontairement commis, disent encore ces mêmes lois de Menou, peut être expié par la répétition de certains textes de l'écriture, mais un péché commis

(1) Lois de Menou, ch. x, p. 236.

(2) *Ibid.*, ch. vi, p. 75.

intentionnellement ne peut s'expier que par de rudes pénitences de différentes sortes.» La croyance à la métempsycose, c'est-à-dire au passage des âmes dans d'autres corps après une nouvelle naissance, est de nature à renforcer cette pratique ; le coupable se hâte d'expier volontairement un crime, un péché, dans le but d'éviter un châtiment plus sévère après sa mort, au moment où son âme doit être de nouveau incarnée dans un autre corps.

La même raison, ou du moins une raison analogue fait croire que les souffrances et les mortifications souffertes pendant cette vie non seulement expieront les péchés commis pendant cette vie, mais conduiront à une vie plus heureuse, seront comptés pour l'obtenir ; de là vient qu'un grand nombre d'Indous se livrent volontairement à des pénitences qui durent toute leur vie. Le pénitent abandonne toute propriété, toute famille, toute profession, et se retire dans une forêt sauvage. Là il vit d'herbes et de racines ramassées dans la forêt ; porte pour tout vêtement une peau d'antilope, laisse croître ses cheveux, sa barbe et ses ongles ; accomplit chaque jour les cinq grands sacrifices, s'occupe continuellement à la lecture des Vedas ; doit être patient à toute extrémité, donner toujours et ne jamais recevoir, être constamment animé d'une tendre affection pour tous les êtres créés. Le pénitent accomplit ses ablutions trois fois par jour sur le bord d'une rivière sacrée ; il s'impose en outre des mortifications continuelles, pour mieux

dire de véritables supplices. Tantôt il se tient debout sur l'extrémité des doigts des pieds, tantôt il se lève et s'assoit alternativement avec une extrême rapidité. Il s'expose à la pluie sans aucun vêtement, pas même un manteau; quand la tempête éclate, il va la braver aux lieux où la pluie tombe avec plus d'abondance, où le vent souffle avec plus de force. Dans la saison froide il porte des vêtements légers; au milieu des ardeurs de la canicule, quand le soleil verse sur la terre une lumière enflammée, il s'expose au supplice qu'on appelle des cinq feux, c'est-à-dire qu'il se place au centre de quatre bûchers enflammés, pendant que le soleil étincelle au-dessus de sa tête. Le pénitent vit sans feu, sans maison, sans meuble, sans ustensile de ménage; il dort sur la terre nue au pied des arbres; il observe le silence le plus rigoureux. Il en est qui s'infligent des tourments d'un genre plus étrange, comme de tenir les mains fermées jusqu'à ce qu'elles soient traversées de part en part par la croissance des ongles; de conserver les bras élevés au-dessus de leur tête jusqu'à ce qu'ils aient perdu le mouvement; de se percer, de se blesser, de se flageller de mille manières: de demeurer dix, quinze, vingt années, quelquefois toute la vie, les uns sans s'asseoir, les autres sans se lever; de se renverser la tête sur les épaules, sans détacher les yeux du ciel, jusqu'à ce que la tête ne puisse plus être rétablie dans sa position naturelle; quelques gouttes d'un li-

quide quelconque devenant alors la seule nourriture possible pour celui qui s'est voué à cette posture. On en voit d'autres s'enterrer jusqu'au cou dans le sable brûlant; se coucher sur un lit garni de pointes de fer, s'enchaîner pour la vie au pied d'un arbre, ou bien encore tenir les yeux fixés sur le soleil jusqu'à ce que l'organe de la vue ait été détruit par l'éclat de la lumière. L'impossibilité d'être dans la caste des brahmes, jointe à la possibilité de jouir de la grande vénération où sont ces pénitences dans l'esprit, est en partie ce qui leur donne naissance. Les jogeas, c'est le nom donné par les Indous à ces pénitents, au prix des mille tortures que nous venons de raconter, parviennent en effet à tenir dans l'opinion un rang analogue à celui que le privilège de leur naissance assigne aux brahmes.

Le zèle religieux des Indous va plus loin encore sur la même route; selon eux, l'achèvement, la perfection même de la piété à l'égard des dieux consiste à sacrifier sa propre vie en leur honneur. Dans certaines fêtes solennelles, les images ou statues des dieux sont promenées en procession, montées sur de gigantesque chariots auxquels s'attèle une multitude de prêtres et de dévots; alors un grand nombre de spectateurs, souvent des pères ou des mères, leurs enfants dans les bras, se précipitent sous les roues du char qui, tiré par des bras vigoureux, surmonte l'obstacle, écrase et met en lambeaux ces victimes volontaires qui, selon la croyance populaire,

montent immédiatement au ciel. D'autres fois, c'est dans les flammes que les dévots accomplissent le sacrifice, souvent accompagné de circonstances d'une étrange atrocité. La victime se frappe avec son sabre de manière à mettre ses entrailles à découvert; elle s'arrache le foie qu'elle donne à quelque parent ou à quelque ami, causant avec ceux qui l'entourent avec une indifférence apparente; enfin, le moment venu, elle se couche au milieu des flammes pour ne plus se relever. A certaines grandes solennités, des pénitents exécutent le vœu de se faire couper la tête, comme un sacrifice au Gange, ou de se noyer dans les eaux des rivières sacrées. Le sacrifice volontaire des femmes qui se brûlent sur le corps de leurs maris, est de ces cérémonies la plus fréquente et celle qui de tout temps a le plus frappé les étrangers. Les plus hautes vertus sont attribuées à ce sacrifice. « La femme qui consent à se livrer aux flammes avec le corps de son mari deviendra l'égale d'Arundhati, et habitera dans Swarga avec son mari trente-cinq millions d'années, c'est-à-dire autant d'années qu'il y a de cheveux sur une tête humaine. De même que l'aigle enlève le serpent de la terre pour le porter au milieu des airs, de même, enlevant son mari aux profondeurs de l'enfer, la femme fidèle l'emportera au ciel pour y jouir ensemble d'éternelles délices, pendant le règne de quatorze judras. Quand son mari aurait tué un brahme, brisé les liens de la reconnaissance, assassiné un ami, par son dévouement elle expie

tous ces crimes (1). » A un temps qui n'est pas encore très éloigné, les sacrifices humains furent fréquents ; certaines tribus sauvages et nomades en ont conservé des traces. On les retrouve encore dans quelques circonstances : ainsi, lorsque les brahmes se proposent de résister aux exigences du gouvernement , ils élèvent un bûcher de bois , de forme circulaire, appelé koor ; sur ce bûcher ils placent un homme ou une femme , et, poussés à toute extrémité, ils y mettent le feu, convaincus qu'ils amassent de la sorte de terribles malédictions sur la tête de leurs oppresseurs.

La métempsycose, c'est-à-dire le passage de l'âme à travers plusieurs ordres d'existence, mourant sous une forme pour naître sous une autre, est un des points les plus essentiels de la croyance des Indous. A la vérité, le monde visible nous offre de mille façons la réalisation de cette idée : la vie végétale, dans la plante, expire en automne et reparaît au printemps ; le ver à soie souffre une sorte de mort, s'ensevelit dans un tombeau qu'il a fabriqué lui-même, et renaît bientôt à la vie sous une forme nouvelle ; ne sont-ce pas là autant d'expressions d'une loi générale régissant l'univers ? Ne voyons-nous pas dans la nature elle-même tout varier, tout changer d'apparences, et rien ne s'anéantir ? La nature n'est pour ainsi dire elle-même qu'un vaste symbole de la métempsycose universelle. Frappés de ce spectacle,

(1) Texte sanscrit cité, cité par M. Colebrooke, sur les devoirs d'une veuve indoue. (*Asiat. Rech.*, t. IV, p. 208.)

les brahmes l'ont érigé en théorie, en système, en dogme religieux. Selon eux, l'esprit humain est formé de trois éléments ou trois qualités : bonté, passion, ténèbre. Suivant que dans la vie actuelle une âme est distinguée par une de ces qualités plus que par les autres, elle revêt telle ou telle forme dans la vie à venir. Les âmes où la bonté domine atteignent à la condition de divinité; celles où c'est la passion rentrent dans la condition humaine; celles qui sont plongées dans les ténèbres sont condamnées à l'existence des bêtes. Chacune de ces conditions se subdivise encore en plusieurs degrés : inférieure, moyenne et haute. Des âmes où l'élément ténébreux domine, les plus basses sont enfermées après la mort terrestre dans les minéraux, les végétaux, les vers, les reptiles, les poissons, les serpents, les tortues, le bétail, les chacals; les âmes de la condition moyenne passent dans les éléphants, les chevaux, les sudras, les hommes d'une autre race que les Indous, les lions, les tigres et les sangliers; les plus hautes animent les corps des danseurs, des singes, des oiseaux; des hommes perfides, des géants, des sauvages altérés de sang. Parmi les âmes où la passion a dominé, les plus basses reviennent dans le corps des lutteurs, des acteurs, de ceux qui enseignent l'usage des armes, de ceux qui sont adonnés au vin et au jeu; celles de la classe moyenne dans des corps de rois, de guerriers, d'hommes habiles dans l'art de la controverse;

les plus hautes renaissent comme des génies, pour suivre, accompagner les divinités supérieures, sous la forme d'apsaras ou de nymphes. Des âmes animées par la bonté, où l'élément de la bonté a dominé, les inférieures passent dans le corps d'ermites, de religieux mendiants, de brahmes, de demi-dieux qui habitent les airs; celles de la classe moyenne atteignent à la condition de sacrificateurs, de sages, de divinités des lieux inférieurs, de régents des étoiles, etc.; celles de la classe plus haute atteignent à la condition de Brahma; avec quatre faces et quatre bras; elles deviennent créatures des mondes; génies des vertus, divinités élevées au-dessus des deux principes qui divisent la nature, etc.; etc. Outre cette classification générale, toute action bonne ou mauvaise a des conséquences déterminées pour une autre vie: le meurtrier d'un brahme entrera dans le corps d'un chien; d'un âne, d'un chameau ou d'un chandala; celui qui vole le bien d'un prêtre passera mille fois à travers le corps d'un serpent, d'un crocodile, ou d'autres reptiles aquatiques, etc., etc. De cette croyance à la métempsychose découle, pour les Indous, le respect de tout ce qui a vie, l'abstinence de tout ce qui a été animé. Ainsi se touchent les extrêmes: l'Indou, qui s'impose les plus terribles supplices, qui répand son sang comme de l'eau, qui monte de son plein gré sur le bûcher, qui se fait écraser sous les roues d'un char, frémit à l'idée de tuer le moindre oiseau, d'écraser un insecte.

Le panthéisme est le lien qui attache les unes aux autres les diverses parties de ce système gigantesque et bizarre ; c'est lui qui en relie les unes aux autres les diverses parties, sociale, religieuse et scientifique. Un Européen demandait un jour à un brahme où était son dieu : le brahme cueillit une fleur et la lui montra. L'Européen répéta sa question : le Brahme prit une autre fleur, puis une poignée d'herbes ; puis, élevant ses bras et les agitant en tous sens, il désigna par ses gestes le ciel, la terre et toute la nature.

Chez les Indous, comme dans le reste de l'Asie, le gouvernement était monarchique et absolu, excepté dans ses rapports avec la religion et les ministres de la religion : « Si le monde n'avait pas un roi, dit le grand législateur, il craquerait de tous côtés ; le créateur de ce monde fit par conséquent un roi pour le maintien de ce système (*Lois de Menou*, ch. vii, p. 3). » — Un roi, dit-il encore, est formé des parties qui entrent dans la composition des divinités gardiennes de l'univers, et par conséquent surpasse tous les mortels en gloire ; comme le soleil, il brûle le cœur et les yeux, aucune créature humaine ne saurait le regarder en face ; il est le feu et l'eau, il est le dieu de la justice, il est le génie de la richesse, il est le régent des eaux et le seigneur du firmament. Un roi, ne fût-il encore qu'un enfant, ne saurait être considéré comme un simple mortel, car il ne l'est pas : c'est une puissante divinité qui se montre sous une forme

humaine. Il est la colère et la mort. Celui qui hait le roi par une erreur de son intelligence, ne saurait manquer de périr, car le roi applique aussitôt toutes les puissances de son esprit à la destruction de cet homme.» Le mode d'administration du royaume était aussi simple que l'idée fondamentale du gouvernement. L'autorité royale était transmise intacte à un certain nombre de vice-rois ou de gouverneurs de provinces; le vice-roi déléguait de même à un certain nombre de subordonnés cette autorité à lui transmise par le monarque, et qui demeurerait ainsi une et entière jusqu'au dernier degré de l'échelle hiérarchique. L'image réfléchie dans un miroir demeure ainsi intacte jusque dans les derniers fragments de ce miroir après qu'il a été brisé.

Le législateur conseille au roi de se choisir un conseil de huit ministres : parmi les hommes dont les ancêtres ont été les serviteurs des rois ses prédécesseurs, qui sont versés dans la connaissance des livres sacrés, personnellement braves, habiles dans l'usage des armes, et de noble lignage.» Il délibérera perpétuellement avec eux des affaires de l'État; mais ce n'est pas une délibération publique qui lui est recommandée : loin de là, il devra les consulter les uns après les autres, écouter leurs opinions séparément, après quoi décider par lui-même. D'après la division primitive du peuple, un quart de la population était destinée aux armes. La grande difficulté pour le roi n'était pas de trouver des soldats, mais de les nourrir. L'art militaire

resta partout dans l'enfance. « La grossièreté de l'art militaire dans l'Indostan, nous dit Orme, peut à peine être imaginée par ceux qui en ont été les témoins. » Cependant ils font grand cas de la fortification : « Un soldat derrière une muraille, d'après les *Instituts* de Menou, équivalant à 100 hommes en rase campagne, 100 équivalent à 1000 ; il faut donc avoir des forteresses. » Pendant la paix, l'armée, dans les temps anciens, était disséminée dans l'empire sous le commandement des gouverneurs de province ou de district, pour la facilité des subsistances ; on l'assemblait en temps de guerre. La justice était rendue par le roi en personne, par les gouverneurs ou leurs députés. Les livres sacrés étaient tout à la fois le code civil et le code criminel. Pour l'administration de la justice, il était recommandé au roi de s'associer des brahmes qui pussent l'éclairer et le conseiller ; tout brahme, et même certains membres des deux classes suivantes, étaient aptes à lui expliquer les livres sacrés ; les seuls sudras ne le pouvaient pas. Lorsque le roi ne pouvait rendre la justice lui-même, il avait la faculté d'appointer un brahme avec trois assesseurs pour juger les causes. Les seules lois reconnues par les Indous étant contenues dans les textes sacrés, et les brahmes étant, à un petit nombre d'exceptions près, les interprètes des livres sacrés, il en résultait que le pouvoir judiciaire leur appartenait presque exclusivement. Quoique suprême juge de droit, par le fait le roi se trouvait donc dépendre jusqu'à

un certain point des brahmes ses conseillers et assistants quant à l'administration de la justice. L'interprétation des livres sacrés mettait ainsi aux mains des brahmes une grande partie du pouvoir judiciaire ou du pouvoir législatif; d'un autre côté, leur puissance sur l'opinion était immense, en tant que dépositaires de la foi. Deux armes puissantes contre eux demeuraient pourtant aux mains du roi; l'armée et le revenu public, dont il disposait à son gré. D'ailleurs, rien n'est plus opposé au caractère indou que de pousser jusqu'au bout une usurpation quelconque.

Les lois de Ménou donnent une esquisse générale du système d'impôts chez les anciens Indous.

« 1° Le roi prendra une sixième, une huitième, une douzième partie des grains, selon la différence du sol et la quantité de travail qui aura été nécessaire.

2° Le roi peut prendre un sixième du revenu net des arbres, du miel, du beurre clarifié, des parfums, des substances médicales, des liquides, des fleurs, des racines et des fruits, de l'herbe, des ustensiles faits avec des peaux tannées ou non tannées, des pots de terre, et de toutes choses faites en pierre.

3° Le roi prendra une quinzième partie du bétail, des perles, de l'or et de l'argent ajouté tous les ans au capital.

4° Le roi ayant égard aux règles de la vente et de l'achat, à la longueur du chemin, aux dépenses de la nourriture, aux dépenses pour la garde des marchandises transportées, enfin au profit net du commerce; le roi, disons-nous, pourra con-

168. CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

traindre les commerçants à payer des taxes pour les marchandises qu'ils doivent vendre. 5° Le roi pourra ordonner qu'une légère taxe, une bagatelle soit payée par les petites gens de son royaume qui subsistent d'un petit trafic. 6° Le roi pourra exiger un jour de travail par mois des artisans et ouvriers, de tous ceux qui vivent du travail de leurs mains. 7° Un roi guerrier, qui prend jusqu'à un quart de la moisson de son royaume dans des circonstances d'urgente nécessité, comme une guerre ou une invasion, et qui protège en même temps son peuple de tout son pouvoir, ce roi ne commet point de péché. 8° Les taxes des classes mercantiles, en temps de prospérité, ne doivent être que de la douzième partie de leurs moissons et d'un quinzième de leurs profits personnels ; dans les temps de détresse elles peuvent être portées jusqu'à un huitième de leur récolte, même jusqu'à un sixième, même enfin jusqu'à un quart dans les temps de grandes calamités publiques ; toutefois alors même un douzième de leurs profits de commerce doit être la plus haute taxe. Les serviteurs, les artisans, les ouvriers donneront une portion de leur travail au roi, mais dans aucune circonstance ne paieront de taxes.

Parmi les Indous, le roi était le suprême propriétaire du sol ; le fait est mis hors de doute par plusieurs textes anciens. « Le roi, disent les Institutes de Menou, a droit à la moitié des trésors cachés et des minéraux précieux qui se trouvent dans la terre, parce qu'il est le suprême souverain ou

possesseur du sol.» (Lois de Menou, ch. viii, p. 39.) En cette qualité, le roi avait encore le droit de punir le cultivateur coupable de négligence ou de mauvaise culture. « Si la terre souffre quelque dommage par la faute du fermier, comme s'il manque de l'ensemencer en temps opportun, il sera mis à une amende équivalente à dix fois la part du roi dans la moisson qui aurait été récoltée; mais cette amende ne sera que de moitié dans le cas où ce seraient les serviteurs du fermier qui auraient commis la faute à son insu.» (Lois de Menou, ch. viii, p. 243.) Parmi les monuments qui restent de l'ancienne histoire de l'Inde, il faut compter quelques inscriptions gravées sur des matériaux durables; quelques unes de ces inscriptions ont rapport à des dons de terres en général accordés aux brâhmes; elles portent le témoignage de ce droit de propriété du territoire reconnu au monarque par les peuples de l'antique Orient. Le même état de choses se retrouvait en effet, du moins à peu de chose près, ailleurs : en Egypte; le cinquième des terres appartenait au roi (1); il en était de même en Perse, soit dans les temps anciens, soit dans les temps modernes. Dans l'île de Java, toutes les enquêtes faites après la conquête des Anglais conduisaient le gouverneur Raffles à considérer le roi Java comme le souverain propriétaire du sol. Il en est de même à la Chine. « L'empereur est considéré comme le seul propriétaire du sol; mais le tenancier n'est jamais

(1) Volney. — Général Regnier.

privé de son domaine aussi long-temps qu'il continue à payer une rente dont le taux est calculé devoir être un dixième du revenu de la ferme, quoique le possesseur de la terre ne doive être, par conséquent, considéré que comme un tenancier, néanmoins il ne saurait être dépossédé que par sa propre faute.» (De la Chine, par Barrow, p. 397.)

La vie des hommes des trois premières castes ou classes est divisée en quatre périodes distinctes ; la première est celle d'étudiant, la seconde celle de père de famille, la troisième celle de pénitent habitant au milieu des forêts, la quatrième celle de sannyasi, c'est-à-dire d'extatique absorbé dans la contemplation divine. Comme à l'occasion des pénitents nous avons déjà parlé des deux dernières périodes de la vie de l'Indou, nous nous bornerons à dire quelques mots des deux autres. La période de l'étudiant commence pour les brahmes au moment où ils reçoivent le triple cordon, signe distinctif de leur caste ; et, chose singulière ! avant ce moment l'enfant d'un brahme n'est pas considéré comme supérieur à celui d'un sudra. L'étudiant habite la maison de son précepteur ; il l'accompagne avec la plus scrupuleuse assiduité ; sa condition est plutôt celle d'un apprenti que d'un étudiant européen. Les lois de Menou comptent dix sortes de personnes qui peuvent apprendre les Vedas : le fils d'un précepteur intellectuel ; un garçon assidu ; celui qui peut enseigner d'autres connaissances ; celui qui est juste ; celui qui est pur ; celui qui est apical ; celui qui

est puissant ; celui qui peut donner de l'argent ; celui qui est honnête ; enfin celui qui est attaché par le sang au précepteur. Le précepteur doit instruire son élève, lui enseigner les purifications, les bonnes coutumes, l'entretien du feu sacré, les saints rites du matin, du midi et du soir. Le grand objet de son attention et de sa sollicitude est la lecture des Vedas. La durée de cette première période est très indéterminée : elle peut s'étendre depuis le moment où l'étudiant commence la lecture des textes sacrés jusqu'au moment où il les comprend ou est censé les comprendre, c'est-à-dire depuis neuf jusqu'à dix-huit, trente-six ans, et quelquefois encore au-delà ; elle peut même durer toute la vie, ce dont il lui est tenu un grand compte dans la vie à venir. Un brahme qui n'a pas cessé d'accompagner son précepteur jusqu'à la mort passe directement, selon Menon, dans l'éternelle demeure de Dieu. Cependant le mariage n'en est pas moins un devoir religieux dès que la période d'étudiant a cessé ; à très peu d'exceptions près, nul homme ne néglige ce devoir. Les cérémonies des obsèques à l'égard des ancêtres ne peuvent être accomplies que par un descendant mâle ; comme, de plus, quelque négligence dans ces obsèques a beaucoup d'influence sur la condition du décédé : il en résulte que mourir sans enfant mâle est regardé comme la plus grande calamité.

L'étudiant, dès qu'il est marié, acquiert sur sa femme une autorité aussi absolue que l'était sa dépendance envers son précepteur. Les femmes

indoues sont vouées par le législateur à un état de dépendance perpétuelle : « Leurs pères, dit Menou, les protègent dans l'enfance, leurs maris dans le cours de leur vie, leurs fils dans leur vieillesse. Une femme n'est jamais faite pour l'indépendance : c'est la loi suprême pour toutes les classes. » Les femmes sont exclues de la lecture des Vedas ; elles ne sauraient accomplir aucun devoir, aucun rite religieux qu'en société de leurs maris. Elles n'ont aucune part dans l'héritage paternel, et ne témoignent point devant les tribunaux. Elles ne sauraient manger avec leurs maris. Un pouvoir de divorce presque illimité est laissé à ceux-ci, tandis que les femmes elles-mêmes en sont privées. La polygamie est un usage général parmi les Indous. On a douté si la pratique d'enfermer les femmes chez les Indous n'était pas postérieure à la domination des musulmans et une imitation de ce qui se passait chez ces derniers ; mais on trouve plusieurs allusions à cette pratique dans des écrits fort antérieurs à cette domination. Le roi héros du drame de Sacontala a plusieurs femmes ; elles sont représentées comme résidant dans les secrets appartements du palais et n'en pouvant sortir. A la vérité, la loi de réclusion complète ne peut jamais regarder le peuple proprement dit : les classes inférieures, même chez les musulmans, sont toujours dans la nécessité de laisser une certaine liberté à leurs femmes ; autrement celles-ci ne pourraient pourvoir aux besoins du ménage. Le témoignage le plus décisif de cette

soumission ou pour mieux dire d'abnégation de la femme à l'égard de l'homme, est sans doute cette coutume célèbre, dont nous avons déjà parlé, qui conduit les veuves à se brûler sur le corps de leurs maris. Pendant bien des siècles aucune femme n'avait eu l'idée qu'elle devait se séparer, sur le bûcher, de celui dont elle avait partagé la couche.

Les Indous ont une sorte de mollesse féminine dans leur constitution, leurs manières, leurs discours ; c'est le résultat de causes en partie physiques, en partie morales. Leur tempérance est extraordinaire ; ils s'abstiennent de toute nourriture substantielle, ils vivent dans un climat énervant ; de là une constitution faible, sans énergie, que chacun transmet à ses descendants, encore un peu plus affaiblie qu'il ne l'a reçue de ses pères. L'extrême circonspection naturelle à l'Indou est encore augmentée par la crainte où ils sont sans cesse d'offenser tout ce qui a vie, même dans les espèces d'animaux les plus inférieures ; il ne saurait marcher, se remuer, sans courir le danger de se rendre coupable de quelque meurtre irréparable : il craint encore de se trouver tout-à-coup souillé par le contact d'un étranger ou d'un homme de caste inférieure. Les Indous ont en général de beaux traits, sont bien proportionnés, et la beauté des femmes est souvent admirable. Dénués de force musculaire, ils sont en général d'une agilité et d'une adresse extraordinaires : les messagers indous peuvent faire cinquante milles par jour pendant

cinq ou six semaines; leur infanterie, quand elle n'est pas chargée d'un poids au-dessus de ses forces, se montre supérieure dans ses marches à toute autre infanterie; leurs jongleurs surpassent de même ceux de tous les autres pays en contorsions et en tours de force. La délicatesse de leur constitution est accompagnée d'une grande finesse, d'une grande sensibilité de tous les organes des sens, ce qui leur donne une supériorité incontestable dans quelques uns des arts manuels les plus difficiles, par exemple dans celui du tisserand. Les doigts flexibles et la touche légère des Indous paraissent merveilleusement adaptés à la finesse des étoffes qui sortent de leurs métiers; et ce même instrument dont il se sert pour fabriquer la plus transparente mousseline, produirait à peine un grossier canevas sous les doigts d'un Européen. L'organisation morale de l'Indou n'a pas moins de délicatesse que sa constitution physique; c'est une sorte de plante sensitive qui se referme sous le toucher le plus léger, qui s'épanouit aux moindres rayons du soleil. Il aime le repos à un point extrême; un proverbe très répandu dans l'Indostan dit: «Il vaut mieux être assis que debout, il vaut mieux être couché qu'assis; mais la mort est au-dessus de tout.» Le jeu de panchess, qui a quelque ressemblance avec les dames et les échecs, occupe les Indous des journées entières. La patience et l'intérêt avec lesquels ils se livrent à ce jeu languissant est vraiment étrange; et ce goût paraît être de tous les temps. Dans le poème du Mahabarata, Yudishter, qu'on

que célébré comme un modèle de sagesse royale, et ses quatre frères, sont représentés perdant leurs trésors et même leur royaume au jeu de dés. D'ailleurs cette mollesse ou délicatesse de constitution laisse inflammables, irritables à l'excès les passions et les facultés intellectuelles de l'Indou ; elle devient la source de ces contrastes étranges dont nous avons déjà remarqué quelques uns. Des populations entières de ce peuple à l'extérieur doux, timide, se laissent mourir de faim pour obtenir le redressement d'une injustice. La chasse leur fait supporter les plus rudes fatigues ; malgré leur indolente habitude, ils poursuivent les tigres et les lions avec une ardeur, une hardiesse, une patience qu'aucun autre peuple ne saurait surpasser. Dans la guerre ils ont montré une bravoure que les Anglais ont plus d'une fois admirée. Ils tremblent à l'idée de tuer un insecte, et se font broyer sous les roues des chars qui portent leurs divinités : eux qui passent leur vie dans le repos et l'oisiveté, ils se livrent à des pénitences dont aucun supplice connu en Europe ne saurait approcher. L'imagination a peut-être d'autant plus de prise sur le corps, que la constitution physique a moins de force et d'énergie. On remarque quelque chose d'analogue chez les femmes.

Les peuples de l'Indostan paraissent avoir été dans tous les temps exposés aux incursions et aux conquêtes des nations qui les avoisinaient au nord-ouest. Les Scythes, c'est-à-dire les nations barbares de l'est de la Perse, conquièrent une grande partie

de l'Asie, et pénétrèrent même jusqu'en Egypte quinze cents avant Ninus, le fondateur de la monarchie assyrienne. Une partie de l'Inde constituait l'une des vingt-quatre satrapies formant l'empire de Darius Hystaspes; cette satrapie s'étendait aussi loin que Delhi, comprenant tout le Punjab, c'est-à-dire le pays arrosé par les cinq branches de l'Indus, avec le Cabul, le Candahar et tout le pays enfermé entre l'Indus et la mer. Alexandre n'étendit pas jusque là ses conquêtes : il s'arrêta sur les bords de l'Hyphasis, appelé maintenant Beyah, l'une des cinq branches de l'Indus. Parmi les royaumes formés des débris de l'empire d'Alexandre était la Bactriane, comprise dans ces vastes contrées allant du lac d'Aral jusqu'aux bouches de l'Indus, et que les souverains de la Perse avaient rangée sous leur domination ; à la mort d'Alexandre, la Bactriane tomba en partage à l'un de ses lieutenants, Seleucus ; mais, sous le règne du successeur de ce dernier, le gouverneur de la Bactriane se rendit indépendant, et ses descendants devinrent les maîtres d'un vaste empire ; ils prirent le titre orgueilleux de *rois des rois*, appellation distinctive des monarques persans. Ils firent plusieurs fois la guerre avec l'Inde, et poussèrent leurs conquêtes dans l'intérieur de la contrée jusqu'à des limites demeurées inconnues pour nous. Mais, après une existence de cent trente années, cet État fut renversé par une invasion de Tartares, qui se précipitèrent du centre ou de l'est de la Tartarie sur les contrées de

de l'Orient. A la même époque, un chef s'éleva parmi les Parthes aux environs de la mer Caspienne ; il fut le fondateur d'un royaume parthe, s'empara bientôt lui-même de la Médie, et finalement dépouilla les ascendants de Seleucus de tout ce qu'ils possédaient à l'est du Tigre, ce qui se passa 256 ans avant Jésus-Christ. Depuis ce temps, les rois de Syrie n'eurent plus qu'une existence contestée et qui alla toujours en déclinant, jusqu'au moment où ils furent soumis par les Romains, 64 ans avant Jésus-Christ. Les descendants de ce Parthe, connus sous le nom des Arsacides, tinrent le sceptre jusqu'à l'année 226 de l'ère chrétienne. La possession du trône les ayant amoindris, un sujet rebelle mit à profit la désaffection générale, leva l'étendard de la révolte, détrôna le roi régnant et fut le fondateur de la dynastie des Sassanides. Les premiers princes de cette maison furent actifs et vaillants ; leur empire s'étendit depuis l'Euphrate jusqu'au Jaxarte et à la chaîne de montagnes qui à l'est séparait la Bactryane du pays des Scythes : On ignore jusqu'à quelles limites ils poussèrent leurs conquêtes sur le sol de l'Inde ; mais il est probable qu'à dater de cette époque tout le territoire à l'ouest de l'Indus reconnut, au moins nominalelement, l'autorité des monarques persans jusqu'à la fin de la dynastie des Sassanides ; cette dynastie finit en 628. Après quelques années de troubles et de discordes, les successeurs de Mahomet tournèrent leurs armes, en

ce moment irrésistibles, vers la Perse, qui bientôt reconnut le pouvoir des califes.

Dès l'année 632, Caled, lieutenant d'Abubeker, entra en Perse. En peu d'années l'étendard de l'islamisme fut porté jusqu'aux dernières limites de la Bactriane; en peu de temps le nouvel empire des califes devint l'égal de celui des Sassanides dans ses plus beaux jours. Mais suivant la loi fatale des choses, les souverains de cette dynastie perdirent aussi dans les délices du pouvoir cette énergie qui avait donné le pouvoir à leurs ancêtres. L'empire se démembra; trois familles, dont les fondateurs avaient été d'heureux rebelles, se partagèrent les provinces orientales de l'empire des califes; ces familles étaient les Taherites, les Soffarides et les Samanides. Trois aventuriers, tous trois frères, appelés les Bowides, du nom de leur famille, élevèrent leur pouvoir dans les provinces à l'ouest du Chorasane, le long des rivages de la mer Caspienne, vers l'année 315 de l'hégire ou 927 du Christ. Cette dynastie régna jusqu'en 1056; elle conquiert les provinces de Gilan, Mazenderan, Erak, Fars, Kerman, Khosistan, Ahvaz, Tabarestan et la Géorgie. Les califes ne conservèrent plus qu'une ombre d'autorité. En 966, Subuctagi, un serviteur des Samanides, fut nommé gouverneur de la province indienne de Candahar, appelée Ghazna par les écrivains persans, du nom de la capitale Ghizni. Il se rendit puissant dans ce gouvernement, qui passa à son fils Mahmoud. Ce dernier renversa le trône des Samanides,

réduisit le pouvoir des Bowides , régna des rives du Tigre à ceux du Jaxarte , fit des conquêtes au midi et devint le fondateur de la dynastie des Ghaznevides. Il fut le premier qui fonda dans l'Inde un trône mahométan , aussi est-ce vraiment à lui que commence l'histoire de l'islamisme dans l'Inde , ou , pour mieux dire , l'histoire de l'Inde mahométane.

Avant cette époque , et depuis l'origine des âges , l'Inde disparaît en quelque sorte de l'histoire. On ne sait rien des événements dont elle est le théâtre , son état politique nous est inconnu. A peine quelques inscriptions retrouvées çà et là apprennent-elles le nom de tel ou tel prince ; elles ne nous disent rien de sa propre histoire , de celle de ses prédécesseurs , de ses successeurs , de ses voisins , de la situation générale de la presqu'île. Lorsque les dynasties dont nous avons raconté les fabuleuses légendes viennent à disparaître , elles ne sont point remplacées ; la mythologie se tait , mais la voix de l'histoire ne se fait point entendre. Suivant toute probabilité , l'Indostan , avant la conquête mahométane , se trouvait divisé en un grand nombre de petits royaumes , de petites principautés indépendantes les unes des autres. Ces petits États s'aggloméraient sans doute de temps à autre de manière à former d'autres États plus considérables. Quand un de ces rajahs se rencontrait doué de plus de génie que ses voisins , secondé par des circonstances favorables , il y a lieu de croire qu'il s'agran-

dissait à leurs dépens ; mais à sa mort son œuvre se brisait , ses conquêtes retournaient à leurs anciens possesseurs : du moins tel semble avoir été le cours ordinaire des choses. Parmi les nombreux rajahs qui s'opposèrent tout d'abord aux progrès de la conquête musulmane , on remarque au premier rang ceux d'Oojeen , Gwalior , Kallinger , Kanojee , Delhi et Ajmère : il ne serait donc pas dénué de toute probabilité de supposer que c'étaient là autant de centres de domination dans la presqu'île. Mais les autres rajahs étaient-ils indépendants de ceux-là, ou bien reconnaissaient-ils leur autorité ? on l'ignore. Suivant toute probabilité, ils tenaient à ces princes par une sorte de sujétion dont la nature et la force nous échappent ; une sorte de lien se relâchant en temps ordinaires , se resserrant quand un danger commun venait contraindre à chercher leur salut dans l'union. Ce ne sont là, du reste, que de simples conjectures plus ou moins probables. L'histoire n'est pas un produit de l'Inde et n'a jamais pu s'y acclimater ; le peu que nous savons de la sienne, c'est dans celle de ses conquérants que nous le lisons.

Vers l'année 1000 de l'ère chrétienne, Mahmoud, suivant l'expression de l'historien persan , tourna sa face du côté de l'Inde. Cette expédition paraît avoir eu pour but de ramener à l'obéissance quelques petits princes de ce pays qui s'étaient révoltés après s'être soumis à son père. Il renouvela son invasion l'année suivante , et cette fois pénétra si

avant qu'il causa des alarmes au prince régnant à Lahore. Ce dernier, nommé par les historiens persans Jeipal ou Gepal, vint à la rencontre du conquérant, et combattit à la tête de son armée; il fut défait. L'année 1004 et l'année suivante, Mahmoud pénétra de nouveau dans l'Inde, mais se trouva dans l'obligation de revenir promptement pour réprimer une invasion des Tartares dans ses propres États. Il laissa pour gouverneur des provinces conquises dans l'Inde un Indou converti à l'islamisme et du nom de Zabsaïs; ce dernier se révolta. Une confédération de princes indous était sur le point de se joindre à cette révolte; mais Mahmoud, revenant en toute hâte, combattit le rebelle et le fit prisonnier. En 1011 « la passion de la guerre fermenta de nouveau dans son esprit (Ferishta) : » il s'empara de Tannasar, attaqua Delhi qu'il subjuga promptement, la pilla, et retourna chez lui chargé d'or et d'objets précieux; entre ceux-ci se trouvait, si l'on en croit l'historien persan, un arbre de grandeur naturelle et tout en or, depuis les feuilles jusqu'aux racines. Au commencement de l'année 1018, il se dirigea sur Kanoge, capitale d'un royaume situé sur le Gange, à cent milles au sud-ouest de Delhi. Trois mois lui furent nécessaires pour venir de sa capitale aux frontières de ce royaume. Le conquérant arriva devant Kanoge avant que le rajah fût préparé à la résistance; aussi fut-il obligé de s'en remettre à la merci du vainqueur. Après un séjour de trois jours à Kanoge,

Mahmoud marcha contre un autre prince dont la capitale se nommait Merat ; de là à Mavin , puis à Mutra , à présent encore ville de quelque importance , à peu de distance d'Agra ; elle était alors pleine de temples et d'idoles qui furent détruits et pillés. De cette huitième expédition Mahmoud rapporta d'immenses richesses, dont il employa la plus grande partie aux embellissements de sa capitale. Parmi beaucoup d'autres magnifiques édifices , il bâtit une mosquée surnommée par le peuple la fiancée du ciel, en raison de sa merveilleuse beauté. En 1021, Mahmoud retourna dans l'Inde pour protéger le rajah de Kanoge, devenu un de ses vassaux, mais en ce moment menacé par des puissances voisines.

Ces nombreuses et terribles expéditions jetèrent la terreur dans toute l'Inde. Cependant les prêtres de la pagode de Sumnaut affectaient de n'avoir aucune crainte du conquérant. D'autres temples, disaient-ils, sont tombés sous le joug des Mahométans, mais les désordres et l'impiété de leurs desservants en étaient les véritables causes. Que le conquérant, ajoutaient-ils, se fût permis d'approcher de celui de Sumnaut, il n'eût pas tardé à recevoir la juste punition de sa témérité. Rapportés à Mahmoud, alors à Multan, ces propos irritèrent son orgueil; il se mit aussitôt en marche. A son approche, le rajah et le peuple d'Ajmère abandonnèrent la ville. Mahmoud les fit inviter à y rentrer et à se fier à la clémence du vainqueur; ils n'écou-

tèrent pas le conseil, et Mahmoud s'en vengea en désolant leur pays par le fer et la flamme. Sumnaut était un château fort situé sur le territoire de Guzerate, près de la cité de Dice, baigné de trois côtés par la mer. Il trouva là plus de résistance qu'il n'en avait encore rencontré dans l'Indostan. Les prêtres et la garnison de la pagode la défendirent avec toute l'obstination du désespoir et du fanatisme; de plus, une armée considérable se rassembla dans les environs pour marcher à son secours. Mahmoud triomphe pourtant de tous ces obstacles. Il entre dans le temple, s'enflamme d'indignation à la vue d'une gigantesque idole, et lui portant un coup de sa masse de fer, lui abat le nez. Les brahmes émus se précipitent aux pieds du conquérant; ils lui offrent de l'argent, de l'or, des pierreries, à la condition qu'il épargnera le dieu; les grands officiers de son armée le supplient d'accepter. Mahmoud s'écrie : « Je suis fait pour briser, non pour vendre des idoles. » D'un nouveau coup frappé de toute sa force il ouvre le ventre de la statue; et aussitôt un torrent de diamants, de perles et de rubis, s'échappe de la large blessure. C'était tout un trésor amassé depuis des siècles par les brahmes desservants du temple. Il devint la récompense de la sainte inflexibilité du vrai croyant. Le reste du Guzerate ne tarda pas à soumettre; la beauté du pays, la fertilité du sol, la salubrité du climat, parurent au conquérant au-dessus de tout ce qu'il connaissait. Il résolut d'y transporter sa résidence et d'abandonner Ghizni à

un de ses fils. Il se laissa pourtant détourner de ce dessein, se contenta d'établir un vice-roi dans le pays conquis, et reprit le chemin de son ancienne capitale ; il y fit sa rentrée après une absence de deux années et demie. Après avoir ainsi tracé, frayé pour les siens la route de l'Inde, Mahmoud mourut dans l'année 1028. On doit le compter parmi les plus grands princes de l'Orient, et qui protégèrent avec le plus de libéralité les lettres et les sciences. Ce fut à sa cour que vécut Ferdouzi, l'auteur du *Shah Named*, grand poëme épique où sont venus se rassembler toutes les traditions héroïques de la Perse.

L'empire fondé par Mahmoud s'étendait depuis la rive orientale de l'Oxus jusqu'aux montagnes d'Ajmère et de Malwa, au midi. Dès 1158 il fut divisé : les provinces contiguës aux deux rives de l'Indus demeurèrent encore à cette époque entre les mains des descendants de Mahmoud ; mais la partie orientale de l'empire, et la plus considérable, fut usurpée par une famille de Gauriens ou Afghans ; on nomme ainsi les membres d'une tribu originaire des montagnes de Gaur entre le Choras-san et la Bactriane, et qui habitent aux pieds de ces montagnes une contrée nommée Afghanistan. Après de longues guerres entre ces deux dynasties, Mahomet-le-Gaurien parvint pourtant à chasser du trône (1184) les descendants de Mahmoud ; et non seulement régna sur toute l'étendue de l'empire fondé par celui-ci, mais l'agrandit encore à l'est. A

sa mort survint une nouvelle division de l'empire : la Perse et les pays voisins demeurèrent sous la domination d'Eldore, tout le reste, c'est-à-dire toute la partie indienne, passa sous celle de Cuttub, viceroy de l'Indostan à la mort de Mahomet, dont il avait été un des meilleurs généraux. A force d'habileté, ce dernier parvint d'abord à maintenir son autorité de ce côté, puis sut l'agrandir et l'affermir ; il devint le fondateur de la première dynastie gaurienne qui régna sur l'Indostan, et sous laquelle eurent lieu les premières invasions des Mogols dans ce pays. Chef d'une de ces tribus qui avec leurs troupeaux errent çà et là au centre de l'Asie, Gengis réussit à former une confédération parmi celles de ces tribus connues sous le nom de Mogols. On sait quelle fut l'immensité de ses conquêtes. Il se contenta de menacer l'Indostan, mais sans y pénétrer. Ses successeurs envahirent à diverses reprises toutes les contrées au nord-ouest de l'Indus ; ils passèrent ensuite le fleuve et s'établirent dans le Punjaub, puis étendirent leurs incursions au-delà dans le même sens. Ainsi pressés au nord et à l'ouest, les Afghans se portèrent alors à l'est et au midi. Altumsh, successeur de Mahomet-le-Gaurien, avait conquis le Bengale en 1210 ; quatre-vingt-trois ans après, Feroze conçut le projet de s'emparer du Deccan, nom sous lequel il faut entendre à cette époque toutes les contrées situées au sud de la Nerbuddah et de la Cattack. Le Deccan devint alors pour les princes afghans ce qu'avait été l'In-

Indostan pour les Gaznevidès, une riche proie qu'ils ne cessèrent de convoiter, vers laquelle se dirigèrent tous leurs efforts. Dans leurs innombrables expéditions, ils allaient çà et là, pillant les temples, les grandes villes, emmenant en esclaves des populations entières. Dans une de ces excursions, les soldats jetèrent, dit-on, l'argent, comme un fardeau trop pesant pour sa valeur. Attiré par l'appât des richesses du Deccan, un de ces princes conçut le projet de transporter le siège de l'empire de Delhi à Dowlatabad. Deux fois il tenta l'exécution de ce projet, et la noble Delhi, suivant l'expression de Ferishta, fut au moment de devenir le séjour des hibous et des chauves-souris; toutefois cette tentative demeura sans succès. Les Gauriens ne firent dans le Deccan aucun établissement permanent. Profitant, d'un autre côté, de l'éloignement des troupes impériales employées à ces expéditions, les vice-rois des provinces secouèrent pour le plus grand nombre le joug impérial; le désordre, la confusion, l'anarchie, en un mot, régnèrent dans tout l'empire. C'est alors qu'apparut Timour ou Tamerlan.

Parti de Samarcande, Timour prenant sa route un peu à l'est de Balk, se présenta d'abord devant Anderob, ville située au pied de cette immense chaîne de montagnes qui borde l'Indostan au nord; par les pentes de ces montagnes, dont les difficultés étaient extrêmes, il descendit dans la ville de Caboul, et de là il marcha vers Attock, le célèbre passage de l'Indus. Dans l'année 1397, il

commença ses opérations contre Mubariok, qui gouvernait les frontières de l'empire. D'abord ce dernier se renferma dans une place forte, puis, à l'approche du conquérant, s'enfuit avec sa famille et ses trésors. L'année précédente, le petit-fils de Timour, Mahomet-Jehangheer, avait déjà envahi l'Indostan; l'arrivée de la saison des pluies le contraignit de se retirer et de chercher un refuge avec son armée au-dedans des murs de Multan. Il y fut aussitôt assiégé, bloqué par les habitants de la province; aucune chance de salut ne semblait lui rester, lorsqu'un corps de troupes envoyé dans ce but par Timour vint l'en délivrer. Ce dernier ne tarda pas à paraître lui-même à la tête de toute son armée; il s'empara de Multan et de Lahore, passa leurs habitants au fil de l'épée, et se dirigea vers Delhi. Arrivé devant la citadelle, il voulut, aussitôt qu'il eut pris position, faire une reconnaissance des environs de la place. N'ayant amené avec lui que 700 cavaliers, il fut promptement repoussé. Or le camp tartare se trouvait alors rempli d'une immense multitude de prisonniers : quelques uns parurent se réjouir de l'échec que le conquérant venait de recevoir, et celui-ci s'en irritant, donna l'ordre de passer au fil de l'épée tous ceux dont l'âge dépasse quinze ans. L'ordre est exécuté, et dans la même journée 100,000 hommes sont massacrés de sang-froid. L'autorité impériale était en ce moment concentrée entre les mains de quelques omrahs qui tenaient en leur puissance l'empereur légal, Mahomet. Le plus puis

sant parmi eux, Eckbal, renonçant à la protection des murailles de la capitale, marcha hardiment à la rencontre de l'ennemi. Mais les soldats énervés de Delhi ne purent pas supporter le premier choc des farouches guerriers du Nord ; ils prirent la fuite. Timour les poursuivit et en fit un grand carnage jusque sous les murs de la ville. A la faveur de la nuit, Eckbal et Mahomet parvinrent à s'échapper, le premier se dirigeant vers Birren , le second vers le Guzerate. Delhi ouvrit ses portes au vainqueur. Tout alla bien d'abord ; mais quelques difficultés s'étant élevées sur le paiement des contributions imposées par Timour, le sang des vaincus coula, et bientôt par torrents. Le conquérant sembla se plaire à ces scènes terribles. Après un séjour de quinze jours à Delhi , il l'abandonna brusquement et se dirigea vers le nord par les deux rives du Gange ; il continua sa marche dans cette direction jusqu'à l'endroit où le fleuve s'échappe des montagnes , et de là se remit en route pour Samarcande en traversant les montagnes du Caboul. Derrière Timour s'éleva comme une immense et lamentable voix , qui le salua de ce nom terrible : « *Prince de la destruction.* » Eckbal s'empressa de retourner à Delhi ; mais au choc terrible du conquérant tous les liens de l'empire s'étaient comme brisés ; les gouverneurs des provinces se revêtant à leur fantaisie de titres royaux se proclamaient indépendants. Au milieu de cette confusion , Mahomet III mourut : prince faible , n'ayant ni les talents du politique ni

ceux du guerrier, et que Timour avait comme dédaigné de renverser. Avec lui finit la première dynastie gaurienne.

Chizer, un autre Afghan, de la race du Prophète, le remplaça sur le trône. Gouverneur de Lahore et de Multan à l'époque de l'invasion de Timour, confirmé dans ce poste important par celui-ci, il sut profiter habilement des troubles qui suivirent. Parvenu au trône, il fut le fondateur de la seconde dynastie des Gauriens. D'ailleurs il sut jouir avec modération de cette haute fortune. Les actes du gouvernement, la monnaie, les prières publiques, tout cela continua à se faire au nom de Timour. Par cet expédient, Chizer se mit à l'abri de toute rivalité de la part des omrahs. En prenant le titre d'empereur, il eût, suivant toute apparence, excité ceux-ci, qui estimaient leurs propres droits égaux ou supérieurs aux siens, à les faire valoir en conséquence. Sa postérité demeura sur le trône jusqu'en 1450 ; mais alors un Afghan de la tribu de Lody, du nom de Beloli, s'empara de la couronne. Admirez un des jeux du hasard : la mère de ce Beloli, pendant qu'elle le portait encore dans son sein, fut écrasée sous les ruines d'une maison qui s'écroula subitement ; il fallut retirer avec le fer, et d'un cadavre déjà glacé, l'enfant qui, devenu homme, montait alors sur le trône impérial. Sous les princes qui suivirent, le démembrement de l'empire, déjà commencé à l'époque de l'invasion de Timour, se continua : les gouverneurs de province

avaient secoué toute obéissance ; Lahore , le Punjab , Multan , Kanoge , Oude , Corah , Joupoor , le Guzerate , Malwa , Bengale , furent gouvernés dans l'indépendance l'une de l'autre par des princes qui tous prirent le titre de rois. Vers le milieu du xv^e siècle , la ville de Delhi , un petit nombre de districts compris à l'autour , à peine le Doab , c'est-à-dire le terrain compris entre le Gange et la Jumna , étaient tout ce qui restait à l'empereur : désordre et confusion qui frayèrent à un nouveau conquérant une route large et facile.

Baber , ce nouveau conquérant , descendait d'Abu-Seid , petit-fils de Timeur ; il descendait aussi de Gengis-Khan , unissant ainsi en sa personne le sang des deux plus terribles conquérants qui aient parcouru le globe. Abu-Seid régnait sur un vaste empire embrassant la plus grande partie des contrées situées entre la Perse et la Chine ; à sa mort , ses États furent partagés entre ses quatre fils : l'un devint roi de Caboul , l'autre de Samarcande , l'autre d'Indija et Firgana , l'autre de Kandeish et de Budushan. Baber était fils d'Ahmer , qui avait eu en partage Indija et Firgana , provinces entourées de montagnes et situées entre Samarcande et Caschagar. Fort jeune encore , comptant douze ans à peine , il succéda à son père. Deux de ses oncles , ceux qui occupaient le trône de Samarcande et du Budushan , se flattèrent de profiter de son inexpérience , et lui déclarèrent la guerre. Les Usbecks , alors redoutables , suivirent cet exemple. A comp-

ter de ce moment, vingt années s'écoulèrent pour Baber au sein des vicissitudes les plus variées : tantôt ayant doublé, triplé ses États par ses conquêtes, tantôt réduit à se cacher, ou à courir le pays à la tête de 40 ou 50 cavaliers. Bien des fois son courage et son génie guerrier le tirèrent des situations les plus difficiles ; plus d'une fois il releva sa fortune d'une ruine en apparence définitive. A la fin cependant il se vit chassé de la plus grande partie du domaine de sa famille ; et c'est alors qu'il conçut le projet de se dédommager au midi de ses pertes au nord ; l'état de faiblesse et de confusion où trouvait l'empire de Delhi lui promettait en effet de faciles conquêtes. Néanmoins, il commença par échouer trois fois dans ce projet, tantôt par l'infériorité de ses forces, tantôt en raison des circonstances qui le rappelèrent précipitamment dans ses États.

Animé, non découragé par ce mauvais succès, Baber fit avec ardeur tous les préparatifs d'une quatrième expédition. Le 15 octobre 1525, après avoir traversé l'Indus, il passa la revue de son armée sur les bords mêmes du fleuve. Cette armée ne comptait que 10,000 soldats, à la vérité d'hommes d'élite, endurcis dans ses guerres précédentes. Ibrahim Lody occupait alors le trône de l'Indostan. Baber s'avança aussitôt vers Mulwut, qui capitula au bout de quelques jours. Dowlut-Khan, un des lieutenants de l'empereur, s'y était enfermé pour la défendre ; il s'était vanté peu de

jours auparavant d'infliger avant peu un prompt châtiment à Baber ; à l'aide de deux épées il montrait en même temps quelle serait la nature de ce châtiment. Le vainqueur le fit paraître en sa présence , portant ignominieusement suspendues au ~~con~~ ces deux épées. Ce fut d'ailleurs toute la vengeance qu'il en tira. Au fait des dissensions qui prévalaient parmi les chefs afghans , Baber se décida à ne pas différer plus long-temps le siège de la capitale ; des mécontents de la cour de Delhi le conviaient depuis long-temps à cette expédition par de nombreuses lettres. Un corps d'armée ennemi sous les ordres de Humeer-Khan était campé à Kuggur ; Humayoon , fils de Baber , courut à sa rencontre et le dispersa. C'était le premier combat auquel il assistait , et l'on vit Baber verser des larmes de joie à la nouvelle de ce succès. Peu de jours après , un des grands officiers de l'empereur l'abandonna ; à la tête d'un corps de 3,000 chevaux il vint se réunir aux Mogels. De son côté , Ibrahim Lody ayant quitté Delhi , marchait en toute hâte à la rencontre de ses ennemis ; son avant-garde , composée de 27,000 chevaux , était sous les ordres de Dawood-Khan. L'avant-garde mogole l'ayant rencontré , un engagement suivit , où celle-ci demeura victorieuse ; sept éléphants et un grand nombre de prisonniers tombèrent aux mains des vainqueurs. Par une politique impitoyable , Baber fit sur-le-champ mettre ceux-ci à mort. Il voulait suppléer par la terreur à ce qui lui manquait de forces réelles.

A la tête de son corps d'armée principal, Baber arriva bientôt sur le lieu de ce premier combat; ayant choisi une forte position, il l'entoura de quelques retranchements, et se montra disposé à attendre les événements. Suivant un usage habituel des Mogols, il fit attacher ses pièces de canon les unes aux autres avec de fortes lanières en cuir. L'armée impériale consistait en 100,000 chevaux et 100 éléphants; les Mogols, malgré quelques renforts récemment arrivés, ne dépassaient pas 12,000 hommes. Nonobstant son infériorité numérique, Baber fit une tentative hardie; à la tête de 5,000 chevaux, il essaya de surprendre les Indous pendant la nuit; mais ceux-ci étant sur leurs gardes, l'entreprise échoua. Enhardi par cet heureux commencement, Ibrahim marcha en toute hâte contre les Mogols, impatient qu'il était d'en venir à une action générale; il campa près du village de Paniput. Baber quittant alors sa première position, se mit lui-même en mouvement avec toutes ses troupes; le 23 avril 1526 les deux souverains se trouvèrent en présence. Baber rangea son armée sur deux lignes, composées chacune de deux divisions; en arrière et à peu de distance, se trouvait sa réserve; une partie de la cavalerie était répartie sur son front, de manière à engager l'action. Il parcourut le front de ses troupes, donna ses dernières instructions à ses lieutenants, et se plaça, de sa personne, au centre de la première ligne. L'armée impériale s'avancait pendant ce temps avec détermination, ne formant qu'une

seule masse épaisse et quelque peu confuse. Parvenu à portée de mousquet, Ibrahim fit charger sa cavalerie. Les Mogols attendirent le choc de pied ferme et le repoussèrent sans se laisser ébranler. Étonnés, surpris, les Indous, battent en retraite; mais alors eux-mêmes sont vigoureusement attaqués; la réserve des Mogols étant parvenue à les tourner pendant la durée de cette première action, les prenait en flanc. Le désordre ne tarda pas à se mettre dans leurs rangs; ils furent bientôt de tous côtés, et se laissent tailler en pièces sans essayer de résistance. Ibrahim se fit tuer bravement; on le retrouva au milieu de 5,000-cadavres de ses soldats. 16,000 Afghans, suivant les rapports les plus modérés, 50,000, suivant les plus exagérés, demeurèrent sur le champ de bataille. Baber ne s'endort point sur cette victoire; Humayoon son fils et trois de ses meilleurs généraux se portent aussitôt sur Agra; lui-même se met en mouvement dans cette dernière direction, mais lentement et surveillant les vaincus, qu'il craint de voir se rallier. Bientôt cependant il arrive à Agra. La mère d'Ibrahim Lody n'avait pas encore eu le temps de quitter la ville; elle fut traitée par le vainqueur avec beaucoup d'égards et de respect.

De ce moment Baber se trouva maître de l'Indostan. Historien de ses propres exploits, il s'exprime à ce sujet de la manière suivante dans ses mémoires: « Depuis le commencement de l'ère mahométane, l'Indostan a été conquis par trois personnes: la pre-

mière est le sultan Mahmoud-le-Gaznevide, dont les descendants ont régné sur l'Inde; la seconde, le sultan Mahomet-le-Gaurien et ses lieutenants, qui ont aussi régné long-temps; enfin la troisième c'est moi-même. Mais mon entreprise n'a aucun trait de ressemblance avec celles des deux princes que je viens de nommer. Lorsque le sultan Mahmoud-le-Gaznevide pénétra dans l'Inde, il était le souverain paisible et universellement reconnu de Mawur-al-Nehr, Kharismé et Korassan; et si son armée ne montait pas à 200,000 hommes, elle dépassait de beaucoup 100,000. A cette époque encore, le pays, au lieu d'obéir à un seul monarque, était divisé en un grand nombre de petits rajahs. Quant au sultan Mahomet-le-Gaurien, s'il est vrai qu'il ne fut pas lui-même prince souverain, toutefois son propre frère régnait sur le Khorassan, et ses troupes ne montaient pas à moins de 120,000 hommes; alors aussi l'Inde se trouvait divisée en grand nombre de petits princes. Pour moi, quand je fis ma première entreprise sur l'Inde, je n'avais avec moi que 15,000 hommes; plus tard, j'en effectuai la conquête avec 12,000 seulement. Je gouvernais le Budukhstan, Caboul et Candahar, mais ne touchais pas la moitié des revenus de ces provinces; la plus grande partie de leurs ressources était employée à les défendre elles-mêmes d'une attaque étrangère. Depuis Birah jusqu'à Berar le pays obéissait aux Afghans, qui pouvaient mettre en campagne 500,000 soldats; le jour de la bataille l'armée d'Ibrahim-

Lody ne s'élevait pas à moins de 100,000 hommes et 1,000 éléphants de guerre. Malgré tout, et quoique les Usbecks, avec lesquels j'étais alors, en guerre, m'attaquassent sur mes derrières, je ne m'en hasardai pas moins à m'attaquer à un ennemi tel qu'Ibrahim. Je recueillis le fruit de mes travaux, et l'Indostan fut ma conquête. Je ne dois pas attribuer ce résultat à mes seuls efforts, je le rapporte au Tout-Puissant, à qui il plut de venir au secours de ma faiblesse. »

A son entrée à Delhi; Baber s'empressa de pénétrer dans le trésor impérial : il fit à son fils Humayoon le don de 350,000 roupies, il donna à son cousin Mahomet-Mirza quatre magnifiques boucliers et 200,000 roupies en argent; il distribua encore de riches présents, non seulement à ses officiers, à ses soldats, mais encore aux marchands qui suivaient l'armée. Ce qui resta du trésor impérial, après toutes ces largesses, fut envoyé à Caboul, pour être partagé entre les habitants : générosité voisine de la prodigalité, qui valut à Baber le surnom de *Kullundur*, ou qui ne garde rien pour le lendemain. Mais la sécurité de Baber ne devait pas être de longue durée; les Afghans sentaient plus vivement que jamais leur aversion pour la race mogole; de tous côtés ils s'armaient, réparaient les forteresses, refusaient presque partout soumission aux vainqueurs; la plupart des provinces étaient en pleine révolte. Les chefs principaux s'unirent dans une commune résistance contre Baber; ils élurent

pour chef et empereur Behar-Khan , fils de Duria-Khan-Lody, sous le nom de Sultan-Mahomet ; ayant rassemblé leurs forces, ils marchèrent sur Agra. A la même époque, Rubun-Khan-Julwany, ce chef afghan qui dès le commencement de l'invasion s'était joint aux Mogols, les abandonna ; il déserta avec tous ses soldats, battit la campagne aux environs d'Agra, enlevant tous les détachements de fourrageurs. Bientôt il devint fort difficile à Baber de nourrir sa cavalerie. De nombreuses maladies produites par l'extrême chaleur de la saison, dont les Mogols n'avaient pas l'habitudes vinrent ajouter à ces difficultés. La situation des affaires du conquérant devint en peu de temps si mauvaise, que plusieurs de ses chefs le supplièrent de retourner dans le Caboul ; il répondit : « On ne m'enlèvera qu'avec la mort un royaume qui m'a coûté tant de travaux et de dangers. » Il fit de plus un ordre du jour dans lequel, annonçant à l'armée sa détermination de demeurer dans l'Inde, il permettait en même temps de retourner dans le Caboul à tous ceux qui préféreraient à la gloire leur propre sûreté : « Je ne veux auprès de moi, disait-il en terminant, que des soldats dont la valeur puisse faire honneur à eux-mêmes, à leur roi, à leur patrie. » Les murmures cessèrent aussitôt ; les officiers vinrent les uns après les autres jurer de nouveau à Baber de ne jamais l'abandonner. Cette résolution eut encore un autre résultat également avantageux : des fonctionnaires de l'ancien gouvernement, apprenant cette ferme

198 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS
résolution du conquérant de rester dans l'Inde, se hâtèrent de passer à son service.

Baber faisait en même temps, avec autant de célérité que possible, ses préparatifs pour attaquer les Afghans confédérés. Les forces de ceux-ci ne montaient pas à moins de 50,000 chevaux. Humayoon se hâta de marcher à leur rencontre; et à son approche ils rétrogradèrent. Peu après survinrent quelques actions de peu d'importance, où le succès demeura incertain. D'ailleurs, à la même époque, Baber obtenait un avantage considérable; un de ses lieutenants s'empara de la forteresse de Gwalior, qui malgré la conquête était demeurée encore dans les mains d'un chef afghan, Tartar-Khan. Assiégé par le rajah de la province au moment où Baber entra à Delhi, Tartar-Khan lui demanda du secours; il promettait, aussitôt délivré, de se soumettre à l'autorité nouvelle. Baber, ajoutant foi à cette parole, envoya un détachement de ses troupes qui défit les assiégeants. Une fois hors de danger, Tartar-Khan différa de jour en jour, et sous de nouveaux prétextes, l'exécution de sa promesse. Mais dans l'intérieur de la place il s'était formé un parti décidé à traiter de la paix avec les Mogols; à ce parti appartenait un savant philosophe tenant une nombreuse école, jouissant d'une grande renommée. Ce dernier écrivit au chef mogol de s'introduire seul dans la place, lui promettant de lui procurer, dans ce cas, le moyen de s'en rendre maître. Le général mogol écrivit alors à Tartar-

Khan : il lui disait qu'entouré d'ennemis , car les troupes du rajah s'étaient rapprochées, il croyait convenable de mettre ses troupes sous la protection des canons du fort; il sollicitait en outre la permission d'être introduit seul dans la forteresse; depuis long temps il éprouvait, selon lui, le plus vif désir de contempler de près le grand philosophe qui s'y trouvait. Le Mogol fut admis sans difficulté. Pendant cette visite, il envoya solliciter de temps à autre pour tel ou tel de ses officiers la permission de le rejoindre; le gouverneur, importuné, finit par ne plus recevoir ces messagers; il s'en remit à l'officier de garde à la porte pour laisser entrer qui bon lui semblerait. Disciple du philosophe, au fait du complot, ce dernier profita de la permission pour laisser passer les Mogols qui se présentaient. Bientôt, et pendant que la visite de leur général au philosophe durait encore, ceux-ci se trouvèrent en grand nombre dans la place. Alors Tartar-Khan, tout-à-coup entouré, fut sommé de livrer la place, sous peine de mort. Faisant de nécessité vertu, il répondit avec le plus grand calme que c'étoit bien là sa propre intention, qu'autrement il ne l'aurait pas laissé occuper. S'étant rendu, peu de temps après, à Agra, il entra au service du nouvel empereur.

Les difficultés continuèrent long-temps à entourer Baber. Les chefs afghans ne cessaient de se confédérer pour l'expulser et remettre sur le trône une dynastie de leur race; entreprise où les aidèrent de

leur mieux les Indous. Façonnés depuis long-temps à leur joug, ceux-ci croyaient en quelque sorte combattre pour eux-mêmes en versant leur sang pour d'anciens maîtres. Bientôt, sous les ordres de quatre chefs afghans, 100,000 hommes marchèrent contre Delhi. Ayant peu de confiance dans le petit nombre de chefs afghans ou indous qui l'avaient rejoint, Baber commença par renvoyer leurs propres troupes dans plusieurs provinces éloignées; il leur en confia la défense; et alors, avec ses seuls Mogols, marcha à l'ennemi. Le début de la campagne lui réussit mal; son avant-garde rencontra les Afghans dans le voisinage de Byana, au moment où elle s'y attendait le moins, et fut repoussée avec grande perte. Cet échec jeta dans les rangs des Mogols une consternation que de mauvaises nouvelles arrivant de toutes parts vinrent augmenter. Les prédictions d'un astrologue en grande renommée achevèrent bientôt de mettre le comble à leur effroi. La planète de Mars se montrait tous les soirs à l'ouest; cela pouvait-il signifier autre chose, sinon que tous ceux qui marcheraient dans cette direction y rencontreraient inévitablement ruine et destruction? Baber, s'apercevant du mauvais effet produit sur l'esprit de ses soldats par l'ensemble de ces circonstances, assembla un grand conseil de guerre. Le plus grand nombre des officiers qui le composaient se montra effrayé de la grande supériorité numérique de l'ennemi; ils opinèrent pour une promptre retraite sur le Punjaub, après avoir laissé une forte

garnison dans Agra. Baber, s'adressant alors à l'assemblée, après quelques réflexions préliminaires, s'écria : « Et que diront tous les rois du monde d'un conquérant que la crainte de la mort aura fait abandonner un tel royaume? N'est-il pas mieux de nous réconcilier avec le martyr, d'appeler à nous toutes les forces de notre cœur? car enfin, puisqu'il faut de toute nécessité que l'âme quitte le corps, la chose essentielle n'est-ce pas qu'elle puisse le faire avec honneur? Le but de toute la vie humaine n'est-il pas de laisser derrière soi un nom sans tache? » A ses mots, l'assemblée tout entière se leva comme un seul homme en s'écriant : « La guerre, la guerre! » L'empereur promit de se rendre à ce désir. Jusque là fort adonné au vin, il fit solennellement le serment de n'en plus boire s'il revenait victorieux de la campagne.

Les deux armées se trouvaient alors à six milles seulement de distance l'une de l'autre. Le 30 mars (1526) Baber se mit en mouvement; le bagage et l'artillerie ouvraient la marche, le reste de l'armée venait ensuite, en une seule colonne. Au bout de deux milles, Baber fit halte et prit position. Quelques centaines de jeunes guerriers de bonne volonté, devançant le gros de l'armée, allèrent escarmoucher avec les postes avancés de l'ennemi; ils lui tuèrent passablement de monde. Le jour suivant, ayant fait encore deux milles, Baber s'arrêta dans le voisinage de Byana, sur la rivière de Bagunga, à quatre milles au nord de Bhurtpoor. Les

tentes des mogols étaient à peine dressées que l'ennemi se montra; Baber se hâta de faire ses dispositions; cette fois il déploya ses troupes sur une seule ligne. Humayoon commandait l'avant-garde, les ailes étaient sous les ordres de ses deux meilleurs généraux; lui-même, à la tête d'une troupe d'élite particulièrement dévouée, prit poste en avant de son parc d'artillerie, disposé à commander l'affaire en personne. Une réserve considérable demeura en arrière de la droite. Autour de Baber se pressaient grand nombre d'officiers de distinction, prêts à porter çà et là ses ordres. La gauche des Afghans chargea avec impétuosité la droite des Mogols; une partie de celle-ci lâcha pied; mais peu après le combat se rétablit. Suivant une manœuvre souvent pratiquée par Gengis-Khan, et qui s'était perpétuée dans sa race, les ailes de l'armée mogole firent une conversion de manière à déborder celles de l'ennemi. La réserve se porta partout où la nécessité de sa présence se fit sentir; l'artillerie, placée au centre, faisait en même temps de grands ravages dans les rangs ennemis. Les Afghans combattirent longtemps avec une grande intrépidité; mais Baber, apercevant une occasion favorable, s'élança, à la tête de sa propre garde, du poste qu'il avait occupé jusque là. Suivant l'expression de Ferishta, il chargea les Afghans avec la fureur du lion irrité; ceux-ci lâchèrent pied, et les Mogols, après en avoir fait un grand carnage, demeurèrent définitivement

maîtres du champ de bataille. A compter de ce jour Baber prit le titre de ghazi; par ses ordres, une immense pyramide, construite avec les têtes des vaincus, consacra le souvenir de sa victoire. Ce soin rempli, il se dirigea sur Marvat, la soumit, et en conféra le gouvernement à l'un de ses lieutenants, Cheen-Timoor-Sultan, qui avait grandement contribué au gain de la bataille. Malgré leurs défaites, les chefs afghans continuèrent à se défendre vigoureusement dans les provinces; Humayoon fut chargé par Baber de continuer cette guerre, et ce dernier se mit en route pour Agra.

Baber, en chassant dans des plaines et des marais malsains, prit une fièvre dangereuse; il fut gravement malade, toutefois en guérit. Alors il s'occupa du siège de la forteresse de Chundery, défendue par une nombreuse garnison de Rajpoots; il investit la place. Le second jour, ces derniers prirent hardiment l'offensive, et vinrent attaquer les Mogols jusque dans leurs camps; ils furent repoussés et payèrent cher leur témérité, 6,000 d'entre eux demeurèrent sur le champ de bataille. Ceux qui échappèrent, à peine rentrés dans la forteresse, se hâtèrent d'accomplir la terrible cérémonie du jour, c'est-à-dire de massacrer leurs femmes et leurs enfants, pour les empêcher de tomber entre les mains du vainqueur. Le chef de ces Rajpoots avait été tué dans le combat. Les murailles de la forteresse tombèrent donc seules dans les mains du vainqueur. Avant tout autre soin Baber s'occupa de rele-

ver ou de réparer les mosquées abattues, ou transformées en étables et en écuries par les Rajpoots. A cette époque, les armes du conquérant reçurent d'un autre côté un grave échec; un de ses principaux lieutenants fut défait aux environs de Kanojee, dans une action engagée sans nécessité. Baber se hâta de courir dans cette direction; il dispersa les Afghans à Raberg, atteignit les bords du Gange et jeta sur le fleuve un pont de bateaux; dès la nuit suivante, son avant-garde sous les ordres de Chean-Timoor-Sultan, passa le fleuve. L'ennemi, qui se trouvait en position de l'autre côté, opéra sa retraite après une faible résistance; Chean-Timoor le poursuivit, s'empara de la plus grande partie de ses bagages, et fit un grand nombre de prisonniers. Baber, passionné pour la chasse, s'y livra alors en toute sécurité sur les bords du fleuve. Il retourna peu après à Agra par la route de Gwalior.

Le conquérant, comme tous ceux de sa race à cette époque, réunissait en lui une singulier mélange d'emportements guerriers, de licence de mœurs, de superstitions religieuses et de raffinement, de subtilité d'esprit. Sous la date du 7 septembre 1530, il écrivait dans son journal : « Le 23 de suffur de cette année je me trouvai indisposé; ce ne fut qu'avec difficulté que je pus demeurer dans la mosquée pendant les prières du vendredi. Le dimanche j'eus un fort accès de fièvre. Ce fut alors que je commençai à mettre en vers les ouvrages de Kwaja-Abdool-Ahrar, et il me vint dans l'idée que

si je parvenais à plaire à ce saint homme, il me serait possible de guérir de ma maladie par son intercession. Cela arriva effectivement. Peu après, les symptômes d'épilepsie qui s'étaient manifestés en moi disparurent, et je guéris complètement. Le mètre que j'employai est celui de Remul-Moosudus-Mujnow, le même que celui dont s'est servi Mowlana-Jamy pour écrire son poëme de *Saboosha*. A cette époque de ma vie j'avais de fréquents accès de fièvre, dont chacun me tenait rarement moins d'un mois ou six semaines; mais celui-là ne dura pas quinze jours.» Baber ajoute qu'il fit rendre des actions de grâces publiques au ciel sur le retour de sa santé, et ordonna de nombreuses réjouissances publiques; il fit de magnifiques présents à ses courtisans, ainsi qu'aux ambassadeurs étrangers; enfin il distribua de fortes sommes d'argent, afin, dit-il, que le cœur des pauvres pût se réjouir. A cette époque, deux poètes célèbres lui étant présentés, il les combla de présents et les retint à sa cour. A la fin de cette année, Mahmoud, fils de Secunder-Lody, un des membres de l'ancienne famille impériale, s'empara de la province de Bahar; une partie de la province de Multan se révolta. Baber marcha tout aussitôt contre Bahar, mais s'arrêta à Kurra; de là, il détacha de son corps d'armée principal un de ses lieutenants qui chassa Mahmoud-Lody de la province. Peu de mois après, les Afghans du voisinage rassemblèrent de nouvelles troupes et marchèrent sur le Gange; un autre lieu-

tenant de Baber, Askurry-Mirza, se porta aussitôt, par son ordre, à un gué célèbre nommé Budry, où les Afghans devaient suivant toute probabilité tenter le passage du fleuve. L'empereur suivit bientôt de sa personne. Dès qu'il eut atteint les bords du fleuve, il rassembla des bateaux pour en construire un pont; mais Cheen-Timoor-Sultan, ce chef si hardi, le principal auteur de la victoire de la Byana, à la tête d'un parti de 80 chevaux, gagna à la hâte la rive opposée. Se laissant aller à l'impétuosité de son caractère, il assaillit tout aussitôt l'ennemi. Askurry-Mirza, qui avait, de son côté, passé heureusement le fleuve à un autre endroit, attaqua au même moment les Afghans en queue, et jeta le désordre dans leurs rangs; ils prirent la fuite. L'empereur, laissant à deux de ses lieutenants le soin de continuer la guerre, retourna alors à Agra où il fut rejoint peu après par son fils Humayoon. Les Afghans toujours aidés des Indous, alors unis à leurs anciens conquérants contre les nouveaux, continuèrent de se révolter fréquemment dans les diverses provinces de l'empire: l'absence ou la faiblesse d'un gouverneur mogol leur fournissait des occasions dont ils manquaient rarement de profiter. Au milieu de tous ces soucis, suites nécessaires d'une domination récente et mal affermie, Baber tomba malade au commencement de l'année 1530; malgré les secours de la médecine, la maladie fit des progrès rapides. Il se décida alors à rappeler Humayoon, en ce moment occupé du siège de Kalungur, et le désigna

pour son successeur. D'après sa volonté, son corps fut porté à Caboul et enseveli dans un tombeau qu'il s'était fait construire depuis longues années.

Monté sur le trône à l'âge de douze ans, Baber en régna trente-huit. Ce fondateur de la dynastie mogole, à plusieurs défauts qui tenaient de sa race et de son époque, mêlait un grand nombre de belles et nobles qualités. L'amour de la vengeance et la cruauté lui étaient étrangers; il pardonna si souvent la trahison, que ses contemporains ont dit de lui, qu'il semblait s'être fait cette règle de conduite de rendre le bien pour le mal. Il désarmait à force de magnanimité la malignité de ses ennemis. Beaucoup de ces derniers devinrent ses admirateurs et ses plus dévoués serviteurs. Sa générosité touchait à la prodigalité. Appartenant à la secte des sunites, il est sans exemple qu'il ait jamais manqué à l'accomplissement de ses dévotions journalières. Parmi ses contemporains il avait peu de rivaux dans l'art d'écrire en prose ou en vers; il aimait passionnément la musique; il écrivit sa propre vie avec un art de style que ses compatriotes admirèrent, et, ce qui est plus rare encore, avec une véracité dont le plus grand nombre d'entre eux s'empressèrent de porter témoignage. Il était beau, de manières prévenantes, affables, doué d'un esprit de justice dont l'exemple suivant parut merveilleux à ses contemporains. A l'époque où il régnait sur le Fergana, le propriétaire d'une riche caravane fut tué par la foudre en passant sur son propre territoire. Baber fit

soigneusement rassembler toutes les marchandises, envoya prévenir de ce malheur les héritiers du défunt, et les fit convier à venir chercher leur propriété. Ils arrivèrent à sa cour au bout de deux ans, trouvèrent encore intactes les marchandises qu'on leur restitua immédiatement. Malgré toutes ses dépenses à cette occasion, Baber ne voulut recevoir d'eux aucun dédommagement. L'étonnement et l'admiration de ses contemporains, grandes à ce sujet, nous peignent à la fois et le propre caractère de Baber et celui de cette époque. Ses mœurs étaient fort licencieuses, mais il savait d'ailleurs mêler à ses plaisirs quelque chose d'élégant, de poétique. Parfois, une immense fontaine située au milieu de ses jardins, par ses ordres se remplissait de vin qu'elle faisait jaillir à grands flots. Du milieu de la fontaine s'élevait une colonne sur laquelle se trouvaient gravés des vers de sa composition, dont le sens était : « Qu'on me donne du bon vin et de belles filles, et je renonce à tous les autres plaisirs. Sachez en jouir, Baber, pendant qu'il en est temps encore; quand la jeunesse est passée, c'est pour ne plus revenir. » Assis dans le voisinage, tout en devisant de guerre, d'amour et de poésie avec ses courtisans, Baber se plaisait à leur faire lire cette inscription.

Humayoon lui succéda. A peine était-il monté sur le trône, que son frère Kamram-Mirza forma le dessein de se rendre maître du Punjaub; il faisait déjà ses dispositions pour s'en emparer.

Mais Humayoon voulait avant tout éviter une guerre avec son frère, il se hâta de lui conférer le gouvernement de toutes les contrées comprises entre l'Indus et la Perse, à la seule condition d'une sorte de dépendance purement nominale. La nature avait fait d'Humayoon un prince d'habitudes paisibles, de mœurs pacifiques; la destinée ne lui en réservait pas moins une vie guerrière et agitée. Le joug de la conquête s'était appesanti depuis trop peu de temps sur les Afghans pour qu'ils s'y fussent déjà accoutumés. Leurs fréquentes révoltes remplirent de trouble les dix années qui suivirent l'élévation au trône du second empereur mogol. Mahmoud, un prince de l'ancienne dynastie, proclamé par quelques omrahs puissants, ralluma la guerre dans les provinces de l'est. Bâhadur, roi de Guzerate, se trouva poussé aux hostilités pour se venger de la protection accordée par l'empereur au rajah de Chitore; promptement vaincu, il perdit le royaume de Guzerate. Mais à cette époque, une autre insurrection qui devait avoir des suites plus sérieuses, éclatait au Bengale, excitée par Sheer-Khan, gouverneur de la province. Humayoon se hâta de se porter de ce côté. Le roi de Guzerate profitant de cette absence, recouvra une partie des provinces qu'il avait récemment perdues. Encouragé par ces circonstances désastreuses, Kamiran, frère d'Humayoon, quitta Lahore à la tête de 10,000 chevaux et marcha sur Delhi; Hindul-Mirza, l'autre frère d'Humayoon, se joignit aux rebelles. Bientôt cependant

la jalousie ne tarda pas à se mettre entre les deux frères, car tous deux aspiraient au même but; ils se séparèrent. L'un d'eux, Hindul-Mirza, se fit proclamer empereur à Agra, en 1538. Humayoon s'efforçait vainement de leur faire comprendre que ces dissensions intestines ne pouvaient manquer d'entraîner la ruine de leur maison; il les exhortait à joindre leurs forces aux siennes pour achever de détruire l'ennemi commun, les Afghans. Il leur offrait de procéder ensuite à un partage de l'empire à l'amiable entre eux trois. Ces arguments n'eurent aucun poids sur leur esprit : chacun d'eux se flattait de pouvoir vaincre à son tour Sheer-Khan, si celui-ci demeurerait vainqueur de Humayoon; il ne doutait pas de triompher ensuite de son rival avec la même facilité.

Sheer-Khan sut profiter habilement de ces dissensions : il appartenait à une des plus nobles familles de la tribu de Soor. Dans les premiers temps de sa vie, il s'appela Fureed; mais à une chasse il lui arriva d'abattre d'un seul coup de sabre la tête d'un lion, et il fut salué sur le lieu même, et en honneur de cet exploit, du surnom de Sheer-Khan; surnom significatif voulant dire *le chevalier* ou *le seigneur du lion*. Dès sa jeunesse, il se montra impatient de la domination mogole, préoccupé des moyens de la renverser. Se trouvant un jour dans le camp de Baber, après avoir attentivement observé les conquérants, et le relâchement de discipline qui s'introduisait parmi eux, il dit devant

quelques uns de ses amis : « Ce ne serait pas chose difficile de chasser les Mogols de l'Indostan. Le roi, continua-t-il, s'occupe peu d'affaires, abandonne tout à ses ministres; ceux-ci sont corrompus et pensent plus à leurs propres intérêts qu'à ceux du roi. Ainsi, si les Afghans, maintenant divisés, voulaient se réunir, l'entreprise ne serait pas difficile, et je me croirais moi-même fort en état de l'accomplir, quelque étrange que la chose pût paraître maintenant. » La hardiesse de ces propos, par leur contraste avec l'humilité de la fortune actuelle de Sheer-Khan, provoquait de bruyantes railleries de la part de ses amis. Peu de jours après, assis à la table de Baber, il arrive qu'un quartier de mouton se trouve devant lui qui n'avait qu'une cuillère à sa portée. Il demande un couteau; les gens de service tardent à lui obéir, alors il tire son poignard et coupe un morceau de viande dans lequel il se met à mordre à belles dents; l'effet produit sur ses voisins, les uns égayés, les autres choqués par ce manque de cérémonie, ne paraissant le troubler en rien. Baber, qui pendant ce temps ne l'avait pas perdu de vue, dit à un de ses grands officiers : « Voilà un Afghan qui ne se laisse pas embarrasser par des bagatelles; il est à craindre qu'il ne devienne un homme dangereux. » Ce propos fut rapporté à Sheer-Khan, qui, craignant d'avoir attiré par trop l'attention du roi, se hâta de s'éloigner dès la nuit suivante.

Après diverses vicissitudes, Sheer-Khan devint

gouverneur de Bahar, puis de Bengale, dont il usurpa la vice-royauté. De ce moment ces provinces importantes ne cessèrent presque jamais d'être en insurrection contre l'empereur. La haine de l'Afghan contre les nouveaux conquérants de l'Inde, n'avait fait que croître avec le temps. En ce moment il sut profiter de ces dissensions de la famille impériale dont nous venons de parler. Campé dans le voisinage de l'empereur, non loin d'Agra, il eut l'art de nouer des négociations avec lui; un savant derviche, allant d'un camp à l'autre, leur servit d'intermédiaire. Comme Sheer-Khan ne demandait que ce qu'il possédait déjà, c'est-à-dire la souveraineté de Bahar et de Bengale, qu'il consentait même à les tenir nominalelement du roi et à payer un insignifiant tribut, Humayoon ne pouvait manquer d'accepter ces propositions; de mutuels serments les ratifièrent. Avec une confiance qui lui fait honneur, Humayoon bannit dès lors de son esprit tout soupçon, toute défiance; il laissa de fréquentes communications s'établir entre les deux camps. Or ce que s'était proposé l'Afghan rusé, c'était seulement d'endormir la prudence de son rival; lorsqu'il crut avoir atteint ce but, à la tête d'une troupe d'élite, il surprit le camp impérial alors sur les bords du Gange. Un pont de bateaux, que les Mogols préparaient en ce moment n'était point achevé, il ne leur restait de moyens d'échapper que celui de traverser la rivière à la nage : les bateaux avaient été soigneusement enlevés dans tous les en-

virent par les Afghans. En tentant ce moyen de salut, 8,000 Mogols et un nombre d'Indous plus considérable se noyèrent dans le fleuve; un petit nombre seulement atteignit la rive opposée. Humayoon dut la vie à un porteur d'eau qui, nageant à ses côtés, lui aida à résister au courant. Sa reconnaissance fut proportionnée au service : en arrivant à Agra, il plaça son sauveur sur le trône, et l'y laissa disposer à son profit ou à celui de sa famille et de ses amis, pendant une demi-journée, du pouvoir royal. Les deux frères du roi, voyant les Afghans l'emporter en tous lieux, comprirent enfin le danger et la folie de leur conduite passée. Le plus grand nombre des gouverneurs et vice-rois des provinces furent, les uns après les autres, chassés par des révoltes d'Afghans; ils accoururent à Agra. Humayoon et ses frères, qui s'y trouvaient, purent délibérer sur leur situation; alors même ils ne purent pas s'entendre.

Sheer-Khan, après le grand coup qu'il venait de frapper, demeura quelque temps en repos; après cela il s'avança lentement, en s'assurant au fur et à mesure des territoires qu'il traversait. Humayoon, rassemblant toutes ses forces, envoya un corps considérable à la rencontre de l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent à Kalpy, un combat sanglant s'ensuivit, et la victoire se déclara en faveur des Mogols. Le roi, qui se trouvait dans ce moment à la tête de 100,000 chevaux, alla prendre position auprès de Kanojee, où campait Sheer-

Khan. Ce dernier n'avait que 50,000 hommes ; mais dans l'armée d'Humayoon se trouvaient quelques Afghans, un certain nombre de partisans de leur ancien gouvernement. Ils rejoignirent en grand nombre Sheer-Khan. Cet exemple fut suivi ; l'empereur, dont la fortune semblait désespérée, se vit en un moment abandonné par la presque totalité de ses partisans. Les pluies étant survenues, il se trouva dans l'obligation d'abandonner son camp ; pendant l'exécution de ce mouvement, il fut attaqué par Sheer-Khan, et la fortune lui fut encore contraire, ce qui l'obligea de se réfugier de nouveau à Agra. Forcé bientôt d'en sortir, il erra quelque temps çà et là d'une province à l'autre. Trahi une dernière fois par le gouverneur de Maldew, qui se proposait de le livrer à ses ennemis, il prit le parti de se diriger vers la Perse. Accompagné d'un petit nombre de serviteurs fidèles, il traversa un désert de sable où grand nombre de ses compagnons devinrent fous de soif. Après beaucoup d'autres cruelles aventures, il arriva enfin à la cour du shah. Pendant la fuite d'Humayoon, pendant que le chef de la dynastie mogole se trouvait réduit à de si pénibles extrémités, naquit Ackbar, sous lequel cet empire devait monter à l'apogée de sa splendeur.

Sheer-Khan, immédiatement après sa victoire, prit le titre impérial de shah (1540). Il s'occupa de réduire à l'obéissance les provinces de l'empire ; et bientôt son autorité fut reconnue des bords de l'Indus à la baie du Bengale ; domination plus étendue.

due que n'en avait possédé depuis bien des siècles aucun prince de l'Inde. Le siège de la forteresse de Kalungur lui procura une fin digne de sa vie guerrière et aventureuse. Les approches étaient terminées, les batteries de brèche élevées, les mines creusées, un assaut général ordonné; en ce moment une bombe tirée par les assiégeants éclata dans le mortier et arriva qu'un de ses débris vint à tomber sur un magasin à poudre qui se trouvait dans le voisinage; Sheer-Khan et plusieurs officiers furent blessés, on les emporta loin de la batterie. Blessé mortellement, respirant à peine, Sheer-Khan ordonna de continuer l'attaque; lui-même ne cessa de la diriger par ses ordres jusqu'au moment où la place fut enfin rendue; alors il s'écria d'une voix tonnante : « Louange à Dieu ! gloire au Tout-Puissant ! » Il expira aussitôt. Il avait passé cinq années sur le trône de l'Indostan; ce court espace de temps lui suffit pour élever une grande quantité de monuments publics, pour établir et faire régner le bon ordre dans tout l'empire. Suivant un historien persan, la vigilance de la police était telle sous son règne, que voyageurs et marchands, déposant leurs bagages et leurs marchandises à côté de la route, s'en allaient dormir paisiblement dans le voisinage. L'inquiétude de se trouver dépouillés au réveil n'existait plus pour eux depuis l'avènement au trône de Sheer-Khan.

Deux de ses fils se disputèrent le trône; le plus jeune l'ayant emporté se fit proclamer sous

le nom de Selim. Le temps n'avait point encore affermi le pouvoir de la nouvelle dynastie ; les gouverneurs de provinces , ou du moins tous ceux qui se croyaient assez force pour le tenter , se déclarèrent indépendants ; le désordre et l'anarchie se disputaient l'empire. Selim, en mourant, laissa un fils pour lui succéder , mais seulement âgé de douze ans : l'enfant fut assassiné dans les bras de sa mère par un neveu du dernier empereur. Celui-ci monta sur le trône sous le nom de Mahomet ; attaqué bientôt lui-même par son frère Ibrahim , il fut forcé de s'enfuir dans les provinces orientales. Alors un autre neveu de Sheer-Khan , Secunder-Shah , fit ses dispositions pour attaquer lui-même Agra ; Ibrahim qui s'avança précipitamment à sa rencontre fut défait et obligé de s'enfuir à Orissa. On vit alors jusqu'à trois empereurs à la fois, tous trois appartenant à la famille de Sheer-Khan , et se disputant le trône nouvellement reconquis. Au milieu de ce désordre, un cri proféré dans une sédition s'établit parmi les nobles afghans comme une maxime du droit public ; c'était : « Que l'empire appartenait à la plus longue épée. » Cependant l'empire récemment recouvré par les Afghans était loin de n'avoir plus rien à craindre pour sa durée.

Les Mogols expulsés s'occupaient en ce moment des préparatifs d'une nouvelle entreprise. Instruit de ce danger, convaincu de l'imminence du péril, Secunder-Shah , qui après tous ces troubles monta sur le trône , comprit la nécessité de faire cesser les

dissensions intérieures. Les fêtes de son couronnement en 1554, appela auprès de lui les principaux chefs des Afghans ; l'assemblée se trouvant complète, il leur parla en ces termes : « Je ne m'estime pas moi-même plus que le moindre d'entre vous ; ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le bien public, et je ne réclame aucune supériorité. Beloli a rendu la tribu de Lody puissante et glorieuse ; Sheer a de même illustré la tribu de Soor ; et voilà que maintenant Humayoon , le Mogol , héritier des conquêtes de son père , épèle l'occasion de notre ruine et de rétablir son gouvernement. Si vous voulez agir avec franchise, mettez de côté vos dissensions intestines ; nous sommes encore à même de conserver l'empire. Si vous me jugez incapable de vous commander, choisissez parmi vous une meilleure tête et un bras plus fort, je serai le premier à lui jurer obéissance et fidélité ; je le soutiendrai de toutes mes forces , je serai fier de contribuer à conserver le royaume dans les mains de ces Afghans qui l'ont défendu par leur bravoure pendant tant et tant d'années. » Ces nobles paroles trouvèrent un écho dans le cœur de chacun des auditeurs ; ils répondirent d'une voix unanime : « Nous vous reconnaissons comme notre légitime souverain , vous le neveu de Sheer-Shah notre empereur. » Secunder fit aussitôt apporter un Koran ; chacun des chefs jura sur ce livre d'être fidèle à l'empereur et de maintenir la concorde intérieure. Le grand danger qui menaçait la domination des Afghans, nouvellement établie , rendait

une semblable résolution aussi nécessaire qu'elle fut et devait être peu durable.

A travers toutes les vicissitudes de fortune que nous avons racontées, Humayoon était parvenu à gagner la Perse. Tamasp, fils d'Ismaël, le second des Sophis, occupait alors le trône; il régnait des rives de l'Euphrate aux frontières les plus éloignées de la Tranxoxiane. Les gouverneurs des provinces où arriva successivement Humayoon le reçurent avec distinction; Tamasp le fit inviter à se rendre auprès de lui et le fugitif se rendit avec empressement à l'invitation. Un jour Shah-Tamasp, dans une conversation avec Humayoon, lui demanda comment ses ennemis, d'abord si faibles, était devenus tout-à-coup si puissants; celui-ci répondit : « Par l'inimitié de mes frères. » Le shah répliqua : « Votre manière de traiter vos frères n'est pas celle que nous enseigne l'expérience. » A la fin du repas, car c'était à table que se tenait cette conversation, Beiram-Mirza, frère de Tamasp, s'approcha de celui-ci avec une aiguière et un bassin à laver les mains; Tamasp s'en servit, et, reprenant son discours, dit à Humayoon qui se trouvait de son côté : « Voilà la manière dont vous auriez dû en agir avec vos frères. » Humayoon, conviction, ou courtoisie, se hâta de se ranger à l'avis du shah. D'abord ce dernier s'était senti disposé à aider le monarque fugitif à remonter sur le trône de l'Indostan; mais depuis la scène du bassin, depuis l'approbation donnée par Humayoon à

la doctrine du shah sur les traitements à faire essuyer aux frères de souverains, Beiram-Mirza était devenu son ennemi : il dissuada le shah de lui prêter assistance. Il s'efforçait et avec succès de faire comprendre à celui-ci le danger pour les souverains de la Perse d'avoir pour voisin, sur le trône de l'Indostan, un roi de la maison de Timour. Tamasp, se laissa persuader ; le crédit du Mogol alla baissant de jour en jour ; sa situation devint si pénible qu'il eut à craindre pour sa vie ou sa liberté.

Humayoon, malgré ces circonstances défavorables, ne dut pas renoncer à tout espoir. La sœur du Shah et quelques uns de ses plus intimes conseillers s'intéressaient à son sort. La princesse, dans une pièce de vers de sa composition, eut l'adresse d'introduire le nom du fugitif, tout en exaltant sa dévotion à Aly. Shah-Tamasp appartenait à une secte qui diffère des sunites dans les préceptes desquels Humayoon avait été élevé, et conçut aussitôt l'idée de convertir celui-ci. Il dit à sa sœur que dans le cas où Humayoon se déciderait à embrasser ses propres doctrines religieuses et à les répandre dans l'Inde, il l'aiderait à reconquérir l'empire. La princesse communiqua ce propos à Humayoon, qui se hâta de l'assurer qu'au fond il s'était toujours senti fort bien disposé pour cette secte ; c'était même, ajoutait-il, là la véritable cause de l'animosité que n'avaient cessé de lui montrer ses frères. Dès ce moment, Tamasp mit autant de zèle à aider Humayoon qu'il s'y était senti peu

disposé récemment. Un corps de 10,000 cavaliers fut mis sous ses ordres, avec lequel il commença ses opérations sur Caboul et Candahar. Après une lutte de plusieurs années et des chances diverses, il demeura maître des deux provinces. Kamram, ce frère qui le premier l'avait trahi, le fut lui-même par le commandant d'une place où il s'était réfugié et fut livré à Humayoon. Les chefs mogols opinèrent unanimement pour qu'il fût mis à mort, comme le seul moyen de prévenir la guerre civile dans l'avenir; Humayoon leur résista, et se contenta de faire aveugler le prisonnier. Peu de jours après l'exécution de la sentence, il se rendit auprès de Kamram; à son approche, celui-ci se leva, fit quelques pas mal assurés vers son frère, et dit : « Gloire au roi, de ce qu'il a daigné visiter l'infortune ! » Kamram obtint, peu après, la permission de se rendre en pèlerinage à la Mecque, où il mourut au bout de trois ans.

Maître du Caboul et du Candahar, Humayoon hésitait à entreprendre la conquête du reste de l'empire. A la mort de Selim-Shah, de nombreuses lettres de Delhi l'invitaient pourtant à marcher sur sa capitale : les diverses tribus des Afghans se trouvant en guerre les unes avec les autres, l'occasion était favorable; mais Humayoon, dépourvu d'argent suffisant pour lever et entretenir une armée, n'osait commencer cette entreprise. Cependant le hasard l'y décida. Pendant une chasse, un de ses conseillers, de ceux qui voulaient l'expédition,

lui donna l'idée d'interroger le sort à ce sujet; il lui proposa même un moyen de divination. Ce moyen consistait à envoyer trois messagers demander les noms des trois premières personnes qu'ils rencontreraient; Humayoon aurait alors à se décider suivant la signification de ces noms. Superstitieux comme tous les Orientaux, ce dernier se plut à cette idée; il envoya en avant trois cavaliers chargés de cette commission. Tous trois revinrent en se suivant de près; le premier avait rencontré un homme qui s'appelait Dowlut (empire); le second, un homme appelé Moorad (bonne fortune); le troisième, un homme appelé Saadut (l'objet du désir). Cet heureux pronostic combla Humayoon de joie; et, bien qu'il ne pût rassembler et payer plus de 15,000 hommes, il se décida à entreprendre l'expédition.

Humayoon quitta Caboul dans le mois de décembre 1554. Un corps d'armée considérable au moins par rapport à la faiblesse de son armée le devançait, sous les ordres d'un de ses lieutenants nommé Beiram-Khan. Il entra sans coup férir à Lahore. Alarmé de ce succès des Mogols, Secunder-Shah se hâta d'envoyer à leur rencontre 30 à 40,000 chevaux. Cette armée campa bientôt sur la Suttledje, dans les environs de la ville de Machywazza. Beiram-Khan, avec l'avant-garde mogole, se trouvait en face, et de l'autre côté de la rivière; il était résolu de tenter une action, malgré l'infériorité numérique de ses forces. L'imprudence des Afghans

lui en fournit l'occasion. Comme le froid était extrême, ils avaient allumé d'immenses bûchers dans leur camp : cela permit à un détachement des troupes de Beiram de passer la rivière de nuit, et d'arriver jusque dans le voisinage du camp sans avoir été aperçu ; les Mogols lancèrent alors sur les Afghans, amoncelés autour des feux, une pluie de flèches qui les mit en désordre. Au lieu d'éteindre leurs feux, ceux-ci, manquant de présence d'esprit, y jetèrent au contraire du bois, ce qui acheva de les rendre plus visibles et de leur cacher les ennemis. Le reste du corps d'armée de Beiram ayant passé la rivière pendant ce désordre, tombant sur eux de tous côtés, acheva de les mettre en déroute. Ceux-ci laissèrent grand nombre de morts sur le champ de bataille, perdirent une grande partie de leurs chevaux, de plus tous leurs bagages et tous leurs éléphants. Beiram prit position à Machywazza, mais dispersa dans tous les sens des détachements qui parcoururent tout le pays et se montrèrent jusqu'aux portes de Delhi.

A la nouvelle de ce combat, Secunder-Shah se hâta de rassembler ses principaux officiers : il en exigea un nouveau serment de fidélité. A la tête de 80,000 chevaux, d'une artillerie considérable, d'une multitude d'éléphants, il se mit en marche vers le Punjaub. Beiram-Khan avança jusqu'à la forteresse de Nowshara, qu'il mit en état de soutenir un siège. Secunder-Shah prit aussitôt position devant la place : Humayoon se hâta d'arriver, et

les deux armées furent en présence. Alors, un matin où Ackbar visitait les avant-postes, les Afghans firent sortir toutes leurs forces du camp et offrirent la bataille; le défi fut accepté, et, le 18 1555, s'engagea le combat où devait se décider le sort de l'empire. Humayoon fit attaquer la droite de l'ennemi; elle fut aussitôt brisée; les Afghans, qui depuis long-temps voyaient la fortune leur échapper, avant de combattre étaient à demi vaincus. La confusion se mit parmi eux; Secunder-Shah s'enfuit dans les montagnes. Peu de jours après, Delhi et Agra furent capturées sans avoir essayé de résistance. Le mois suivant, Humayoon fit une entrée triomphale dans Delhi, et à compter de ce moment l'empire appartient pour toujours à la maison de Timour. Secunder-Shah avait rallié quelques forces malgré sa défaite; mais comme le danger n'était point sérieux, Humayoon demeura à Delhi, et se contenta d'envoyer contre lui son fils Ackbar, sous la direction de Beiram-Kkan.

Humayoon ne jouit pas long-temps de ces faveurs de la fortune : six mois s'étaient à peine écoulés depuis sa restauration, lorsqu'il mourut d'une chute sur un escalier de marbre. Il était âgé de cinquante et un ans, en avait régné vingt-cinq, tant dans le Caboul que sur le trône de l'Indostan. C'était un prince brave et magnifique à un haut degré; on vantait aussi son extrême régularité dans l'accomplissement de ses devoirs religieux et de ses ablutions. D'après les historiens il ne lui arriva jamais

de prononcer le nom de Dieu quand par hasard il se trouvait avoir négligé de s'acquitter de ces dernières cérémonies. On raconte à ce sujet qu'ayant eu occasion d'appeler un certain Meer-Abdool-Hye, dont le nom veut dire esclave de Dieu, il s'arrêta après avoir prononcé les syllabes *esclave de*, se souvenant qu'il avait négligé de prendre un bain le matin. Comme tous ceux de sa race, car c'est un trait particulier à la maison de Timour, Humayoon mêlait la culture des lettres aux travaux de la guerre; il se plaisait avec les poètes et les lettrés. Livré lui-même à la culture de la géographie et de l'astronomie, il écrivit plusieurs dissertations sur ces sciences. En honneur de son goût pour les études astronomiques, il fit construire sept palais dédiés aux sept planètes : les peintures, les décorations des appartements intérieurs, même les vêtements des gens de service de chacun d'eux étaient formés de signes, de symboles, d'emblèmes de la planète à laquelle il était consacré ; et Humayoon donnait tour à tour audience dans l'un ou l'autre selon le jour de la semaine. Il a laissé l'histoire de sa vie, et grand nombre de poèmes ; on en remarque parmi celles-ci de consacrées aux délices de l'opium.

Ackbar, fils d'Humayoon, monta sur le trône. A peine âgé de quatorze ans, mais nourri dans l'adversité, il jouissait d'une grande vigueur de corps et d'une précoce énergie d'esprit. Déjà nous avons raconté sa naissance, pendant la fuite de son père

à travers le désert ; on était alors auprès d'Ameer-côt ; Humayoon se rendit de là dans le Candahar, où il espérait trouver quelques secours ; il fut attaqué, au contraire, par le gouverneur de la province et obligé de fuir, laissant derrière lui sa femme et son fils. Ackbar et sa mère tombèrent entre les mains de ce gouverneur, qui se hâta de les envoyer tous deux à Kamran. Au début de son entreprise sur l'Indostan, Humayoon s'étant emparé du Caboul, ne tarda pas à les reprendre. Prenant dans ses bras Ackbar, alors âgé de quatre ans, il lui dit : « Des frères envieux jetèrent Joseph dans un puits ; la providence l'en tira pour l'élever à l'apogée de la gloire ; il en sera de même de toi, ô mon Ackbar ! » Une autre fois, les vicissitudes de la guerre firent tomber de nouveau ce dernier entre les mains de son oncle. Humayoon se hâta d'aller mettre le siège devant Caboul, où Kamran s'était retiré ; alors Ackbar, attaché à un poteau, fut exposé sur les remparts ; mais Humayoon trouva moyen de faire publier dans la ville que s'il tombait un cheveu de la tête de l'enfant, les habitants de Caboul seraient passés au fil de l'épée et la ville détruite de fond en comble. Kamran, craignant un soulèvement de la population s'il persistait dans son barbare procédé, fit retirer Ackbar du poteau fatal. Après tant de vicissitudes, la destinée semble d'ailleurs avoir voulu réaliser, à compter de ce moment, les prophéties de Humayoon.

Les circonstances étaient critiques : Secunder-

avait rallié une partie de ses forces et trouvé un refuge auprès du rajah de Nayracote ; autour de lui arrivaient incessamment un grand nombre de ses partisans. D'un autre côté, un Afghan nommé Hemoo, ancien visir de Mahomet-Shah-Shoor, avait retenu sous sa domination une partie des provinces de l'est ; il se préparait à disputer l'empire à Ackbar ; déjà il s'était emparé d'Agra et de Delhi, et contraint les Mogols à passer la Sutledje, puis à concentrer leurs propres forces aux environs de Lahore. Effrayé de sa propre jeunesse et des dangers qui le menaçaient, Ackbar conféra à Beiram, le principal des omrahs au service de Humayoon, le titre de khan-baba, qui signifie littéralement *père*, et qui, dans la circonstance actuelle, signifiait en outre régent du royaume. Le jeune prince, en présence de toute sa cour, assura Beiram de son désir de s'en rapporter, pour la conduite des affaires, uniquement à la sagesse et à la prudence de ce dernier ; il s'engagea solennellement à fermer à tout jamais l'oreille à la calomnie. De son côté, Beiram jura par l'âme de Humayoon, par la tête de son propre fils, de demeurer toujours fidèle au jeune empereur. Un conseil de guerre fut aussitôt convoqué, pour délibérer sur la crise qui menaçait. Hemoo comptait plus de 100,000 chevaux, l'armée impériale à peine 20,000. La majorité du conseil opina pour une retraite sur Caboul, Beiram combattit cet avis : l'empereur devait, selon lui, marcher à l'ennemi sans différer, et livrer immédiate-

ment bataille; Ackbar se joignit à l'avis de son ministre, et cette ardeur du jeune prince acheva de décider la question. On résolut de commencer immédiatement les hostilités; un des principaux officiers mogols se dirigea contre Secunder-Shah, tandis que l'empereur se prépara à marcher contre Hemoo.

Hemoo, de son côté, avait fait toutes ses dispositions pour rencontrer l'armée impériale. Les deux armées se trouvèrent en présence auprès du village de Paniput; et le 5 novembre 1556 l'action s'engagea. Hemoo poussa d'abord en avant ses éléphants, avec lesquels il se flattait de jeter le désordre et l'effroi dans la cavalerie ennemie; les Mogols étaient, en effet, peu habitués à combattre ces animaux; toutefois, loin de s'en effrayer, ils les attaquèrent délibérément. Ceux-ci, percés à la trompe par des flèches, des lances, des javelines, devinrent furieux, cessèrent d'écouter leurs conducteurs, et s'enfuirent à travers les rangs des Afghans. Monté lui-même sur un éléphant d'une taille gigantesque, Hemoo continua de combattre avec une grande bravoure. A la tête de 4,000 chevaux, il pénétra jusqu'au centre de l'armée mogole; mais atteint d'une flèche à l'œil, un moment surmonté par la douleur, il se laissa tomber. Revenu à lui, il arracha courageusement la flèche et l'œil, et rallia ses troupes. A l'aide d'un corps d'élite peu nombreux, entouré de toutes parts, il s'efforçait de se frayer un chemin à travers ses en-

nemis. Alors le conducteur de son éléphant, voyant ou croyant voir venir un coup mortel, s'écrie qu'il se rend ; il s'offre à conduire l'éléphant partout où l'on voudra. Hemoo est ainsi fait prisonnier à la fin du combat. Presque expirant, épuisé par la souffrance et le sang qu'il a perdu, il est amené en présence d'Ackbar. Beiram, s'adressant au jeune empereur et lui montrant le captif, lui dit : « Tuez de vos propres mains ce dangereux rebelle, et vous aurez fait une action méritoire. » Ackbar, pour obéir à l'avis de son ministre, tira son épée ; mais, après avoir légèrement touché la tête du captif, se mit à fondre en larmes. Le ministre inflexible condamna d'un regard sévère ce mouvement de compassion, puis, d'un seul coup de son sabre, fit rouler la tête d'Hemoo aux pieds du jeune empereur. 1,500 éléphants tombèrent dans les mains de l'armée impériale, et Ackbar entra aussitôt dans Delhi sans rencontrer d'autre opposition. Dans la même année, malgré cette victoire, une armée persane fit une invasion dans la province de Candahar ; elle en demeura maîtresse pendant quelque temps. Secunder s'avança dans les provinces occidentales, et à son approche le gouverneur de Lahore prit la fuite ; mais Ackbar marcha tout aussitôt contre ce nouvel ennemi. Assiégé dans la forteresse de Mankote, Secunder se vit obligé de rendre la place et de renoncer à toutes ses prétentions au trône. Il obtint en retour la faculté de se retirer au Bengale, et Ackbar retourna à Lahore.

La bonne harmonie ne pouvait subsister longtemps entre l'empereur et le ministre tout-puissant qui l'avait si bien servi. Les prétentions impérieuses du ministre, le caractère altier et dominateur d'Ackbar, ne devaient pas tarder à produire entre ces deux hommes du mécontentement, de la défiance, de la jalousie. Or, avec ces dispositions d'esprit, les moindres incidents et les plus inattendus ne pouvaient manquer d'avoir de sérieuses conséquences. L'accident qui détermina la rupture est ainsi raconté par l'historien d'Ackbar, Abdul-Fazil : « Un jour, pendant que le roi se trouvait à Agra, un de ses éléphants étant en chaleur attaqua et tua un des éléphants de Beiram-Khan ; celui-ci, dans l'irritation du premier moment, fit mettre à mort le conducteur de l'éléphant impérial, sans en avoir eu l'autorisation de l'empereur. Ackbar fut violemment irrité, et d'autant plus qu'il paraissait que le conducteur n'était pas à blâmer, car il avait perdu tout pouvoir sur l'animal. Peu de jours après, Beiram-Khan se promenait en bateau sur la rivière, un des éléphants de l'empereur, que l'on avait mené à l'eau, se précipita sur le bateau et fut au moment de le renverser, malgré les efforts de son conducteur. Le ministre, naturellement soupçonneux, vit dans ces accidents l'indice d'un complot formé contre sa vie ; il sollicita de l'empereur la punition du conducteur de l'éléphant. Ackbar, avec l'intention de satisfaire le régent et d'éloigner de son esprit tout soupçon, ordonna que le conducteur lui

fut conduit, afin qu'il en agit à sa fantaisie ; le régent le fit mettre à mort. Ackbar désapprouva hautement ces deux traits de cruauté de son ministre ; il en vint à la résolution de le dépouiller de son titre de régent, mesure dont l'exécution exigeait beaucoup d'adresse et de fermeté. » Il se retira immédiatement d'Agra ; peu de jours après , il fit paraître une proclamation dans laquelle il annonçait à tout l'empire sa résolution de gouverner par lui-même ; défense était faite à tout fonctionnaire, à tout sujet de l'empire d'obéir à d'autres ordres qu'à ceux qui seraient revêtus de sa propre signature.

Plein de fermeté quand il avait servi son maître, Beiram se montra faible et irrésolu quand il fallut agir pour lui-même. Ackbar lui ayant fait donner l'avis qu'un pèlerinage à la Mecque serait utile à son salut, on le vit hésiter long-temps, tantôt se montrer disposé à obéir, tantôt vouloir se constituer un royaume de quelques unes des provinces qui ne reconnaissaient pas encore l'autorité impériale ; d'autres fois encore il formait le projet de s'emparer du Punjaub. Décidé enfin pour le parti de la résistance, il en appela aux armes. Toutefois, ne trouvant aucun appui, Beiram fut bientôt contraint de s'en remettre à la clémence de l'empereur. Ackbar se hâta de l'assurer de l'oubli du passé ; il l'invita à se rendre en sa présence. Beiram se présenta avec tous les dehors de l'humilité, et, fondant en larmes, se précipita la face contre terre. Ackbar le releva de sa propre main ,

le conduisit à la place qu'il avait si long-temps occupée à la tête des omrahs , et lui dit : « Si le noble Beiram aime une vie guerrière , il aura le gouvernement d'une province où la gloire lui sera facile à acquérir ; s'il préfère demeurer à notre cour, il n'est pas de faveur qui n'appartienne de droit au bienfaiteur, au sauveur de notre famille ; si la dévotion du noble Beiram l'engage à visiter la sainte Cité , il sera escorté et pourvu de toutes choses d'une manière conforme à sa dignité. » Beiram répondit : « Maintenant que la confiance de l'empereur s'est éloignée de moi , comment pourrais-je demeurer en sa présence ? La clémence impériale est une récompense plus que suffisante de mes premiers services ; je ne saurais espérer son oubli. Qu'il me soit donc permis de reporter mes pensées de ce monde à l'autre, et de me rendre auprès du saint tombeau. » Beiram se mit effectivement en chemin pour la Mecque, accompagné d'un grand train et magnifiquement traité aux dépens de l'empereur. Mais il n'atteignit pas le but de son voyage : un Afghan dont il avait peu auparavant tué le père dans un combat, parvint à l'approcher, sous prétexte de lui rendre ses devoirs , et le tua d'un coup de poignard.

Dans l'année 1560, Mahomet, fils du dernier shah, ayant trouvé moyen de lever 40,000 chevaux , forma le projet de recouvrer la province de Jionpoor. Les généraux d'Ackhar le vainquirent facilement avec les forces sous leur commande-

ment ; mais presumant trop de ce service , ils négligèrent de faire parvenir à l'empereur les éléphants pris sur l'ennemi , qui de droit appartiennent à la couronne. Ackbar ne pouvait souffrir une telle violation des prérogatives royales : il marcha contre les vainqueurs. A son approche , ceux-ci , effrayés des suites de leur témérité , se hâtèrent de marcher à sa rencontre ; ils lui offrirent non seulement les éléphants et tout le butin pris dans cette occasion , mais d'autres présents d'une grande valeur. Apaisé par cette soumission , l'empereur se contenta d'accepter ce qui lui revenait d'après le droit et l'usage. D'ailleurs l'empire ne cessait de s'agrandir : Hussein , gouverneur d'Ajemère , subjuguait heureusement quelques forts qui n'avaient cessé de résister dans cette contrée sauvage ; un autre lieutenant d'Ackbar , après quelques années de guerre et des chances diverses de fortune , soumettait Malwa à la domination impériale ; les Gickers , tribus indoues qui , descendant de leurs montagnes , troublaient souvent la tranquillité des provinces supérieures , étaient attaqués , repoussés , poursuivis jusque dans leurs retraites les plus cachées. Ils se virent enfin forcés de recevoir un souverain de leur propre nation , il est vrai , mais imposé par le gouvernement mogol. En 1563 , Ackbar fut sur le point de devenir victime d'un assassinat. Un esclave , qui l'accompagnait à la chasse , plaça une flèche dans son arbalète ; d'abord il la tint quelque temps en l'air , comme s'il guettait quelque oiseau au vol , puis ,

l'abaissant insensiblement, il déchargea son arme sur Ackbar, qu'il atteignit à l'épaule. Le trait avait à peine touché ce dernier que l'assassin était déjà en pièces; il ne fut extrait qu'avec beaucoup de difficulté; toutefois Ackbar ne laissa percer aucun signe d'impatience ni de douleur.

Malgré cette prospérité apparente, malgré le succès de toutes ses expéditions, Ackbar n'en avait pas moins à lutter contre des révoltes sans cesse renaissantes. Hackim, son propre frère, gouverneur de Caboul, commençait à agir en prince indépendant. Abdallah, un usbeck gouverneur de Malwa, se crut assez puissant pour songer à s'élever un trône de ses propres mains. Par ses artifices, le bruit se répandit que l'empereur avait contracté une haine générale contre tous les Tartares usbecks à son service, et qu'il méditait leur destruction. Les Tartares étaient fort nombreux, et composaient à eux seuls une partie des troupes régulières de l'empire. Les gouverneurs des deux provinces orientales, Secunder et Ibrahim, accueillirent ces bruits; Asaph, gouverneur de Corah, qui avait amassé de grandes richesses, se joignit aux rebelles; enfin Zemoun, généralissime de l'empire, et son frère Bahadur, deux chefs de grand crédit, vinrent grossir les ennemis d'Ackbar. Ce dernier ne se laissa ni étonner, ni effrayer; dans une série d'expéditions qu'il serait superflu de raconter en détail, il parvint à défaire successivement tous les rebelles. Le moment ne semblait pas éloigné où il

aurait achevé de soumettre à l'obéissance les provinces orientales, lorsqu'il apprit que Hackim, gouverneur de Caboul se portait sur Lahore. Une insurrection dans ces provinces, renommées pour le caractère guerrier de leurs habitants, devait être beaucoup plus inquiétante que parmi les populations de l'est, où les habitudes sont molles et efféminées. En conséquence, Ackbar se porta immédiatement sur Lahore ; par son activité il écrasa la rébellion dans son germe. A la même époque, les usbecks augmentèrent leur armée, étendirent leurs conquêtes ; mais Ackbar leur laissa peu de temps pour jouir de leurs avantages : il mit fin par une grande victoire aux troubles de l'est, s'empara de quelques places de Malwa, jusque là demeurées indépendantes, puis dirigea son attention sur le Guzerate. Les gouverneurs de cette province, en raison de la faiblesse des derniers empereurs de la dynastie des Afghans, avaient peu à peu cessé de leur obéir ; depuis plusieurs années déjà le Guzerate se trouvait dans un état d'indépendance complète. Néanmoins il fit peu de résistance : les différents gouverneurs de districts et de forteresses, sentant leur infériorité, se hâtèrent de gagner quelques droits à la faveur impériale par une hâtive soumission. A la vérité, à peine Ackbar eut-il tourné le dos au Guzarate que quelques uns de ces chefs turbulents commencèrent à remuer de nouveau. La saison des pluies, alors commencé, ne permettait pas de mettre en mouvement de grandes

armées. Ackbar, choisissant un petit corps de cavalerie d'élite, retourna sur ses pas avec le plus de célérité possible; il offrit la bataille, malgré l'infériorité de ses forces, et remporta la victoire.

La province du Bengale, bien que rendant une obéissance nominale au trône de Delhi, en méconnaissait de fait l'autorité depuis plusieurs années. Ackbar, après avoir réduit à l'obéissance les autres provinces de l'empire, tourna son attention vers celle-ci, dont les gouverneurs avaient pris le titre de rois. En raison du voisinage, le subahdar d'Oude reçut l'ordre de commencer les hostilités contre le Bengale. Il obtint d'abord quelque avantage, et assiégeait déjà Patna lorsqu'il fut rejoint par l'empereur. Le gouverneur rebelle offrit de capituler; Ackbar ne voulut prendre qu'un seul engagement, celui de lui laisser la vie sauve, se réservant d'agir dans tout le reste comme bon lui semblerait. D'ailleurs, pour éviter une plus longue effusion du sang de leurs sujets, Ackbar offrait de décider la querelle par un combat singulier. Le roi du Bengale ne goûta point la proposition : la nuit suivante il s'échappa dans un bateau; ses troupes évacuèrent la ville le lendemain. Ackbar retourna à Agra. La ville de Patna fut annexée à la domination du gouverneur d'Oude, le souverain vaincu eût la permission de retenir Orissa. Malheureusement pour lui, les zemindars du Bengale adhéraient encore à son parti : ils prirent les armes, lui-même se réunissait à eux, fut fait prisonnier, et, en l'absence

d'Ackbar, mis à mort sur le même champ de bataille où il venait d'être vaincu. Un peu de repos ayant suivi cette dernière expédition, Ackbar en profita pour visiter par lui-même toutes les parties de son vaste empire. Bientôt il eut à se livrer à d'autres soins. De nombreux mécontents se montrèrent en armes dans le Bengale ; son frère, qui gouvernait le Caboul, marcha contre Lahore. Ackbar, craignant plus que tout le reste les séditions dans le nord, s'accourut de ce côté. Son frère, vaincu en plusieurs rencontres, implora la clémence du vainqueur ; Ackbar, avec sa générosité habituelle et souvent dénuée de prudence, le replaça à la tête de son gouvernement. Le Bengale avait recouvré la paix. Mais à la même époque, une formidable rébellion éclatait tout-à-coup dans le Guzerate.

Ackbar chargea de la combattre un fils de Byram, qui réussit dans cette tâche ; il en fut récompensé par le gouvernement de la province. Le gouverneur de Caboul, frère de l'empereur, étant mort, celui-ci crut sa présence nécessaire dans les provinces supérieures de l'empire, et se rendit dans le Punjab. Ce qu'il apprit alors de l'état de la province de Cachemire lui fit former le projet d'en faire la conquête ; il rassembla une armée qu'il dirigea vers ce pays. Mais la saison étant mal choisie, les vivres ne tardèrent pas à manquer, et l'armée fut obligée de battre promptement en retraite. Toutefois Ackbar ne voulait pas renoncer à son dessein ; une

seconde armée qu'il se hâta de former atteignit le but manqué par la première. Le vice-roi de Candahar, province indépendante de fait, quoique sous la dépendance nominale de l'empire de Delhi, rendit son gouvernement à Ackbar, et obtint en échange celui de Multan. Ackbar, se trouvant alors maître de toutes les contrées situées depuis les montagnes de la Perse et de la Tartarie jusqu'aux frontières du Deccan, commença à jeter un regard d'envie sur cette dernière contrée. Il donna l'ordre aux gouverneurs de celles de ses provinces qui en étaient le plus voisines de rassembler en secret le plus de troupes possible ; il leur recommanda en même temps de n'omettre aucune occasion d'empiéter sur les frontières du Deccan. Puis, à ce sujet, il envoya une ambassade à l'un des souverains du pays ; le prétexte était de régler les différends survenus, mais il s'agissait en réalité d'observer les forces de ce pays et d'étudier les dispositions de ses habitants. Bientôt, en effet, Ackbar leva le masque. Une nombreuse armée impériale se mit en mouvement pour conquérir le Deccan. Elle était commandée par Mirza, fils de Beiram, naguère vainqueur dans le Guzerate.

La dynastie des Afghans, une fois sur le trône, n'avait cessé de s'occuper de la conquête du Deccan ; il en fut de même de celle des grands Mogols, aussitôt qu'elle eut achevé de soumettre l'Indoستان. La dénomination de Deccan, qui, à proprement parler, veut dire midi, s'entendait alors de toutes les

contrées au sud de la Nerbudda et de la Kistna. Vers le milieu du xiv^e siècle, il s'y était formé un grand empire mahométan. A la suite d'événements qui n'appartiennent pas au sujet de cette histoire, un mahométan du nom d'Ismaël, qui avait eu le grade de commandant de 1,000 hommes dans les armées impériales, monta sur le trône. Un certain Zuffeer-Khan, qui dans sa jeunesse avait porté le nom de Hussein et s'était distingué par sa bravoure et ses talents, se fit remarquer d'Ismaël. Son histoire était singulière : étant esclave d'un brahme, il en avait reçu une paire de bœufs pour labourer une pièce de terre aux environs de Delhi. En exécutant ce travail, il découvrit un trésor. Il se hâta d'en informer le brahme, et celui-ci, non moins consciencieux ou prudent, en donna sur-le-champ avis à l'empereur. Ce dernier, frappé de l'honnêteté de Hussein, lui donna le commandement d'une centaine de chevaux. Le brahme, au moment de prendre congé de son ancien esclave, lui dit : « Les étoiles m'apprennent qu'une grande destinée vous est réservée ; quand vous serez roi du Deccan, ô jeune homme ! faites de moi votre premier ministre. » Hussein s'étant distingué à la guerre, reçut le titre de Zuffeer-Khan avec des jaghires considérables pour l'entretien de ses troupes. Ismaël, devenu vieux, infirme, incapable du soin du gouvernement, appela de son propre mouvement Zuffeer-Khan à lui succéder. Hussein, jadis esclave, monta donc sur ce trône nouvellement élevé ; il se

fit appeler Sultan-Allah-ad-Dien-Hussein-Kongoh-Bahmenee, et devint le fondateur de la dynastie des Bahmenides. Malgré l'éclat de sa fortune nouvelle, il se souvint de son ancien maître, qui, en la prédisant, en avait peut-être été le véritable auteur : il le fit ministre des finances, et associa son nom à tous les édits royaux. Hussein, après avoir achevé de soumettre toutes les provinces du Deccan, mourut en 1357, dans sa soixante-septième année.

Mahomet, fils d'Allah-Bahmenee, lui succéda sur le trône. Il soumit les rajahs de Telingana et de Beejanuggur, ville située sur la Kistna, et à cette époque capitale d'un royaume considérable. Des conspirations de palais, des usurpations, des assassinats forment dès lors l'histoire de cette dynastie, aussi bien que celle des autres royaumes de l'Inde. Les gouverneurs des provinces de Malwa, de Candesh et de Guzerate, qui, au déclin des dynasties afghanes, en avaient secoué le joug, devinrent les adversaires ordinaires des souverains du Deccan. La province d'Orissa et l'île de Goa vinrent s'ajouter à leur domination. Mais vers la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle, les prétentions des omrahs remplirent l'État de discorde et de confusion. Le souverain, alors nommé Mahomet, esclave de ses plaisirs et de son indolence, ne montrait ni énergie ni talent pour le gouvernement. Sous son règne, qui ne dura pas moins de trente-sept années, quatre des principaux omrahs se déclarèrent indépendants ; un cinquième, demeuré à la cour, ré-

duisit le pouvoir du roi à n'être qu'un vain nom, tandis que, sous ce nom, lui-même gouvernait réellement à son profit. L'empire du Deccan finit par se trouver de la sorte divisé en cinq grands royaumes distincts : Ahmednuggur, Beejapoor, Berar, Beder et Golconde ; révolution qui, après avoir mis un grand nombre d'années à se préparer et à s'accomplir, se trouva définitivement consommée en 1526. Toutefois, les contestations qui s'élevèrent entre ces nouveaux souverains, les guerres qui s'ensuivirent, ne tardèrent pas à réduire à trois ces nouveaux États : ceux de Beejapoor, d'A Ahmednuggur et de Golconde.

Telle était la situation politique du Deccan lorsqu'Ackbar conçut le projet de s'en emparer. Il donna l'ordre à son fils Moorad, auquel il avait confié le gouvernement de Guzerate, de joindre avec toutes ses forces Mirza qui marchait contre le Deccan. Les troupes de Malwa, alors gouverné par un autre fils de l'empereur, s'étaient déjà réunies à ce dernier. L'armée combinée alla mettre le siège devant Ahmednuggur. Le roi se hâta de rassembler toutes ses troupes ; la ville se défendit avec une grande énergie. La disette commençant à se faire sentir dans l'armée mogole, une négociation s'ouvrit où l'on convint que le siège serait levé, sous la condition que le roi abandonnerait aux Mogols, comme dédommagement, le territoire de Berar. Une grande partie de ce dernier royaume avait été réunie au royaume d'A Ahmednuggur. La perte

du Berar causa au roi un tel chagrin qu'il n'épargna aucun effort pour le recouvrer : il livra une grande bataille aux Mogols. L'ardeur et la résolution de Mirza le conduisirent à renouveler combat le jour suivant ; il défit l'ennemi, mais, affaibli par ses pertes, se trouva dans l'impossibilité de le poursuivre et de recueillir les fruits de sa victoire. Il fut rappelé peu de temps après. Les armes d'Achmednuggur obtinrent alors quelques avantages partiels ; mais en 1598 Mirza prit de nouveau le commandement de l'armée mogole, à la tête de laquelle l'empereur lui-même vint se mettre peu après. Achmednuggur, vigoureusement assiégé, se vit dans l'obligation d'ouvrir ses portes. Le territoire dont elle était la capitale, devenu une province de l'empire mogol, fut conféré comme gouvernement à l'un des fils de l'empereur. Quant à l'empereur, il ne survécut lui-même que peu de temps à ces événements qui se trouvèrent marquer tout à la fois le terme et l'apogée de son règne. De retour à Agra, il mourut après une courte maladie, dans la cinquante-deuxième année de son règne.

Les nombreuses guerres d'Ackbar, l'éclat et la durée de ses conquêtes, les institutions politiques qu'il créa, donnent à son règne un éclat extraordinaire. Il méritait cette faveur du sort, par de nombreuses et brillantes qualités : il était actif, vigilant, guerrier ; il employait la plus grande partie de ses journées, même de ses nuits, à l'expédition des affaires. Grand administrateur, il introduisit dans

les finances un ordre, une régularité qui durèrent, en dépit de la faiblesse de ses successeurs. Il n'écrivit pas comme Baber et Hamayoon, mais il était lettré, et se plaisait aux entretiens des philosophes et des poètes. Il inspira l'Ayen-Ackbar, c'est-à-dire les Institutions d'Ackbar, vaste et poétique description de l'empire, rédigées par un de ses grands officiers, Abdul-Fazil. Généreux, magnifique, il remplit l'Inde au xvi^e siècle, comme Louis XIV l'Europe au xvii^e. Comme ce dernier, ce fut lui qui marqua l'apogée de la grandeur de sa maison. Il est encore, dans les idées, les opinions indoues, ce qu'était Louis XIV pour l'Europe chrétienne et monarchique, le roi, le prince par excellence; celui qui réalisait le mieux l'idée du monarque. Les éloges outrées, les panégyriques démesurés dont il est l'objet, par leur exagération même en portent témoignage. Ainsi un de ses historiens a dit: « Les défauts d'Ackbar sont des vertus poussées à l'extrême. Son nom vit et vivra sans cesse, pour porter dans les siècles à venir la gloire de la maison de Timour. Il vivra pour devenir un modèle à tous les rois de l'univers (1). »

C'était aussi les yeux fixés sur Ackbar qu'un autre historien se plaisait à tracer ce portrait idéal d'un roi, ou pour mieux dire du roi: « Un roi est celui qui surpasse tous ses contemporains, qui connaît l'univers entier et règle sa conduite sur

(1) Ferishta.

cette connaissance. Aucun événement ne saurait mettre à bout sa patience, aucune révolte ébranler son courage. Par sa libéralité, les plus hauts comme les plus bas placés obtiennent également l'objet de leurs desirs; aussi les nécessiteux n'ont-ils jamais à languir dans une pénible attente. Il est parfaitement résigné à la volonté de Dieu, car il est initié aux mystères du gouvernement divin; il n'est point abattu par l'adversité, et, dans la prospérité, ne néglige pas de rendre grâce à Dieu. Il sait mettre la bride du désir dans les mains de la raison; il sait imposer à ses premiers mouvements les lois et la sagesse, de telle sorte qu'il ne se laisse jamais emporter par l'irréflexion ou la colère aveugle au-delà des justes bornes. Il croit que le meilleur moyen de plaire à Dieu c'est de faire le bonheur du peuple, mais il ne cherche jamais à plaire au peuple aux dépens de la raison. Il recherche les gens qui disent la vérité, et ne s'irrite jamais de paroles qui peuvent être déplaisantes à entendre, lorsqu'elles peuvent produire de bons résultats. Il sait apprécier la nature des discours et le rang de ceux qui lui adressent la parole. Il ne se contentera pas de ne commettre personnellement aucun acte de violence, mais il fera en sorte d'empêcher qu'aucune injustice ne soit commise dans toute l'étendue du royaume. D'une attention constante à la santé du corps politique, il sait y appliquer des remèdes efficaces. »

Dans la quarantième année de ce règne, l'empire

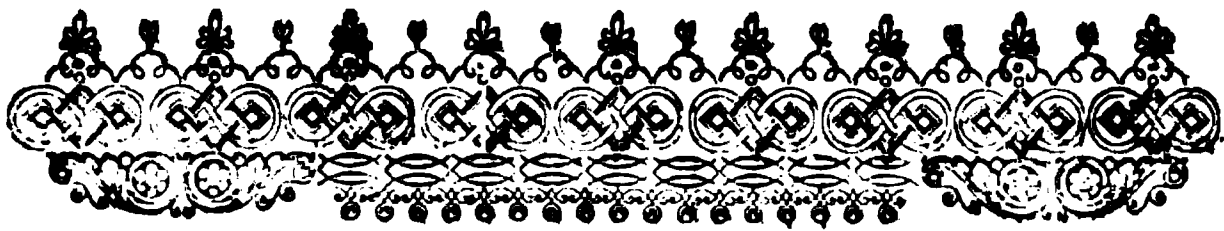
était divisé en douze subahs ou vice-royautés : Al-lahabad, Agra, Oude, Ajmère, Aménabad, Bahar, Bengale, Delhi, Cachemire qui renfermait Caboul, Lahore, Multan et Malwa. Trois autres, Berar, Candesh et Ahmednuggur, leur furent ajoutés peu de temps après, ce qui porta le nombre à quinze ou à seize, selon que le Caboul se trouvait être ou n'être pas compté à part. L'empire se subdivisait en cent cinq circars ou provinces de moindre étendue, ayant au point de vue administratif, quelque rapport avec nos départements; enfin en sept cent trente-sept kusbahs, autre subdivision des circars, qui correspondaient à nos arrondissements. Le revenu actuel des terres affermées pour dix ans montait à 90,743,881 roupies; la roupie valant 2 fr. 50 c. Ce moment fut l'apogée, le point culminant de la puissance mogole; sous Aurang-Zeb l'empire s'accrut en étendue, mais ce fut aux dépens de l'unité, de l'énergie de son administration.

LIVRE III.

SOMMAIRE.

Jehangire. — Histoire de Noor-Mahl. — Incursion des Afghans. — Rébellions. — Guerre avec le rajah d'Odypoor. — Sir Thomas Roë, premier ambassadeur d'Angleterre. — Plusieurs princes indous, voisins du Caboul, sont soumis. — L'empereur visite Cachemire. — Révolte de Shah-Jehan. — L'empereur devient jaloux d'un de ses généraux, Mohabet. — Révolte de ce dernier. — L'empereur est fait prisonnier. — L'autorité lui est rendue par Mohabet. — Ce dernier est obligé de s'enfuir. — Conspiration contre l'empereur. — Sa mort. — Shah-Jehan devient empereur. — Il fait périr tout ce qui reste de la postérité de Timour, excepté ses propres enfants. — Lodi, un des lieutenants de Jehangire, se révolte dans le Deccan. — Lodi abandonné des princes du Deccan. — Les Portugais dans le Bengale. — Invasion du Deccan par les troupes impériales. — Plusieurs années de paix. — Aureng-Zeb s'empare d'Hyderabad. — Émir Jumlah. — Maladie de Shah-Jehan. — Ses fils se préparent à se disputer le trône. — Shah-Jehan se rétablit. — Guerre entre lui et Aureng-Zeb. — Aureng-Zeb se présente devant Agra, à la tête de son armée. — Shah-Jehan prisonnier de son petit-fils. — Aureng-Zeb prend le titre d'empereur. — Dara et Sujah, frères d'Aureng-Zeb, sont successivement défaits. — Dara est promené sur un âne dans les rues de Delhi, et peu après étranglé. — Mahomet, fils d'Aureng-Zeb, embrasse la cause de son oncle Sujah. — Aureng-Zeb demeure maître absolu de l'empire. — Il s'occupe de la conquête du Deccan. — Famine extraordinaire. — Guerre entre l'émir Jumlah et le roi d'Assam. — Mort de Jumlah. — Mort du vieil empereur Shah-Jehan. — La Poustia. — L'erreur d'un secrétaire est sur le point d'amener une guerre avec la Perse. — Naissance de l'empire Mahratte. — Sevajee. — Sevajee à la cour de Delhi. — Il s'en échappe. — Guerre entre l'empire et les Mahrattes. — Guerre avec les Afghans, qui sont refoulés dans leurs montagnes. — Le Fils d'Aureng-Zeb se réfugie parmi les Mahrattes. — Mort d'Aureng-Zeb. — Shah-Alaum sur le trône. — Guerre avec les Selcks. — Origine et histoire de ce peuple. — Mort de Shah-Alaum. — Guerre entre ses fils. — Feroskeer devient empereur. — Dissentiment entre l'empereur et les deux frères qui l'ont élevé au trône. — Banda, patriarche des Selcks, mis à mort. — Accroissement du pouvoir des Mahrattes. — Le Deccan soumis au Chout et au Deesmuckee. — Feroskeer déposé. — Toute-puissance des Syeds. — Guerre entre les Syeds et Nizam-al-Mulk. — Les Syeds sont vaincus, l'un assassiné, l'autre prisonnier. — Les Mahrattes demeurent trois jours dans les environs de Delhi. — Nadir-Shah en Perse. — Nadir-Shah pénètre dans l'Indostan. — Massacre à Delhi. — Il s'en retourne. — Esquisse du gouvernement mogol dans l'Inde. — Deux races d'hommes, les uns vainqueurs, les autres vaincus. — Des subahdars, phousdars nabobs. — Cadi. — Cathwal. — Dewan. — Village ou municipalité indoue. — Partage du revenu de la terre entre le gouvernement et le cultivateur. — Des Zemindars et des Rajots. — De la puissance du Zemindar.

((1598 — 1739.))



LIVRE III.



Selim était le seul fils survivant d'Ackbar. Cette circonstance ne le délivra pourtant pas de toute rivalité. Chusero, son propre fils, excité par Azim-Khan, alors visir, et dont il avait épousé la fille, essaya de le supplanter. Le plus puissant de ses partisans était Rajah Man Sing, dont la sœur était la mère de Chusero. Ce dernier, à la tête d'un gouvernement fort considérable, avait sous ses ordres une armée de vingt et quelques mille rajpoots; à la tête de ces troupes il essaya de surprendre la ville, mais il échoua dans ce dessein. Selim, monté sur le trône, prit le nom de Mahomet Jehangire, ou conquérant du monde. Trop faible au commencement d'un règne pour punir Azim-Khan ou Rajah Man Sing, le nouvel empereur se contenta de les renvoyer dans leurs gouvernements; Chusero lui-même rentra en fa-

veur. Peu de temps après, Chusero se mit de nouveau en rébellion contre son père; mais les forces dont il disposait ne lui laissèrent pas le moyen de soutenir le combat; ses principaux partisans furent mis à mort, et lui-même enfermé dans une prison perpétuelle. Jehangire épousa la femme d'un de ses principaux omrahs, qu'il avait fait périr dans ce but.

L'histoire de cette princesse est vraiment singulière. Elle était d'origine tartare, ayant pour père un certain Chaja-Aiass. Celui-ci, poursuivi par la misère dans son pays, se résolut à aller chercher fortune dans l'Indostan. Ses ressources lui manquèrent long-temps avant qu'il eût atteint le terme de son voyage. Sa femme, avancée dans sa grossesse, fut saisie des douleurs de l'enfantement au milieu d'un désert, et donna le jour à une fille. Le père et la mère, au milieu de leur dénûment, ne crurent pas pouvoir amener l'enfant sain et sauf jusqu'à un lieu habité; ils prirent le parti de l'abandonner. En conséquence, l'ayant déposé au pied d'un arbre, ils s'éloignèrent. Aussi long-temps que cet arbre demeura en vue, la mère se maintint dans sa résolution; au moment où il disparut à l'horizon, elle se laissa tomber sur le sol et refusa d'aller plus loin sans sa fille. Le père retourna pour la chercher; alors il vit un long, large et gros serpent noir qui l'enlaçait de ses replis nombreux et déjà ouvrait son éporme gueule pour la dévorer. Un cri d'horreur échappa au malheureux

père : le serpent effrayé se hâta de dérouler les anneaux dont il enveloppait le corps de l'enfant ; il s'échappa. Ce miracle enhardit les parents à faire de nouveaux efforts pour conserver une vie si merveilleusement préservée ; et comme ils furent peu après rejoints par d'autres voyageurs, la petite fille n'eut plus d'autres dangers à courir. Aiass , arrivé dans l'Indostan , entra au service d'un omrah , se fit remarquer d'Abkar lui-même , et , s'élevant de degré en degré , devint trésorier de l'empire. L'enfant , jadis abandonnée dans le désert , était devenue pendant ce temps également remarquable par ses talents et sa beauté. Déjà elle était fiancée à un omrah lorsque Selim la vit ; il en devint passionnément amoureux , et voulut faire rompre le mariage par l'autorité impériale : Ackbar s'y refusa. Une fois sur le trône , ce même Selim compta pour peu de chose la vie d'un homme qui était un obstacle à ses desirs : l'omrah fut assassiné , sa femme passa dans le sérail de l'empereur. Alors , par un caprice des plus singuliers , quoique fort fréquent , l'empereur , dont aucun obstacle n'aiguillonnait plus les desirs , parut s'être dégoûté tout-à-coup de cette femme ; il passa plusieurs années sans la voir , il refusa même de lui faire une pension suffisante pour son entretien. Elle fut obligée de faire vendre dans les boutiques des marchands les productions de son aiguille et de son pinceau , genre d'ouvrages où elle excellait. La réputation de ses talents arriva jusqu'aux oreilles de l'empereur , qui fut curieux d'en

juger par lui-même. Cette visite ranima dans son cœur une flamme depuis long-temps assoupie; de ce moment, Noor-Mahl exerça sur l'esprit de ce prince l'empire le plus illimité; elle éleva son père au visirat, et ses deux frères au premier rang des omrahs. L'empereur continua à se livrer aux plaisirs du sérail; mais les affaires, dans les mains du nouveau ministre, furent conduites avec intelligence et activité.

Dans la sixième année du règne de Jehangire, les Afghans descendirent de leurs montagnes, et envahirent le Cabul. A la même époque, une insurrection éclatait dans la province de Bengale, une autre dans celle de Bahar. Les Afghans furent repoussés, et les deux insurrections étouffées, mais peu après suivies de troubles plus sérieux dans Odypoor, province montagneuse située entre Ajmere et Malwa. Le rajah de cette province, bien que nominalelement soumis aux Mahométans, n'avait jamais été réellement subjugué. Amar Sinka, qui régnait alors à Odypoor, avait attaqué et défait les troupes impériales dans le Candesh; l'empereur se hâta d'envoyer Purvez, son second fils, à la tête de 30,000 hommes, pour reprendre le commandement de toutes les troupes et combattre le rebelle. Amar Sinka était un ennemi redoutable; il jouissait d'une grande autorité parmi ses concitoyens, et, de plus, il était aidé par un peuple appelé les Mahrattes, qui commençait depuis fort peu de temps à se montrer sur cette scène où nous le ver-

rons remplir un grand rôle. La désunion était déjà dans l'armée impériale avant qu'elle eût seulement atteint l'ennemi ; les omrahs n'obéissaient qu'avec répugnance à Purvez, en raison de sa grande jeunesse qui ne lui laissait pas la force de les y contraindre ; il fut rappelé. L'empereur se mit en marche pour aller prendre lui-même le commandement de l'armée. En attendant son arrivée, Chirrum, un autre de ses fils, chargé de poursuivre la guerre, pénétra dans les montagnes avec une force considérable : le roi d'Odypoor s'en effraya et sollicita la paix ; Chirrum, qui lui-même avait hâte de conclure, pour s'assurer la gloire d'avoir terminé la guerre, lui accorda des conditions favorables. Ce fut à cette époque que sir Thomas Roë, premier ambassadeur anglais auprès du grand Mogol, parut dans l'Inde ; l'empereur alors à Ajmire, le reçut avec distinction, et se montra flatté de la démarche du roi d'Angleterre.

Dans l'année 1615., des troubles s'élevèrent de nouveau dans les provinces de Guzerate et de Cabul. Dans les parties les plus éloignées et les plus inaccessibles du Cabul vivait une race d'hommes connus sous le nom de Coolics : ils exerçaient de perpétuelles déprédations sur les habitants des terres ouvertes et cultivées. Jehangire donna des ordres pour leur entière extirpation ; le plus grand nombre fut égorgé, le reste s'enfuit dans les montagnes. Les Afghans envahirent fréquemment le Cabul, mais furent toujours repoussés dans leurs mon-

tagnes. Les provinces du midi étaient alors pleines de troubles et d'agitation : l'empereur, attribuant ce désordre à la douceur et à la timidité de Purvez, envoya pour les réprimer son second fils Chirrum, d'un caractère plus impétueux et plus hardi; il lui donna à cette occasion le titre de Shah Jehan, Roi du monde. Shah Jehan réussit dans cette mission, et, comme précédemment avec le rajah d'Odypoor, se hâta de traiter avec les rebelles. Accompagné de l'ambassadeur anglais, l'empereur, abandonnant Ajmeer, se rendit à Mando, capitale de la province de Malwa, où il dut s'occuper encore des affaires du midi de l'empire; il parcourut le royaume de Guzerate, puis s'en retourna à Agra d'où il était absent depuis cinq années. Chaja-Aiass, le visir, alors cher à tout l'empire pour la justice de son administration, était mort pendant cette absence, et son fils Asiph-Jah l'avait remplacé. Comme tout l'empire était alors en paix, Jehangire marcha vers Sewalic, nom qu'on donne à ce district montagneux qui sépare l'Indostan de la Tartarie, et se trouve dans le voisinage des lieux d'où le Gange descend dans la plaine. Des tribus d'Indous vivaient en grand nombre dans les retraites presque inaccessibles de ces montagnes, où elles s'étaient dérobées jusqu'alors au joug de l'étranger; grâce à la force de cette position, elles pillaient et ravageaient à leur aise les contrées et les plaines voisines. Mais l'empereur résolut de les soumettre; et, après deux années

d'une guerre d'escarmouches et de surprises, après beaucoup de fatigues et de dangers, il finit effectivement par rendre ses tributaires vingt-deux petits princes qu'il contraignit d'envoyer des otages à Agra. Pendant la durée de cette expédition, Jehangire alla visiter la délicieuse vallée de Cachemire, dont le séjour lui plut tellement qu'il y demeura plusieurs mois.

Les princes tributaires du Deccan s'étant soulevés plusieurs fois pour se dérober au paiement du tribut, Shah-Jehan les avait toujours ramenés à l'obéissance. Encouragé par tant de succès, ce dernier commença l'exécution d'un grand dessein qu'il méditait depuis long-temps ; ayant obtenu de l'empereur la sortie de prison de son frère aîné Chusero, qui s'y trouvait depuis long-temps pour cause de rébellion, il le fit assassiner. L'empereur se répandit en plaintes amères, et Shah-Jehan, délivré d'un compétiteur redoutable, comprit qu'il n'y avait plus à hésiter : il prit le titre d'empereur, et marcha contre Jehangire. Le père et le fils en vinrent aux mains, et dans une sanglante journée auprès de Delhi se disputèrent l'empire. Le père fut victorieux ; et Shah-Jehan, que ses favoris avaient empêché de tourner sa rage contre lui-même, s'enfuit dans les montagnes de Mewât, et de là dans le Deccan, où Jehangire le poursuivit. Les provinces qu'il avait long-temps gouvernées lui furent successivement enlevées. Une dernière bataille qu'il perdit sur les bords de la Nerbudda dispersa son

armée et l'obligea de s'enfuir à Orissa. Shah-Jehan fit encore de nombreux mais inutiles efforts pour relever sa cause : ses partisans l'abandonnèrent. Alors, lorsqu'il se vit seul, sans ressources, livré à lui-même, il sentit le remords et le repentir, il écrivit à son père dont il sollicita le pardon. L'empereur accorda ce pardon ; mais il ordonnait en même temps à Shah-Jehan de livrer tous les forts qui çà et là tenaient encore pour lui, et de se rendre à Agra avec toute sa famille. Shah-Jehan éluda ces dernières prescriptions, alléguant sa honte et sa confusion à paraître devant un père et un souverain également outragés ; l'empereur n'insista pas, et Shah-Jehan cacha sa disgrâce en parcourant avec une suite peu nombreuse les diverses parties de l'empire.

Jehangire avait dû tous ses succès à un de ses généraux nommé Mohabet : il en avait d'abord éprouvé un profond sentiment de reconnaissance. Mais Mohabet avait dans Noor-Mahl une dangereuse ennemie. Elle disait quelquefois à l'empereur : « L'esclave qui a su affermir la couronne sur la tête d'un roi ne pourrait-il pas l'en arracher ? » Or, dans le cœur d'un souverain, la haine est un sentiment bien voisin de la crainte : des dégoûts de toute espèce furent prodigués à Mohabet, des restrictions de toute sorte imposées à son pouvoir ; le commandement des forteresses situées dans son gouvernement fut donné à ses ennemis, favoris de l'impératrice ; enfin lui-même fut mandé à la cour.

Ses amis firent inutilement de grands efforts pour l'empêcher d'obéir. Arrivé à peu de distance du camp impérial, il reçut l'ordre de s'arrêter : on lui demanda compte des revenus du Bengale, ainsi que du butin fait dans une bataille récente. Cruellement affecté de cette réception, il envoie auprès de l'empereur son gendre qu'il charge d'exposer à ce dernier sa loyauté et l'injustice de ses ennemis ; à peine entré dans l'enceinte du quartier impérial, le messager de Mohabet est saisi, dépouillé de ses vêtements, cruellement fatigué, couvert de haillons, placé sur un cheval de la plus commune espèce, la face du côté de la queue, et conduit ainsi hors du camp, au milieu des insultes et des huées d'une vile populace. Mohabet était accompagné de 5,000 rajpoots ; il s'éloigne prudemment du camp, attendant l'occasion de se venger. Le lendemain, l'armée impériale commence à passer le pont jeté sur la rivière de Jyhum, entre Lahore et Cabul : la plus grande partie avait déjà atteint la rive opposée, mais le quartier impérial était encore debout ; Mohabet, à la tête de 2,000 cavaliers, galope vers le pont, construit en bois, et y met le feu ; de là, se hâtant à la tête d'une troupe d'élite vers la tente de l'empereur, il le fait prisonnier, et l'emmène sans rencontrer d'opposition à son propre camp. Au milieu de la confusion générale Noor-Mahl était parvenue à s'échapper. Le jour suivant, le visir essaie de passer la rivière pour délivrer l'empereur : il échoue dans cette tentative et perd beaucoup de monde ; ce

revers disperse son armée; lui-même est obligé d'aller s'enfermer dans un château-fort. Pendant ce temps, l'impératrice s'enfuit à Lahore.

Mohabet traita l'empereur avec le plus grand respect; il l'assura qu'il ne ferait aucun empiétement sur son autorité; il se plaignit que ses propres ennemis l'eussent conduit à la nécessité douloureuse pour lui de s'emparer de la personne impériale. Cependant Mohabet, pensant qu'il ne pourrait rien gagner sur l'esprit de l'empereur tant qu'il serait sous l'influence de Noor-Mahl, s'assure de cette dernière; il l'accuse de trahison, de menées contre l'État. L'empereur, chez qui l'absence avait déjà affaibli le pouvoir des charmes de Noor-Mahl, signe sans beaucoup de résistance l'ordre de sa mort. Noor-Mahl reçoit cette sentence avec calme; seulement elle demande la faveur de baiser, avant de la subir, la main de son seigneur. Cette faveur lui ayant été accordée, elle est conduite devant l'empereur; Mohabet devait assister à l'entrevue. La belle Noor-Mahl s'incline en silence; mais, à son aspect, l'empereur fond en larmes et s'écrie : « Mohabet, n'épargnerez-vous pas cette femme? Voyez comme elle pleure! — Ce n'est pas à l'empereur des Mogols, répond Mohabet, qu'il appartient de supplier en vain. » Il fait un signe de la main, les gardes de Noor-Mahl s'éloignent, elle est rendue à la liberté. En peu de mois Mohabet avait rendu à l'empereur le plein exercice de son autorité; pour montrer la sincérité de ses sen-

timents, il avait renvoyé la plus grande partie de ses propres gardes. L'impératrice ne vit pas plutôt ce changement, qu'oubliant ce qu'elle devait à Mohabet, elle ne cessa de demander sa mort à l'empereur. Jehangire, tout faible qu'il fût, repoussait ces importunités; elle se résolut alors d'avoir recours à l'empoisonnement. Jehangire avertit Mohabet du danger qu'il courait; et ce dernier s'enfuit aussitôt du camp, sans suite, presque seul. L'homme qui avait tenu l'empereur dans ses mains, épargnant à la fois sa vie et son autorité, n'eut plus alors un coin où se reposer, une pierre où s'asseoir dans tout l'empire; sa tête fut mise à prix! Mohabet prend aussitôt une résolution en harmonie avec la hardiesse et la générosité de son caractère : sous le vêtement d'un homme du peuple, il se rend de nuit dans le camp d'Asiph-Jah, le ministre, et se place dans un passage conduisant des appartements du visir au harem. Interrogé par un eunuque de service sur le motif de sa présence en ce lieu, il répond qu'il doit entretenir le visir de choses de la plus haute importance. Le visir, qui avait souvent manifesté de l'estime et de la sympathie pour le caractère de Mohabet, fut touché de la confiance de ce dernier. A peine l'a-t-il reconnu qu'il lui tend la main et l'entraîne dans des appartements secrets. Mohabet s'explique avec franchise sur la conduite de l'impératrice; il parle de la faiblesse de Jehangire, de la nécessité du choix d'un autre souverain pour le salut de l'État; il ajoute : « L'ainé des fils de l'em-

perseur est un prince habile et courageux, c'est mon ami; s'il est vrai que son ambition ne connaisse aucune des bornes qu'y devraient mettre la nature ou la justice, du moins sa vigueur préviendra le désordre et rendra aux lois leur pouvoir.» Les vues du visir s'accordaient au fond avec celles de Mohabet; de ce moment un plan de conduite fut arrêté entre eux; Mohabet, muni de lettres de celui-ci, se retira à la cour d'Odypoor, pour y attendre les événements.

La conspiration était au moment d'éclater, mais Purvez fut frappé d'une attaque d'apoplexie, et la mort de Jehangire suivit de près celle de son fils. Le testament de l'empereur ayant été ouvert, il se trouva qu'il avait nommé pour lui succéder Shariar, le plus jeune de ses fils; cédant en cela aux insinuations de l'impératrice, dont ce prince était gendre, car il avait épousé une de ses filles d'un premier lit. Le visir écrivit aussitôt à Mohabet : « Le moment d'agir en faveur de Shah-Jehan est arrivé. » Comme expédient temporaire, il avait placé sur le trône Dawir-Busch, fils du feu prince Ghusero; il disperse en même temps les troupes de Shariar, l'empereur désigné, s'empare de sa personne et lui fait crever les yeux. Shah-Jehan marcha vers Agra. La mort imprévue, quoique naturelle, de Dawir-Busch ayant achevé d'écartier tout obstacle, au commencement de l'année 1628, Shah-Jehan se fit proclamer empereur des Mogols. A peine sur le trône, son premier soin fut

de se délivrer de toute crainte de rivalité dans l'avenir : il fit périr par le glaive , la corde ou le poison , la postérité mâle tout entière de Timour ; lui-même et ses propres fils en demeurèrent les uniques rejetons. Ces derniers étaient au nombre de quatre : Dara , appelé aussi Shêko , Suja , Aureng-Zeb et Morad ; l'aîné avait alors treize ans , le plus jeune quatre. Il avait aussi trois filles , toutes trois distinguées par leur esprit : l'aînée , Jehânara , la favorite de son père , exerçait une influence illimitée sur son esprit ; elle était franche , ouverte , attachée à son frère Shêko , dont le caractère était en harmonie avec le sien. La seconde , Roshenrai-Begum , artificieuse , intrigante , remuante , était , pour cette même raison de conformité de caractère , étroitement liée à Aureng-Zeb. La troisième , qui se tenait en dehors de toutes les intrigues de la cour , à cause de la douceur de son caractère , se nommait Sûria-Bânû. Sous ce nouveau règne , le grand-visir conserva sa dignité , et Mohabet fut nommé généralissime de l'empire. Tout était alors tranquille dans la vaste étendue de la domination mogole. Mais un chef d'Usbecks crut le moment d'un changement de règne favorable à une invasion dans l'Indostan : à la tête de 10,000 chevaux , il pénétra dans les montagnes du Cabul. D'abord il mit le siège devant la forteresse de Zôhae ; mais la trouvant bien défendue , il marcha sur Cabul. La situation de la ville devenait désespérée , lorsque les assiégés firent une sortie et repoussèrent l'ennemi qui , à

la fin d'un siège , ne s'attendait pas à cette vigueur. Le rajah de Bundelcund , qui refusait de se soumettre à un accroissement de tribut , fut promptement châtié et soumis par Mohabet. Le mérite même et les grands services de Mohabet ne pouvaient manquer d'engendrer à la longue le soupçon dans l'esprit d'un despote oriental ; déjà Shah-Jehan ne le regardait qu'avec une inquiète terreur. Toutefois les événements de Deccan , qui forment une partie considérable de ce règne et du suivant , réclamèrent bientôt uniquement son attention.

Nous avons raconté la chute d'Ahmednuggur à la fin du règne d'Ackbar. A l'avènement au trône de Shah-Jehan , Lodi , un des lieutenants de Jehangire , commandait une armée dans le Deccan : il sembla montrer de l'hésitation à reconnaître le nouvel empereur ; une armée impériale marcha contre lui ; il se soumit , fut nommé au gouvernement d'une autre province , recevant en outre l'ordre de se rendre d'abord à la cour , il obéit. Mais l'empereur l'accueillit fort mal ; l'orgueil et la prudence lui conseillèrent également d'essayer , dans les intérêts de sa vengeance et de sa sûreté , de se rendre indépendant. En conséquence , il s'échappe de la cour , se trouve d'abord réduit aux plus tristes extrémités , cependant il parvient à déjouer toutes les tentatives de l'empereur pour s'emparer de sa personne , et atteint le Deccan. Homme de tête et de cœur , il est bientôt à la tête d'une nombreuse armée ; l'empereur , qui comprend le danger ,

se hâte de courir de ce côté, impatient de combattre. Arrivé à Burrahanpore, la capitale de Candesh, il somme les princes du Deccan qui avaient épousé la cause de Lodi, de licencier leurs troupes, de le livrer, et de venir faire leur soumission en personne, sous peine d'être considérés comme des rebelles à l'empire. Les trois souverains du Deccan s'étaient déjà engagés dans une ligue pour le soutien de Lodi; celui-ci, à la tête d'une nombreuse armée, s'étant emparé de tous les passages qui donnaient entrée dans le Deccan, en défendait l'entrée à l'armée mogole impériale. L'empereur, impatient du délai, éloigne son général, et le fait remplacer par son visir, qui promet la mort du rebelle et le châtiment des princes du Deccan. Les princes étaient fatigués de la guerre : l'habileté et le pouvoir du visir excitent leurs appréhensions. Lodi est successivement abandonné de tous ses adhérents, à l'exception d'un petit nombre d'amis fidèles; secondé par ceux-ci, il se place dans un terrain avantageux, et dispute long-temps la victoire à toutes les armées impériales. Forcé de céder au nombre, il bat en retraite, et se décide à aller chercher un refuge dans quelque place forte; surpris par un parti considérable, il fut tué en se défendant bravement. En apprenant cette mort, Shah-Jehan laissa percer une joie qui donna la mesure des terreurs dont il se sentait délivré. De ce moment, la guerre du Deccan ne fut plus qu'une série de ravages exercés par l'armée de Shah-Jehan; ses enne-

mis se trouvaient réduits à l'impossibilité de faire la moindre résistance. Pour comble de maux , une famine terrible , résultat de plusieurs années de sécheresse , éclata tout à la fois dans l'Inde et dans la plus grande partie de l'Asie. Les princes demandèrent la paix. L'empereur consentit à retirer son armée , que d'ailleurs il ne pouvait plus nourrir , à condition cependant de conserver les forteresses qui se trouvaient dans ce moment entre ses mains. A cette époque , les Portugais établis à Hoogly , dans le Bengale , donnèrent quelques sujets de mécontentement au subahdar de la province ; celui-ci s'en plaignit à l'empereur ; Shah-Jehan répondit : « Chassez ces idolâtres de mes États. » Après s'être défendus avec bravoure , les Portugais furent contraints de mettre bas les armes ; leurs comptoirs et leurs magasins furent ravagés , pillés par le vainqueur , et ce qui leur fut plus cruel encore , leurs images religieuses brisées , détruites. Après cet événement survint une révolte du rajah de Bundelcund , qui se défendit avec une grande bravoure pendant deux années entières. Le troisième fils de l'empereur , Aureng-Zeb , avait le commandement nominal de cette guerre , et à l'âge de treize ans , montrait déjà l'ardeur belliqueuse et la cruauté qui plus tard signalèrent son règne.

La tranquillité de l'empire une fois rétablie , Shah-Jehan commença à s'occuper de nouveau de son projet favori , la conquête du Deccan. Parti d'Agra , il s'achemina à petites journées vers le

midi, afin de donner aux gouverneurs de provinces le temps de le rejoindre avec leur contingent de troupes. Au bout de l'année, il arriva à Dowlatabad avec une armée qui s'était incessamment grossie en route. Cette armée était divisée en douze corps ou divisions; ce furent comme douze torrents dévastateurs qui inondèrent tout-à-coup les royaumes de Golconde et de Beejapor; les soldats se livraient sans crainte à tous leurs sanglants caprices, car l'empereur avait voulu qu'il en fût ainsi: « La guerre est le fléau de l'humanité, disait Shah-Jehan, et la pitié ne sert qu'à prolonger les maux qu'elle entraîne. » En quelques mois, cent cinquante villes ou forteresses tombèrent dans les mains des Mogols. Les souverains du Deccan sollicitèrent la paix; elle leur fut accordée, à la condition de se reconnaître tributaires du Grand-Mogol. La province de Candesh, ainsi que l'armée du Déccan, fut laissée sous les ordres du fils de Mohabet; celui-ci semblait avoir hérité des grands talents de son père; mais il mourut peu après. Aureng-Zeb, dont la précoce ambition commençait à percer, fut son successeur. La province de Candahar, jadis enlevée aux Mogols par Abbass, shah de Perse, fut recouvrée par eux; effrayé, dégoûté des sanglants caprices du successeur d'Abbass, le gouverneur se laissa facilement persuader de la restituer à ses anciens maîtres. A la même époque une invasion faite par le roi d'Assam dans la province de Bengale fut facilement repoussée; peu après le royaume du Tibet fut sub-

jugué par un autre lieutenant de Shah-Jehan ; cette dernière expédition , dont les opérations militaires ne nous sont point connues , fut suivie d'une période de paix, bien rare à cette époque de l'histoire.

Shah-Jehan s'occupa dès lors de l'administration intérieure de l'empire ; les gouverneurs des provinces furent exactement surveillés ; la collection des revenus , qui , déjà du temps d'Ackbar , avait reçu de nombreuses améliorations, fut portée à une sorte de perfection. Pendant plusieurs années , la tranquillité publique ne fut troublée qu'une seule fois par une invasion dans le Cabul des Tartares Usbecks ; le gouverneur de cette province les repoussa facilement , et fit lui-même l'année suivante une irruption sur leur propre pays , mais l'empereur se laissa aller à l'envie d'ajouter à ses possessions déjà si vastes les terres de ces peuples. Le plus jeune des fils de Shah-Jehan , chargé de cette expédition , les parcourut , à la tête de son armée , sans rencontrer nulle résistance. Aureng-Zeb lui succéda bientôt dans le commandement de l'armée mogole. Le chef des Usbecks avait fui ; mais un de ses fils , ayant obtenu l'alliance des tribus habitant au-delà de l'Oxus , soutint la guerre avec un courage désespéré : il ne fallut rien moins que les talents et le courage persévérant d'Aureng-Zeb pour en venir à bout. Dans une bataille désespérée , la fortune, long-temps en suspens , fut plus d'une fois sur le point de se déclarer contre les Mogols ; le moment vint néanmoins où le pays tout entier fut

au pouvoir d'Aureng-Zeb. Les anciens souverains, convaincus de l'impossibilité de soutenir une plus longue lutte, mirent bas les armes et en appelèrent à la clémence, à la générosité de l'empereur. Celui-ci écouta leurs prières; il les réintégra dans leurs anciens États, se contentant de leur imposer un léger tribut.

Shah-Jehan n'abandonnait pas son projet de conquête du Deccan. Les frontières de ce côté de l'empire, et une armée destinée à tenir en échec les souverains de cette contrée, avaient été placées sous le commandement d'Aureng-Zeb; toutefois la jalousie et les soupçons de Shah-Jehan et de ses autres fils commençaient à s'attacher à ce dernier; déjà les uns et les autres ne voyaient pas sans quelque frayeur le développement de son ambition. Tour à tour envoyé dans le Guzerate, puis contre les Tartares-Usbecks, il avait trouvé le moyen de revenir à ce premier poste, le plus important de tous. Alors se présenta une occasion favorable à l'accroissement de sa fortune qu'il n'était pas homme à laisser échapper. Un chef, l'émir Jumlah, au service du roi de Golconde, après avoir fait triompher en plusieurs rencontres les armes de ce souverain et beaucoup ajouté à sa domination, était tombé dans la disgrâce; bientôt il eut à craindre pour sa vie elle-même. Dans cette situation, il songea à passer au service d'Aureng-Zeb, et lui fit connaître sa résolution de l'aider, dans la supposition que ses offres seraient accueillies, à s'emparer par surprise

de la ville d'Hyderabad, non loin de Golconde; c'était la résidence ordinaire du souverain, où se trouvait déposé le trésor de l'État. Aureng-Zeb, cachant habilement ses projets, fit admettre dans la ville un certain nombre de ses partisans, sous prétexte d'une ambassade. Le roi découvrit le piège assez à temps pour l'éviter, et s'enfuit à Golconde. Hyderabad fut attaquée, et, dans le désordre et la confusion, livrée aux flammes qui détruisirent la meilleure partie de ces richesses convoitées par Aureng-Zeb. Golconde fut aussitôt assiégée par l'armée de ce dernier; mais des négociations survinrent: la fille du roi de Golconde, renommée dans toute l'Inde pour sa beauté, épousa le fils aîné d'Aureng-Zeb, et le siège fut levé.

L'émir Jumlah, dont Aureng-Zeb avait suivi les conseils dans ces dernières circonstances, était né en Perse, dans un village auprès d'Ispahan; son père et sa mère étaient fort pauvres. Un marchand de diamants, qui se rendait à Golconde, l'emmena dans cette ville comme son serviteur. Bientôt il quitta son maître pour trafiquer pour son propre compte. Ayant gagné quelque argent, il acheta une petite place au service du roi, et montra un zèle et des talents qui lui valurent l'attention, la faveur des grands, du roi lui-même; on le vit monter avec une rapidité singulière jusqu'aux postes les plus élevés, accroissant incessamment son pouvoir et ses richesses. C'est dans cette situation qu'il passa au service de l'empereur, par

l'intermédiaire d'Aureng-Zeb. L'office de visir étant devenu vacant, l'empereur le lui conféra, dans l'espoir d'en recevoir un riche cadeau, comme témoignage de reconnaissance ; car les richesses de l'émir, qu'on disait avoir affermé sous des noms supposés, les mines de diamants de Golconde, passaient à bon droit pour gigantesques. Mais pendant que la faveur de Jumbah grandissait ainsi journellement à la cour de l'empereur, des événements survinrent qui rendirent sa présence nécessaire dans le Deccan. Le roi de Beejapoor mourut ; les omrahs, sans consulter l'empereur, placèrent son fils sur le trône. L'empereur qui affectait de compter les souverains du Deccan parmi ses tributaires, s'offensa de cette négligence ; il envoya le nouveau visir avec une armée pour la châtier. L'émir joignit Aureng-Zeb à Burrahanpore. Aureng-Zeb, profondément dissimulé, affecta la plus entière soumission à l'égard du visir de son père. D'ailleurs, tous deux s'entendirent à merveille : la guerre fut conduite avec intelligence et activité ; la ville de Beder prise ; l'armée de Beejapoor défaite en rase campagne, et Calburga, l'ancienne capitale de l'empire du Deccan, soumise. Le roi n'eut plus qu'à se jeter aux pieds du conquérant. Aureng-Zeb lui fit acheter la paix à de rudes conditions, et s'en retourna à Burrahanpore ; le visir fut rappelé à Agra.

Au moment même où s'accomplissaient ces événements, la santé de l'empereur commençait à donner de sérieuses alarmes. La politique ordinaire

de l'Orient consistait et consiste encore à élever les fils du monarque de manière à les efféminer, à les affaiblir de bonne heure dans les plaisirs énervants du sérail. Par une singulière exception, les fils de Shah-Jehan avaient contracté au contraire de bonne heure l'habitude d'une vie active et guerrière; tous étaient ardents, ambitieux; chacun d'eux se croyait digne de l'empire. L'aîné Dara ou Shéko, était brave, franc, ouvert, mais impétueux et inconsidéré; destiné au trône par son père, il avait presque toujours vécu auprès de ce dernier. Sujah, le second, alors subahdar du Bengale, laissait voir plus de prudence et de discrétion que son frère aîné, toutefois il se montrait sous tous les rapports bien inférieur au profond et dissimulé Aureng-Zeb. Dès son enfance, Aureng-Zeb s'était appliqué à couvrir d'un masque de piété son ambition naturelle; il prétendait n'avoir que de l'éloignement pour les affaires et les vanités du monde; on l'entendait souvent dire qu'il ne désirait dans le monde entier qu'une seule chose : une retraite où il pût se consacrer au service de Dieu, dans la pratique de la pénitence et des austérités religieuses. Morad, le dernier des fils de Shah-Jehan, était surtout remarquable par son courage, populaire aussi par l'affabilité de ses manières et surtout par sa libéralité, d'ailleurs crédule et faible. Au moment de la maladie de son père, ce jeune prince se trouvait dans la province de Guzerate dont il était subahdar. La maladie de l'empereur à son apparition avait sem-

blé mortelle. Dara ou Shêko, qui se trouvait auprès de lui dans ce moment, se saisit sans hésiter des rênes du gouvernement. Avec sa précipitation habituelle, il montra bientôt ce qu'il craignait de ses frères et ce que ses frères avaient à craindre de lui. Toute relation, toute communication avec l'un ou l'autre fut interdite aux sujets de l'empire sous peine de mort; leur argent, leurs propriétés dans la capitale furent saisis, leurs amis emprisonnés; ceux des grands-officiers de l'Etat soupçonnés d'avoir quelque dévouement pour eux, éloignés ou privés de leurs emplois. Les troupes impériales, mises immédiatement sur le pied de guerre, n'attendaient plus que le moment d'entrer en campagne. Suja, comme le plus voisin de la scène, fut le premier à se montrer en attitude hostile. Les plus riches provinces de l'empire, tour à tour gouvernées et pillées, lui avaient fourni beaucoup d'argent, en Orient comme en Europe le nerf de la guerre; depuis longtemps il s'était préparé au combat qui allait s'engager; une armée considérable paraissait disposée à suivre sa fortune. Dara lui opposa son fils aîné Soliman, trouva le moyen de passer le Gange à l'improviste, et surprit le camp de Suja; celui-ci eut à peine le temps de se réfugier à Monghir, où il fut immédiatement assiégé.

De son côté, Aureng-Zeb ne demeurait point dans l'inaction. Tout en ne cessant de répéter qu'il aspirait, quant à lui, au ciel et non au trône, il embrassait ouvertement le parti de Mourad. Mourad,

disait-il , était digne de régner bien plus que ses rivaux , Dara et Suja. Dans l'intérêt de la justice , du bonheur à venir de l'empire, il fallait donc bien qu'il l'aidât de toute sa force dans la lutte qui allait s'engager ; au besoin , sa tendre amitié pour Mourad lui aurait fait de même une nécessité de ce parti. L'émir Jumla , quoique privé du visirat , fut nommé par Dara au commandement d'une armée dans le Decan ; Aureng-Zeb le gagna promptement à ses intérêts ; mais comme en même temps toute sa famille était conservée en otage à Delhi , ce chef n'osait prendre un parti décidé. Aureng-Zeb eut recours à l'expédient de s'emparer de la personne de Jumla ; il espérait que cette apparence de contrainte , à laquelle aurait cédé l'émir , suffirait à préserver la famille de ce dernier de la vengeance de l'empereur. D'un autre côté, des promesses, des distributions d'argent devaient apaiser le ressentiment de l'armée , dans le cas où elle s'irriterait de cette violence commise sur son chef. En effet, la chose réussit : l'armée et la personne de l'émir vinrent s'ajouter aux ressources d'Aureng-Zeb. Aureng-Zeb s'étant concerté avec son frère du Guzerate, avait promis de le rejoindre à Oojeen : il se mit en route. Arrivé à la Nerbudda, il apprit que Jeswint-Sing, gendre du rajah d'Odypoore , était en possession de la côte d'Oojeen et se préparait à lui en disputer le passage. Les troupes d'Aureng-Zeb arrivèrent sur les bords de la rivière exténuées de faim et de fatigue; le rajah laissa pourtant échapper cette occasion de

les attaquer. Aureng-Zeb eut l'art de temporiser quelques jours, jusqu'au moment où il fut rejoint par Mourad; tous deux alors passèrent la rivière. Le rajah, après un combat opiniâtre, fut mis en fuite. Aureng-Zeb, qui se servait volontiers de la ruse et n'employait d'ordinaire la force qu'à défaut de cette dernière, avait en même temps pratiqué des intelligences avec les mahométans de l'armée du rajah. Cependant la maladie de Shah-Jehan, jugée d'abord mortelle, trompa les prévisions des médecins; il en revint, et Dara ne perdit pas un moment pour lui restituer le pouvoir, conduite désintéressée, qui l'éleva plus haut encore dans l'affection de l'empereur. En même temps Shah-Jehan se hâta d'envoyer l'injonction positive à Aureng-Zeb et à Mourad de se rendre dans leurs gouvernements respectifs. Aureng-Zeb avait beaucoup de répugnance à abandonner une entreprise si bien commencée; toutefois comme Shah-Jehan était son père, de plus aimé du peuple et de l'armée, il craignit l'odieux d'une semblable guerre, et après quelque hésitation prit le parti de l'obéissance.

Cependant l'impétuosité de Dara devait fournir promptement un prétexte à Aureng-Zeb pour mettre ses desseins à exécution. A la nouvelle de la défaite du rajah Jeswint-Sing, Dara, enflammé de colère, partit d'Agra à la tête des forces impériales, annonçant l'intention de venger le rajah et de châtier sévèrement Aureng-Zeb. Ce dernier se plaignit amèrement de la nécessité de combattre où le met-

tait son frère ; il prit le ciel et la terre à témoin de son horreur pour une guerre contre son père et son souverain. Dara envoya l'ordre à son fils Soliman, qui en ce moment assiégeait Sujah dans Monghir, de faire avec ce dernier la paix à tout prix, et de venir se joindre à lui. Soliman, obéissant aux ordres de son père, se hâta d'accourir sur le théâtre où l'action allait s'engager. Soliman était à la fois prudent, brave, aimé de ses soldats. D'un autre côté, l'empereur voulait à toute force se mettre en campagne. Si l'une ou l'autre de ces deux circonstances se fût réalisée, si Soliman ou Shah-Jehan fussent arrivés avant qu'un engagement décisif eût lieu, peut-être en était-ce fait de la destinée d'Aureng-Zeb. Mais Dara était impatient d'agir : il se hâta de marcher pour occuper les bords de la rivière de Chumbul, et les passes des montagnes qui s'étendent du Guzerate à la Jumma. Aureng-Zeb, après avoir reconnu la position de l'ennemi, la trouva tellement forte, qu'il renonça au dessein de l'attaquer ; craignant en même temps l'arrivée de Soliman, il se trouva tout-à-coup dans la plus étrange perplexité. Un avis inattendu vint le tirer d'embarras, peut-être le sauver. Un omrah de ses partisans, bien qu'il se trouvât dans les rangs de Dara, lui fit donner connaissance d'un chemin détourné conduisant du lieu qu'il occupait à une partie de la rivière alors sans défense ; Aureng-Zeb en profita pour gagner la rive opposée avec la presque totalité de ses troupes, tandis que son camp demeurait

rait tendu en vue de Dara. Tout-à-coup ce dernier apprend qu'Aureng-Zeb, après l'avoir tourné, est en pleine marche vers la capitale ; il fait lui-même la plus grande diligence, et parvient à rejoindre l'ennemi. Le combat s'engage ; par sa bravoure éclatante, Dara balance la froide intrépidité d'Aureng-Zeb, qu'aucun péril n'avait jamais troublé, et l'impétueux courage de Mourad. Malheureusement, l'éléphant qu'il monte est blessé, et s'abat ; forcé d'en descendre, il s'élance sur un cheval, et cet accident lui devient funeste : les soldats, en perdant de vue l'étendard, croient à la trahison ou à la mort de leur chef ; le désordre se met dans les rangs, et bientôt chacun ne pense plus qu'à sa propre sûreté. Entraîné par la déroute générale, après de vains efforts pour rallier ses troupes, Dara lui-même est obligé de chercher un asile à Agra ; il s'y arrête à peine assez de temps pour avoir une courte entrevue avec son père, et court en toute hâte à Delhi, où il se flatte de rassembler quelques troupes.

Aureng-Zeb déploie en ce moment toute son adresse. Il affecte de traiter Mourad comme l'empereur ; quant à lui, il commence à s'occuper des préparatifs d'un voyage à la Mecque. En même temps il emploie tous les moyens de séduction dans lesquels il était passé maître pour détacher les principaux des omrahs de la cause de Dara. Il réussit complètement auprès de l'armée de Soliman ; bientôt celui-ci se trouve isolé, cesse d'être en sûreté au milieu des siens : il est forcé de s'enfuir

et de chercher un asile auprès du rajah de Serinagur, petit État indou jusqu'à échappé à la conquête, comme perdu au milieu des montagnes. L'armée victorieuse se présente devant Agra, mais en trouve les portes fermées par l'ordre de l'empereur. Auréng-Zeb hésite, reste indécis sur le parti à prendre ; il n'ose se livrer à une violence ouverte contre Shah-Jehan, à la fois son père et son souverain ; l'empereur à le premier recours à la ruse ; feignant de se trouver heureux de la présence d'Auréng-Zeb, il l'invite, le presse de paraître en sa présence. Auréng-Zeb affecte beaucoup d'empressement à obéir ; et cependant de jour en jour, sous mille et mille prétextes, tarde à le faire. S'il se livrait à ses propres sentiments, il irait seul, dit-il, se jeter aux pieds de son père ; mais, selon lui, son armée ne le laisserait pas s'éloigner, à moins que son propre fils et un détachement de ses troupes ne fussent d'abord introduits dans la citadelle. Shah-Jehan, aveuglé lui-même par le désir de s'emparer de la personne d'Auréng-Zeb, consent à cette condition. Or, le fils de ce dernier avait ses instructions : à peine dans la citadelle, il s'empare de l'empereur, dont la rage et la colère ne connaissent plus de bornes en se voyant prisonnier de son petit-fils. Il lui offre la couronne, à la condition qu'il se joindra à lui contre Auréng-Zeb ; ce dernier, dans l'esprit duquel la frayeur d'encourir le ressentiment d'Auréng-Zeb l'emporte sur l'ambition, refuse. Après des hésitations, des délais, des négocia-

ciations sans résultat, Shah-Jehan envoie les clefs de la citadelle à Aureng-Zeb, qui se hâte alors de publier une lettre apologétique de sa conduite : « C'est à contre-cœur, dit-il, qu'il en est venu à ces extrémités ; ce sont les crimes de Dara qui lui ont mis les armes à la main. Quant à lui, il ne veut, ne désire, n'attend qu'une chose : la restauration de Shah-Jehan dans la plénitude de son pouvoir ; le plus heureux moment de sa vie sera celui où il pourra se présenter devant le trône impérial comme le plus humble sujet de l'empire, à genoux, le front dans la poussière. » Il redouble de soins, d'égards, de démonstrations d'obéissance et de respect à l'égard de Mourad. Ce langage éloignant tout soupçon de l'esprit de Mourad, il se rend sans défiance à un divertissement où le convie Aureng-Zeb ; là on l'enivre avec un vin contenant de l'opium, et lorsque le sommeil a fermé ses yeux, il est désarmé, fait prisonnier, séparé des siens et envoyé au château d'Agra.

Le moment était venu où Aureng-Zeb pouvait laisser de côté toute dissimulation ; cependant il semble hésiter encore : il se fait long-temps presser par les nobles et les principaux officiers de l'État, lors seulement feignant de céder à leurs instances, il consent à revêtir les insignes de la royauté et à monter sur le trône. C'était le 2 août 1658, dans le jardin d'Azabad auprès de Delhi. Il prit le titre pompeux d'Alam-Ger, ou conquérant du monde. Aureng-Zeb n'était pas homme à com-

promettre ce qui déjà était fait en différant ce qui demeurerait à faire : il se mit en campagne pour combattre Dara. Les provinces de Lahore, de Multan et de Cabul reconnaissaient encore l'autorité de ce prince ; dans les montagnes où il s'était réfugié, Soliman s'était entouré d'un grand nombre de ses partisans ; enfin Sujah régnait sans rival sur la riche province du Bengale. Aureng-Zeb étant parvenu sur les bords de la Suttledje, Dara se retira à son approche ; Aureng-Zeb continua d'avancer, et le chassa tour à tour des provinces de Lahore et de Multan. Atteint par la mauvaise fortune, le malheureux prince avait perdu cette impétueuse résolution qui jadis l'avait caractérisé : de Multan il s'enfuit, après avoir traversé l'Indus, dans les montagnes de Bicker. Alors Aureng-Zeb, considérant cette guerre comme terminée, laissant un corps de 8,000 chevaux chargé de poursuivre le prince fugitif, s'en retourna à Agra. A peine arrivé, il apprit ce qu'il craignait déjà, c'est-à-dire que Sujah était en pleine marche ; sans perdre un moment, il se met aussitôt en campagne. Sujah avait pris une forte position dans les environs d'Allahabad, et là attendait l'ennemi ; la bataille eut lieu. Le rajah Jeswint-Sing, après avoir fait la paix avec Aureng-Zeb, s'en détacha de nouveau au milieu même du combat, et attaqua en queue l'armée de l'usurpateur pendant que ce dernier faisait tête à Sujah. Le désordre et la terreur que cet incident jeta dans l'armée furent au moment de devenir funeste à Au-

reng-Zeb. L'ordre fut rétabli, mais alors un nouvel accident faillit encore une fois tout perdre. L'éléphant monté par Aureng-Zeb ayant reçu une profonde blessure, devint ingouvernable ; Aureng-Zeb fit un mouvement pour en descendre ; déjà il avait un pied sur le marche-pied ; mais en ce moment l'émir Jumla, cet ami, ce partisan qu'il avait feint d'emprisonner, et qui se trouvait à cheval à côté de lui, cria d'une voix tonnante : « C'est du trône que vous descendez. » Aureng-Zeb le comprit, et, après un moment d'indécision, se replaça de nouveau sur le housda et fit enchaîner l'éléphant par le pied ; et les troupes ne cessant pas de voir l'étendard impérial, continuèrent de combattre avec la même ardeur. L'émir Jumla montra jusqu'à la fin de la bataille une intrépidité remarquée de tous. Sujah voyant la fortune se déclarer contre lui, n'eut bientôt plus qu'à s'enfuir à la tête de tout ce qu'il put rassembler de troupes. D'ailleurs Aureng-Zeb n'était pas en mesure de le poursuivre ; aussi, laissant son fils Mahomet à la tête d'un corps d'armée pour poursuivre les fugitifs, il s'en retourna à Agra.

De puissantes raisons rappelaient en effet Aureng-Zeb à Agra. Dara, parvenu à Bicker avec sa famille, traversa le désert, arriva dans le Guzerat ; là, à force de promesses, il parvint à rallier à son parti le gouverneur de la province. Aureng-Zeb savait par sa propre expérience combien il était aisé d'allumer la flamme de la révolte, toujours mal éteinte, parmi les rajahs désaffectionnés des mon-

tagues, les vice-rois éloignés, les princes du Deccan. Après s'être réconcilié avec Jeswint-Sing, malgré sa trahison récente, il marcha vers Ajmère. Dara s'était retranché avec soin dans une situation avantageuse; s'étonnant, dès qu'il l'eut reconnue, de la force de cette position, du grand nombre d'ouvrages qui en défendaient les approches, Aureng-Zeb eut recours à ses armes ordinaires, l'intrigue et la ruse; à force d'argent, et surtout de promesses, il parvint à gagner un corps de Mahrattes qui se trouvait au service de Dara. Abandonné tout-à-coup du plus grand nombre des siens, Dara n'eut plus qu'à s'enfuir en toute hâte vers l'Indus, accompagné de sa seule famille. Dénué de ressources, de serviteurs, de vivres même, ils furent plus d'une fois sur le point de périr dans le désert. Après grand nombre d'autres vicissitudes, Dara finit par tomber dans les mains d'un chef dont jadis il avait épargné la vie et fait la fortune; celui-ci, empressé de gagner la faveur d'Aureng-Zeb, s'empara du prince fugitif et le livra à l'usurpateur. Aureng-Zeb, après l'avoir fait promener ignominieusement par les rues de Delhi, peu de jours après le fit étrangler. Pendant ce temps, Mahomet, fils d'Aureng-Zeb, et l'émir Jumla poussaient avec activité la guerre contre Sujah, et le contraignirent bientôt à se réfugier à Tanda. Malgré sa fuite, ce prince, dont le courage et la résolution ne cédèrent point à la mauvaise fortune, possédait pourtant encore quelques ressources; d'ailleurs un événement survint de na-

ture à lui faire espérer une révolution favorable dans la tournure de ses affaires.

Un fils d'Aureng-Zeb, Mahomet, avait été jadis amoureux de la fille de Sujah; leur union avait même été projetée avant que les discordes de la famille royale eussent rempli l'empire de sang et de confusion. La princesse écrivit à Mahomet une lettre dans laquelle, lui rappelant le souvenir de leur première tendresse, elle lui reprochait de s'être fait l'instrument de la ruine de son père. Mahomet, fier et présomptueux, ne supportait qu'en frémissant le joug de la volonté despotique d'Aureng-Zeb : la douleur de celle qu'il avait aimée, qu'il aimait peut-être encore, le toucha; il résolut d'abandonner la cause de son père pour celle de son oncle. Aimé de son armée, il ne doutait pas de l'entraîner facilement dans sa défection; mais l'émir Jumla, fidèle à Aureng-Zeb, fit échouer ce dessein. A la nouvelle de la défection de son fils, Aureng-Zeb ne doutant pas qu'il n'eût entraîné l'armée, se mit en toute hâte en marche vers le Bengale. Dans l'intervalle, Jumla avait attaqué l'armée de Sujah et l'avait défaite; Mahomet et Sujah s'étaient enfuis : alors Aureng-Zeb, sous la forme d'une réponse à Mahomet, lui écrivit une lettre qu'il a soin de faire intercepter par les agents de Sujah : et dans cette lettre, feignant d'accueillir les témoignages de repentir que Mahomet lui aurait donnés, il lui offre l'oubli du passé, le pardon de sa récente trahison, à condition cependant que le prince révolté ren-

dra le service qu'il a promis. La nature de ce service offert par le fils, accepté par le père, n'était pas désignée dans la lettre d'Aureng-Zeb; d'ailleurs toute la lettre laissait facilement deviner qu'il s'agissait de la mort ou de la capture de Sujah. Cette ruse d'Aureng-Zeb jeta le doute, l'angoisse, la crainte dans le cœur de Sujah; et ses mauvais traitements contraignirent bientôt Mahomet à s'éloigner. Celui-ci n'eut plus d'autre ressource que de s'aller jeter aux pieds d'Aureng-Zeb et de s'en remettre à sa clémence. Immédiatement emprisonné dans la forteresse de Gwalior, il y languit plusieurs années, et ne recouvra la liberté que pour mourir peu de jours après. Sujah et sa famille, successivement trahis par les princes auprès desquels ils allaient demander un refuge, subirent divers genres de mort. Dernier objet des craintes d'Aureng-Zeb, Soliman, réfugié chez le rajah de Serinagur, fut bientôt trahi par ce dernier, auquel une récompense avait été offerte, trop forte pour la vertu d'un Indou.

Aureng-Zeb se trouva ainsi maître absolu de l'empire mogol. Toute rivalité vaincue, toute résistance étouffée, rien ne l'empêcha plus de tourner toute l'activité de son esprit vers l'administration intérieure de l'empire; il put encore s'occuper sans relâche de l'achèvement de la conquête du Deccan, qui devint l'événement le plus important de son règne. A l'époque où il se proposait de disputer la couronne à ses frères, Aureng-Zeb, en quittant cette province, en avait laissé l'ad-

ministration à son second fils , Mahomet-Mauzim ; à peine sur le trône, la crainte lui vint que ce grand pouvoir qu'il venait de confier ne fût bientôt tourné contre lui-même. Mauzim, qui connaissait l'humeur défiant et jalouse d'Aureng-Zeb, conservait cependant avec grand soin les dehors de la plus extrême humilité ; évitant tout déploiement de pouvoir , toute apparence de richesse , il se faisait seulement remarquer par une exactitude extrême à s'acquitter de ses moindres devoirs vis-à-vis l'empereur. Les contributions de son gouvernement ne demeuraient jamais un seul jour en arrière. L'habileté prudente de cette conduite ne fut pourtant pas suffisante à empêcher qu'il ne fût rappelé à la cour , et remplacé comme vice-roi du Deccan par Shaista-Khan. Comme dédommagement et pour remplacer par des espérances ce dont il le dépouillait en réalité, l'empereur déclara Mahomet-Mauzim l'héritier du trône, et changea son nom en celui de Shah-Aulum ou roi du monde. Peu après l'empire fut désolé par un fléau terrible ; une sécheresse extraordinaire suspendit toute végétation , et laissa sans nourriture les hommes et les animaux ; Aureng-Zeb prit les plus actives mesures : les impôts furent remis, le trésor impérial ouvert aux sujets de l'empire ; le grain , acheté dans les provinces où il était le plus en abondance, fut porté dans celle où il se trouvait le plus rare , de sorte à diminuer le mal en le répartissant sur un plus grand espace. La prudence avec laquelle l'empereur avait toujours

administré les revenus de l'Etat lui donnait alors d'abondantes ressources pour fournir aux besoins du peuple. Différant en cela des monarques de l'Orient, Aureng-Zeb n'avait nullement le goût du luxe ou de l'ostentation. Mais, pour comble de maux, la famine n'avait point encore achevé de sévir, qu'il fit une grave maladie et que l'on crut sa fin prochaine. La perspective de nouveaux bouleversements politiques se montra dans l'avenir; la cour se remplit d'intrigues, se sépara en factions diverses : l'une se prononçant pour Mauzim, le successeur déclaré de l'empereur, l'autre pour Ackbar, un autre de ses fils, encore enfant. Shah-Jehan lui-même vivait encore, et le peuple croyait déjà voir le vieil empereur se ressaisir du sceptre; mais Aureng-Zeb recouyra la santé, et conserva l'autorité aussi entière que jamais. Pendant la maladie de l'empereur, Mauzim avait montré peu de préoccupation de la santé de son père, en revanche beaucoup d'activité pour s'assurer sa succession. Aureng-Zeb demeura frappé du danger d'avoir près de lui un héritier aussi impatient, aussi disposé peut-être à devenir un compétiteur; pour se mettre à l'abri de cet inconvénient, il songea à désigner pour son successeur son jeune fils Ackbar. Dans ce but, il engagea l'empereur Shah-Jehan à donner en mariage à Ackbar la fille de Dara, demeurée auprès de son grand-père, malgré les grands événements qui avaient dispersé sa famille. Shah-Jehan, bien qu'étroitement gardé dans le palais d'Agra,

n'avait pas cessé d'être traité avec le plus grand respect : il avait conservé ses femmes , une cour nombreuse , il était pourvu de tous les divertissements qu'on savait de son goût ; toutefois sa colère et son irritation contre Aureng-Zeb n'étaient point apaisées. Il répondit aux propositions de ce dernier par un refus exprimé en paroles hautaines et insultantes ; Aureng-Zeb , loin de montrer aucun ressentiment , redoubla d'efforts pour apaiser l'irritation du vieillard.

L'émir Jumla avait obtenu , pour la récompense de ses services , le gouvernement de Bengale ; mais bientôt Aureng-Zeb , fidèle à la politique de l'Orient , songea à retirer l'émir de ce gouvernement , toutefois sans en venir à une rupture ouverte. D'abord , pour l'occuper , il le pressa de faire la guerre contre le roi d'Assam , dont l'armée avait fait tout-à-coup une irruption dans le Bengale. Jumla , pour qui c'était une occasion de gloire et de fortune , entreprit avec joie cette expédition ; il traversa les montagnes d'Assam , vainquit le roi , le mit en fuite , le força de s'enfuir et de se cacher dans les montagnes ; mais alors arrivèrent des pluies , plus abondantes , plus violentes dans ces régions que dans tout le reste de l'Inde. Le pays ne fut bientôt plus qu'une mer immense. Jumla se trouvant dans l'impossibilité de faire subsister son armée , se vit contraint de retourner dans le Bengale. Les difficultés qu'il eut à vaincre dans cette marche rétrograde furent innombrables : les vivres man-

quèrent ; les routes avaient été détruites ; l'ennemi, plus au fait des localités, l'assaillait sans cesse avec avantage. Cependant Jumla, homme de tête et de cœur, triompha de tant d'obstacles et parvint à ramener la plus grande partie de son armée. Ce revers l'avait animé plutôt qu'abattu. Il écrivit à l'empereur qu'il se proposait d'arriver dès l'année suivante jusqu'en Chine. Mais en ce moment même une dysenterie terrible, suite ordinaire des grandes fatigues dans ces climats, décimait les rangs de son armée ; atteint par le fléau, Jumla, dont la constitution était déjà épuisée par l'âge et les fatigues, succomba promptement. En apprenant cette nouvelle, Aureng-Zeb dit au fils de Jumla, en ce moment auprès de lui : « Vous avez perdu un père, moi le meilleur et le plus dangereux de mes amis. » Peu après, c'est-à-dire dans la septième année du règne d'Aureng-Zeb, le vieil empereur Shah-Jehan rendit le dernier soupir ; il avait atteint un âge fort avancé, et selon toutes les probabilités cette mort fut naturelle ; toutefois l'opinion publique s'est long-temps obstinée à l'attribuer au poustâ, sorte de poison fort en usage dans l'Orient, réservé aux princes emprisonnés par la raison d'État, et dont la mort violente pourrait avoir des inconvénients politiques. C'est un breuvage fait de têtes de pavot, écrasées, et qu'on laisse infuser dans l'eau. On en porte tous les matins une grande coupe à chacun des prisonniers, et toute nourriture leur est refusée jusqu'à ce qu'ils l'aient complètement

vidée. L'usage de cette boisson les prive insensiblement de leurs forces et de leur intelligence ; ils maigrissent, s'affaiblissent, s'hébètent de jour en jour, jusqu'à ce qu'enfin ils aient succombé. A la mort de Shah-Jehan, Aureng-Zeb devint maître de l'empire par droit de succession aussi bien qu'il l'était déjà par le droit de conquête. Il avait vu successivement disparaître tous ses rivaux, tous ses compétiteurs, c'est-à-dire à peu près toute la famille impériale. C'est aussi à compter de ce moment que l'histoire d'Aureng-Zeb se trouve contemporaine de celle des établissements anglais dans l'Inde.

A cette époque, une erreur commise par un secrétaire fut sur le point d'entraîner l'empire dans une guerre avec la Perse, et de le jeter en même temps dans toutes les horreurs de la guerre civile. A son arrivée au trône, Aureng-Zeb avait reçu des ambassades de félicitations du khan des Usbecks et du shah de Perse ; toutes les affaires du gouvernement étant réglées, il se disposa à les envoyer remercier en son nom. Le secrétaire de chancellerie, chargé de composer les lettres adressées aux deux souverains, désigna le shah de Perse par les mêmes titres que le khan des Usbecks. L'erreur fut prise par le shah pour une injure préméditée ; il commença ses préparatifs de guerre. Aureng-Zeb chercha vainement à expliquer ce malentendu par l'intermédiaire d'un ambassadeur : ce dernier ne put obtenir une seule audience du shah. Cependant, dans l'armée d'Aureng-Zeb les officiers apparte-

naient à des races fort diverses : les uns étaient mogols, d'autres afghans, d'autres turcs, un très grand nombre persans, et parmi ces derniers le visir lui-même. Aureng-Zeb n'était point disposé à mettre la fidélité de ces derniers à l'épreuve d'une guerre contre leur patrie et leur souverain. Une lettre adressée par le shah de Perse au visir fut interceptée : cette lettre parlait d'une conspiration existant parmi les grands fonctionnaires persans pour se saisir de la personne de l'empereur aussitôt qu'il entrerait en campagne. Aureng-Zeb, à la lecture de cette lettre, fait cerner par ses gardes les maisons des omrahs persans ; ceux-ci reçoivent la défense d'en sortir, sous peine de mort. Mais les chefs persans étaient nombreux et puissants ; le danger les unissait. Les représentants de la noblesse afghane détestaient les Mogols, qui avaient renversé du trône la dynastie des Afghans ; ils étaient disposés à faire cause commune avec les Persans. Le moment était critique pour Aureng-Zeb ; toutefois il était trop familier avec les armes de la ruse et du mensonge pour ne pas les reconnaître aux mains de ses adversaires : il ne fut pas long-temps à se douter que la lettre du shah pouvait bien n'être qu'une ruse, qu'un stratagème. Changeant aussitôt de conduite, il envoie auprès des principaux omrahs, et sollicite leur présence à la cour. Ceux-ci avaient rassemblé leurs amis, fortifié leurs maisons, n'attendaient plus que le moment de recourir aux armes. Mais une des filles de Shah-Jehan, la princesse Jehanara, favorite de son

père, avait été de tout temps citée, remarquée par la façon distinguée avec laquelle elle avait toujours traité les Persans; elle se rendit elle-même comme médiatrice, et dans son palanquin, à la porte du visir, démarche qui, dans les idées de ces peuples, était un suprême honneur pour ce dernier. Les portes de la maison, déjà barricadées, s'ouvrent aussitôt; le visir, touché, attendri, se rend à la salle d'audience de l'empereur, il se prosterne devant le trône. Aureng-Zeb se hâte d'en descendre, il relève le visir et l'embrasse; il ne cherche plus qu'à effacer toutes traces de ces débats. Aureng-Zeb s'empresse alors de marcher contre le shah de Perse, qui, profitant de ces désordres intérieurs, s'était avancé sur les frontières; mais le shah mourut dans son camp avant que les deux armées ne fussent en présence. Le successeur ne se souciait pas de se donner les embarras d'une guerre au commencement de son règne; de son côté, Aureng-Zeb était plus préoccupé de l'envie d'étendre ses conquêtes du côté du Deccan que de celui de la Perse. Ces dispositions réciproques rendaient facile un arrangement, et il fut effectivement conclu.

Aureng-Zeb était déjà depuis dix années sur le trône, lorsqu'un nouvel ennemi se présenta qui devait devenir promptement redoutable à ses successeurs : c'était Sevajée, le fondateur de l'empire des Mahrattes. Dans les régions montagneuses qui s'étendent des frontières de Guzerate jusqu'à celles du Canara, se trouvait une race d'Indous encore

sauvage, grossière; ayant moins participé aux progrès de la civilisation que les habitants des plaines, en même temps plus hardie et plus guerrière; elle consistait en quelques tribus auxquelles on donna le nom de Mahrattes, nom qui fut ensuite étendu à beaucoup d'autres. Mheerut ou Mharat était le nom d'un district qui, sous les souverains du Deccan, faisait partie de la province de Dowlatabad; il est à croire qu'il aura donné son nom, dans les premiers temps, à une portion du Deccan beaucoup plus considérable que celle comprise aujourd'hui sous cette dénomination, et qu'il a été le pays originaire des Mahrattes. Sevajee était fils de Shahjee, un Indou au service d'Ibrahim-Adil-Shah, roi de Beejapoore, dont il reçut un jaghire dans le Carnatique avec le commandement d'un corps de 10,000 hommes. Encore fort jeune, il fut envoyé résider à Poonah : zemindarie dont son père avait obtenu l'octroi, et dont il avait confié l'administration, en même temps que le soin de sa femme et de son fils, à l'un de ses officiers nommé Dadajee Punt. La mère de Sevajee était pour son mari l'objet d'une aversion à laquelle le fils participait. Grandi en force de corps et en résolution d'esprit, dès l'âge de dix-sept ans, Sevajee avait rassemblé autour de lui bon nombre de bandits à la tête desquels il ravageait les districts voisins. Dadajee s'étant empoisonné, effrayé, dit-on, des suites que pouvaient avoir les brigandages de Sevajee, ce dernier prit possession de la zemindarie. Son pre-

mier soin fut d'augmenter le nombre de ses troupes, d'étendre plus loin ses pillages et ses dévastations. A l'époque où Sevajee s'empara de la zemindarie de Poonah, son père était trop occupé dans l'Est pour être en mesure d'intervenir. A la même époque, Aureng-Zeb faisait en toute hâte ses préparatifs de guerre contre l'empereur ; il engagea Sevajee à se joindre à lui. Sevajee, manqua alors de tact et de prévision, il renvoya avec mépris le messenger d'Aureng-Zeb, reprochant à ce dernier sa double trahison contre un roi et contre un père. Profitant bientôt des dissensions de l'empire mogol, il prit possession de la forteresse de Rajegur, dont il fit la capitale de son gouvernement ; il y ajouta Porundeh, Jegneh et plusieurs autres districts dépendants du roi de Beejapore. Il mit à mort par trahison le rajah de Jaowlee, et s'empara de son territoire et de ses trésors ; il pilla la riche et manufacturière ville de Kallean ; il s'empara de Madury, de Purdhaungur, Rajapore, Sungarpore, et d'une île appartenant aux Portugais. Le roi de Beejapore ayant fait marcher une armée contre lui, Sevajee fit au général qui la commandait des professions de repentir et de soumission, et l'engagea à une conférence où il le poignarda. L'armée, privée de son chef, se dispersa sans même tenter de résistance. Alors il fut facile à Sevajee de prendre rapidement possession de toute la région du Concan, région située entre les Ghauts et la mer de Goa jusqu'à Daman.

Aureng-Zeb, après la défaite de ses rivaux, envoya Shaista-Khan, avec le rang d'ameer-al-omrah, c'est-à-dire de chef des omrahs, pour commander dans le Deccan. Le rajah Jeswunt-Sing, qui avait racheté sa trahison dans la bataille contre Surjah par l'abandon postérieur de la cause de Dara, fut investi à la même époque du gouvernement de Guzerate. Aureng-Zeb avait alors le loisir de s'occuper des progrès de Sevajee : le vice-roi de Guzerate reçut l'ordre de coopérer avec le vice-roi de Deccan pour châtier l'aventurier mahratte. Sevajee n'était pas en mesure de résister à l'orage qui alors le menaçait : la forteresse de Jegneh lui fut enlevée ; l'ameer-al-omrah marcha sur Poonah, où il établit sa résidence. Mais là, un jour, ou plutôt une nuit, une bande d'assassins se fraya un chemin jusqu'à son lit ; il fut blessé à la main en parant un coup dirigé contre sa tête, son fils fut massacré. Les assassins, parmi lesquels se trouvait, dit-on, Sevajee, échappèrent. Les soupçons de Shaista-Khan tombèrent sur Jeswunt-Sing, car les circonstances de l'introduction de ces assassins étaient de nature à faire soupçonner quelque trahison ; quoi qu'il en soit, ces deux généraux furent rappelés. Après un intervalle de deux années, où le Deccan fut gouverné par Shah-Alaun, deux autres généraux, Jey-Sing et Diller-Khan, furent envoyés poursuivre la guerre contre le chef mahratte. Jey-Sing était rajah d'Abnir, et Diller avait obtenu le haut rang d'omrah au service de Shah-Jehan. Avant l'arrivée de ces deux chefs, Se

vajee, avec la plus grande adresse, avait surpris et pillé Surate, à cette époque ville de grande importance et de grand renom, principal port de l'empire mogol, point de départ ordinaire des pèlerins qui se rendaient à la Mecque. Les opérations des nouveaux généraux changèrent le cours des affaires des Mahrattes : les armées de Sevajee furent mises en déroute; son pays pillé, saccagé; Poorundeh, place très forte, où il avait placé ses femmes et ses trésors, assiégée et bientôt réduite aux dernières extrémités. Alors Sevajee usa d'un stratagème que nous verrons se reproduire plus d'une fois dans l'histoire d'Orient : seul et désarmé, il se présente tout-à-coup à l'un des avant-postes des troupes impériales; il demande à être conduit au général; là, il confesse sa folie de s'être attaqué à l'empire mogol, il expose son repentir, sollicite le pardon de sa révolte, et offre ses services à l'empereur. Il ajoute qu'il veut restituer vingt farts qui sont encore en son pouvoir. Jey-Sing, le général de l'empereur, accepte la proposition; Sevajee reçoit l'ordre de se rendre à Delhi en présence de l'empereur; il obéit sur-le-champ. Il offrait de se mettre à la tête de la guerre alors imminente entre la Perse et l'empire : que cet offre eût été accepté, qu'il eût été reçu avec les honneurs auxquels il se croyait des droits, et Sevajee se consacrait probablement au service du grand Mogol; alors l'empire des Mahrattes n'aurait peut-être jamais existé. Aurang-Zeb se donna, au contraire, le plaisir d'abaisser, d'hu-

milier l'aventurier rebelle : quand ce dernier se présenta dans la salle d'audience , il le fit placer parmi les omrahs des rangs les plus inférieurs , traitement qui l'humilia jusqu'à lui arracher des larmes amères. Aussi, laissant son fils à un brahme qu'il avait connu à Mutterah , et qui le lui ramena plus tard heureusement, Sevajee s'échappa bientôt de Delhi ; il voyagea sous le travestissement d'un pèlerin, se rendit à Jaggernaut , et de là , par la voie d'Hyderabad , ne tarda pas à gagner son propre pays.

Le rajah Jeg-Sing, soupçonné bien à tort d'intelligence avec Sevajee , fut rappelé ; il mourut avant d'avoir pu se disculper dans l'esprit de l'empereur. Le prince Shah-Alaum et le rajah Jeswint-Sing furent envoyés pour le remplacer ; circonstance qui devint favorable à Sevajee. Jeswunt-Sing avait en effet peu de goût pour le service impérial ; il laissa traîner la guerre en longueur ; d'ailleurs des jalousies de rang parmi les chefs, des mutineries parmi les soldats, venaient à chaque instant paralyser l'armée impériale. Au contraire Sevajee, alors en possession d'une autorité sans limites, déployait la plus grande activité. A peine de retour au milieu des siens, il prit un titre royal et battit monnaie en son nom , ce qui dans l'Inde est considéré comme l'attribut le plus élevé de la souveraineté. Grâce à de sages arrangements pris avant son départ, pendant son absence ses troupes avaient été fort régulièrement payées, nourries, exercées ; aussi se trouva-t-il en mesure d'attaquer les forts et le ter-

ritoire mogols. Surate fut pillée de nouveau ; il reprit successivement tous les forts qui lui avaient été enlevés, et ajouta quelques nouveaux districts à ses premières possessions. La faiblesse du gouvernement de Beejapore le lui fit considérer comme une proie facile ; cependant il ne pouvait se hasarder à commencer cette entreprise ou toute autre, jusqu'à ce que ses forteresses eussent été approvisionnées : et c'était chose difficile, car les armées mogoles couvraient le pays et l'affamaient. Mais Sevajee savait aussi bien se servir des armes de la ruse que de celles du courage : dans une lettre à Jeswunt-Sing, il lui dit que s'il a fui la présence impériale, c'est parce que le refus de ses offres de service, le danger perpétuel qu'il courait, lui en ont fait une triste nécessité ; il ajoute, en style oriental, qu'il n'en désire pas moins vivement rentrer dans les murailles de la fidélité et replacer son cou sous le joug de l'obéissance ; il dit encore que toute son ambition est de faire entrer son fils dans l'armée impériale, en supposant toutefois qu'il pût y obtenir un commandement en rapport avec son rang. La ruse réussit au gré de Sevajee : il obtint un emploi considérable pour son fils, et un armistice dont il profita pour approvisionner ses places fortes. Peu après le fils de Sevagee parvint à se retirer des rangs de l'armée de l'empereur, et sans éprouver beaucoup de résistance, Sevagee prit possession de plusieurs districts de l'Etat de Beejapoore, auxquels il imposa une contribution de guerre et trois lacs de pagodes.

Jeswant-Sing fut rappelé ; plusieurs généraux furent successivement envoyés contre les Mahrattes ; mais ceux-ci, grâce à leur manière de faire la guerre, déjouèrent tous les plans de leurs ennemis et les battirent souvent. En 1671, d'après les ordres de l'empereur, Aulutt-Shah quitta l'armée ; Bahadur-Khan demeura seul chef de l'armée pendant cinq années ; mais cette période de temps ne fut signalée par aucun événement de quelque importance. Les efforts du vice-roi étaient en partie dirigés contre Beejapore et Golconde, par conséquent divisés, par conséquent affaiblis. En 1677, Sevajee contracta une alliance avec le roi de Golconde contre le roi de Beejapore et les Mogols ; il entra dans le territoire de Golconde à la tête de 40,000 chevaux. D'abord Sevajee semble vouloir demeurer fidèle à cette alliance ; cependant il a soin de placer des gouverneurs mahrattes dans toutes les places fortes ; il s'empare par trahison de la forteresse de Gingee regardée comme imprenable, et met le siège devant Vellore qui se défend pendant plus de quatre mois. Mais bientôt la nécessité de veiller par lui-même au soin de ses provinces occidentales rappella Sevajee. Diller-Khan, successeur de Bahadur, continua la guerre commencée par ce dernier, qui lui-même vint le remplacer de nouveau dans l'année 1681.

Une guerre navale, la première dont il soit fait mention dans l'histoire de l'Inde, avait alors commencé entre Sevajee et ses ennemis. Au début de la carrière de Sevajee, un chef nommé Siddoe-Jore

avait le gouvernement de la ville de Dunda-Rajapore, port de mer au midi de Bombay, appartenant au roi de Beejapoore ; il avait en même temps le commandement de la flotte chargée de protéger les provinces maritimes de ce royaume : car un grand nombre de pirates infestaient alors les côtes de l'Inde. Siddee-Jore étant occupé dans un autre endroit contre Sevajee, ce dernier arriva d'une manière inattendue à Dunda-Rajapore, et s'en empara par stratagème. La perte de Dunda-Rajapore irrita tellement le roi de Beejapoore contre Siddee-Jore, qu'il le fit assassiner. A cette époque, le fils, l'héritier de Siddee-Jore avait le commandement de la flotte en ce moment à l'ancre dans l'île fortifiée de Gingerah, située en face de la ville. Irrité du traitement que le roi de Beejapoore avait fait subir à son père, ce jeune homme offrit ses services, la flotte dont il disposait et le fort de Gingerah à Aureng-Zeb. L'offre fut acceptée avec empressement. Le fils de Siddee-Jore, qu'on appelait encore Siddee, nom commun, à ce qu'il paraît, à tous les aventuriers abyssiniens qui passaient au service des rois du Deccan, fut rejoint par un grand nombre de compatriotes. A leur tête, il fit une guerre active à Sevajee sur toute la côte occidentale de l'Inde ; et ces aventuriers devinrent dangereux non seulement aux Mahrattes, mais à toutes les nations qui fréquentaient ces parages. Sur ces entrefaites, Sevajee mourut le 5 avril 1682, dans la forteresse de Rajapore, d'une inflammation de poi-

trine, à l'âge de cinquante-deux ans. Il avait déployé, pendant la durée d'une carrière si bien remplie, une fertilité d'imagination, une faculté d'invention, une fermeté de caractère et une constance d'esprit dans la poursuite de ses desseins qu'on ne saurait trop admirer. A la mort de Seavage, ses Etats occupaient, sur les rives occidentales de l'Inde, une étendue de 400 milles en longueur et de 120 en largeur. Quant aux forteresses détachées dans lesquelles il avait placé des garnisons, et qui se trouvaient dans la Carnatique, une ou deux seulement paraissent à cette époque être demeurées dans ses mains.

Ce n'était pas seulement contre cette puissance naissante qu'Aureng-Zeb avait à lutter; il lui fallut soutenir en outre une guerre obstinée d'abord contre les Afghans qui infestaient les provinces du nord, ensuite avec les Rajpoots d'Ajmer ou de Malwa. En 1673, les Afghans ayant fait une irruption dans le territoire du gouverneur de Peshawar, celui-ci les poursuivit dans leurs montagnes où toute son armée fut taillée en pièces. Un Afghan, qui avait servi dans les armées de Sujah, se trouva avoir avec ce dernier une grande ressemblance : les Afghans le proclamèrent roi de l'Inde; toutes leurs tribus furent sommées de se réunir pour le placer sur le trône. Comme les Afghans étaient en mesure de mettre sur pied 150,000 hommes, c'était un grand danger qui menaçait Aureng-Zeb. Il se mit en campagne en personne, et traversa l'Indus vers la fin

de l'année 1674. La guerre dura quinze mois environ ; les Afghans furent obligés d'abandonner le plat pays et de se réfugier dans leurs montagnes, où Aureng-Zeb était trop prudent pour les poursuivre ; il se contenta de faire établir une chaîne de forts pour résister à leurs invasions. Aureng-Zeb projetait encore la réduction des États rajpoots ; il ne pouvait se résoudre à voir sans jalousie l'existence indépendante d'un pouvoir aussi considérable, en état, disait-on, de mettre 200,000 hommes en campagne, et cela au centre, au cœur même de sa domination. Pour couvrir ses projets politiques, Aureng-Zeb mit en avant une grande ardeur de prosélytisme, affecta beaucoup de zèle pour la conversion des Indous à la religion musulmane. Jeswunt-Sing, ou le grand rajah, ainsi qu'on l'appelait parmi les siens, étant mort dans le voisinage de Cabul en 1681, ses enfants furent amenés à la cour d'Aureng-Zeb, qui fit des efforts pour les convertir à l'islamisme. Leurs serviteurs rajpoots trouvèrent moyen de les faire échapper et de leur faire regagner leur pays natal. L'empereur se vengea de cette désobéissance par une guerre qu'il conduisit en personne ; à l'aide de ses forces nombreuses, il parvint à chasser les Rajpoots du pays ouvert ; d'ailleurs ils continuèrent à demeurer en possession de leurs montagnes et de leurs forts ; et la guerre dégénéra en une multitude d'actions de détail, toujours sanglantes, quoique sans résultats décisifs. Le quartier-général d'Aureng-Zeb était placé à Ajmer, d'où

il surveillait les opérations contre le Deccan aussi bien que celles de la guerre avec les Rajpoots.

Sambajee, fils aîné de Sevajee, lui succéda après quelques contestations; un parti considérable se déclara pour son frère puîné, qui lui disputa longtemps la couronne; toutefois, Sambajee demeura vainqueur. Pendant la guerre entre Aureng-Zeb et les Mahrattes, un de ses plus jeunes fils, Ackbar, tourna ses armes contre son père; mais Aureng-Zeb trouva facilement le moyen de semer la division parmi les révoltés. Ackbar, abandonné des siens, n'eut bientôt plus d'autres ressources que de chercher un refuge auprès de Sambajee. Sambajee et Aureng-Zeb comprirent tous deux, l'un ce qu'il gagnait, l'autre ce qu'il perdait à cette résolution. Le prince impérial fut reçu avec tous les honneurs imaginables par le chef mahratte, qui, en témoignage de respect, refusa constamment de s'asseoir en sa présence; Aureng-Zeb résolut alors d'en finir avec l'ennemi qui l'avait si souvent importuné, en frappant un grand coup, un coup décisif; en conséquence, en 1684, il se présenta à la tête d'une nombreuse armée à Aurangabad. Cependant tout se borna à l'attaque et à la défense de quelques forts sans résultats importants: Shah-Alaum, fils de l'empereur, fut alors envoyé dans le Concan pour détruire les forteresses mahrattes de la côte; le manque de vivres, les inconvénients du climat pour les troupes mogoles, l'obligèrent de s'en retourner après avoir perdu une bonne partie de son armée.

En 1687, l'empereur résolut d'opérer la réduction finale des royaumes mahométans du Deccan, d'Hyderabad, de Golconde et de Beejapore, qui déploierent de plus grandes forces et firent une résistance plus obstinée qu'on n'aurait dû s'y attendre. Ayant placé le quartier impérial à Ahmednagar, Aureng-Zeb s'avança aussi loin que Sholapore, après avoir envoyé une armée vers Hyderabad, une autre vers Beejapore. Le chef de l'armée du roi d'Hyderabad, trahissant son devoir, passa à l'ennemi; le roi, par suite de cette trahison, se vit contraint d'abandonner le pays ouvert; il s'enferma dans la forteresse de Golconde, ou Shah-Alaum l'assiégea. Hyderabad fut prise et pillée. Le siège de Golconde était conduit par Shah-Alaum; Aureng-Zeb, qui ne se souciait point de laisser à ce dernier, surtout parce qu'il était son fils, la gloire de s'emparer de cette ville célèbre, se contenta pour le moment des premières propositions faites par le roi assiégé, remettant à un autre temps la soumission définitive du royaume. Beejapore fit, de son côté, une résistance obstinée, à laquelle le manque de vivres devait mettre un terme. Le siège durait déjà depuis quelque temps; une attaque conduite par Aureng-Zeb en personne avait été repoussée; mais la famine contraignit la garnison à se rendre, et le jeune monarque fut livré aux mains d'Aureng-Zeb. A la même époque, Ackbar abandonna les Mahrattes pour chercher un autre asile en Perse. N'ayant plus rien qui le pressât d'agir

contre les Mahrattes , Aureng-Zeb tourna toutes ses forces contre Golconde ; la ville se rendit après une résistance de sept mois et le roi fut fait prisonnier, de sorte qu'Aureng-Zeb eut alors entre ses mains deux des souverains du Deccan.

Un autre événement tourna tout aussi bien pour Aureng-Zeb. Sambajee, qui se trouvait à l'un de ses forts dans les montagnes, loin d'être sur ses gardes, passait tout son temps livré à ses plaisirs favoris ; un corps de l'armée d'Aureng-Zeb parvint à le surprendre et à s'emparer de sa personne, Sambajee était trop redoutable pour qu'il lui fût permis de vivre ; mais Aureng-Zeb souilla sa fortune en repaissant ses yeux du spectacle de son ennemi aux prises avec le supplice ; toutefois les terreurs de la mort n'abattirent point l'esprit, le caractère indomptable de ce fier Mahratte. L'empereur, poursuivant son succès sans perdre de temps, envoya aussitôt dans le Concan une armée dont les opérations furent heureuses : Rayree (ou Ragegur), que Sambajee et son père avaient fait leur capitale, ainsi que les femmes et les enfants de Sambajee, tombèrent au pouvoir du vainqueur. Cependant Rama, un frère de Sambajee, s'échappa du Concan, et, passant dans le Carnatique par le chemin de Seringapatam, se jeta dans le fort de Gingee, place d'une très grande importance ; par l'opiniâtreté de sa résistance aussi bien que par les délais intéressés des généraux de l'empire, il retarda pendant plusieurs années les arrangements définitifs que se propo-

sait Aureng-Zeb dans le Deccan. Il donna de l'occupation aux armées impériales de 1692 à 1700, et durant cette période, rendit incomplète la soumission du Carnatique.

Aureng-Zeb tournait volontiers tous ses efforts contre les Mahrattes ; il comprenait combien cet empire naissant pouvait devenir redoutable dans un avenir rapproché. Mais pendant qu'il était occupé à la réduction des places fortes, les Mahrattes, sortant de leurs montagnes sous différents chefs, répandaient la désolation et le pillage sur les pays nouvellement conquis de Beejapore et de Golconde, même sur les provinces de Berar, de Candesh et de Malwa. Les soldats d'Aureng-Zeb les poursuivirent dans tous les sens, toujours victorieux partout où les Mahrattes acceptaient le combat ; parti auquel ceux-ci se décidaient, à la vérité, fort rarement : poursuivis de près les Mahrattes se réfugiaient d'ordinaire dans les montagnes ; puis, lorsque l'ennemi était obligé de se retirer, ils le harcelaient sur ses flancs et ses derrières, interceptaient ses convois, surprenaient ses détachements ; le moment venu où les troupes impériales s'étaient définitivement retirées, ils reprenaient le cours ordinaire de leurs dévastations. Aureng-Zeb était bien parvenu à s'emparer d'un grand nombre des places fortes des Mahrattes ; mais, pendant ce temps, ceux-ci ne cessaient de s'enrichir par le pillage des États de l'empereur ; ils croissaient journellement en fortune et en puissance, et l'avantage de la guerre était dé-

302 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS
finalement de leur côté. D'ailleurs, les infirmités
de l'âge commençaient à se faire sentir à Aurang-
Zeb; il n'avait plus l'énergie de la jeunesse, et por-
tant sa politique jalouse l'empêchait de donner de
grands commandements à ceux qui en eussent été
les plus dignes. Il mettait volontiers à la tête de
ses armées ou de ses provinces des gens sans por-
voir, sans considération, et ne songeant qu'à s'en-
richir. Les provinces au midi de la Nerbouda se
trouvèrent de la sorte exposées sans défense aux
incursions des Mahrattes. L'empereur persévéra
dans ses efforts pour les subjuguier; c'est à cela que
furent consumées les années qui s'écoulèrent jus-
qu'à sa mort, événement qui eut lieu au camp d'Ah-
mednuggur le 21 février 1707. Aurang-Zeb était âgé
de quatre-vingt-quatre ans, et en avait passé qua-
rante-huit sur le trône. Il laissa l'empire d'Inde
agrandi d'un tiers par l'acquisition du Deccan.

Shah-Alam, fils aîné de l'empereur, se trouvait
en ce moment dans le Cabul : Aurang-Zeb l'avait
nommé au gouvernement de cette province, pour-
qu'il la supposait peu dangereuse dans des mains
d'un ambitieux, en raison de son éloignement du
centre de l'empire. Aurang-Zeb laissait deux autres
fils : d'un, Azim-Shah, était subahdar de Guzerat,
l'autre, Kam-Buksh, avait été nommé récemment
au gouvernement de Beejapore. Tous deux se trou-
vaient par hasard auprès de l'empereur au moment
où celui-ci tomba malade; à ce moment suprême,
Aurang-Zeb n'ayant pas des préoccupations de

toute sa vie, se hâta de les renvoyer à leurs gouvernements respectifs. Azim n'avait pas encore atteint le terme de son voyage, quand il apprit la mort de son père; ce qui le fit retourner au camp impérial en toute hâte. Comme aucun compétiteur n'était présent, il se fit prêter sans difficulté serment de fidélité par l'armée. Mais il n'y avait nullement lieu d'espérer que Shah-Alaun consentît à résigner aussi facilement le trône et par conséquent la vie; aussi Azim commença-t-il à se mettre aussitôt en marche vers les provinces du nord. A la nouvelle de la mort de l'empereur, Shah-Alaun avait déjà dépêché à ses fils, l'un gouverneur de Muftan, l'autre gouverneur du Bengale, l'ordre d'avancer aussi promptement que possible à la tête de toutes leurs forces vers Agra. Le cadet, Azim-Ooshaun, fit une telle diligence qu'il put arriver à Agra avant Azim-Shah, et s'emparer du trésor impérial; les armées des deux prétendants se trouvèrent bientôt en présence dans le voisinage d'Agra. Shah-Alaun écrivit alors à son frère une lettre où il lui proposait de se partager l'empire : cette proposition fut rejetée, les deux armées en vinrent aux mains; et Azim-Shah perdit la bataille, où lui-même et ses deux fils laissèrent la vie. Shah-Alaun, qui prit alors le titre de Bahadur-Shah, fut en très grande partie redevable à la prudence et à la sagesse de Monam-Khan, son ministre des finances, de la victoire qui lui valut le trône; il le récompensa en le créant visir. Cependant tout n'était pas fini. Le trône avait été prédit

par des astrologues à Kam-Buksh, le troisième fils d'Aureng-Zeb; bien que Shah-Alaum fût en ce moment dans son voisinage avec une armée fort nombreuse, et qu'il l'invitât à jouir en paix de son royaume de Beejapore, auquel il lui proposait d'ajouter celui de Golconde, le prince n'en courut pas moins à sa perte. Aureng-Zeb s'était proposé, en lui donnant le pouvoir à Beejapore, de le mettre à l'abri de la jalousie de celui de ses frères qui monterait sur le trône impérial; dans ce but, il avait placé sous ses ordres un corps considérable de Mogols, composé d'aventuriers, de soldats de fortune arrivant journellement de la Tartarie, vivant à part de ceux qui étaient nés ou avaient été élevés dans l'Indostan. Le chef de ces Mogols était Ghazee-ad-Dien-Khan, homme chargé d'années et d'expérience, qui avait acquis beaucoup d'influence et de réputation dans le Deccan pendant les guerres d'Aureng-Zeb. Il vit bientôt dans le caractère inconstant et léger du prince la certitude de sa ruine prochaine : aussi ne tarda-t-il pas à accepter les propositions de Shah-Alaum, qui le pressait de passer à son service; il fut nommé subahdar du Guzerate; son fils, Cheen-Koolish-Kan, fut reçu favorablement à la cour. Kam-Buksh se trouva ainsi successivement abandonné de tous ses partisans. Cependant, à la tête de quelques centaines d'aventuriers, il osa risquer un combat près d'Hyderabad, où il fut blessé mortellement.

L'empereur sembla d'abord effrayé de s'engager

comme son père dans le labyrinthe des affaires du Deccan. Laissant à ses lieutenants le soin de ce qui restait à faire, il se hâta, quoiqu'on fût au milieu de la saison des pluies, de se mettre en marche vers sa capitale. L'empereur n'était pas non plus sans inquiétude à l'égard des princes rajpoots, dont la désobéissance avait été provoquée par la guerre religieuse suscitée contre eux à la fin du règne d'Aureng-Zeb. Ajeet-Sing, le successeur de Jeswunt-Sing rajah d'Odypoor, et Jey-Sing, successeur du rajah qui s'était rendu fameux dans les guerres d'Aureng-Zeb, avaient formé une alliance politique cimentée par un mariage entre leurs deux familles : sans repousser ouvertement l'autorité de la cour de Delhi, ils s'efforcèrent du moins de mettre des bornes fort étroites à leur obéissance. Des mesures furent prises pour mettre un terme à ces essais d'indépendance ; mais un nouvel ennemi se présenta, qui rendit nécessaire au gouvernement impérial de se contenter de cette soumission telle qu'ils la voulaient bien pratiquer : les Seicks ravageaient alors la province de Lahore, la partie septentrionale de la province de Delhi, faisant subir mille outrages et mille cruautés aux Musulmans. Ce peuple marchait alors rapidement à une importance politique qu'il a conservée depuis ; son origine remontait jusqu'au temps de l'empereur Baber, fondateur de l'empire.

A cette époque un célèbre derviche ayant conçu une vive amitié pour le fils d'un marchand de

grains de la caste des chactrias, l'engagea à demeurer dans sa maison ; il l'instruisit dans les préceptes et les doctrines de l'islamisme. Nannuck, c'était le nom de ce dernier, aimait la science : mais bientôt il ne se contenta pas de savoir, il voulut enseigner. Dans les écrits théologiques sa lecture habituelle, il fit un choix des doctrines, des sentiments, des idées, des expressions même qui lui plaisaient le plus ; et de tout cela résulta un livre écrit, dit-on, avec élégance dans le dialecte du Punjaub parlé dans le pays, et qui eut de nombreux lecteurs et admirateurs. La renommée de l'œuvre de Nannuck, à laquelle il donna le nom de *Kirrunt*, ne tarda pas à se répandre de proche en proche. Peu à peu les lecteurs du *Kirrunt* devinrent une secte : ils se distinguaient par des vêtements et des pratiques analogues à ceux des Fakirs mahométans ; ils vivaient entre eux, séparés du reste de leurs compatriotes ; ils formaient des villages et des communautés appelées *sungats*, dans lesquelles un d'entre eux, nommé chef de la communauté, était élevé au-dessus des autres, les gouvernait. Neuf chefs ou patriarches, guides intellectuels de la secte, se succédèrent après Nannuck ; et pendant ce temps, les Seicks menèrent une vie paisible et inoffensive. Le dixième patriarche, nommé Teeg-Bahadur, était constamment suivi d'une multitude de disciples et d'enthousiastes. Un Fakir musulman vint s'unir à lui avec une suite assez nombreuse. La nécessité de subsister força bientôt ces sectaires à mettre à

contribution les districts voisins; puis cette vie de guerre et de pillage ne tarda pas à avoir des attrait pour eux; elle les arracha à la contemplation; et ils devinrent le fléau de la province.

Aureng-Zeb, alors sur le trône, ordonna au gouverneur de Lahore de se saisir des deux chefs de ces bandits, de bannir au-delà de l'Indus le Musulman, de conduire dans la forteresse de Gwalior l'Indou et de l'y faire mettre à mort. La mort ou l'absence de leurs patriarches était loin de suffire à éteindre l'ardeur religieuse des Seicks : ils élevèrent à la suprématie devenue vacante, sous le nom de Gooroo-Govind, un fils de Teeg-Bahadur. Gooroo est, comme on le sait, le titre par lequel les Indous désignent leurs guides ou leurs directeurs spirituels. Gooroo-Govind résolut de faire tous ses efforts pour éviter, autant que possible, le sort de son père : il engagea ses partisans, jusque là désarmés, à se pourvoir de chevaux et d'armes; il les divisa en troupes, les plaça sous le commandement de ceux de ses amis dont la fidélité lui était le moins suspecte; il pilla les pays voisins. D'ailleurs il n'était pas encore assez puissant pour tenir tête aux troupes régulières de la province; bientôt deux de ses fils furent faits prisonniers, et lui-même obligé de chercher un refuge parmi les Afghans. Le désordre se mit peu après dans son intelligence, ce qui obligea ses partisans à lui donner pour successeur un d'entre eux nommé Banda, qui à peine élu résolut de tirer vengeance des mahométans pour le

meurtre du père et des fils de son prédécesseur. Le vol, le pillage avaient été jusqu'à ce moment habituels aux Seicks ; le meurtre et la cruauté vinrent s'y joindre. Shah-Alaum, ému de tout ce qu'on racontait des cruautés de Banda, quitta le Deccan avec l'intention de l'aller châtier. A son approche, les Seicks désertèrent Sirhind et se retirèrent à Daber, place forte à l'entrée des montagnes, résidence ordinaire de leur gooroo. Daber étant réduit aux dernières extrémités, Banda, avec ses principaux partisans, se retira dans les montagnes pendant la nuit, et peu après se trouva en mesure de reprendre de nouveau le cours de ses déprédations.

Shah-Alaum, après une règne de cinq ans, expira d'une maladie violente dans son camp près de Lahore, dans l'année 1712. Il avait quatre fils : Moïz-ad-Dien-Khan était l'aîné ; Azim-Ooshaun le second, en même temps que le favori de son père ; Ruffeh-Ooshaun le troisième ; Kojesteh-Akter le plus jeune. Parmi les omrahs, le plus puissant était Zulfeccar-Khan qui se croyait parfaitement en mesure de placer sur le trône celui des prétendants dont il embrasserait la cause. Mais Azim-Ooshaun étant parvenu à s'emparer des trésors de son père, se fit proclamer sans hésitation. Zulfeccar-Khan lui fit offrir ses services, et cette offre ayant été reçue avec dédain, il se donna tout aussitôt à Moïz-ad-Dien. Les trois frères étaient en ce moment étroitement unis ; il s'agissait pour eux de combattre

Azim-Ooshaun, et, après l'avoir vaincu, de se partager l'empire. Azim-Ooshaun ne mit pas le temps à profit, et laissa ses frères faire leurs préparatifs sans les inquiéter; il fut vaincu, et disparut après le combat sans avoir jamais été retrouvé. On crut généralement que son éléphant blessé l'avait emporté dans la rivière, où tous deux avaient trouvé la mort. Les vainqueurs songèrent alors à s'occuper de la partie la plus importante de leur tâche, c'est-à-dire de partager leur conquête. Mais Zulseccar nourrissait d'autres desseins : soit qu'il craignît la division de l'empire pour le bien de l'Etat, soit que la faiblesse de ce prince lui donnât l'espoir de le gouverner, il avait résolu de placer sur le trône Moïz-ad-Dien comme seul empereur. Dans ce but il créa des dissensions parmi les vainqueurs; deux combats suivirent; et les deux compétiteurs de Moïz-ad-Dien ayant été défaits, le dernier fut immédiatement proclamé empereur, sous le nom de Jehandar-Shah. Son gouvernement et sa personne tombèrent bientôt dans le mépris. Une de ses concubines, ayant appartenu à la profession de danseuse, le gouvernait comme un enfant; une pluie de grâces et de faveurs ne cessait de tomber sur les parents ou les anciens compagnons de cette femme; ils avaient tout pouvoir, tout crédit; ils disposaient de tout l'empire. Les nobles s'irritèrent contre ces nouveaux favoris qui osaient intercepter les rayons de la faveur impériale; les peuples s'indignèrent de voir chez le souverain des vices

310 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

qui suffisaient à jeter le mépris et la dégradation sur les moindres d'entre eux.

Jehandar-Shah, par toutes ces raisons, se trouvait peu en mesure de faire tête à l'orage qui devait éclater peu après. Feroskeer était un fils d'Atim-Ooshaun ; après la défaite de ce dernier, il dut songer à la fuite ou à la résistance. Deux frères, appelés les frères Syeds à cause de leur descendance du prophète, l'un nommé Abdallah-Khan, l'autre Hussein-Khan, jouissaient alors d'un grand crédit, d'une grande renommée dans l'empire ; l'un était gouverneur d'Allahabad, l'autre de Bahar. Feroskeer réussit à gagner l'amitié de tous deux ; avec leur secours, il se mit en mesure d'attaquer l'empereur, qui envoya pour le combattre son fils aîné Aiz-ad-Dien, homme sans talent et sans expérience. Les deux armées se rencontrèrent à Cudjwa, ville du district de Corah, où déjà s'était jadis livré une grande bataille entre Sujah et Aureng-Zeb. Aiz-ad-Dien, ainsi qu'un général plus âgé qu'on lui avait donné pour lui servir de guide, s'enfuirent la nuit qui précéda la bataille. Feroskeer, après un délai de quelques jours qui lui fit perdre une partie de ses avantages, se mit enfin en marche. Jehandar n'eut plus qu'à mettre sa vie et sa couronne au hasard d'une bataille : il prit la route d'Agra, avec tout ce qu'il put rassembler de troupes, tandis que Feroskeer arrivait d'un côté opposé. Les deux armées demeurèrent en présence pendant plusieurs jours, séparées par une rivière. Feroskeer la tra-

versa pendant la nuit, on en vint aux mains, et les lignes de l'armée impériale furent rompues dès le premier choc. Un des généraux de l'empereur, Zulfeccar-Khan, combat avec une grande intrépidité, parvient à rallier une partie de l'armée, et se dispose à reprendre l'offensive dès le jour suivant. Cependant on ignorait ce qu'était devenu l'empereur : Zulfeccar dépêche à sa recherche de nombreux messagers ; mais ce prince était déjà loin et se dirigeait vers Delhi, caché sous un déguisement qui le rendait méconnaissable. Assud-Khan, le père de Zulfeccar, qui en ce moment tentait d'aussi grands efforts en faveur de l'empereur, était gouverneur de la ville : croyant la cause de ce prince perdue, il s'empara de sa personne, et écrivit à Feroskeer pour lui demander de quelle façon il devait disposer du prisonnier ; Feroskeer, abusant de sa victoire, le fit étrangler ; il fit étrangler aussi Zulfeccar, malgré le service éminent que venait de lui rendre le père de celui-ci. Les restes inanimés de l'empereur et du général qui lui était demeuré fidèle furent exposés et promenés, à côté l'un de l'autre, dans les rues de Delhi.

Feroskeer commença son règne par les mesures ordinaires ; il se hâta de se défaire de tous ceux qui lui faisaient ombrage par leur naissance ou leur mérite. Il songea aussi à récompenser ceux qui l'avait aidé à conquérir le trône. Hussein-Khan fut nommé au poste de bukshi ou payeur-général de l'armée, avec le titre de Ameer-al-Om-

312 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

rah; l'autre à celui de visir, avec le titre de Koottub-al-Mulk, c'est-à-dire le pivot ou l'axe de l'État. Cheed-Koolich-Khan, fils de Gazee-ad-Dien-Khan, chef d'un corps considérable de Mogols dans le Deccan à la fin du règne d'Aureng-Zeb, était connu par une grande haine contre Zulfeccar-Khan, le dernier général de l'empereur détrôné. Cette circonstance, jointe à une renommée méritée par de grands talents, le fit appeler au poste de vice-roi ou subahdar du Deccan; elle lui valut en outre l'appellation de Nizam-al-Mulk, ou soutien de l'État: titre honorifique qui devint plus tard un nom propre pour ses descendants. Feroskeer n'était qu'un prince faible, bon seulement à être gouverné par des favoris; aussi des intrigues de toutes sortes ne tardèrent pas à remplir sa cour. Un certain Jumla, autrefois cadi à Dacca, alors fort avant dans ses bonnes grâces, lui rendit bientôt suspects les deux frères, auxquels il devait son élévation. Le rajah Ajeet-Sing, comme nous l'avons dit, avait succédé à Jeswunt-Sing dans cette partie du Rajpootana connu sous le nom de Marwar ou Rhatore, dont Chitore et Odeypoor furent successivement la capitale. Le rajah résista aux efforts tentés par Aureng-Zeb pour le soumettre, il conserva son indépendance pendant les règnes de Shah-Aloum et de Jehandar-Shah. Hussein, l'Ameer-al-Omrah fut envoyé contre l'Indou rebelle; il marcha à la tête de forces tellement considérables, que le rajah n'eut d'autre parti à

prendre que de céder. En conséquence il se hâta de conclure un arrangement avec Hussein, ce qui lui fut facile; Hussein se montrait lui-même impatient de retourner dans sa capitale. Abdallah, frère de Hussein, ne manquait ni de talent ni de courage; mais, entièrement livré aux femmes, il était devenu incapable de s'occuper d'affaires; il les abandonnait aux mains les plus subalternes. Cette conduite donnait à ses ennemis des avantages dont ils surent profiter pendant l'absence de Hussein. Celui-ci, à son retour, demanda le gouvernement du Deccan, avec l'intention de le confier à un député. L'empereur le lui accorda, dans l'espérance qu'il s'éloignerait; mais à peine fut-il connu que telle n'était pas son intention, que les dissentiments de la cour et des deux frères devinrent plus prononcés que jamais. Ils s'abstinrent de paraître en présence de l'empereur, s'entourèrent de leurs partisans, et se fortifièrent dans leurs palais. Pendant ce temps, le timide Feroskeer, qui voulait leur ruine sans oser la consommer, formait et abandonnait vingt résolutions par jour. Après un temps rempli d'incertitude et d'alarmes, une réconciliation fut enfin effectuée par l'entremise de l'impératrice-mère. On convint que Jumla, l'ennemi invétéré des deux frères, nommé au gouvernement du Bahar, partirait pour se rendre à ce poste en même temps que l'Ameeral-Omrah se mettrait lui-même en route pour le Deccan. Hussein, en partant, laissa à l'empereur de menaçants adieux; il lui dit: Des dangers peuvent

314 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLOIS
menacer mon frère, mais rappelez-vous que vingt
jours suffisent pour arriver ici du Deccan. —

Banda, patriarche des Sicks, après la disper-
sion de ses partisans par Aureng-Zeb, ne tarda
pas à les réunir de nouveau; il étendit son autorité
au-delà des limites où elle s'était renfermée jusqu'alors. Le subahdar de Lahore, envoyé contre lui im-
médiatement après l'accession au trône de Feroz-
keer, essuya une défaite et des pertes considérables.
Le phouadar, ou commandant militaire et chef de
justice de Sirhind, se hâta d'aller tenter la même
fortune; mais on le trouva un matin assassiné dans
sa propre tente; un seik s'était dévoué pour frap-
per ce grand coup. Le gouverneur de Cachemire fut
alors nommé au gouvernement de Lahore, et reçut
de l'empereur l'ordre d'agir vigoureusement contre
les seiks. Après plusieurs engagements malheu-
reux, Banda se trouva dans la nécessité de cher-
cher un refuge dans un fort, où la famine le con-
traignit aussitôt à se rendre. Des cruautés sans
nombre furent exercées sur tous ses adhérents; quant
à lui, emmené dans la capitale, il fut ignominieuse-
ment exposé aux yeux et aux insultes de la foule, puis
mis à mort, après avoir souffert d'horribles tortures.

Le pouvoir des Mahrattes continuait alors à s'ac-
croître. Bientôt il se montra formidable non plus
seulement pour les provinces voisines, mais pour le
trône impérial lui-même. Saou-Rajah ou Sahogee,
fils de Sambajee, avait succédé à l'autorité de son
père et de son grand-père en qualité de chef de la

confédération mahratte ; les discordes qui déchiraient l'empire mogol lui rendaient facile d'étendre la sphère de sa domination et de ses exactions. A la fin du règne d'Aureng-Zeb , la veuve de Rama , frère de Sambajee , jouissait pendant la minorité de Sahogee d'une autorité temporaire ; elle proposa de mettre un terme à toutes les excursions dévastatrices des Mahrattes dans les provinces du Deccan ; elle demandait en dédommagement un dixième du revenu de cette province ; sorte d'impôt appelé par les Mahrattes Deesmukkee. Aureng-Zeb blessé dans son orgueil repoussa avec dédain la proposition. Mais sous les règnes de Shah-Alaum et de Jehandar les choses avaient changé de face ; à cette époque le gouverneur de la province , député de Zulfeccar-Khan , se soumit à payer le chout , c'est-à-dire le quart des revenus de la province ; certains districts érigés en jaghires pour des princes du sang royal , furent seuls exceptés. A l'arrivée de Nizam-al-Mulk , comme vice-roi du Deccan , la perception du chout donna naissance à des discussions bientôt suivies d'hostilités. Il gagna une grande bataille , et sans aucun doute serait parvenu à mettre des bornes au pillage des Mahrattes ; mais il fut rappelé à la cour au bout de peu de mois. Un des chefs mahrattes établit à cette époque une chaîne de petits forts le long de la route de Surate à Boorahanpoor , ce qui lui donnait la facilité de piller à son gré les marchands faisant le commerce entre les deux villes ; un corps de troupes impériales

se mit en campagne pour faire cesser le désordre; mais le commandant de ces troupes se laissa attirer par le rusé Mahratte dans un lieu défavorable, où il se fit tuer, ainsi qu'un bon nombre de ses soldats. L'Ameer-al-Omrah marcha lui-même alors pour atteindre le même objet, à la tête d'un corps d'armée plus considérable; les Mahrattes évitèrent une action générale, et battirent en retraite; ils furent suivis de près par le général impérial jusqu'à peu de distance de Sattarah, la résidence de Sahogee. Sattarah était au moment d'être assiégé; mais la cour de Delhi aurait voulu que l'Ameer-al-Omrah trouvât de grandes difficultés dans sa guerre avec les Mahrattes : elle encourageait secrètement Sahogee à résister. L'Ameer-al-Omrah ayant appris ce stratagème, s'empressa de conclure la paix à tout prix; non seulement il accorda l'impôt du chout (le quart du revenu), mais il y ajouta celui du Deesmukkee (le dixième); bien plus, il laissa s'établir à Aurengabad des agents mahrattes, appuyés d'une force considérable, pour la perception du revenu. Les provinces furent ainsi affranchies des ravages des incursions militaires; en revanche, les peuples eurent à gémir d'un nombre inouï d'exactions de toutes sortes. Il y avait des collecteurs pour le trésor impérial, d'autres pour le chout, d'autres encore pour le Deesmukkee.

Un héritier de la faveur de l'émir Jumla avait capté la bienveillance de l'empereur par la promesse de le délivrer des deux frères Syeds sans le

danger d'un conflit. Par son avis, les plus puissants grands-officiers ou vice-rois de l'empire furent appelés à la cour ; on leur fit des ouvertures pour le renversement de ces deux chefs ; mais il était visible pour tous que la ruine des deux frères ne profiterait qu'au seul favori : tous rejetèrent sans hésiter ces propositions. En apprenant ce qui se passait à la cour, Hussein se hâta d'accourir. Nizâm-al-Mulk et quelques autres chefs s'étaient déjà détachés de la cause de l'empereur. L'orgueil et le ressentiment de Feroskeer le faisaient incliner par moment à de violentes mesures ; le moment d'après, c'étaient ses craintes et sa pusillanimité naturelle qu'on voyait triompher. Après un intervalle pendant lequel ces passions se succédèrent rapidement dans son esprit, il se mit à la merci des Syeds, se soumettant d'avance à toutes leurs exigences. Peut-être ceux-ci ne voulaient-ils pas pousser les choses jusqu'au point de détrôner l'empereur ; mais pendant cette espèce d'anarchie un grand tumulte s'éleva dans la ville. Feroskeer se réfugia dans l'appartement des femmes. Appelé plusieurs fois, il refusa de se montrer. Ses amis et ses serviteurs les plus dévoués prirent les armes. Le tumulte s'accroissait de moment en moment. Le visir se décida enfin à violer la sainteté du Zenanah ; comme nous l'avons dit, il était du parti des frères Syeds. Feroskeer, arraché de sa retraite, fut emprisonné ; Ruffey-al-Dirjaut, fils de Ruffeh-al-Kudder, petit-fils d'Aureng-Zeb par une fille d'Ackbar, pris parmi

les princes confinés au milieu desquels il languissait depuis long-temps, fut placé sur le trône, et proclamé dans toute la ville au bruit du canon. En peu de temps, les troubles qui menaçaient de ruiner la ville s'apaisèrent, l'ordre et la tranquillité reparurent. Feroskeer avait régné un peu plus de six années; son successeur, déjà atteint de consommation au moment de son accession au trône, mourut cinq mois après. Feroskeer, pendant sa captivité, avait péri de mort violente, sans qu'on sache encore si ce fut de sa propre main ou de celle d'un assassin. A l'exception des offices du palais donnés aux créatures des Syeds, tous les autres fonctionnaires de l'empire furent maintenus dans leurs postes. Nizam-al-Mulk voulait d'abord vivre dans la retraite; il se laissa néanmoins persuader d'accepter le gouvernement de Malwa.

Ruffey-al-Dowla, le plus jeune frère de Ruffeh-al-Dirjaut, monta sur le trône vacant. Mais le gouverneur de la citadelle d'Agra avait sous sa garde un fils d'Ackbar, le plus jeune des fils d'Alaum-Gir : dans l'espérance d'être rejoint par un grand nombre d'autres chefs hostiles aux Syeds, il le proclama. Mais les Syeds ne laissèrent pas le temps aux mécontents de se concerter. Le gouverneur ne tarda pas à voir qu'il avait tenté une entreprise impossible; il mit fin à ses jours. L'enfant maladif qui avait été placé sur le trône suivit ses prédécesseurs après un règne de trois mois. Alors ce fut à Rooshun-Akter, fils de Kojesth-Akter, le

plus jeune des fils de Shah-Alaum , de monter sur ce trône devenu si fatal à ceux qui l'occupaient ; il prit à cette occasion le nom de Mahomet-Shah. Agé de dix-sept ans , le nouvel empereur avait été sévèrement emprisonné depuis le commencement du règne de Jehandar-Shah. Les Syeds étaient alors dépourvus de tout sentiment d'hostilité et de jalousie à l'égard du trône ; l'empereur et l'impératrice mère professaient la soumission la plus complète à leurs volontés ; néanmoins , parmi les grands-officiers de l'empire , il en était quelques uns qui ne voyaient pas leur triomphe et leur pouvoir sans haine et sans envie. Le gouverneur d'Allahabad s'étant rendu coupable de quelque manque de respect, Hussein , l'Amer-al-Omrah, se mit en mesure de le châtier ; le gouverneur mourut pendant que Hussein était encore en marche , et fut remplacé par son neveu , qui se tint prudemment sur la défensive. La difficulté d'assiéger Allahabad , fortement défendu par la Jumma et le Gange qui se rencontrent à l'entour de ses murailles , contraignit Hussein à renoncer au désir de la vengeance : il écouta les propositions de son adversaire , et lui donna le gouvernement d'Oude en échange de celui dont il venait d'hériter. Nizam-al-Mulk devint bientôt un objet de crainte et de préoccupations pour les Syeds. En prenant possession de son dernier gouvernement de Malwa , il trouva cette province , grâce aux dernières agitations de l'empire , toute remplie de confusion et de désordres. Des

bandes considérables de bandits, ainsi qu'il s'en forme sans cesse dans l'Inde, infestaient et dévastaient le pays : Nizam-al-Mulk, dans le but de les combattre, ou peut-être se servant de ce prétexte, faisaient de nombreuses levées de troupes. Il semblait que la cour impériale ne dût point y trouver à redire; cependant les Syeds ne tardèrent pas à voir que les préparatifs de Nizam allaient de beaucoup au-delà de ce qui eût été nécessaire pour le seul maintien de l'ordre et de la tranquillité dans la province. Ils songèrent à écarter Nizam du gouvernement, mais s'y prirent d'abord avec de grands ménagements. Dans les termes les plus respectueux ils lui représentèrent que Malwa se trouvant à moitié chemin de la capitale au Deccan, il était convenable qu'elle fût assignée comme résidence à l'Amer-al-Omrah, qui de ce point pouvait à la fois gouverner sa vice-royauté en même temps qu'être au courant de ce qui se passait à la cour; le choix de ces quatre subahs, Multan, Candesh, Agra et Allahabad, lui fut laissé en échange de celui de Malwa. Nizam répondit par un refus hautain et dédaigneux. De part et d'autre on ne songea bientôt plus qu'aux hostilités : les deux frères envoyèrent une armée contre Malwa; Nizam résolut de prendre possession du Deccan. Mettant promptement ce dessein à exécution, il s'empare par séduction de la forteresse d'Asere et de la ville de Boorahonpore; là, il est joint par Eiwuz-Khan, subahdar de Berar et son parent, par un chef mahratte qui s'était mis en

rébellion contre Sahogee, enfin par un grand nombre de Zemindars. Il rencontra et mit en déroute l'armée envoyée contre lui par les deux frères; le gouverneur d'Aurengabad, qui s'était mis en campagne pour s'opposer à Nizam, fut tué dans une bataille, ce qui laissa celui-ci dominer dans le Deccan sans compétiteur; et le gouverneur d'Hydrabad, à la tête de 7,000 chevaux, vint rejoindre le vainqueur. Pour mettre le comble à tant de circonstances heureuses, l'empereur, fatigué du joug des Syeds dont il sentait tout le poids, et impatient de s'en délivrer, encourageait secrètement, par de nombreux messagers, la rébellion de Nizam-al-Mulk.

Les deux frères Syeds hésitèrent et perdirent du temps. Parmi leurs partisans, les plus sages leur conseillaient d'abandonner le Deccan à Nizam, afin de se le concilier, ce qui leur permettrait d'appliquer toutes leurs forces à défendre le reste de l'empire. Ils ne goûtèrent point cet avis. Hussein, après quelques hésitations, se décida à marcher vers le Deccan avec une grande armée, emmenant avec lui l'empereur; Abdallah s'était chargé de garder la capitale pendant ce temps. Les troupes furent rassemblées et se mirent en marche. Une conspiration éclata alors dans l'armée; Hussein, l'Ameer-al-Omrah, fut assassiné. Ces nouvelles atteignirent Abdallah, avant qu'il ne fût à Delhi, dont il allait prendre le commandement. Parmi ces princes prisonniers qui ne manquent jamais dans les cours de l'Orient, et qui deviennent d'un moment à l'au-

tre des concurrents redoutables, il en choisit un qu'il proclama empereur; la cérémonie à peine achevée, il se hâta de courir à la rencontre de l'armée impériale, alors en pleine marche sur Delhi. Une grande bataille fut livrée à Shapore, où Abdallah vaincu fut fait prisonnier. L'empereur, délivré de sa tutelle, entra en grande pompe dans la capitale, salué par l'artillerie, complimenté comme s'il se fût agi de son accession au trône. Mais de nouveaux troubles vinrent bientôt interrompre pour lui le cours de ces fêtes. Les Afghans se montrèrent en armes dans le voisinage de Peshawar, livrèrent plusieurs combats au gouverneur de la province, dont ils firent le fils prisonnier. Nizam-el-Mulh, dont on annonçait l'arrivée, était la providence sur laquelle la cour et l'empereur comptaient pour remédier à tant de maux; l'empereur et les principaux de l'État le suppliaient de prendre l'office de ministre. Nizam-el-Mulh, se rendant à leurs désirs, accepta cette charge; mais après avoir vainement essayé d'en remplir les devoirs et de remonter les ressorts de l'administration, s'apercevant que le manque d'énergie de l'empereur ne pouvait manquer de faire échouer toutes ses réformes, il fut saisi de découragement et d'ennui. Sous prétexte de réprimer quelques désordres dans le Guzerate, il s'éloigna de la capitale. De retour à Delhi après cette expédition, y retrouvant plus que jamais le désordre et la corruption, désespérant de pouvoir y remédier, il poursuivit sa route vers le Deccan.

Tout en comprenant qu'il en avait besoin, l'empereur haïssait le visir; en ce moment le second sentiment l'emporta : il envoya au gouverneur d'Hyderabad l'ordre de le faire périr dans une embuscade, lui promettant, en cas de succès, le gouvernement du Deccan. La promesse était trop séduisante pour qu'il fût possible d'y résister : le gouverneur attaqua en effet Nizam; mais ce dernier se tenait sur ses gardes, et l'agresseur paya de sa vie cette tentative. Cependant Nizam fut dépouillé du visirat, ainsi que de ses nouveaux gouvernements de Malwa et du Guzerate. Pour s'en venger, il encouragea à la résistance le député par lequel il gouvernait le Guzerate; il encouragea de même sous main deux chefs mahrattes, Peelajee et Coantojee, à envahir les provinces voisines; peu après, et toujours, dit-on, à l'instigation du Nizam, Bajee-Row, généralissime de Sahojee, rejoignit ces derniers. La lutte fut soutenue avec plus ou moins de vigueur par les députés impériaux jusque vers l'année 1732, où les provinces de Guzerate et de Malwa purent être considérées comme complètement soumises à la domination mahratte. D'ailleurs les Mahrattes n'étaient pas hommes à se contenter de ces nouvelles acquisitions : se livrant à des usurpations sans nombre, ils s'emparèrent successivement de différents districts dans les subahs d'Agra et d'Allahabad, et portèrent le pillage jusque dans les environs d'Agra. Leur opposait-on une armée, il battaient précipitamment en retraite, ravageant le

324 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

pays ; puis le moment venu où cette armée se trouvait dans la nécessité de se retirer, faute de vivres et d'argent, ils se saisissaient de nouveau de la contrée pour la piller et la rançonner de plus belle. Sous ce règne, Bajee-Row pénétra avec ses Mahrattes jusque dans les faubourgs de Delhi ; il demeura pendant trois jours en possession des environs de la ville. Alors seulement, l'approche d'une armée impériale vint l'obliger à la retraite.

Cependant d'autres dangers allaient bientôt atteindre cet empire en ce moment tout prêt à s'écrouler ; un autre ennemi plus redoutable le menaçait. Les Sophis qui siégeaient sur le trône de la Perse étaient tombés dans la mollesse, la volupté, la négligence des affaires de l'État, suite trop ordinaire, dans les familles royales, d'une longue possession du pouvoir souverain. Le chemin était tout frayé à un usurpateur. Dans ces circonstances, un chef aventureux avait rassemblé autour de lui, au milieu de cette chaîne de montagnes, barrière naturelle de la Perse et de l'Indostan, un grand nombre d'Afghans ses compatriotes ; à leur tête il pénétra en Perse et en conquit facilement plusieurs provinces. Le faible Hussein-Shah, alors sur le trône, se montra incapable de la moindre résistance. L'Afghan fut assassiné ; mais un de ses neveux, entreprenant et hardi jeune homme de dix-huit ans, le remplaça. Les provinces auprès de la Caspienne et du Caucase, celles dans le voisinage de l'Indus se révoltèrent. En 1722, les Afghans mirent le siège devant Ispahan même. La

couronne tomba de la tête du faible Hussein ; la famille impériale fut massacrée , un seul fils de Hussein nommé Thamas en échappa. Un grand nombre des amis et des partisans de sa famille se réunirent à lui dans le voisinage de Tauris. Parmi eux se trouvait un certain Nadir, fils d'un berger du Chorassan. Nadir vendit les troupeaux de son père, et avec le prix de leur vente leva une troupe de bandits à la tête desquels il ne tarda pas à se faire remarquer par son audace , son courage, son esprit entreprenant. Il prit le nom de Thamas-Koolie-Khan, c'est-à-dire esclave de Thamas. L'état de la Perse n'était que trop favorable à l'ambition d'un tel homme ; en peu de temps il devint assez puissant pour tenir tête, souvent avec succès , aux Afghans. La fortune lui fut fidèle dans un grand nombre de combats ; il s'empara d'Ispahan en 1729 ; l'usurpateur afghan s'en était échappé , Nadir le poursuivit , le vainquit et le fit prisonnier. Les Turcs mettant à profit la faiblesse du gouvernement des derniers Sophis, avaient fait quelques conquêtes dans les provinces occidentales de la Perse ; Thamas-Kouli-Khan tourna ses armes contre eux et reprit ces territoires. Jusque là , tout en reconnaissant Thamas pour roi de Perse, il l'avait tenu dans une sévère réclusion ; cependant il se contentait de gouverner sous le nom du faible monarque. Encouragé par ce demi-succès, Thamas-Kouli-Khan cessa de s'astreindre à cette vaine formalité : il fit crever les yeux à l'infortuné Thamas, et se fit couronner roi de Perse, sous le nom de Nadir-Shah.

Les Afghans, toujours remuants, et qui ne cessaient de regretter la conquête de la Perse, causaient encore quelque désordre dans les provinces orientales ; Nadir leur fit une guerre d'extermination. Non content de les avoir chassés de toutes les parties accessibles de leur propre patrie, il se fraya un chemin dans le Candahar, contrée qui pendant plusieurs générations avait été détachée de l'empire mogol et annexée à la Perse. Cabul fut tout-à-coup rempli d'une multitude d'Afghans qui venaient y chercher un refuge contre les envahisseurs de leur patrie ; car Nadir s'acharnait sans trêve ni relâche à la poursuite de cette proie. Il était aussi mécontent du gouvernement de l'Indostan, qu'il accusait de n'avoir pas reçu quelques uns de ses messagers avec les égards convenables. La négligence qui présidait depuis long-temps au gouvernement du grand Mogol avait laissé sans la moindre garde pour les défendre, sans le moindre fort pour les fermer, les passes des montagnes donnant accès de la Perse dans le Cabul. Nadir-Shah commença par prétendre qu'il était loin de sa pensée de faire quelque tort à ses frères de l'Indostan : tout ce qu'il voulait, disait-il, c'était de châtier les Afghans réfugiés dans le Cabul, puis se retirer immédiatement, pourvu qu'il ne lui fût fait aucun dommage. Nadir-Shah rencontra une si faible résistance, qu'elle ne semblait pas digne d'exciter sa colère ; les Afghans tombés sous le sabre de ses soldats furent impitoyablement massacrés, et il allait se retirer, lors-

qu'un accident imprévu vint tout-à-coup changer la face des choses. Déjà un messenger, porteur de ses adieux à l'empereur, s'acheminait vers Delhi; mais ce messenger et l'escorte qui l'accompagnait furent massacrés par les habitants de Jellalabad. Les courtisans s'opposèrent à ce que Mahomet envoyât quelques excuses à l'occasion de ce meurtre; bien plus, ils l'engagèrent à y donner son approbation officielle. Ils tournaient en ridicule toute idée que l'empereur pût avoir quelque chose à craindre de la part d'un berger pillard, d'un voleur du Chorassan : c'est ainsi qu'ils désignaient entre eux le terrible Nadir.

Nadir, suspendant aussitôt le mouvement rétrograde de son armée, marcha immédiatement sur la ville coupable; les habitants en furent passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Nadir se dirigea ensuite sur Peshawir, puis sur Lahore, où il ne rencontra qu'une faible résistance, et de là vers la capitale de l'empire par le chemin le plus court. Mahomet, entouré de courtisans et de flatteurs, sommeillait dans une fatale sécurité; il ne se trouva personne assez osé pour troubler ce repos, en lui donnant l'avis que l'usurpateur persan se préparait à attaquer le grand Mogol, le descendant de Timour. L'armée impériale était bien entrée en campagne depuis deux mois, mais elle n'était encore qu'à Carnal, c'est-à-dire à quatre jours de marche de Delhi; c'est là qu'elle fut surprise par l'armée de Nadir, dont Mahomet et la cour ignoraient encore

l'approche. La multitude confuse et indisciplinée qui composait l'armée impériale ne put tenir que quelques instants devant les bandes aguerries de Nadir; l'Ameer-al-Omrah, blessé mortellement, mourut à quelques pas du champ de bataille. D'ailleurs, Nadir n'avait aucun souci de la conquête de l'Indostan; ne se donnant pas la peine d'attaquer le camp des vaincus, il se prêta volontiers à des conditions d'accommodement. L'empereur, cédant à des conseils pacifiques en rapport avec la pusillanimité de son esprit, se rendit de sa propre personne dans le camp du vainqueur. Touché de cette démarche, Nadir se laissa persuader d'évacuer l'Indostan, moyennant une somme de deux erores de roupies. Malheureusement, l'insatiable ambition de Nizam-al-Mulk devait empêcher que cet arrangement ne fût définitivement conclu. Trop puissant pour être refusé, il sollicitait la haute dignité d'ameer-al-omrah; il l'obtint, mais un des compétiteurs qu'il avait pour ce haut emploi, Saadut-Khan, désappointé, voulut se venger de l'empereur et de Nizam : il fait secrètement donner avis à Nadir que deux erores de roupies sont une rançon trop faible pour l'Indostan, ridicule par son exiguité; que lui seul, simple officier de l'empire, ne serait point embarrassé de fournir cette somme, mais qu'il faut avant tout s'emparer de Nizam-al-Mulk, le seul qui puisse faire quelque résistance; qu'alors les richesses, les trésors de l'empire deviendront sans plus de difficulté la proie du conqué-

rant. Une perspective nouvelle autant qu'éblouissante s'ouvre tout-à-coup aux yeux du farouche conquérant. Mahomet-Shah et Mizam-al-Mulk sont rappelés au camp du Persan; Nadir marche vers Delhi, qui ouvre ses portes pour le recevoir. Les deux premiers jours, la plus stricte discipline est observée par les Persans, le plus grand ordre règne dans la ville; mais dans la nuit du second jour, par une étrange fatalité, le bruit se répand que Nadir-Shah a été tué. Les malheureux habitants croient le moment venu de se délivrer et de se venger des Persans : ils courent aux armes; pendant la nuit la ville est livrée au tumulte, au carnage. Au point du jour, Nadir monte sur un lieu élevé qu'on montre encore à Delhi; de là, il disperse ses soldats dans des directions différentes et dans tous les sens. D'après ses ordres, les Persans massacrent tout ce qu'ils trouvent, sans distinction d'âge ni de sexe; depuis le lever du soleil jusqu'à la moitié de sa course, le sabre, la lance et le poignard frappent sans relâche et sans pitié; le sang coule dans les rues, inonde les places publiques, baigne le pied des palais. Des cris de rage, de désespoir, s'élèvent de toutes parts, se mêlant au bruissement, au sifflement des flammes, car le feu avait été mis tout-à-coup à différents quartiers de la ville. Sur la terrasse d'un palais, et le glaive à la main, Nadir, semblable à l'ange exterminateur, présidait au massacre. Cependant, fatigué de meurtres, il fait donner l'ordre de cesser le carnage : aussitôt,

telle est son autorité, la fureur du soldat s'arrête, le sabre rentre dans le fourreau, et le reste de la malheureuse Delhi est épargné. Cent mille cadavres jonchaient les rues ou s'amoncelaient sur les places publiques.

Au milieu de cet effroyable désordre, Nadir fit d'abord saisir le trésor impérial et ce qui appartenait à l'empereur, vaisselle, meubles, bijoux, pelanquins, etc.; le tout montait à environ 40 millions de livres sterling, un milliard de notre monnaie. Les banquiers, négociants et autres riches individus, furent mis à la torture pour les forcer à découvrir ce qu'ils avaient caché ou ce qu'ils étaient soupçonnés d'avoir caché de leur argent; une forte contribution fut imposée à la ville, exigée, levée avec une inexorable sévérité; on vit un grand nombre de riches habitants se tuer de leurs propres mains, afin d'échapper aux tourments qu'ils voyaient infliger à d'autres. La famine et la peste, provenant de tant de cadavres que le manque de temps avait empêché d'ensevelir, vinrent compléter ces maux. Ne se contentant point de cet immense butin, Nadir exigea en outre, comme condition de la paix, que toutes les provinces à l'ouest de l'Indus, Cabul, Tattah et une partie de Multan, seraient détachées de la domination de grand Mogol et ajoutées à la sienne. Toutes ces mesures exécutées, Nadir restitua à Mahomet l'exercice de sa souveraineté, en le replaçant sur le trône qu'il avait dédaigné de renverser. Commencant sa marche ré-

trograde le 14 avril 1739, il quitta Delhi après en avoir été en possession pendant trente-sept jours. Sandut-Khan, l'auteur du fatal conseil qui avait amené cette sanglante catastrophe, mourut à cette époque d'un cancer dans le dos. L'histoire offre peu de calamités semblables à celles qui accompagnèrent la terrible incursion de Nadir-Shah dans cette course à travers l'Indostan. Un derviche, frappé jusque dans sa solitude des oris de désespoir, des longs gémissements, des désolations de toutes sortes qui accompagnaient la marche du conquérant, eut le courage d'en sortir et de se présenter devant Nadir; il lui dit : « Si tu es un dieu, agis comme un dieu; si tu es un prophète, conduis les hommes dans la voie du salut; si tu es un roi, rends les peuples heureux. » — Le conquérant répondit : « Derviche, je ne suis point un dieu pour agir comme un dieu; je ne suis point un prophète pour conduire les hommes dans la voie du salut; je ne suis point un roi pour rendre les peuples heureux... je suis celui que Dieu envoie aux nations qu'il a résolu de visiter dans sa colère. »

L'empire, déjà ébranlé, ne devait pas se remettre de ce choc terrible. Il avait atteint l'apogée de sa gloire au temps d'Ackbar, il s'accrut en étendue sous Aureng-Zeb; mais, à partir de ce moment, l'administration avait continué à perdre journellement de sa vigueur. A l'époque où nous sommes parvenus, l'empire se composait encore comme sous Aureng-Zeb de vingt-deux provinces ou vice-royau-

tés, dont le Deccan comprenait six : c'étaient Cabul, Candahar, Lahore, Cachemire, Multan, Tatah, Delhi, Agra, Allahabad, Oude, Bahar, Bengale, Orissa, Guzerate, Ajmeer, Malwa, Berar, Aurenghabad, Bednore, Amednaggur, Beejapore, Hyderabad ou Golconde. Le revenu total montait à environ 32 millions de livres sterling, immense somme en elle-même, quadruplée pour ainsi dire par le bon marché des objets nécessaires à la vie, en général quatre fois moins chers dans l'Inde qu'en Europe. Mais il manquait depuis long-temps une main assez forte, une tête assez puissante pour savoir employer toutes ces ressources. La vie se retirait peu à peu de ce corps immense. Nadir-Shah venait de le parcourir comme un fléau dévastateur ; le subah du Deccan ne professait plus qu'une obéissance équivoque au trône de Delhi ; les Afghans commençaient des invasions qui devaient se renouveler d'année en année plus longues et plus terribles ; les Seicks étaient toujours animés du double fanatisme de la guerre et de la religion ; les Mahrattes achevaient de fonder une puissance redoutable ; le midi de la Péninsule était, de fait, indépendant de l'empire ; enfin des ennemis plus menaçants encore, les Anglais et les Français, avaient pris simultanément pied au Bengale et dans le Carnatique. Les rivalités européennes de ces peuples devaient sans doute leur mettre les armes à la main sur ces nouveaux rivages, mais le vainqueur ne pouvait manquer de devenir pour l'empereur de

Délhi, un ennemi plus redoutable encore que tous les autres. C'est le moment d'examiner les moyens du gouvernement, les ressorts administratifs de cet empire au centre duquel allaient surgir tant d'événements importants, et dont la situation intérieure se trouvait elle-même singulièrement compliquée.

Les deux races superposées l'une à l'autre qui habitaient l'empire, les vainqueurs et les vaincus, appartenaient à deux religions différentes. Les conquérants suivaient la loi du Koran, les vaincus appartenaient en général au culte de Brahma. Ces deux religions, qui se repoussaient par tous les points, creusaient comme un abîme entre ces deux espèces d'hommes. Le nord de l'Inde fut le seul endroit où l'islamisme se répandit quelque peu ; il fut adopté par les Patans ou Afghans, destinés à jouer, plus tard, un rôle important dans l'histoire de l'Inde. Les armées conquérantes des dynasties tartares, celles mêmes qui ne firent que de simples irruptions dans l'Inde, y laissèrent un grand nombre de mahométans auxquels un beau climat, un pays riche, firent oublier leur patrie. D'un autre côté, les princes mahométans établis dans l'empire devaient tout naturellement préférer aux autres les soldats de leur religion ; ces derniers, d'une constitution plus forte, plus robuste, se montraient plus aptes à supporter les fatigues de la guerre, que les Indiens subjugués. Cette préférence engagea de tout temps les aventuriers persans, tarta-

res ou arabes, à venir chercher fortune dans l'Inde, où ils avaient de meilleures chances que dans leur patrie. Il se forma ainsi peu à peu dans l'Inde une population d'environ 10 millions de mahométans. Ceux-ci se trouvaient à l'égard des indigènes dans la proportion de un à dix ; d'ailleurs ils se mêlèrent fort peu. Les mahométans habitent d'ordinaire la capitale, les grandes villes, les places de commerce, les postes militaires ; mais, dans l'intérieur du pays, il est rare, même à présent, d'en rencontrer quelques uns, à moins qu'ils ne soient fonctionnaires publics, collecteurs, etc.

Chacune des grandes divisions ou subah de l'empire était gouvernée par un subahdar ou sepahsilar, délégué immédiat et représentant de l'empereur. Les institutes d'Ackbar lui donnaient les instructions suivantes : « Qu'il fasse marcher devant lui la prière et la supplication ; qu'il ne songe qu'à faire du bien aux hommes et ne porte pas sur eux une main trop rude ; qu'il forme son caractère à la prudence ; qu'il ne communique son secret qu'à un petit nombre de personnes ; que le magistrat dont le cœur brûle pour la justice se multiplie sous son administration ; qu'il ne donne pas le supplice de l'attente à ceux qui demandent justice ; qu'il sache que son office est celui d'un tuteur, et qu'il agisse avec la plus extrême prudence ; qu'il sache que les bonnes dispositions du peuple à son égard sont les plus solides fondements de son pouvoir, et s'il a obtenu qu'elles le soient, qu'il dorme en paix ; qu'il

tienne sous le joug de la raison sa faveur et sa disgrâce; qu'il s'efforce d'empêcher la désobéissance par de bons avis; s'il échoue, qu'il punisse alors les coupables par des paroles dures, par des menaces; qu'il les fasse saisir, emprisonner et fustiger; qu'il les punisse par la perte de quelques uns de leurs membres, mais qu'il ne leur arrache la vie que dans les cas les plus extrêmes, après les plus mûres délibérations, etc., etc. » — Il est de plus enjoint au subahdar de protéger les faibles, d'employer les hommes vigilants et vertueux, d'avoir l'oreille accessible à la plainte, ouverte à la vérité; de se rendre agréable à Dieu en aidant, en secourant les cultivateurs; d'abrégé son sommeil pour augmenter sa vie, de faire sa prière au moment où le soleil paraît à l'horizon, etc., etc. « Pour la plus grande prospérité de l'empire, continuent les institutes d'Ackbar, sa majesté, de la même façon qu'elle a appointé un sepahsillar pour chaque subah, a nommé un de ses intelligents et désintéressés serviteurs au gouvernement de plusieurs pergunnahs, sous le nom de phousdar. Il est sous les ordres du subahdar qu'il doit aider de tout son pouvoir. » — Le phousdar était ainsi le représentant du subahdar, de même que celui-ci l'était de l'empereur. Le phousdar accompagnait le subahdar dans toutes les expéditions militaires de ce dernier, tant qu'elles avaient lieu dans l'étendue de sa juridiction; obligation qui cessait du moment que le subahdar franchissait les frontières. Le législateur avait voulu

rendre le phousdar dépendant du nabob, quand il était de l'intérêt de l'empire qu'il le fût; mais faire cesser cette dépendance dans le cas contraire, c'est-à-dire s'il arrivait que le subahdar voulût sortir de son gouvernement pour se mettre en hostilité avec l'empereur.

Les phousdars prenaient volontiers le titre de nabob, qui signifie député, remplaçant (*locum tenens*), et beaucoup plus relevé que le précédent dans les idées du peuple : ils l'exigeaient de leurs inférieurs. Les Européens établis dans leurs dominations n'avaient aucune raison de leur refuser un titre, que ceux-ci ambitionnaient si fort; en conséquence ils le leur donnèrent facilement. Plus tard, ce nom de nabob atteignit dans l'Indostan une signification plus relevée encore; il devint synonyme de subahdar ou vice-roi, mais à une époque toute moderne, et ce fut la circonstance suivante qui lui donna, dit-on, naissance. Alee-Gohur, fils de l'empereur alors régnant, ayant été forcé de quitter Delhi, par suite de troubles politiques, se réfugia dans le Bengale, auprès de Suja-Dowlah qui en était alors gouverneur, ou phousdar. Il l'appela frère nabob; l'expression parut un compliment de bon goût, passa dans la conversation; et depuis lors fut toujours appliqué à Suja-Dowlah, ainsi qu'aux autres gouverneurs. Lorsqu'un nabob venait à mourir en fonction, le subahdar était en droit de lui donner provisoirement un successeur, mais cette nomination était soumise à la sanction de

l'empereur. En droit, au point de vue de la légalité, subahdar et nabobs étaient des fonctionnaires publics essentiellement révocables. Il entra même dans l'esprit ombrageux du despotisme impérial de les changer souvent ; c'était le vrai moyen de leur ôter la possibilité d'acquérir un grand pouvoir dans leurs gouvernements. Un nabob nouvellement nommé, partant de Delhi pour se rendre dans son gouvernement, se plaça, dit-on, à rebours sur son éléphant, c'est-à-dire la tête tournée vers la queue ; il fit la route de cette façon : interrogé sur cette étrange manière de voyager, il répondit : « Qu'il voulait voir venir son successeur. » L'affaiblissement graduel du pouvoir central ne devait pas tarder à changer cet état de choses : les nabobs, en commençant par ceux des provinces les plus éloignées, s'affermirent peu à peu dans leurs gouvernements ; au lieu du revenu total de leurs provinces, ils n'en firent plus passer à Delhi qu'une somme moindre et déterminée d'avance ; enfin, de progrès en progrès dans cette voie, ils devinrent indépendants. On les menaçait bien d'une grande armée qui devait incessamment partir de Delhi pour les aller châtier ; mais cette grande armée n'arrivait jamais. Les nabobs sont ainsi demeurés en paisible possession de leurs gouvernements, et, ce qui est plus étonnant encore dans un État despotique, on en a vu nommer eux-mêmes leurs successeurs, qui souvent les ont remplacés avec moins de difficulté que n'en a l'héritier

338 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS
légitime d'un royaume à monter sur le trône de ses pères.

La supériorité du nombre des Indous sur les mahométans a forcé ces derniers à laisser plusieurs princes indous en possession de leur pays; ils y règnent paisiblement, pourvu qu'ils paient le tribut qui leur a été imposé par les traités. Ces princes possèdent une grande partie de l'empire : les États de la plupart d'entre eux sont fort peu considérables ; il en est d'autres, au contraire, par exemple les rois de Mysore et de Tanjore, dont les États ne le cèdent point en étendue à ceux de plusieurs souverains européens. Parmi ces princes indigènes, surtout dans le Rajpootana, il en est qui prétendent descendre des familles les plus anciennes de toute l'Inde. Dans ces États il n'y a qu'un fort petit nombre de mahométans, et, à cela près d'un impôt payé par le chef de l'État, les choses en sont restées pour eux où elles en étaient aux premiers jours du monde; on retrouve là le système complet, et pour ainsi dire sans mélange, de la civilisation indoue proprement dite.

Après le subahdar, venaient d'autres fonctionnaires, ses inférieurs dans la hiérarchie; le dewan, le çatwal, le cadi. Le dewan était le fermier-général des revenus d'une province; il affermait les terres, en recevait les produits, recevait les droits de douane, de péage, etc. D'abord officier de l'empereur, il devint dans chaque province l'officier du nabob lorsque chacun de ces nabobs se fut

fait une sorte de souveraineté indépendante du grand Mogol. Le catwal était une espèce de lieutenant ou préfet de police ; il était chargé de protéger l'ordre public, de surveiller les voyageurs, etc. « Le catwal, disent les Institutes d'Ackbar, doit surtout donner des chaînes à la violence, faire punir et arrêter les voleurs et les malfaiteurs ; de sorte que chacun puisse dormir tranquille dans sa maison. Il veille à l'exécution des criminels, à la célébration des cérémonies religieuses, etc., etc. Celui-là, disent encore les Institutes, est digne de cette place, qui au courage joint la science de tenir dans la main gauche les rênes de l'administration ; qui a la marche souple, fière et intelligente de la couleuvre ; qui ne songe qu'à faire du bien lorsque tout le monde veille, et fait la ronde la nuit tandis que les autres reposent dans le sommeil. » — Le cadi jugeait tout ce qui concernait les héritages et les successions. Le Coran est à la fois pour les Musulmans la source de la croyance, la règle des usages, la loi civile et criminelle, etc. C'est dans le Livre sacré que le cadi puisait les motifs de ses décisions. Pour les Indous, tout ce qui concernait les questions d'intérêt, était de même affaire d'usage et de tradition ; ils remettaient volontiers leurs différends à la décision d'arbitres, choisis au gré des parties, et ordinairement dans la classe des Brahmes. D'ailleurs, en raison de la constitution de la propriété, il y avait peu de procès qui ne se rattachassent à une question fiscale, c'est-à-

dire où l'administration du fisc ne fût intéressée. Il en résulta avec le temps une organisation plus régulière de l'administration de la justice : nous en parlerons dans un moment.

Une institution qui fut dans les temps anciens la base et comme l'élément intégrant de la constitution des Indous, a persisté dans la domination musulmane ; nous voulons parler du village Indou. Sous les conquérants musulmans, le village continue d'exister avec une constitution aussi forte qu'il précédemment. Un village est une certaine étendue de terrain comprenant quelques centaines ou quelques milliers d'acres de terre labourable ou en friche ; il ressemble à une corporation ou à une municipalité quand on le considère politiquement. Il a une sorte de gouvernement qui est composé comme il suit : le *potail*, ou chef du village, maire ou bourguemestre, a la surintendance générale des affaires du village ; il arrange les querelles, veille au maintien de bon ordre, touche les revenus du village. Le *carnum* tient registre des frais de culture et de tout ce qui s'y rapporte. Le *tallier* fait la recherche des crimes, des fautes, des délits ; il escorte et protège les personnes qui voyagent d'un village à l'autre. Le *totie* est chargé de la garde et de la mesure des moissons. Le *gardien des limites* est chargé de donner tous les témoignages dans ce qui les concerne ; le *commissaire des eaux et des étangs* distribue les eaux suivant les besoins de l'agriculture ; le *brahme*

remplit les cérémonies du culte public ; le *maître d'école* enseigne aux enfants à lire et à écrire. Il y a aussi le *calender brahme*, ou astronome, qui annonce les époques favorables ou défavorables pour les semailles ; le *forgeron* et *charpentier*, qui confectionne les instruments d'agriculture et bâtit les cabanes ; le *potier*, le *porteur d'eau*, le *barbier*, le *gardeur de bétail*, le *médecin*, la *danseuse*, le *musicien* et le *poète*. C'est sous cette forme de gouvernement que les habitants de la campagne ont vécu de temps immémorial. Les bornes de ces villages ont été rarement altérées, les villages eux-mêmes ont été quelquefois désolés par la guerre, la famine et la peste, mais ils ont conservé leur nom pendant les siècles ; les mêmes familles ont continué d'y faire leur résidence et d'y avoir leurs intérêts. Les habitants ne se mettent point en peine des renversements et des brisements de l'empire ; tant que le village demeure entier, ils ne s'inquiètent point à quel souverain il appartient ; quel que soit ce souverain, l'économie intérieure du village n'en demeure pas moins invariable : quoi qu'il arrive, le potail demeure toujours le chef des habitants, il est à l'abri des révolutions politiques dans ses fonctions de juge, de magistrat, de collecteur du revenu public. Ces villages sont ainsi une sorte de république, immuable base des monarchies chancelantes de l'Orient. Dans la plupart de ces villages il existe même une sorte de communauté des biens et des travaux qui permet

à chacun de profiter de quelque manière de l'assistance de tous les autres. L'impôt dû par le village étant d'abord prélevé, les habitants se partagent ensuite le reste de la moisson en proportion de la quantité de terre que chacun a défrichée. Les uns vont au marché, les autres s'occupent de la culture, de la moisson, etc.; et chacun a de sa sorte ses occupations particulières, qui profitent à tous; état de choses d'où résultent des avantages analogues à ceux que procure ailleurs la division du travail. Un autre usage mérite encore d'être remarqué; les terres, dans quelques uns de ces villages, changent de mains tous les ans.

La quotité générale des impôts est ainsi décrite dans le rapport d'un comité du parlement chargé, en 1810, d'un examen sur les affaires de l'Inde: « Par la coutume du gouvernement indien, les cultivateurs ont droit à la moitié de la moisson de riz qui est le produit des pluies périodiques; ils ont droit aux deux tiers environ de celle provenant des moyens artificiels d'arrosement. Tandis que la moisson est encore sur pied, la quantité des grains est examinée en présence des habitants et des employés du village; elle est estimée par des personnes étrangères à celui-ci, que l'habitude a rendues experts, habiles à estimer le montant du produit d'une étendue de terre quelconque, et qui d'ailleurs sont aidées dans ce travail par la comparaison du produit de l'année avec celui des années précédentes, constaté par les registres du village. La part de

gouvernement étant alors fixée, déterminée, d'avance, elle est payée soit en nature, soit en argent. Des produits du jardinage, dont la culture est plus dispendieuse et plus difficile, le gouvernement prend une plus petite portion. » D'après le docteur Buchanan, qui fit un voyage dans le royaume de Mysore, la moisson était partagée comme il suit entre le cultivateur et le souverain, sous le gouvernement de Tippoo, demeuré le même qu'au temps de Hyder. La moisson devait rester dans le champ jusqu'au paiement de l'impôt; le paiement effectué, le grain était immédiatement partagé, toujours sur place, en un certain nombre de part ou de tas. Un tas consistait généralement en cent dix boisseaux de Winchester (chaque boisseau pesant environ trois kilog.), qu'on distribuait de la façon suivante : pour les dieux, c'est-à-dire pour les prêtres, il était déduit vingt-cinq seers (chaque seer était le tiers d'un boisseau); pour les brahmes mendiants autant; pour l'astrologue et les brahmes du village un seer chacun; pour le barbier, le potier, le porteur d'eau, le vasaradava, à la fois charpentier et forgeron, deux seers chacun; pour le mesureur quatre seers; pour l'aderca, une sorte de bodeur, sept seers; pour le chef du village huit seers, avec lesquels il était obligé de subvenir aux sacrifices du village; pour le comptable dix seers : toutes réquisitions qui demeuraient les mêmes quelle que fût la grosseur du tas, pourvu qu'il dépassât vingt-cinq boisseaux. Toutes ces portions retirées, le

tas de grain était mesuré de nouveau. Alors pour chaque candaca, c'est-à-dire pour chaque mesure équivalant à cinq demi-boisseaux, il était déduit un demi-seer pour les gardes de nuit du village, deux seers et demi pour le comptable, autant pour le chef du village ; enfin l'épaisseur d'un pouce au-dessus de terre, mêlé à de la bouse de vaches, dans le but de le purifier, devenait le lot du conducteur des eaux. Le total de ces diverses déductions sur un tas de vingt candacas ou de cent dix boisseaux, était de 5 1/2 p. 100 sur le produit brut ; il revenait en outre sur le net 10 p. 100 au collecteur du revenu. Le reste du tas était alors partagé par portions égales entre le roi et le cultivateur ; ce dernier n'obtenait qu'à peine une compensation pour son travail et les frais de culture, le bénéfice total de la terre allait au souverain. Un certain M. Motte ayant entrepris un voyage, dans la province d'Orissa, à la recherche des mines de diamants, eut occasion d'observer l'assiette de l'impôt. Là, tout village était aussi taxé à une rente annuelle de tant de mesures de riz. Mais il y avait cela d'étrange, que la propriété particulière semblait ne pas exister dans cette province. Dès qu'un homme atteignait l'âge convenable, il lui était accordé une certaine quantité de terre labourable, suffisante à produire deux cent quarante-deux demi-mesures de riz, dont il devait payer soixante, c'est-à-dire environ un quart, au rajah ou roi. Quoique cet impôt fût moins fort que le précédent, nous pou-

vons répéter ce qui a déjà été dit , que le bénéfice de la terre allait au prince , et qu'il ne restait au cultivateur qu'une sorte de compensation pour son travail et les frais de culture.

Les zemindars et les ryots constituaient les personnages principaux , les rouages essentiels de ce système de gouvernement. Le dewan était un fermier-général affermant la totalité des terres de telle ou telle province, puis le zemindar se chargeait de la sous-louer en la partageant en un certain nombre de districts d'une étendue variable, qu'il distribuait soit entre des cultivateurs individuellement , soit entre un certain nombre de villages par l'intermédiaire de leurs chefs. Le ryot était le cultivateur immédiat du sol, et le zemindar formait ainsi un moyen terme, un intermédiaire entre le dewan et les ryots ; affermant à ces derniers la terre louée par le dewan , il faisait passer à celui-ci le prix de cette location, recevant pour ce service une commission, fixée en général à 10 pour 100. L'intérêt du zemindar consistait ainsi à sous-louer le plus cher possible les terres dont la location lui était confiée ; sous ce rapport, il représentait le collecteur du revenu pour tel ou tel district. Or , comme la collection du revenu dans un rude état de société , est l'affaire la plus essentielle du gouvernement, le zemindar , afin qu'il fût plus à même d'assurer cette fin , avait été dès l'origine , revêtu d'un pouvoir assez considérable. La police du district, le pouvoir judiciaire , au moins en partie , le com-

mandement des troupes rentraient dans ses attributions. A la tête d'un district étendu, il avait tout l'extérieur, toute l'apparence d'un prince. Assort singulièrement compliqué dans le gouvernement indou-mahométan, le zemindar était donc tout à la fois fermier, receveur du revenu, magistrat, officier de police. L'ensemble de ces pouvoirs le faisait d'abord ressembler, pour des yeux européens, à un seigneur féodal de l'Europe au moyen-âge. Un abîme existait pourtant entre eux. Le premier se trouvait le véritable propriétaire de terre qu'il donnait à bail; le revenu lui appartenait pour la plus grande partie; le zemindar, au contraire, n'avait qu'une commission sur les sommes versées par lui dans le trésor impérial; et à ce point de vue n'était qu'un banquier. Quant au ryot, bien que l'empereur seul eût, ainsi que nous l'avons dit, la propriété du sol, il n'en jouissait pas moins de la plupart des droits de la propriété. La coutume avait fait de la jouissance de la terre par lui une véritable possession, lui assurant la plupart des avantages de la propriété: il n'était pas dépouillé, à moins d'avoir manqué à ses engagements; il pouvait céder son bail de la terre qu'il cultivait, pendant sa vie et après sa mort; autant que droits peuvent être établis par la possession, les siens l'étaient. En définitive les ryots se trouvaient donc dans la situation de fermiers, ayant la faculté de vendre ou céder leurs baux avec la seule restriction de respecter le droit de pro-

précédé du maître. Le zemindar, considéré par rapport au ryot et à l'empereur, représentait encore ce qu'est l'homme d'affaires du propriétaire dans les pays où le système des métairies est employé. Dans ce système, en effet, le produit est partagé en nature; le propriétaire a généralement un intendant ou homme d'affaires chargé de recevoir sa portion moyennant un salaire, salaire ordinairement proportionné à la valeur de la récolte, ce qui achève l'analogie. D'un autre côté, le zemindar jouissait pourtant, nous le répétons, d'une autorité qui lui donnait quelques points de ressemblance avec le seigneur féodal.

Le zemindar exerçait la juridiction civile et criminelle dans les limites de son territoire. La cour criminelle qu'il présidait s'appelait *phoudary*; là, il infligeait toute sorte de peines, et même des punitions capitales. Dans la cour civile, appelée *andaulut*, il décidait toutes les questions ayant rapport à la propriété, avec une amende de 25 p. 100 sur le sujet en litige, perçue à son profit. Aucune loi, que le Koran, les commentaires du Koran, les coutumes du pays, ne restreignaient son autorité. Dans les cas relatifs à la religion, les cadis ou les brahmes étaient appelés pour expliquer l'un la loi mahométane, l'autre la loi indoue; leur opinion entraînait la décision. Dans l'origine, la décision des questions de revenus, aussi bien que celle des autres questions, avait été donnée aux zemindars; vers l'année 1760,

la décision des questions fiscales leur fut enlevée et fut transférée dans chaque province à un officier appelée *naïb-dewan* ou député fiscal. Outre ces tribunaux de districts, deux cours criminelles siégeaient encore à la capitale; l'une, présidée par le *nazim*, appelée *Roy Andaunlut*, punissait les crimes capitaux; les délits moindres ressortaient d'un magistrat nommé *phousdar*, mais avec faculté d'appel par les prévenus au *nazim*. Il s'y trouvait aussi une cour fiscale, présidée par le *dewan*; celle-ci prononçait sur toutes les questions touchant au revenu, par conséquent toutes celles concernant les terres. Les causes purement civiles étaient jugées par une cour appelée *Darago Andaunlut al Alea*, à l'exception cependant de celles d'héritage et de succession : ces dernières réservées au *cadi* ou *muphti*. Enfin un officier, avec le titre de *mohtesib*, surveillait les poids et les mesures, et les autres détails de service.

L'empire présentait ainsi de singuliers contrastes dans ses institutions. Sur le trône le grand Mogol, descendant de Tamerlan, demeurait dépositaire, du moins en apparence, d'une autorité sans limites; dans la province, des *subahdars*, ses représentants, administraient les grandes subdivisions de l'empire, au nom de l'empereur; dans la décadence de l'autorité impériale, on les vit d'ailleurs non seulement s'installer à vie dans leurs charges, mais les transmettre à leurs enfants; au-dessous, à côté d'eux, se trouvaient

un grand nombre de princes indigènes, de rejetons des anciens souverains dont la domination avait précédé de bien des siècles la conquête mogole. Les uns et les autres déléguaient leur autorité à un grand nombre de fonctionnaires, par les mains desquels ils administraient et gouvernaient. Puis, au-dessous de cette hiérarchie aristocratique et administrative se trouvait le village, sorte de municipalité, de république, dont l'origine se perdait dans la nuit des temps, et dont la constitution était demeurée invariable sous tous les gouvernements qui s'étaient successivement remplacés sur le sol de l'Inde; le village présentait tellement peu de surface qu'il pouvait entrer dans les édifices politiques les plus différents, il avait assez de consistance pour ne pas être brisé dans leur chute. C'est ainsi que dans l'ordre physique les mêmes molécules intégrantes peuvent passer successivement dans les formes de cristallisation les plus variées. L'empire mogol était donc tout à la fois despotique par sa tête, aristocratique et féodal dans son milieu, municipal et républicain à sa base.

Le Mogol et l'Indou, ces deux peuples vivant sur le même sol, présentaient des contrastes moraux non moins étranges, non moins curieux. Les Indous professaient un panthéisme universel; ils divinisaient la nature entière; ils remontaient, par une chaîne non interrompue, du brin d'herbe ou du grain de sable qu'on foule aux pieds jusqu'au

trône du Dieu universel et absolu. Pour eux, Dieu était dans le monde et le monde dans Dieu ; l'islamisme, au contraire, avait, pour ainsi dire, encore exagéré l'idée de l'unité et de la personnalité de Dieu, telle qu'elle était professée par le christianisme ; le prophète avait dit ; « Infidèle est celui qui dit que Dieu est un troisième de la Trinité ; il n'y a point de Dieu, si ce n'est le Dieu unique. S'ils ne désavouent ce qu'ils avancent, un châtimement douloureux atteindra les infidèles. » Dans aucune religion, l'abîme qui sépare Dieu du monde n'a été creusé aussi profondément que dans le mahométisme. En même temps, Dieu n'en gouverne pas moins le monde par sa volonté, manifestée par le prophète ou le chef politique. Le panthéisme indou reconnaît un lien entre toutes les parties de l'univers, un rapport nécessaire entre le passé et le présent ; pour l'Indou, dans l'univers tout se tient, tout se fait par un enchaînement inévitable de causes et d'effets : dans l'islamisme règne un seul Dieu, dont la volonté, qui n'est jamais enchaînée par le passé, le présent ou l'avenir, se meut sans obstacle et avec une liberté illimitée. L'Indou est lié à sa caste, liée elle-même à l'ordre général de l'univers ; il est essentiellement garrotté par les mille et mille prescriptions de sa religion ; il se sent un anneau dans une chaîne qu'il ne peut rompre, de tous côtés il se trouve entouré de barrières infranchissables : le musulman, croyant à la fatalité, prenant pour des ordres de Dieu les moindres inspirations

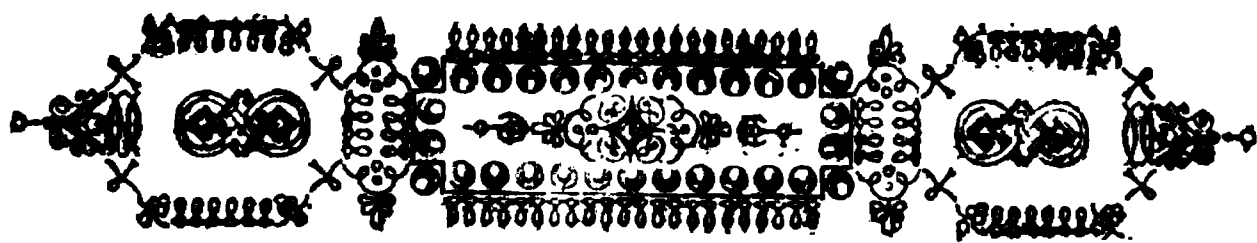
de sa propre volonté , se sent libre et sans obstacle au sein du monde , il agit avec une indomptable violence ; ce qu'il veut , c'est Dieu qui le veut ; il s'élève ou s'abaisse , dans l'ordre politique , avec autant de liberté que l'oiseau dans l'atmosphère. C'est ainsi que ces deux sociétés , malgré leurs fréquents points de contact , n'ont pu se pénétrer réciproquement ; toutes deux se repoussent mutuellement de toutes leurs forces ; elles demeurent étrangères , sont profondément antipathiques l'une à l'autre.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

Description géographique du Carnatique. — État politique du Carnatique. — La guerre éclate entre la France et l'Angleterre. — Le nabob s'efforce de maintenir la paix entre les établissements européens du Carnatique. — Préparatifs de La Bourdonnais aux îles de France et Bourbon. — Combat des deux escadres française et anglaise, le 6 juillet 1746. — Le succès est incertain. — La Bourdonnais met le siège devant Madras. — Pourparlers entre les assiégeants et les assiégés. — La Bourdonnais entre à Madras. — Dupleix se croit en droit d'en disposer. — Instructions secrètes qui défendent à La Bourdonnais de conserver aucune conquête dans l'Inde. — Ouragan terrible qui détruit une partie de la flotte française. — La Bourdonnais retourne en France. — Siège de Madras par le nabob. — Le traité de rançon de Madras annulé. — Les Français mettent le siège devant Saint-David. — Le siège est levé. — Mouvement des escadres. — Investissement de Pondichéry par les Anglais. — Le fort d'Ariancepandy. — Boscawen lève le siège de Pondichéry. — Histoire de La Bourdonnais. — Traité d'Aix-la-Chapelle. — Reddition de Madras. — Affaire de Tanjore. — Les deux compagnies se retrouvent en guerre, malgré la paix conclue en Europe. — Expédition des Anglais dans Tanjore. — Prise de Devicotah. — Traité avec Tanjore. — Chunda-Sahab remis en liberté. — Les idées de Dupleix se tournent vers la politique intérieure. — Mort de Nizam-al-Mulk, élévation de Nazir-Jung. — Alliance de Chunda-Sahab et de Nazir-Jung. — Bataille d'Amboorgagnée par Chunda-Sahab et les Français. — Restitution de Madras. — Nazir-Jung dans le Carnatique. — Il menace Pondichéry. — Une conspiration, où entre Dupleix, se forme contre lui. — Nouvelle négociation avec Nazir-Jung. — Attaque du camp de Nazir-Jung par les Français. — Mort de Nazir-Jung. — Murzapha-Jung subahdar du Deccan. — Mort de Murzapha-Jung. — Salabut-Jung devient subahdar. — Inaction des Anglais. — Débuts de Clive. — Naissance et jeunesse de Clive. — Prise et défense d'Arcot par Clive. — Lawrence reprend le commandement des troupes anglaises. — Les Français s'enferment dans l'île de Seringham. — Ils sont bloqués par les Anglais séparés en deux corps d'armée. — D'Auteuil, à la tête d'un détachement, ne peut pénétrer jusqu'à l'armée française. — D'Auteuil prisonnier. — Les Français bloqués plus étroitement dans l'île de Seringham. — Mort de Chunda-Sahab. — Le nabob à Trichinopoly. — Diverses manœuvres des deux armées. — Attaque du camp français par Lawrence. — Les Français font une tentative inutile sur Trichinopoly. — Salabut Jung se fait reconnaître subahdar. — Bussy dans le Deccan. — Acquisition par les Français de quatre provinces ou circars du nord : Mustaphanagur, Ellor, Rayamundrum, Chicacole. — Premières conférences pour la paix, à Sandras. — Négociations en Europe. — Dupleix remplacé. — Envoi de négociateurs français dans l'Inde. — Conclusion de la paix. — Dupleix de retour en Europe.

(1739—1754.)



LIVRE IV.



On appelle Carnatique une portion de la côte de Coromandel, bornée au nord par la rivière de Kistna, au midi par les branches les plus septentrionales de la Cavery. On le divise en haut et en bas Carnatique : le bas Carnatique s'étendant depuis le rivage de la mer jusqu'au pied des montagnes qui en sont le plus voisines; l'autre haut Carnatique, depuis cette première chaîne de montagnes jusqu'à une seconde plus éloignée de la mer. Le Carnatique est une des principales provinces qui dépendent du subah du Deccan; sa longueur totale est de cent soixante milles anglais, sa largeur de cent : il obéit à un nabob, qu'on appelle aussi nabob d'Arcot, du nom de la capitale. Ce pays ne devait pas tarder à devenir le théâtre de la lutte de la France et de l'Angleterre; les Anglais établis à Ma-

dras, les Français à Pondichéry, se trouvaient trop rapprochés, leurs intérêts étaient trop ennemis, pour que les uns et les autres ne fussent pas empressés de descendre sur le champ de bataille.

Ce pays, originairement gouverné par les Indous, avait reconnu depuis plusieurs siècles l'autorité des mahométans. Au commencement du XVIII^e siècle, l'un des nabobs du Carnatique, n'ayant point d'enfant, adopta deux de ses neveux : l'aîné, Doast-Ali, succéda à son oncle ; le second, nommé Bocker-Ali, eut le gouvernement de Velore. Mais le subahdar du Deccan, Nizam-al-Mulk, vit dans ces dispositions du nabob une violation de ses propres droits, en sa qualité de suzerain du nabob du Carnatique ; par son crédit à la cour de Delhi, il empêcha la confirmation de ces titres par le grand Mogol. Doast-Ali eut deux fils, dont l'aîné, Subder-Ali, avait déjà vingt ans lorsque son père monta sur le trône, et plusieurs filles ; l'une de celles-ci épousa Mortiz-Ali, fils de son frère ; une autre un parent éloigné nommé Chunda-Saheb, et ce Chunda-Saheb devint bientôt dewan ou premier ministre de son beau-père. Les royaumes de Tritchinopoli et de Tanjore, titulaires du grand Mogol, étaient gouvernés chacun par un rajah ; les nabobs d'Arcot étaient chargés de recueillir les tributs des deux royaumes, et se voyaient souvent dans la nécessité d'employer les armes pour les faire rentrer. A la mort du rajah Tritchinopoli, des discordes éclatèrent entre la veuve du roi et un prince du sang

royal; la confusion qui en résulta dans le gouvernement donna au nabob d'Arcot l'espoir de s'emparer du royaume; il envoya une armée sous les ordres de Subder-Ali et de Chunda-Saheb, avec ordre en apparence de réclamer des tributs arriérés, en réalité de s'emparer de Tritchinopoli. L'armée s'avança lentement le long des côtes avant de tourner au midi; Madras se trouva sur son chemin, et elle s'y arrêta quelques jours; elle continua ensuite sa marche jusqu'à Pondichéry, où elle fit un plus long séjour. Dupleix profita de cette circonstance pour capter habilement les bonnes grâces de Chunda-Saheb, et de ce moment fut contractée entre eux une alliance intime.

Chunda-Saheb engagea la veuve du rajah de Tritchinopoli à le recevoir dans la ville avec une partie de ses troupes; il prêta serment sur le Coran de la pureté de ses intentions. La reine, persuadée par ce serment et aussi, dit-on, séduite par la bonne mine de Chunda-Saheb, ouvrit les portes de la ville; mais Chunda-Saheb, loin de répondre à ce sentiment, s'empara tout-à-coup des postes principaux, désarma la garnison et emprisonna la reine. Tout le reste du royaume suivit l'exemple de Tritchinopoli, et se soumit. Chunda-Saheb conserva le gouvernement du pays conquis, et fut remplacé dans ses fonctions de dewan par Meer-Assud, qui avait été chargé de l'éducation de Subder-Ali. Meer-Assud, qui connaissait le caractère ambitieux de Chunda-Saheb, fit remarquer au nabob la faute

qui avait été commise en le plaçant dans cette situation ; mais il était trop tard pour y remédier. Chunda-Sahab avait pris aussitôt des mesures pour sa sûreté ; il augmenta les fortifications de Trichinopoli , nomma deux de ses frères au commandement de deux forteresses importantes. Toutefois, il résolut de ne se déclarer indépendant du nabob qu'après avoir été attaqué. Nizam-al-Mulck haïssait toujours de plus en plus Doast-Ali et sa famille, mais ils n'osait l'attaquer, dans la crainte que Chunda-Sahab, malgré ses sujets de défiance, ne joignît ses propres forces à celles de son beau-père contre un ennemi extérieur. Nizam-al-Mulck avait conseillé, dit-on, à Thamas-Kouli-Kan d'envahir l'Indostan : après la retraite du conquérant, il se vit obligé de se tenir en garde contre la cour de Delhi, et ce motif l'empêchait de marcher contre le nabob du Carnatique ; ne négligeant pas néanmoins les intérêts de sa haine, il permit aux Mahrattes d'attaquer cette province ; qu'il espérait leur enlever par la suite s'ils en faisaient la conquête :

Au mois de mai 1740, un corps de 10,000 Mahrattes, sous les ordres de Ragogee-Bhonsla, s'approcha des frontières du Carnatique avec sa célérité ordinaire. Doast-Ali, qui eut à peine le temps d'assembler quelques troupes, fut surpris dans son camp, et tué ainsi que son fils. Subder-Ali, accourant au secours de son père, apprit ces événements à Arcot, et s'enferma aussitôt dans la forteresse de Velore. Une négociation survint entre lui et le

Mahrattes : il s'engagea à leur payer annuellement 10 millions de roupies , et à cette condition ils évacuèrent le Carnatique. Subder-Ali prit le titre de nob , et Chunda-Saheb lui prêta hommage. Les Mahrattes reparurent l'année suivante, et cette fois à l'instigation de Meer-Assud, dewan de Subder-Ali, allèrent mettre le siège devant Trichinopoly, où Chunda-Saheb s'était renfermé. Ce dernier se défendit avec une grande énergie, mais se vit réduit à se rendre à discrétion ; après avoir pillé Trichinopoly , les Mahrattes l'emmenèrent en se retirant et l'enfermèrent avec ses principaux officiers dans une forteresse aux environs de Sattarah : ils durent attendre que le prix de leur rançon fût définitivement fixé. Possesseurs de Trichinopoly, d'ennemis qu'ils étaient de Subder-Ali , les Mahrattes en devinrent aussitôt de fidèles alliés. Malgré leur protestation à ce sujet, celui-ci n'en éprouvait pas moins certaines craintes : il se trouvait débiteur du Nizam-al-Mulk pour une somme considérable, que l'irruption des Mahrattes l'empêchait de solder; il se décida à mettre au moins sa femme et ses enfants en lieu de sûreté , et les envoya à Madras. Dès les premiers moments de l'apparition de ces terribles ennemis , la famille de Chundah-Saheb s'était, de son côté, réfugiée à Pondichéry ; elle continua d'y habiter pendant la captivité de son chef. Dupleix traitait ces hôtes avec des égards, des soins, une distinction marquée, ne négligeant rien pour produire sur leur esprit une impression favorable ; il correspondit

assidûment avec le prisonnier , et se mit en mesure de l'aider à compléter la somme demandée par les Mahrattes. Il entra en même temps en rapport avec d'autres chefs, chose facile pour lui, qui se trouva parfaitement au courant de leurs mœurs , de leurs usages et de leurs intérêts. Sa femme, créole née et élevée au Bengale, où il l'avait épousée, l'aidait encore admirablement en cela. Versée dans toutes les langues et les dialectes de l'Indostan, elle put se lier intimement avec la famille de Doas-Ali et de Chunda-Sahab; elle correspondit, au nom de son mari, avec tous ceux qu'elle crut en mesure de favoriser la cause du captif, et, par suite, les vues des Français. Son nom de baptême était Jeanne: elle adopta pour signature le nom persan Jân, et devint fort connue à cette époque dans l'Inde sous le nom de Jân-Begum. Ainsi se forma cette grande liaison de Chunda-Sahab et des Français, et, par contre-coup, de Subder-Ali avec les Anglais; liaison qui eut dans la suite une fort grande influence sur les affaires du Carnatique.

Les commandants ou gouverneurs de toutes les villes du Carnatique avaient été taxés à proportion de leurs revenus, pour payer aux Mahrattes le reste de la contribution. Mortiz-Ali, le plus riche seigneur de la province et beau-frère de Subder-Ali, mettait beaucoup de retard à payer sa part dans cette contribution; ce dernier le pressait de s'acquitter, le menaçant de sa colère en cas de refus. Irrité, Mortiz-Ali se lia dès lors avec les ennemis du nabob,

puis, profitant de l'isolement où ce prince se trouvait, en raison d'une fête qui éloignait de lui ses courtisans, il le fit empoisonner. Grâce à la bonne constitution du nabob, le poison manqua son effet; mais le poignard acheva l'œuvre dès la nuit suivante, et Mortiz-Ali s'empressa de se proclamer nabob du Carnatique. Les anciens amis de Subder-Ali, trop faibles en nombre pour s'opposer à l'usurpation, ne purent que placer sous la protection des Anglais son fils, sa famille et sa fortune. L'usurpateur éprouva promptement l'inconstance de la fortune : détrôné par une révolte de soldats, il eut à peine le temps de s'échapper de Velore sous un déguisement de femme. Seïd-Mahomet, fils de Subder-Ali, encore enfant, fut proclamé. Toutefois Nizam-al-Mulk, à qui l'enfant fut présenté, quoiqu'il l'accueillît favorablement, ne le confirma point dans cette dignité; au contraire, il désigna pour l'occuper un de ses principaux officiers, Coya-Abdulla. Ce dernier, à peine installé, fut trouvé un matin mort dans son lit; tout son corps portait des traces évidentes de poison. Anwar-Odean, appelé à le remplacer par Nizam-al-Mulk, fut soupçonné d'être l'auteur de ce meurtre, peut-être seulement parce qu'il en profita; qu'en outre son élévation était vue de mauvais œil par les peuples du Carnatique. Depuis trente ans, trois nabobs de la même famille avaient successivement gouverné le Carnatique; la population s'était habituée à les considérer comme ses souverains légitimes, et ne voyait pas

sans peine un étranger sur le trône pendant qu'il restait encore un rejeton de cette famille. Cédant au sentiment populaire, Nizam-al-Mulk promit d'élever à la dignité de nabob le jeune Seïd-Mahomet dès qu'il aurait âge d'homme ; en attendant, il le remit aux mains d'Anwar-Odean, qu'il chargeait en même temps du soin de pacifier le Carnatique. L'affection du peuple ne devait point protéger long-temps Seïd-Mahomet : des Afghans, ayant réussi à s'approcher du jeune prince sous prétexte de lui rendre hommage, le poignardèrent au milieu d'un festin. Mortiz-Ali était à ce banquet ; la rumeur publique l'accusa de ce nouveau crime ; mais, profitant de la confusion, il échappa et regagna en toute hâte Velore. Les soupçons du peuple n'épargnèrent pas davantage Anwar-Odean ; mais Nizam-al-Mulk n'eut aucun égard à ces soupçons, à ces répugnances populaires. N'ayant aucun intérêt à éclaircir la chose, bien aise, peut-être au fond du cœur, de voir le gouvernement aux mains d'un homme en état d'assurer l'obéissance de la province, il se hâta d'élever Anwar-Odean à la dignité de nabob du Carnatique.

A cette époque (1745), la guerre venait d'éclater en Europe entre la France et l'Angleterre. L'Angleterre par ses possessions du Hanovre, la France par sa position même, qui ne lui permet guère d'observer la neutralité, s'étaient trouvées engagées dans une guerre continentale. Ces deux puissances, après avoir combattu quelque temps

l'une contre l'autre, comme auxiliaires des parties belligérantes, arrivèrent à des hostilités directes, et cette guerre ne tarda pas à s'étendre jusqu'à leurs établissements dans l'Orient. Une escadre anglaise, sous les ordres du commodore Barnett; composée de trois vaisseaux, dont deux de 60; et un de 50 canons, et d'une frégate de 20 canons, mit à la voile pour les mers de l'Inde. Elle croisa d'abord dans les détroits de la Sonde et de Malacca, et s'empara de trois vaisseaux français qui se rendaient de la Chine en Europe; et d'un quatrième qui retournait de Manille à Pondichéry: Les Anglais s'emparèrent encore d'un autre vaisseau qui se trouvait en ce moment dans le port d'Achem, et l'armèrent en guerre. L'escadre anglaise se sépara en deux divisions; pour donner plus d'efficacité à sa croisière; et le rendez-vous général fut fixé à Batavia; après s'y être ralliée, elle fit voile pour la côte de Coromandel, où elle se montra dans le mois de juillet 1753; apparition qui rendait fort critique la situation des Français. La garnison de Pondichéry ne montait qu'à 450 hommes; les fortifications n'étaient pas achevées, enfin aucun vaisseau français n'était attendu dans l'Inde. Le nabob Auwar-Odean engagea la régence de Madras à interdire à la flotte anglaise toute hostilité contre les établissements français du Carnatique, lui donnant l'assurance qu'il saurait contraindre les Français à la même neutralité: la régence ne se crut pas en mesure de se rendre à ces sollicitations; elle répon-

dit que la flotte anglaise ne recevait d'ordre ou d'instructions que du roi d'Angleterre. Le nabab objecta que les Européens une fois sur la côte de Coromandel étaient tenus de respecter son autorité; il menaça de s'en prendre à la ville même de Madras si l'escadre anglaise se permettait la moindre hostilité contre Pondichéry. Cette menace engagea le commodore Barnett à renoncer à tout projet d'attaque sur Pondichéry, et à n'agir que sur mer. L'année suivante, l'escadre anglaise, renforcée de deux vaisseaux de 50 et d'une frégate de 20 canons, parut de nouveau sur la côte de Coromandel. Mais cette augmentation de forces fut plus que compensée par la mort du commodore Barnett, officier de mérite, d'un caractère décidé, jouissant d'une grande réputation dans la marine anglaise. On apprit en même temps à Madras l'arrivée prochaine d'une escadre française dans les mers de l'Inde.

La Bourdonnais, toujours gouverneur des îles de France et de Bourbon, avait obtenu une commission du roi pour commander les vaisseaux de la Compagnie dans le cas où la guerre éclaterait. A peine eut-il reçu la nouvelle de la déclaration de guerre, qu'il se hâta de travailler à mettre en état de prendre la mer et à armer en guerre les vaisseaux de la Compagnie qui se trouvaient sous sa main. La tâche n'était pas aisée : la disette régnait dans l'île; non seulement la récolte avait manqué, mais un vaisseau qui apportait des vivres d'Europe, *le Saint-*

Geran, avait fait naufrage à l'entrée même du port (1). Les efforts de La Bourdonnais n'avaient pas encore porté tous leurs fruits : les ouvriers spéciaux lui manquaient pour la construction : il y suppléa en employant des mécaniciens à la place des charpentiers de vaisseaux, les serruriers à monter les affûts de canons, les tailleurs à fabriquer les voiles, etc. Habile à tout ce qui concernait la construction des vaisseaux, aussi bien qu'à la navigation, il présidait à tous ces travaux ; il donnait les modèles et la mesure de toutes les pièces, et plus d'une fois mettait lui-même la main à l'œuvre. Les équipages étaient composés d'hommes n'ayant l'habitude ni des armes, ni de la mer : il leur apprit tout à la fois et la manœuvre des vaisseaux et la manœuvre des troupes de terre. Ayant fait choix des plus adroits, il leur enseigna à se servir d'une machine de sa propre invention pour jeter plus sûrement des grappins d'abordage. Grâce à tant d'efforts, de persévérance et d'habileté, La Bourdonnais se trouva prêt à mettre à la voile, le 24 mars 1746, à la tête de neuf navires armés en guerre. Il se dirigea sur Madagascar, où il devait compléter ses approvisionnements. Mais à la sortie de cette île il fut accueilli par une tempête terrible. Le vaisseau qu'il montait fut démâté des trois

(1) Le Saint-Géran ! Il est peu de lecteurs français auxquels ce nom ne rappelle un douloureux souvenir d'enfance : c'est le naufrage de ce vaisseau que Bernardin de Saint-Pierre a décrit dans *Paul et Virginie*.

366 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS
mâts, et les autres presque également maltraités. Il n'eut plus qu'à gagner l'asile le plus voisin, et se réfugia dans la baie d'Antongil, où le reste de l'escadre parvint aussi à se rallier. Les navires avaient éprouvé les plus grandes avaries; les matelots étaient excédés de fatigue; les pluies de la saison commencèrent à tomber avec une violence inaccoutumée même dans ces climats, et bientôt des maladies épidémiques qui en furent la suite firent de nombreux ravages parmi les soldats et les matelots. La Bourdonnais tint tête à toutes ces difficultés : il construisit un quai en pierre, bâtit des ateliers assez larges pour qu'il fût possible d'y travailler aux mâtures, établit des forges, construisit une corderie. Ces premiers soins remplis, il s'enfonça presque seul dans des forêts malsaines, pestilentielles, pour y chercher des bois propres aux constructions navales. Pour amener ce bois jusqu'au rivage, il fallait franchir un marais en apparence impraticable et d'une lieue de large : La Bourdonnais le traversa d'une longue chaussée. Il fallait encore passer plusieurs fois une rivière d'un cours de sept lieues et n'ayant pas assez d'eau pour faire flotter les arbres, puis au-delà un bras de mer large d'une lieue, il resserra le lit de la rivière, il construisit des pirogues qui amenèrent enfin des troncs d'arbres jusqu'aux vaisseaux délabrés. Après avoir passé quarante-huit jours dans ces gigantesques travaux, perdu quatre-vingt-quinze Européens et trente-trois noirs par la maladie, La

Bourdonnais put enfin reprendre la mer ; c'était le 1^{er} juin 1746.

Dans la matinée du 6 juillet, ce qu'il regardait comme le prix de tant de souffrances et de tant de travaux, La Bourdonnais rencontra la flotte anglaise ; nous avons déjà dit quelle était sa force ; elle était commandée par le capitaine Peyton. L'escadre française se composait d'un vaisseau de 60 canons, d'un de 36, de trois de 34, d'un de 30, de deux de 28, et d'un de 26. Les vaisseaux anglais avaient tous du 24, les Français non, et même un seul d'entre eux portait du 18, les autres seulement du 12 et du 8. D'un autre côté, les Français avaient quelque supériorité numérique, quoique peu considérable. Connaissant le fort et le faible de son escadre et de celle de l'ennemi, La Bourdonnais manœuvra pour prendre l'avantage du vent et l'aborder immédiatement, c'était le moyen de l'empêcher de tirer trop d'avantage de sa grosse artillerie. Le capitaine Peyton, qui devina cette intention, voulait au contraire éviter l'abordage. Ces diverses manœuvres consumèrent beaucoup de temps ; il était quatre heures et demie lorsque le combat commença. Comme il se maintint à une assez grande distance, le feu de la mousqueterie des Français ne causa aucun dommage aux Anglais ; la grosse artillerie de ceux-ci en produisit au contraire de très considérables sur les navires français. Dès le premier moment, trois d'entre eux furent mis hors de combat : l'un d'eux, *le Neptune*,

demeuré seul à l'avant-garde, allait être écrasé; les Anglais faisaient force de voiles pour le joindre; La Bourdonnais, les devançant, couvrit ce vaisseau en soutenant seul, pendant plus d'une demi-heure, tout le feu de l'ennemi. A l'entrée de la nuit, l'escadre anglaise se retira, et le lendemain matin le commodore Peyton assembla un conseil de guerre qui fut d'avis de ne pas hasarder une seconde action; en conséquence, il fit voile pour Trincomaly, dans l'île de Ceylan. L'escadre française, après avoir offert encore une fois le combat, se dirigea sur Pondichéry⁽¹⁾. La perte des Anglais n'avait été que de trente-cinq hommes et quatre cents blessés, et celle des Français de trois cents, tant tués que blessés; en revanche les vaisseaux anglais avaient été plus maltraités : l'un d'eux, celui de 60, menaçait à chaque instant de couler bas.

Depuis plusieurs années, La Bourdonnais nourrissait le projet d'attaquer les Anglais dans Madras même; mais comme il était impossible d'en faire le siège tant que l'escadre anglaise serait en mesure de s'y opposer, il se décida à tenter de nouveau la fortune sur mer. Il fit à Dupleix la demande de 60 canons pour rétablir de ce côté quelque égalité

(1) La Bourdonnais dit dans ses Mémoires : « Ce ne fut qu'avec le plus vif chagrin que je vis l'ennemi m'échapper. » D'un autre côté, Orme, d'ordinaire si bien informé, prétend que l'escadre française n'aurait pu renouveler le combat. La Bourdonnais n'était nullement fanfaron, et Orme est fort exact; la différence de leurs points de vue peut expliquer cette contradiction dans leurs récits.

avec la flotte anglaise , qui se trouvait très supérieure en artillerie ; il n'en obtint qu'un moindre nombre. La mésintelligence commença dès ce moment à se mettre entre ces deux hommes , moins toutefois par des motifs de basse et réciproque jalousie , comme on l'a fort généralement supposé , qu'en raison de la diversité de leurs vues politiques ; nous en aurons de fréquentes preuves dans la suite de ce récit. La Bourdonnais mit à la voile le 4 août , en recherche de l'escadre anglaise ; les vents lui furent tellement défavorables , qu'il lui fallut trois jours pour gagner Negapatam , où il mouilla le 17. Le lendemain et les deux jours suivants , les deux escadres furent en présence ; mais Peyton persista dans la résolution d'éviter le combat , ce qui lui était possible en raison de la supériorité de marche de ses vaisseaux. La Bourdonnais se décida alors à retourner à Pondichéry ; et jugeant que l'escadre anglaise avait renoncé à l'idée de l'inquiéter sur les côtes de Coromandel , il se résolut à entreprendre le siège de Madras.

Une première division de l'escadre française arriva le 3 septembre , et une seconde division le 15 ; à quatre lieues de cette présidence : elles portaient l'artillerie , les munitions , les troupes nécessaires pour le siège. Le jour suivant une portion des troupes fut débarquée , et , marchant le long de la côte , s'avança jusqu'à une portée de canon de la ville. Madras était depuis un siècle le principal établissement des Anglais sur la côte de Coroman-

avaient sollicité le nabob de s'opposer à ce que les Français commissent des actes d'hostilité sur terre; mais ils négligèrent le moyen le plus efficace de faire agréer leurs instances, celui de les accompagner d'un présent. Cette économie intempestive refroidit si fort le nabob qu'il laissa aux Français toute liberté d'agir; les Anglais, n'ayant plus aucune espérance de ce côté-là, se décidèrent à entrer en pourparlers. Une fille de Dupleix, mariée à un Anglais et enfermée dans la place, en donna par une lettre avis à La Bourdonnais; la nouvelle fut bien accueillie, car l'apparition de la flotte anglaise, attendue d'un moment à l'autre, aurait mis le corps d'armée assiégeant dans le plus grand péril. Le 20 au matin, deux députés anglais se présentèrent au camp des Français; une conférence eut lieu entre eux et La Bourdonnais.

Les Anglais, prenant la chose de loin, parlent d'abord du grand Mogol, de la violation de son territoire, etc. La Bourdonnais répond qu'il s'est borné à repousser les hostilités; que ce sont les escadres anglaises qui les ont commencées en s'emparant de vaisseaux français dans des ports neutres, etc. Les députés comprennent à ce langage qu'il faut aborder la question d'une manière plus positive: ils demandent à La Bourdonnais le prix qu'il exige pour se retirer de devant Madras. Indigné, il répond: « Messieurs, je ne vends point l'honneur; le pavillon du roi flottera sur Madras, ou je mourrai au pied de ses murailles. » Ces fières

paroles étonnent et troublent les Anglais ; cependant ils répliquent qu'ils étaient venus pour racheter leur ville , qu'ils en perdent l'espoir , qu'ils se défendront alors jusqu'à la dernière extrémité ; que dans aucun cas ils ne se rendront à discrétion ; qu'il ne sera pas dit qu'ils auront jamais livré eux, leurs femmes , leurs enfants, leurs propriétés à la merci d'un vainqueur dont rien ne leur garantira la modération.... La Bourdonnais les interrompt : « Messieurs , dit-il , vous rendrez votre ville et tout ce qu'elle renferme , et je vous promets sur mon honneur de vous la rendre moyennant une rançon ; fiez-vous à ma parole. Quant à ce qui concerne l'intérêt , soyez persuadés que vous me trouverez toujours accommodant. — Mais , reprennent les Anglais , qu'entendez-vous par être accommodant ? — Ce que j'entends , dit La Bourdonnais , le voici : » et prenant le chapeau de l'un d'eux : « Supposez avec moi que ce chapeau vaille six roupies , vous m'en donnez trois ou quatre , et ainsi de toutes choses. » Les députés anglais , quoiqu'il fût difficile de suspecter la bonne foi de La Bourdonnais , ne se rendirent pas d'abord ; ils insistèrent pour que le prix de la rançon de Madras fût fixé avant l'entrée des Français dans la ville. Ils espéraient ainsi donner le temps à l'escadre anglaise d'arriver , ce qui eût entièrement changé la face des choses. Mais La Bourdonnais annonça résolument aux députés qu'il fallait accepter les conditions proposées , ou s'exposer à toutes les conséquences d'un assaut général. Les

374 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

députés retournèrent à la ville, le feu recommença; il cessa quelques instants, à une heure convenue, pour leur donner la faculté de revenir; ils revinrent effectivement à cette heure, avec le traité signé par le gouverneur. La Bourdonnais, ayant fait lire aux troupes un ordre du jour interdisant le pillage sous peine de mort, se mit en route pour occuper la ville. Le gouverneur, qui l'attendait au bout du pont-levis, lui présenta son épée; La Bourdonnais s'empressa de la lui rendre, et prit possession de la ville.

Cependant le nabob sortit de la sorte d'indifférence qu'il avait montrée sur le commencement des hostilités : il écrivit à Dupleix pour lui exprimer sa surprise et son indignation de l'audace qu'avaient eue les Français d'attaquer Madras situé sur son territoire. Il demandait que le siège fût immédiatement levé, et menaçait de venir le faire lever lui-même à la tête de son armée. Dupleix apaisa le nabob en lui promettant que Madras lui serait remis aussitôt que les Français s'en seraient rendus maîtres; il le flattait encore de l'espoir de se faire chèrement payer par les Anglais la restitution qu'il serait à même de leur faire, s'il ne préférerait garder la ville pour lui-même. Dupleix écrivit à La Bourdonnais dans ce sens. En sa qualité de gouverneur-général des établissements français dans l'Inde. Dupleix se prétendait en droit de commander dans Madras. La Bourdonnais, de son côté, ne se croyait pas un moindre droit à disposer de sa conquête;

et d'autant plus qu'il ne pouvait songer à la garder. Un article de ses instructions secrètes et récemment venues de France, disait : « Il est expressément défendu au sieur de La Bourdonnais de s'emparer d'aucun établissement ou comptoir ennemi pour le conserver. » Appuyé sur cette défense, sur son indépendance à l'égard de Dupleix, en tant que commandant de la flotte, d'ailleurs lié par sa parole, il continua donc de procéder à l'estimation de la rançon de la ville. Dupleix et le conseil de Pondichéry protestèrent; ils voulaient que Madras fût rasé jusqu'en ses fondements, et remis en cet état au nabob. Au milieu de ces discussions, trois vaisseaux de guerre français, un de 72 et deux de 40 canons arrivèrent à Pondichéry avec 1,360 hommes de troupes. La Bourdonnais éprouvait une vive impatience de s'aller-mettre à leur tête pour faire subir à Calcutta le sort de Madras; d'un autre côté le gouverneur et le conseil de Pondichéry persistant à ne pas vouloir accepter le traité de rançon, cette dernière considération le détermina à demeurer à Madras pour en surveiller l'exécution. Cela sauva d'une ruine assurée les établissements du Bengale. L'amiral français se trouvait éminemment supérieur aux Anglais en troupes, en vaisseaux, surtout en habileté personnelle.

La capitulation portait que les articles du traité une fois signés, les conditions du rachat seraient fixées à l'amiable entre La Bourdonnais et le gouverneur de la place, ou le délégué de celui-ci. Les

Anglais s'étaient engagés à livrer aux vainqueurs les magasins, les arsenaux, les vaisseaux, les provisions de guerre et de bouche, les marchandises reçues ou à recevoir, enfin tout ce qui appartenait à la Compagnie des Indes, sans aucune réserve; les matières d'or, d'argent, marchandises, meubles, effets quelconques renfermés dans la ville, le fort et les faubourgs, à quelques personnes qu'ils appartenissent. La Bourdonnais était décidé à ne sortir de Madras qu'après la signature du traité. Il ne pouvait se dissimuler cependant le danger de laisser plus long-temps la flotte sur la côte de Coromandel. Dans l'Indostan, l'année se divise en deux saisons : les vents du nord soufflent depuis la fin d'octobre jusqu'à la fin de mars, les vents du midi pendant les autres mois. Les marins donnent à ces saisons le nom de mousson; le passage de l'une à l'autre est marquée par un intervalle d'une vingtaine de jours où le temps est d'une grande inconstance. En général, la mousson du nord, à son commencement, est accompagnée sur la côte du Coromandel de violents orages. Dès les premiers jours d'octobre, les vaisseaux s'empressent de quitter ces côtes ou se donnent bien garde d'y arriver. La Bourdonnais employait en conséquence toute son activité à faire embarquer sur son escadre, d'abord les magasins et les marchandises de la Compagnie anglaise, ensuite tout ce qui aux termes de la capitulation lui appartenait. Après plusieurs conférences, la rançon avait été fixée à 1,100,000 pa-

godes d'or, ou environ 9 millions de livres tournois de cette époque ; les Anglais firent des billets pour ce qu'ils ne purent payer comptant de cette somme, et livrèrent des otages. De son côté, l'amiral s'engageait à leur rendre la place du 10 au 15 octobre, à leur laisser, pour qu'ils fussent à même de se défendre, une partie de leur artillerie et de leurs munitions. Pendant tout ce temps, Dupleix ne cessait de renouveler avec plus d'insistance de jour en jour ses représentations contre le traité ; il menaçait La Bourdonnais de la colère de la Compagnie, de celle du ministère et du roi lui-même. Celui-ci répondait : « J'ai juré sur mon honneur de rendre Madras aux Anglais, je tiendrai ma parole, dussé-je le payer de ma tête. » Le gouverneur et le conseil de Pondichéry en vinrent alors à des moyens violents. Ils dépêchèrent vers l'amiral deux officiers chargés de lui signifier les arrêts et de s'assurer de sa personne. Ces officiers, arrivés à Madras, se flattaient d'être secondés dans leur mission par les troupes de Pondichéry, mises depuis peu, et seulement pendant la durée du siège, sous les ordres de ce dernier ; ces troupes étaient déjà embarquées. Ils n'en tentèrent pas moins de remplir leur mission ; mais, aux premiers mots qu'ils en laissèrent échapper, La Bourdonnais, élevant la voix, leur dit : « C'est moi, messieurs, qui vous arrête ; donnez-moi vos épées, et prenez pour prison la maison du gouvernement. »

Le temps fut très beau pendant la journée du

378 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

13 octobre ; mais dans la nuit du 13 au 14 un ouragan terrible éclata. Les six vaisseaux français à l'ancre près de la côte furent dispersés avant que le jour parût. Un d'eux, de 70 canons, perdit tous ses mâts ; un autre, *le Duc d'Orléans*, périt au large corps et biens ; *la Marie-Gertrude* échoua, et quatorze hommes de son équipage parvinrent seuls à regagner la terre. Dans cette nuit fatale, de vingt-cinq vaisseaux appartenant à des nations diverses, et qui se trouvaient sur la côte, vingt périrent. Les forces navales de la France reçurent un coup dont elles ne devaient pas se relever de long-temps dans ces parages. Obligé de renoncer à ses grands projets sur les établissements anglais, La Bourdonnais ne dut plus songer qu'à regagner l'île de France. Duplex lui communiquait à la même époque sa ferme résolution de ne s'engager par aucune espèce de traité avec les Anglais, à moins qu'il ne lui fût accordé de demeurer à Madras assez de temps pour en enlever les marchandises. Par suite de cette communication, La Bourdonnais sollicita des Anglais une prolongation de trois mois au terme d'abord fixé pour la reddition de la ville ; ceux-ci, que le départ de La Bourdonnais laissaient à la merci de Duplex, se trouvèrent dans l'obligation d'y consentir. Il fut convenu que la place serait remise après son départ à un commandant nommé par ce dernier, mais qui prendrait vis-à-vis des Anglais l'engagement d'observer les articles du traité passé avec La Bourdon-

mais. La place fut remise effectivement à un officier le brave et d'expérience, nommé Paradis. Ces nouveaux arrangements mis à exécution, La Bourlonnais s'embarqua et reprit la route de Pondichéry; il ne s'y arrêta que peu de jours, en repartit à la tête de sept vaisseaux, dont plusieurs avaient beaucoup souffert par la tempête, et regagna l'île de France dans le mois de décembre; peu après, quittant cette colonie florissante tirée d'un désert par ses talents et son habileté, il s'embarqua pour la France.

Le nabob n'avait pas tardé à comprendre que la promesse de Dupleix de lui rendre Madras n'était qu'une ruse pour l'empêcher de secourir les Anglais; il résolut de s'en venger en mettant à son tour, et pour son propre compte, le siège devant Madras. Les Européens n'avaient pas encore eu l'occasion de montrer la supériorité de leurs armes sur les indigènes; en général, ils affichaient la soumission et le respect le plus profond pour le grand Mogol. Le nabob interprétait naturellement cette conduite comme la reconnaissance tacite de leur infériorité à l'égard des puissances du pays. Il envoya contre Madras une armée de dix mille hommes, sous les ordres de son fils Maphuzi-Khan. Le commandant de Madras, Paradis, avait reçu de Dupleix l'ordre de différer autant que possible à commencer les hostilités. Cette inaction parut à Maphuzi-Khan un effet de la crainte, et l'enhardit encore. Il approcha de la place, en imitant autant

que possible les dispositions qu'avait prises le Bourdonnais, ne doutant pas qu'elles ne fussent suivies du même succès. Les assiégeants essayèrent d'escalader la Ville-Noire, dont les murailles et les bastions étaient en fort mauvais état ; mais ils furent repoussés par un feu bien nourri, et lâchèrent bientôt pied. Le lendemain, les assiégés firent une sortie avec quatre cent soixante hommes et deux pièces de campagne. La vivacité du feu des Français étonna les troupes du nabob. Après avoir essuyé quelques décharges d'artillerie, elles se sauvèrent en désordre, abandonnant leurs tentes, leurs bagages, leur artillerie, et laissant soixante-dix morts sur le champ de bataille. Maphuzi-Khan, après avoir rallié avec grande peine une partie de ses siens, prit position à dix milles de la place ; alors ayant appris que les Français attendaient un renfort de Pondichéry, il décampa et alla s'établir à Saint-Thomas, ville autrefois riche et peuplée sous la domination portugaise, depuis lors pauvre et abandonnée. Les Français ne tardèrent pas à le poursuivre dans cette nouvelle direction. Maphuzi-Khan déploya ses troupes sur le rivage d'une petite rivière qui se trouvait entre lui et les Français, et dont il voulait leur disputer le passage. Les Français, sous les ordres de Paradis, passèrent la rivière à gué, essuyant le feu de l'artillerie du nabob qui ne leur fit aucun mal ; arrivés de l'autre côté, ils firent une décharge générale et abordèrent l'ennemi à la baïonnette. Les trou-

pes du nabob se hâtèrent de se réfugier dans la ville, où elles furent poursuivies par les Français qui, dans les rues étroites où la frayeur entassait les fuyards, en firent un grand carnage. Au commencement de l'affaire Maphuzi-Khan s'était montré à tous les regards sur un éléphant de taille gigantesque ; au-dessus de sa tête flottait le grand étendard du Carnatique ; il n'en prit pas moins la fuite un des premiers. Cette défaite jeta la terreur dans l'âme du nabob, en même temps qu'elle exalta le courage des Européens. Jusqu'à ce moment ces derniers, qui depuis long-temps avaient pris l'habitude d'éviter et de craindre toute guerre, tremblaient au seul nom du grand Mogol et d'un de ses nabobs ; les Français venaient de dissiper ce prestige, en dispersant une armée entière avec quelques centaines d'hommes.

Cependant les habitants de Pondichéry, animés d'un esprit de jalousie et de rivalité contre ceux de Madras, ne voyaient pas sans un grand dépit ceux-ci au moment d'échapper à leur ruine. On murmurait hautement, dans Pondichéry, contre le traité de rançon signé par La Bourdonnais ; le conseil partageait ces sentiments, et les communiquait au gouverneur ; celui-ci, dont ils flattaient les vues secrètes, se hâta de leur donner satisfaction. De nouvelles instructions furent en conséquence envoyées à Paradis, toujours commandant à Madras. Les habitants étant assemblés, lecture leur fut donnée, en présence de la garnison française sous les armes, d'une

proclamation de Dupleix qui déclarait annulé le traité de rançon signé par La Bourdonnais, auquel on contestait le droit de l'avoir conclu. Paradis somma les Anglais de livrer les marchandises, la vaiselle, les provisions, les munitions de guerre et de bouche, les chevaux, les clefs de tous leurs magasins sans exception ; leur mobilier, leurs vêtements, les bijoux de femmes, étaient les seules choses dont il leur fût permis de disposer. Les officiers durent donner leur parole d'honneur de ne point porter les armes contre la France avant d'avoir été échangés, les soldats être envoyés à Pondichéry. Les habitants, à l'exception de ceux qui prêtèrent serment de fidélité au roi de France, reçurent l'ordre d'évacuer la ville dans un délai de quatre jours, avec défense de séjourner à l'avenir, sous un prétexte quelconque, soit dans Madras, soit dans les faubourgs ou environs de Madras. Le gouverneur et les principaux habitants furent conduits à Pondichéry avec une escorte de quatre cents hommes. Sous prétexte de leur faire honneur, en réalité pour frapper l'imagination des indigènes et leur donner une haute idée de la puissance de la France, Dupleix les reçut avec une grande pompe ; il accompagna le cortège au bruit des cymbales d'une musique guerrière, et monté sur un éléphant richement caparaçonné. Parmi les habitants de Madras ou les employés de la Compagnie qui étaient demeurés, un grand nombre, malgré leur parole, s'autorisant peut-être de l'exemple de vil

lation de foi donné par les Français, s'échappèrent et furent se réfugier au fort Saint-David ; parmi ceux-là se trouvait Clive, alors enseigne, et promis à une grande célébrité,

Maître de Madras, Dupleix ne perdit pas de temps pour chercher à s'emparer du fort Saint-David ; c'était le seul établissement que les Anglais possédassent encore sur la côte de Coromandel. Le fort Saint-David, situé à douze milles de Madras, était petit, mais mieux fortifié qu'aucun autre de la même étendue dans tout l'Indostan. L'établissement dont il se trouvait le chef-lieu était subordonné à celui de Madras ; toutefois après la prise de celui-ci, les habitants et la Compagnie alors à Saint-David, regardant ceux de Madras comme prisonniers des Français, s'érigèrent en administration indépendante. La prise du fort de Saint-David aurait laissé Dupleix maître absolu de la côte de Coromandel ; il se hâta d'assembler auprès du petit fort d'Arianconpang, dans le voisinage de Pondichéry, un détachement qu'il chargea de cette opération. Ce détachement, composé de seize cent cinquante fantassins, cinquante cavaliers européens et deux compagnies de Caffres, se dirigea sur Saint-David dans la nuit du 19 au 20 décembre ; au point du jour, il prit position dans les environs. La garnison du fort consistait en deux cents Européens et cent Topasses ; celle de Cuddalore, qui n'en était éloignée que d'un mille, en deux mille soldats indigènes, mais peu redoutables. Les An-

glais, quoiqu'ils en eussent reçu déjà l'exemple des Français, n'avaient point encore essayé de discipliner et de dresser ces indigènes à l'européenne; le plus grand nombre étaient armés de sabres, d'épées, d'arcs, de flèches, de boucliers; à peine un tiers d'entre eux avaient-ils des mousquets. Le nabob, exaspéré contre les Français, en raison de sa défaite récente, avait promis du secours aux défenseurs de Saint-David; il tint parole. Les Français, d'assiégeants qu'ils étaient, devinrent assiégés; ils furent tout-à-coup entourés par un corps d'armée considérable appartenant au nabob. Dupleix, fertile en ressources, entra aussitôt en négociations avec ce dernier, dans le but de l'engager à retirer ses troupes; il fit en même temps une tentative pour s'emparer de Cuddalore au moyen d'une surprise de nuit. Cette entreprise échoua. Dupleix tenta alors une diversion; il envoya un détachement de la garnison de Madras ravager les États du nabob; ce dernier n'en demeure pas moins campé près du fort Saint-David. Par un hasard heureux, quatre vaisseaux de l'escadre de La Bourdonnais se montrèrent alors dans la rade de Pondichéry, et Dupleix, se hâtant de profiter de la circonstance, fit répandre dans l'armée, à la cour même du nabob, le bruit qu'une armée considérable arrivait à son secours. Le nabob, ajoutant pleinement foi à la nouvelle, abandonna le parti des Anglais pour entrer en négociations avec Dupleix. Pour sceller cette alliance nouvelle, un des fils du nabob se

rendit lui-même à Pondichéry, où il fut reçu avec un faste et une magnificence tout orientale, et que Dupleix ne négligeait jamais l'occasion de déployer aux yeux des indigènes.

Le moment de la chute du fort Saint-David paraissait donc arrivé. Le 12 mars, les troupes françaises se montrèrent de nouveau dans le voisinage du fort. La garnison se porta à leur rencontre, dans le but de leur disputer le passage d'Amac; elle ne put réussir : les Français passèrent la rivière, et ouvrirent immédiatement la tranchée. Malheureusement, dès le lendemain, des voiles furent signalées en mer, la flotte anglaise ne tarda pas à être reconnue, et les Français se virent dans l'obligation de lever le siège pour retourner en toute hâte à Pondichéry. L'escadre du capitaine Peyton, après le combat que nous avons raconté, s'était montrée à la hauteur de Madras; les habitants guettaient déjà avec impatience son entrée en rade, mais elle disparut; elle fut de nouveau signalée le 8 septembre, puis presque au même instant perdue de vue encore une fois. Le commodore Peyton se rendit au Bengale, où il radouba ses navires. Deux autres vaisseaux, l'un de soixante, l'autre de quarante canons, commandés par l'amiral Griffin, qui prit à cette époque le commandement de toute l'escadre, arrivèrent au Bengale; l'amiral Griffin se dirigea aussitôt sur Pondichéry. Quatre vaisseaux français, qui se trouvaient dans la rade de cette ville au moment de la conclusion

du traité de Dupleix avec le nabob, l'avaient fort heureusement quittée pour se diriger sur Goa; de Goa, ils s'étaient rendus à l'île de France, et, après s'y être renforcés de trois vaisseaux, avaient reparu sur la côte de Coromandel. L'escadre française semblait vouloir chercher les Anglais : l'amiral Griffin répondit à cette provocation, et se dirigea de ce côté; mais c'était une feinte de l'amiral français; loin d'attendre les Anglais, il força de voiles pendant la nuit et gagna Madras, où il débarqua un détachement de trois cents soldats et une somme de 200,000 livres en argent monnayé. C'était le but de son expédition : après l'avoir remplie, il retourna en toute hâte à l'île de France avant que la flotte anglaise pût arriver à Madras. Dupleix fit une nouvelle tentative sur Cuddalore : un détachement français, muni d'échelles, parvint jusqu'au pied des murailles sans avoir été aperçu; mais un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie le mit en déroute et le força de rétrograder.

L'Angleterre croyait le moment venu de faire tous ses efforts pour balancer la supériorité dont jusqu'à là les Français avaient joui dans l'Inde. Dans l'année 1747, neuf vaisseaux de la marine royale et onze vaisseaux de la Compagnie, portant quatorze cents hommes de troupes, partirent d'Angleterre; ils étaient sous les ordres de l'amiral Boscawen. L'amiral, avant de se porter sur la côte de Coromandel, devait s'emparer, chemin faisant, de l'île de France; après avoir reconnu la côte et exa-

miné les moyens de défense de l'île, il crut devoir renoncer à tout projet d'attaque. Il continua sa route pour la côte de Coromandel, et, à la hauteur du fort Saint-David, opéra sa jonction avec l'escadre de l'amiral Griffin. Les deux escadres réunies formèrent l'armée navale la plus considérable qu'on eût encore vue dans les mers de l'Inde : elle ne comptait pas moins de trente vaisseaux, dont le moindre portait cinq cents tonneaux, et dont treize étaient de haut bord. Le major Laurence, officier jouissant d'une grande réputation de bravoure et d'habileté, était arrivé récemment d'Angleterre; sa commission lui donnait le commandement supérieur de toutes les forces de la Compagnie. À ce moment les Anglais, pleins d'ardeur, se montraient impatients d'aller venger sur Pondichéry la chute de Madras. Des préparatifs déjà faits au fort Saint-David mirent l'amiral à même de commencer ses opérations. Les vaisseaux jetèrent l'ancre à deux milles de Pondichéry; l'armée de terre, composée des troupes déjà dans l'Inde, renforcée par le détachement arrivé sur la flotte, s'occupa de l'investissement de la place. Les renseignements possédés par l'amiral sur les localités étaient fort incomplets; le fort d'Ariancopang, qui se trouvait sur le chemin de l'armée, n'était connu d'aucun officier, d'aucun soldat; l'amiral résolut pourtant de l'enlever de vive force avant de continuer sa route. L'escalade fut repoussée avec grande perte de la part des assaillants; l'amiral se décida alors à un siège ré-

gulier. Les Français, comprenant tout l'avantage de gagner du temps, étaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité : à l'aide d'un petit corps de cavalerie campé dans le voisinage, et qui se joignit à eux, ils firent une sortie heureuse. Les gardes et les travailleurs des tranchées, n'ayant pour la plupart aucune habitude de la guerre sur terre, quittèrent leurs postes en désordre; le major Laurence et trois autres officiers supérieurs, s'efforçant de rallier les fuyards et d'arrêter l'ennemi, furent faits prisonniers. Le siège allait être levé, lorsqu'un magasin à poudre prit feu dans l'intérieur du fort et tua ou blessa une centaine d'hommes, grande perte pour une garnison de moins de trois cents. Le commandant d'Ariancopang se décida à l'évacuer; après avoir fait sauter les fortifications, qu'il avait pris la précaution de faire miner, il se retira en bon ordre sur Pondichéry, ne laissant à l'ennemi qu'un monceau de ruines.

L'amiral demeura cinq jours entiers à Ariancopang, il employa ce temps à relever autant que possible les fortifications écroulées; il voulait y mettre une garnison, pour faciliter ses communications avec la flotte pendant la durée du siège. D'après l'avis des ingénieurs, l'amiral se décida à attaquer Pondichéry par le nord-ouest. Le 30 août, les tranchées furent ouvertes à quinze cents verges de la place, distance double de celle où elles le sont d'ordinaire; le jour suivant, un détachement de 150 hommes fut se loger à cent verges au-delà.

Paradis, officier en qui Dupleix avait la plus grande confiance, fit une sortie à la tête de 500 Européens et de 700 Cipayes ; il attaqua les deux tranchées à la fois, mais fut repoussé et mortellement blessé. Les travaux du siège continuèrent les jours suivants ; deux batteries furent élevées à douze cents verges de la place ; une galiote essaya, mais sans succès, de lancer quelques bombes sur la citadelle. Pendant ce temps les assiégés faisaient de continuelles sorties, et parvinrent à intercepter presque complètement les communications entre la flotte et le camp. Déjà les tranchées avaient été poussées avec de grandes difficultés jusqu'à huit cents verges de la place, les ingénieurs s'aperçurent alors de l'impossibilité d'aller plus loin ; la place, dont ils avaient négligé de faire une reconnaissance exacte, était défendue de ce côté par un impraticable marais. L'amiral Boscawen fit aussitôt établir, à cette distance, toute son artillerie, en deux batteries ; l'une de huit pièces de 24, l'autre de quatre pièces de 18, plus une batterie de mortiers de différents calibres ; mais le feu des Français, dont l'ardeur redoublait par le peu de succès des assiégeants, n'en conserva pas moins une grande supériorité. L'amiral Boscawen eut recours à d'autres moyens d'attaque ; par ses ordres, les vaisseaux de guerre se formèrent un jour, au lever du soleil, en ordre de bataille ; ils ouvrirent un feu très vif contre la ville, mais à une distance de mille verges ; éloignement qui rendit

cette canonnade sans efficacité. La mort d'une pauvre vieille femme, tuée dans la rue, fut le seul résultat d'une démonstration dont l'apparence avait été formidable. Les assiégeants avaient à cette époque du siège neuf pièces de canon démontées; celles des assiégés, ainsi que leurs fortifications, demeuraient au contraire dans le meilleur état. Le découragement et la maladie commençaient à se mettre dans l'armée anglaise; les pluies survinrent; toute prolongation du siège pouvait rendre le rembarquement difficile; l'amiral le craignit : un conseil de guerre partagea cette crainte, et le siège fut levé après trente-et-un jours de tranchées ouvertes. Les assiégeants avaient perdu 757 soldats d'infanterie, 43 artilleurs et 265 marins, en tout 1,065 Européens. Les Cipayes, employés habituellement à la garde du camp, avaient été beaucoup moins maltraités. Les pertes de la garnison ne montèrent qu'à 200 Européens et 50 Cipayes.

L'amiral Boscawen ne regagna ses vaisseaux qu'avec de grandes difficultés; la pluie avait gâté tous les chemins. Dupleix faisait chanter, pendant ce temps, un *Te Deum* dans toutes les églises de Pondichéry; puis, sans perdre de temps, il envoya des lettres à tous les nabobs, au subahdar du Decan, au grand Mogol lui-même, pour leur faire part de cet événement. Tous lui répondirent par les félicitations les plus pompeuses sur ses propres talents, ainsi que sur le caractère guerrier de sa nation. « A la vérité, les Français étaient alors con-

sidérés dans tout l'Indostan comme grandement supérieurs aux Anglais (1). » Toutefois, si Dupleix dut une grande part de ce succès au courage de la garnison, aux bonnes dispositions de défense qu'il fit ou fit faire, car lui-même n'était pas militaire, il ne dut pas moins à l'inexpérience et à l'ignorance des Anglais. L'amiral Boscawen, brave et même habile officier de marine, était tout à fait étranger à la guerre de terre : il entassa fautes sur fautes. Il perdit un temps précieux devant Ariancopang, tandis qu'il aurait suffi d'un corps de quelques centaines d'hommes détachés de son armée pour tenir en respect la garnison du fort; il choisit mal son point d'attaque : un marais fort profond défendait la ville de ce côté; de plus, il avait pris position beaucoup trop loin du rivage : ce qui rendait difficiles, fatigantes et périlleuses, les communications entre le camp et l'escadre. Ils sont rares les hommes en qui se réunissent, comme chez La Bourdonnais, les talents du marin, de l'homme de guerre et de l'homme d'État.

Mais La Bourdonnais était à jamais disparu du théâtre de sa gloire. À son arrivée à l'Île-de-France, il s'y trouva remplacé comme gouverneur; les plus atroces et les plus absurdes calomnies sur son compte circulaient dans l'île : il ne songea plus qu'à aller porter sa justification en France. Il se proposait encore d'exposer au minis-

(1) Orme, t. I, p 408.

tère un projet qu'il avait nouvellement médité pour l'anéantissement de la marine et des établissements des Anglais dans l'Inde. Il prit passage sur un bâtiment hollandais ; mais la guerre ayant éclaté récemment entre l'Angleterre et la Hollande, ce bâtiment fut pris et lui-même conduit à Londres. La cour de l'amirauté le reçut avec la distinction la plus marquée ; toutes les classes de la population l'accueillirent avec les marques les moins équivoques d'enthousiasme et d'admiration ; on lui donna pour prison la ville de Londres. Il fit sa cour au roi, reçut la visite des ministres et des plus grands personnages de l'époque ; tous lui témoignèrent à l'envi la reconnaissance nationale pour la conduite pleine de noblesse et de générosité qu'il avait tenue à Madras. Le prince de Galles se fit remarquer entre tous par les marques de considération dont il se plaisait à entourer l'illustre prisonnier. L'ayant présenté à la princesse sa femme, ce fut avec ces paroles : « Madame, je vous amène celui qui nous a fait tant de mal. — Ah ! monseigneur, s'écria La Bourdonnais, ne m'annoncez pas ainsi, vous allez me faire regarder avec horreur. — Ne craignez rien, répondit le prince, on ne peut qu'estimer un sujet qui sert bien son roi et fait comme vous la guerre en ennemi généreux autant que brave et habile. » La Bourdonnais, malgré tous ces témoignages d'estime, de sympathie, d'admiration, n'en éprouvait pas moins le plus vif désir de revoir la France.

Un des directeurs de la Compagnie appuya une demande qu'il adressa au ministère à ce sujet, offrant de le cautionner de sa fortune entière et même de sa personne. Le ministère ne voulut pas être vaincu en générosité : il déclina cette offre, et permit à La Bourdonnais de se rendre en France sur parole.

La Bourdonnais, parti d'Angleterre le 22 février 1748, arriva le dimanche suivant à Versailles ; là l'attendait un tout autre accueil qu'à Londres. De nombreux mémoires, signés par des habitants de Pondichéry et par des membres du conseil, avaient prévenu contre lui la cour et le public. Il fut arrêté par ordre du roi et conduit à la Bastille ; il demeura deux ans et deux mois au secret le plus rigoureux, ne pouvant obtenir des juges, ce qu'il ne cessait d'attendre, de demander, de solliciter avec les plus vives instances. Il était accusé d'avoir méconnu les ordres du roi, lésé les intérêts de la Compagnie, trahi l'Etat, vendu Madras aux Anglais. Un frère qu'il aimait tendrement fut arrêté et emprisonné comme son complice. Dans sa prison, La Bourdonnais trouva moyen d'écrire ses mémoires : des mouchoirs trempés dans de l'eau de riz lui servaient de papier ; du marc de café devenait de l'encre ; une pièce de six liards, roulée et fendue, était sa plume. Au bout de trois années, un jugement solennel vint proclamer son innocence à la face de la France. Mais il ne devait pas jouir longtemps de ce triomphe tardif. Des maladies contractées dans sa prison avaient détruit sa santé ; il en

sortit paralysé d'un côté. Ses biens étaient séquestrés : l'abandon forcé de ses affaires et le désordre qui en avait été la suite avaient amené sa ruine. Son frère, doué de moins de force de caractère, était mort dans la prison ; succombant enfin sous le poids de tant de chagrins et d'infirmités prématurées, il mourut le 9 septembre 1753. La France n'a pas produit d'homme plus éminent que Mahé de La Bourdonnais. La destruction de sa flotte par la tempête, la mésintelligence survenue entre lui et Dupleix, furent les seules causes qui préservèrent alors les établissements anglais dans l'Inde d'une ruine imminente.

La nouvelle d'une suspension d'armes entre la France et l'Angleterre se répandit dans l'Inde vers le mois de novembre 1749 ; le traité d'Aix-la-Chapelle fut connu peu après. Par ce traité, la France s'était engagée à restituer Madras à l'Angleterre. Mais les deux Compagnies, anglaise et française, avaient chacune à leur service beaucoup plus de troupes qu'il ne leur était possible d'en employer en temps ordinaire : elles imaginèrent de les mettre au service des princes du pays. Or, comme elles prirent des partis différents, en dépit de la paix qui existait en Europe entre leurs nations respectives, le moment ne tarda pas à venir où elles se retrouvèrent en guerre dans l'Inde. Les affaires du royaume de Tanjore devinrent le premier objet des hostilités. Le royaume de Tanjore est une de ces petites principautés dans lesquelles la presque île de

l'Inde se trouvait partagée à l'arrivée des mahométans ; il occupe à peu près tout l'espace enfermé et arrosé par les nombreuses branches de la Cavery , le Coleroon , la plus septentrionale de ces branches, le borne au nord ; il s'étend de là le long de la côte, sur une étendue de soixante-dix milles à peu près, sur une largeur d'environ soixante ; à l'orient, il confine au royaume de Tritchinopoly ; la capitale et le royaume portent le même nom. Un rajah de Tanjore, nommé Sehojec, dépouillé de la couronne sept années auparavant, se rendit à Madras : il implora le secours des Anglais pour être remis en possession de ses États. Le droit était-il de son côté ou de celui de son compétiteur, c'est ce qu'il eût été difficile de savoir exactement. Un rajah de Tanjore attaqué en 1680 par un rajah de Tritchinopoly, s'était vu forcé de demander du secours au fameux Sevajee qui régnait alors sur les Mahrattes ; celui-ci se hâta de lui envoyer son propre frère, avec une nombreuse armée. Le rajah de Tritchinopoly fut expulsé du royaume de Tanjore ; mais le général de l'armée victorieuse réclama du souverain qu'il venait de délivrer une indemnité immense ; toutes les richesses du royaume auraient été insuffisantes à l'acquitter ; toutefois sous prétexte de veiller à la perception de cette somme, le Mahratte s'empara peu à peu du gouvernement, et se fit reconnaître rajah de Tanjore. Il régna six ans, mourut, et laissa trois fils : l'aîné, nommé Sevajee, lui succéda et eut pour successeur son

frère Sahojee, remplacé lui-même par le troisième frère nommé Tuccojee. Tous trois avaient laissé des enfants. Plusieurs de ces derniers montèrent successivement sur le trône, mais d'une façon assez irrégulière; un de ces enfants, ce Sahojee, dont les Anglais embrassèrent la cause, fut déposé par les grands du royaume qui avaient beaucoup souffert de son mauvais gouvernement, et remplacé par son frère Pratop-Sing, né du même père, mais d'une mère de caste inférieure. Sahojee, en échange du service qu'il sollicitait des Anglais, leur promettait le fort et le territoire de Devi-Cotah.

Un détachement anglais, composé de 430 Européens et de 1,000 Cipayes, plus quatre pièces de campagne et deux obusiers, se mit en route pour la conquête de Tanjore. Les troupes marchèrent par terre, tandis que les bagages suivaient par mer; elles passèrent le Coleroon et se trouvèrent bientôt dans le voisinage de Devi-Cotah. Là la mousson du midi remplaça dans une seule nuit celle du nord, ce qui produisit une tempête violente; en peu d'heures, toutes les tentes du camp anglais furent enlevées, fracassées; les bœufs et les chevaux de trait périrent par centaines. Les munitions furent tellement endommagées, que les Anglais se virent dans la nécessité de se rendre à Porto-Nuovo pour s'y pourvoir du nécessaire. L'ouragan avait produit de plus grands ravages encore sur mer. Après avoir remédié autant que possible au désastre qu'il venait de subir, le détachement alla camper

sur les rives du Coleroon, où il reçut un renfort de 100 Européens et 500 Cipayes ; il passa ensuite la rivière à gué, quoiqu'elle eût un mille de largeur. L'ennemi ne fit aucune résistance sur ce point ; mais les Anglais, pendant qu'ils cheminaient à travers une épaisse forêt, se virent tout-à-coup assaillis d'une grêle de flèches et de balles ; un corps considérable d'infanterie les menaçait en même temps en queue et en flanc ; c'était leur premier engagement avec une armée indoue d'une grande supériorité numérique ; aussi le courage des soldats fut-il d'abord ébranlé ; le combat se rétablit néanmoins et continua quelque temps avec des chances égales de part et d'autre ; un peu plus tard le détachement européen était peut-être sur le point de commencer un mouvement rétrograde ; à ce moment même arriva un ordre positif de l'amiral de se porter en avant. Grâce à cet ordre hardi, le détachement put prendre position le même soir devant Devi-Cotah. Comptant sur le secours de la flotte, les Anglais n'avaient pris de vivres que pour trois jours ; la multitude des ennemis dont ils étaient entourés les empêchait de faire des détachements pour essayer de s'en procurer. Ils n'avaient pas de grosse artillerie pour battre le fort en brèche. Après avoir essayé d'effrayer l'ennemi au moyen d'obus qu'ils lancèrent pendant toute la durée de la nuit, sans atteindre ce but, sans causer même le moindre dommage au fort, ils prirent au point du jour le parti de la retraite. Aucun habitant du Tan-

jore ne s'était déclaré pour Sahojee pendant la présence des Anglais dans le royaume, il était donc évident qu'il n'existait pas en sa faveur de parti parmi ses anciens sujets. La régence de Madras n'en résolut pas moins de continuer la guerre : elle ne voulait pas laisser s'établir dans l'Indostan ce fâcheux souvenir, qu'elle avait échoué devant un prince indigène ; elle voulait encore se dédommager par quelque conquête des frais de la dernière expédition.

La régence de Madras espérait d'ailleurs recueillir de grands avantages de la possession de Devi-Cotah. Devi-Cotah est situé au centre d'un pays très peuplé, où se trouvaient grand nombre de manufactures de mousseline : sur toute cette côte, depuis Masulipatam jusqu'au cap Comorin ; il n'existe aucun port capable de recevoir des vaisseaux de trois cents tonneaux ; or, la régence se flattait de mettre le Coleroon en état de porter jusqu'à Devi-Cotah les plus gros vaisseaux ; ce qui eût été un avantage immense pour la Compagnie. Un corps de huit cents Européens et quinze cents Cipayes fut destiné à cette expédition, sous les ordres du major Lawrence. Ce corps expéditionnaire fut porté par mer jusqu'à Devi-Cotah. Pendant ce temps les troupes de Tanjore demeurèrent campées sous les murs du fort. L'armée débarqua, prit position sur le côté de la rivière opposé à celui où était le fort, et commença à battre en brèche. Au bout de trois jours la brèche fut praticable. Mais le passage de la rivière était fort difficile : elle

était rapide, profonde, et les Tanjoréens se montraient disposés à en empêcher le passage. Un charpentier de vaisseau entreprit de surmonter cette difficulté; il construisit un radeau sur lequel pouvaient se placer quatre cents hommes; pendant la nuit, il passa la rivière à la nage et fut attacher un cordage à un arbre sur la rive opposée; au point du jour des soldats montèrent sur le radeau, le balèrent au moyen de cette corde, et le radeau se mit en mouvement, au grand étonnement des Tanjoréens. Ils firent un feu très vif, tuèrent trente Européens et cinquante Cipayes; les Anglais débarquèrent néanmoins, et les Tanjoréens cherchèrent leur refuge dans l'intérieur du fort. Le major Lawrence ordonna l'assaut. Clive fut chargé de cette opération: il s'avança vers la brèche, à la tête d'un corps de trente-quatre Européens et de sept cents Cipayes. Les Européens marchaient en tête; les Cipayes s'arrêtèrent pour remettre de l'ordre dans leurs rangs, et ce mouvement ayant isolé les Européens, les Tanjoréens firent une sortie à propos et les taillèrent en pièces. Clive et trois autres furent les seuls qui en réchappèrent. Le major Lawrence comprit que ce moment était décisif: il marcha à la tête de ce qui lui restait de forces disponibles, et la place fut emportée sans plus de résistance.

Dans un des coins du fort se trouvait un officier de l'armée tanjoréenne, d'un grade élevé et de haute caste, oublié par ses compatriotes, dans la précipitation de leur fuite; il était dangereusement

blessé. Il refusa d'abord les soins des Anglais, et ne voulut point se laisser panser ; voyant cependant qu'on se préparait à user de violence, il se résigna. A peine fut-il seul qu'il arracha l'appareil de ses blessures ; il fallut le faire surveiller par quelques personnes pour l'empêcher de se détruire. On le transporta dans un quartier éloigné du fort, où il était plus facile d'avoir soin de lui. Il feignit pendant trois jours entiers la plus extrême tranquillité, et semblait avoir renoncé à tout dessein funeste. La troisième nuit, ses gardiens, qui le virent endormi, crurent pouvoir s'éloigner quelques instants ; ce sommeil était feint : à peine furent-ils sortis que le Tanjoréen, se levant, se saisit de la lampe et mit le feu à un tas de broussailles et de bois secs qui se trouvait dans la cabane. Le bâtiment comme la plupart de ceux du pays était construit en nattes et en jonc ; la flamme le dévora rapidement ; l'officier n'était plus qu'un amas de cendre et de charbon quand il fut possible de pénétrer jusqu'à lui. Le guerrier échappé aux périls du champ de bataille était devenu martyr de sa croyance ; il avait préféré la mort à une vie à jamais souillée à ses yeux par l'attouchement des Européens. Effrayé de la chute de Devi-Cotah, le roi de Tanjore se montrait disposé à traiter de la paix : après quelques négociations, elle fut conclue. Le roi céda aux Anglais le fort de Devi-Cotah, avec un district d'un revenu annuel de 9,000 pagodes ; il s'engageait, de plus, à rembourser les frais de la guerre et à accorder à Sahojee un

pension annuelle de 4,000 roupies. Les Anglais promettaient, de leur côté, d'empêcher toute nouvelle entreprise de la part de Sahojee; pour mieux tenir leur promesse, ils l'emprisonnèrent, devenant ainsi les geôliers de celui dont ils venaient de soutenir les prétentions au trône.

Le roi de Tanjore se montrait d'autant plus disposé à accorder aux Anglais ce qu'ils pourraient demander que des événements récemment arrivés dans le Carnatique attiraient toute son attention de ce côté. Depuis 1741, Chunda-Saheb continuait de demeurer prisonnier des Mahrattes, incapable qu'il était ou feignait d'être de satisfaire à leurs exigences pour sa rançon. Les principaux habitants d'Arcot, dont l'affection pour la famille de leurs anciens nabobs subsistait encore, et qui en même temps haïssaient Anwar-Odean, tournèrent peu à peu les yeux sur lui, tout prisonnier qu'il fût. Au yeux du peuple, c'était le seul homme de la famille des anciens nabobs susceptible de devenir un adversaire redoutable au nouveau. Il avait en effet du courage, de la résolution, de l'habileté, de l'élévation d'esprit; et chose plus rare encore, ne faisait pas grand cas de l'argent. Tous ces sordides moyens employés par les princes indous pour grossir leurs trésors lui étaient étrangers. Cette disposition des esprits en faveur de Chunda-Saheb n'échappait point à Dupleix. En pesant l'ensemble des circonstances où se trouvaient les Anglais et les Français, Dupleix avait compris d'un autre côté que

le commerce de l'Indostan ne méritait pas l'attention exclusive de la France, ni même des Européens; les frais en absorbaient le profit et bien au-delà. Mais la connaissance du caractère efféminé de ces princes et de leur situation politique respective lui suggéra une idée toute nouvelle et qui devait être féconde; ce fut de s'allier à quelques uns de ces princes, de seconder leurs intérêts, et de s'en faire récompenser, soit par des districts cédés par eux, soit par des conquêtes faites en leur nom. Ces idées une fois adoptées, Dupleix comprit l'avantage pour les Français de se faire un allié d'un homme du caractère de Chunda-Sahab. Comme des relations épistolaires avaient toujours subsisté entre eux par l'intermédiaire de la femme de ce dernier, demeurée à Pondichéry, il leur fut facile de s'entendre. Dupleix s'engagea auprès des Mahrattes pour la moitié de la somme qu'ils demandaient pour la rançon du prisonnier; celui-ci fournit l'autre moitié et devint libre. Profitant de la circonstance, les Mahrattes lui fournirent en outre un corps auxiliaire de 3,000 hommes, dont il s'engageait à fournir la solde.

Chunda-Sahab, à la tête de ces troupes, quitta sa prison de Sattarah au commencement de l'année 1748. Son projet était de lever de l'argent et des soldats çà et là, jusqu'à ce qu'il se crût assez fort pour attaquer le nabob du Carnatique. A l'époque du siège de Pondichéry, il se trouvait sur

es frontières occidentales du Carnatique. Le rajah le Chitterdroog implora son secours contre celui le Bedrour ; l'expérience de Chunda-Saheb valut la victoire à son nouvel allié, qui paya ce service en lui donnant assez d'argent pour lever un corps de cavalerie de 3,000 hommes, et un corps d'infanterie de 2,500. Cet accroissement de force, tout grand qu'il fût, était loin de mettre encore Chunda-Saheb en mesure d'entreprendre la conquête du Carnatique ; mais alors des événements inattendus vinrent tout-à-coup en aide à ses projets ambitieux. Le fameux Nizam-al-Mulk, subahdar du Deccan, mourut à l'âge de cent quatre ans, longue carrière qu'il avait passée presque tout entière au milieu des intrigues compliquées de la politique orientale. Il laissa quatre fils : l'aîné, Ghazec-ad-Dien, jouissait de la haute dignité d'omrah, et en cette qualité ne quittait pas la cour de Delhi ; le second, nommé Nazir-Jung, s'était révolté autrefois contre son père, et avait marché contre lui à la tête d'une nombreuse armée. Le vieillard dut se mettre en campagne à la tête de ses propres troupes. Les deux armées furent bientôt en présence, n'attendant que le moment d'en venir aux mains. Alors, Nizam-al-Mulk s'enferma dans sa tente et se dit gravement malade, chose qui, vu son âge avancé, parut toute naturelle ; bientôt toute son armée attend d'un moment à l'autre la nouvelle de sa mort. Il envoya à Nazir-Jung son pardon, sa bénédiction, et témoigna le désir de l'embrasser avant de mourir ; Nazir-Jung, heureux

de ce dénouement, se hâte de se rendre auprès du vieillard. Mais la maladie de Nizam-al-Mulk n'était qu'une feinte : à peine Nazir-Jung a-t-il mis le pied dans la tente de son père, qu'il est arrêté et chargé de chaînes. Nizam-al-Mulk traîna plusieurs années ce fils rebelle à sa suite; au bout de ce temps, soit qu'il crût au repentir de Nazir-Jung, soit qu'il imaginât l'avoir suffisamment châtié, il lui rendit la liberté. Nazir-Jung, devenu sage depuis ce temps, se trouvait auprès de son père lorsque celui-ci mourut; l'armée avait l'habitude de lui obéir, son frère aîné était absent, ses frères cadets étaient insignifiants, l'empereur trop faible ou trop loin pour mettre quelque obstacle à son ambition; en conséquence Nazir-Jung ne rencontra aucune difficulté à se faire proclamer subahdar du Deccan.

Dans l'Indostan, les intérêts de la politique et de l'ambition ne rendent que trop souvent les fils, dès qu'ils sont parvenus à l'âge viril, les ennemis de leurs pères; aussi la tendresse de ces derniers se réfugie-t-elle presque exclusivement sur leurs petits-enfants. Parmi les petits-fils de Nizam-al-Mulk, l'un d'eux, nommé Hidayet-Mohi-ad-Dien, né d'une fille que déjà il préférait, était devenu l'objet presque exclusif de sa tendresse; ce jeune homme ne quittait jamais les côtés du vieillard. Le bruit se répandit qu'au moment de rendre le dernier soupir Nizam-al-Mulk l'avait désigné comme son successeur dans le subah du Deccan.

L'authenticité d'un acte écrit ou signé par un prince indou est chose dont il est fort difficile de s'assurer : ces princes ne se servent en général que d'un sceau très facile à contrefaire ; l'existence de ce testament était donc également impossible à nier ou à affirmer. D'un autre côté, les deux princes firent paraître des patentes qui les instituaient l'un et l'autre, de par le grand Mogol, subahdar du Deccan ; les patentes de Hidayet-Mohy-ad-Dien lui donnaient, en outre, le nom ou titre de Murzapha-Jung, c'est-à-dire l'invincible, sous lequel nous le désignerons désormais. Les deux princes recoururent aux armes ; mais dans cette lutte, toutes les chances étaient en faveur de Nazir-Jung : s'étant emparé tout d'abord du trésor de Nizam-al-Mulk, il se trouvait en mesure de payer une armée bien plus forte que celle de Murzapha-Jung. Toutefois, ce dernier parvint à rassembler un corps d'environ 25,000 hommes, et prit position dans les provinces occidentales de Golconde ; il attendit l'occasion favorable d'attaquer Nazir-Jung.

Chunda-Saheb ayant eu connaissance de la position de Murzapha-Jung, et courant les aventures, lui offrit ses services et sa petite armée ; ils furent acceptés avec empressement. Comme prix de ce secours qui pouvait le rendre subahdar du Deccan, Murzapha-Jung promettait à Chunda-Saheb de le reconnaître nabob du Carnatique. Chunda-Saheb n'en demeura pas là ; il sut bientôt persuader à Murzapha-Jung de l'aider à chasser Auwar-ad-Dien,

son propre compétiteur. Leurs forces réunies, qui ne leur permettaient pas encore d'attaquer avec succès Nazir-Jung, rendaient possible cette entreprise ; or, une fois maîtres du Carnatique et de toutes ses ressources, il leur devenait facile d'attaquer avec plus de chances de succès Nazir-Jung, et Murzapha devait s'asseoir sans difficulté sur le trône du Deccan. Dupleix fut instruit de ce projet par les deux alliés ; rien ne pouvait lui être plus agréable, et ne concourait davantage avec ses propres vues, que la chance de faire tout à la fois un nabob du Carnatique, et un subahdar du Deccan qui lui devraient en partie leur élévation. Il se hâta d'envoyer au secours des deux alliés 400 Européens, 100 Cafres et 1,800 Cipayes, le tout sous les ordres d'Auteuil, officier d'expérience et de résolution ; Raja-Sahab, fils de Chunda-Sahab, quitta Pondichéry, où il avait vécu pendant la captivité de son père, et accompagna ce détachement. Les armées combinées de Murzapha-Jung et de Chunda-Sahab ne montaient pas dès lors à moins de 40,000 hommes ; elles entrèrent aussitôt en campagne.

Anwar-ad-Dien avait pris position auprès du fort d'Amboor, à la tête d'un corps de 20,000 hommes, dont douze de cavalerie et huit d'infanterie. A peine instruit des démarches de Chunda-Sahab, il s'était hâté de rassembler toutes ses troupes ; il avait aussi demandé, mais inutilement, du secours aux Anglais ; ceux-ci avaient pris la résolu-

tion de demeurer simples spectateurs de cette guerre. Anwar-ad-Dien comprit qu'il ne pouvait compter que sur lui-même, et se prépara à faire face à l'orage. Les deux armées ne tardèrent pas à être en présence. Le colonel d'Auteuil offrit à Chunda-Sahab d'enlever avec ses propres troupes les retranchements qui couvraient le camp ennemi; Chunda-Sahab, jaloux de faire admirer à Murzapha-Jung la valeur des alliés européens qu'il lui avait procurés, accepte avec empressement. Toutefois l'événement fut loin de justifier ces prévisions; deux fois les Français furent repoussés avec de grandes pertes, et d'Auteuil grièvement blessé. Murzapha-Jung et Chunda-Sahab, renonçant à l'entreprise, s'occupaient déjà d'un mouvement de retraite; alors les soldats français, humiliés de cet échec reçu en présence de deux armées alliées, demandent avec des cris unanimes à recommencer une troisième tentative. Cette fois le succès couronne leurs efforts : ils pénètrent dans les retranchements, dont les défenseurs se hâtent de se replier sur le corps d'armée principal, où se trouvait le nabob en personne. Les Français animés à la poursuite des fuyards, malgré leur petit nombre, à peine soutenus par quelques faibles renforts amenés par Chunda-Sahab, s'avancent au pas de charge contre l'armée entière du nabob. Ce dernier, monté sur un éléphant magnifique et entouré d'une troupe d'élite, parcourait les rangs de son armée, encourageant les soldats à ne pas quitter

leur poste, à recevoir sans broncher le choc de l'ennemi. Au centre de l'armée flottait le grand étendard du Carnatique.

Les troupes de Murzapha-Jung et de Chunda-Saheb, avaient déjà franchi les retranchements; elles s'avançaient derrière le corps français, prêtes à le soutenir. Le nabob apprend que son fils aîné, Maphuzi-Khan, vient d'être enlevé par un boulet de canon, que le désordre se met dans son aile droite commandée par ce prince. Au même moment il aperçoit l'étendard de Chunda-Saheb, l'auteur de cette journée, celui qu'il regarde comme le meurtrier de son fils; la douleur, la haine, la vengeance, font bouillonner dans ses veines ce que l'âge y a laissé de sang : il ordonne au conducteur de son éléphant de se précipiter à travers les rangs ennemis sur l'éléphant de Chunda-Saheb. Le conducteur obéit. Mais entre le nabob et Chunda-Saheb se trouvait le bataillon français, dont il lui fallut essuyer tout le feu; une balle l'atteignit au cœur et le renversa roide mort aux pieds de son éléphant. A cette vue, ce qui ne manque jamais d'arriver en semblables circonstances aux armées indoues, l'armée du nabob se débanda et prit la fuite. Les troupes de Murzapha-Jung et de Chunda Saheb n'eurent plus qu'à tailler en pièces une masse de fuyards n'opposant nulle part la moindre résistance. Quatre des principaux officiers du nabob se trouvèrent parmi les morts. Le nabob, tombé à quelques pas du front de sa propre armée, était d'un âge qui probablement

n'a rencontré que cette seule fois la mort des champs de bataille : il avait cent sept ans.

Sur le champ de bataille, Murzapha-Jung se fit proclamer subahdar du Deccan, avec tout le cérémonial en usage en pareilles circonstances ; son premier acte d'autorité fut d'instituer Chunda-Saheb nabob du Carnatique. La nouvelle de la défaite du nabob jeta la consternation et l'étonnement sur toute la côte de Coromandel ; un grand nombre de princes en furent effrayés. Parmi ces derniers se trouvait le roi de Tanjore ; lors de la conquête du Carnatique par les Mogols, les ancêtres de ce prince avaient trouvé moyen de se maintenir sur le trône ; seulement ils s'étaient engagés à fournir au nabob, en cas de guerre, un contingent de troupes déterminé. Or, la haine, la mésintelligence s'étaient mises entre le rajah et Chunda-Saheb l'époque où ce dernier était vice-roi de Trichinopoly. Aussi comme un corps expéditionnaire anglais commandé par le major Lawrence se trouvait encore à Tanjore lorsqu'on y reçut la nouvelle de la bataille d'Amboor, le roi de Tanjore se montra fort pressé de rechercher une alliance qui lui assurait au besoin le secours du major contre son ancien ennemi. Lawrence après s'être hâté de conclure cette alliance laissa une garnison à Devi-Cotah, puis retourna avec le reste de ses troupes au fort Saint-David. Il y avait été précédé de peu de jours par la nouvelle de la paix récemment conclue entre la France et la Grande-Bretagne. La révolution du

Carnatique et la part que Dupleix y avait eue découvrait assez clairement ses vues ambitieuses; mais c'était chose faite, contre laquelle les Anglais ne pouvaient que protester : ils se contentèrent en conséquence de demander la restitution de Madras, stipulée par un des articles du traité d'Aix-la-Chapelle. Dupleix n'éleva aucune difficulté; en conséquence l'amiral Boscawen, à la tête de la flotte, vint reprendre possession de la ville; il la retrouva dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée : la Ville-Blanche était bien demeurée ce qu'elle était, seulement on avait donné plus d'étendue, plus de solidité aux bastions et aux remparts; mais la Ville-Noire avait été en partie démolie, reconstruite sur un nouveau plan, et entourée d'un rempart et d'un glacis. Pendant ce temps, Murzapha-Jung et Chunda-Saheb, occupés d'affermir leur autorité dans la capitale du Carnatique, imposèrent de lourdes contributions à tous les commandants des districts et des forts du Carnatique. Tous les deux se rendirent ensuite à Pondichéry, à la tête d'une grande partie de leur armée. Dupleix les reçut avec toute la pompe orientale; il n'épargna rien pour donner à Murzapha-Jung une haute idée de la grandeur et de la puissance de la nation française. Les deux princes établirent leur camp à vingt lieues environ de Pondichéry. Chunda Saheb, dans sa reconnaissance, investit Dupleix de la souveraineté de quatre-vingt-un villages situés dans les environs de Pondichéry.

Après la bataille d'Amboor, Mahomet-Ali, second fils de Anwar-ad-Dien, s'était réfugié à Trichinopoly. Cette ville, fortifiée à l'indoue, ne devait pas opposer une grande résistance à l'armée de Murzapha-Jung. Dès son arrivée, dans le but de suppléer à sa faiblesse, Mahomet-Ali chercha à entrer en négociations avec les Anglais : il leur demandait du secours, leur représentant comme les rebelles Murzapha-Jung et Chunda-Saheb ; Nazir-Jung était, selon lui, le seul légitime subahdar du Deccan, comme lui-même était le seul véritable nabob du Carnatique, car, d'après sa propre affirmation, il avait été désigné par Nizam-al-Mulk pour monter sur le trône après son père. Mais les Anglais ne prêtaient pas volontiers l'oreille, dans les premiers moments, aux insinuations de Mahomet-Ali ; ils n'étaient point au courant, ainsi que Dupleix, de la situation intérieure de l'empire mogol ; leurs vues ne s'élevaient pas encore à l'idée de jouer un rôle politique dans l'Inde ; ils étaient, de plus, dans l'incertitude au sujet de la justice des prétentions de Mahomet-Ali à la dignité de nabob ; ils craignaient surtout, dans la supposition où elles ne seraient pas fondées, de s'exposer en les soutenant à la vengeance de la cour de Delhi. N'osant pas, d'un autre côté, abandonner Mahomet-Ali, dont l'inimitié aurait pu leur devenir fatale s'il eût triomphé, ils prirent un moyen terme : le conseil de Madras laissa retourner en Europe l'escadre et les troupes, et, comme témoi-

gnage de sa bonne volonté, envoya 120 hommes à Trichinopoly. La flotte anglaise partit le 21 octobre du fort Saint-David, ne laissant que 300 hommes pour renforcer la garnison, et fit voile pour l'Angleterre.

Dupleix crut que l'amiral s'éloignait de la côte uniquement pour éviter le changement de mousson ; l'idée ne lui vint pas qu'il abandonnât l'Inde dans un moment aussi critique. Toutefois Dupleix se disposa à tirer le meilleur parti possible de l'absence, même momentanée, de la flotte. Il fit à Chunda-Sahab les sollicitations les plus pressantes d'attaquer Trichinopoly, et ne cessa de lui représenter combien c'était chose périlleuse que de le laisser dans les mains de Mahomet-Ali. Chunda-Sahab le promit, mais il ne tint pas cette promesse ; il craignait que le siège de Trichinopoly ne traînât en longueur, et que faute de paie une partie de ses troupes ne désertât ; car ses finances étaient dans le plus mauvais état, ce qu'il voulait cacher à Dupleix, craignant, fort à tort, que cet aveu ne refroidît le zèle de ce dernier. Chundah-Sahab et Murzapha-Jung se décidèrent, en conséquence, à attaquer d'abord Tanjore, dont ils espéraient venir à bout beaucoup plus promptement. Le roi de Tanjore, effrayé de l'orage qui le menaçait, se hâta de s'enfermer dans sa capitale. Des négociations commencèrent immédiatement entre lui et Chunda-Sahab : il s'agissait de fixer la somme des tributs arriérés réclamés par ce dernier ; mais le roi de Tanjore, tout en feignant une grande terreur des armes de Murzapha-Jung et de Chunda-Sahab, ne

cherchait qu'à gagner du temps ; le mois de décembre arriva que rien n'était encore conclu. Le roi de Tanjore employa ce temps à une double correspondance avec Nazir-Jung et Mahomet-Ali, qu'il sollicitait vivement de venir à son secours ; il demandait aussi du secours aux Anglais, qui, persistant dans leur indécision, se bornèrent à lui envoyer une vingtaine d'hommes. Dupleix, mécontent de la tournure que prenaient les choses, écrivait lettres sur lettres à Chunda-Saheb ; il lui démontrait avec plus d'insistance que jamais la nécessité de commencer sans délai le siège de Trichinopoly. Prenant un parti décisif, il ordonna au corps français qui accompagnait l'armée de Chunda-Saheb de commencer les hostilités ; les Français s'emparèrent alors de trois redoutes élevées près de la ville. Le roi effrayé s'empressa de rouvrir des négociations ; puis, le danger passé, il eut recours à de nouveaux retards, à de nouveaux délais. Les Français, irrités de sa mauvaise foi, firent une nouvelle attaque et s'emparèrent de l'une des portes de la ville ; quoiqu'ils n'eussent point pénétré dans l'intérieur, le roi se hâta de conclure un arrangement définitif avec Chunda-Saheb. Il s'engagea à payer à ce dernier 7 millions de roupies, comme montant de son tribut au nabob du Carnatique, et 200,000 comptant aux troupes françaises ; il céda de plus aux Français quatre-vingts villages aux environs de Karical, où les Français avaient élevé un fort, douze ou quinze ans avant cette époque.

Cependant Nazir-Jung s'était d'abord avancé dans la direction de Delhi, où l'empereur l'avait fait sommer de se présenter; mais, sur un contre-ordre il avait rétrogradé : il avançait alors en toute hâte contre Murzapha-Jung et Chunda-Saheb. Ces derniers étaient encore sous les murs de Tanjore, car le roi multipliait les prétextes et les retards pour ne pas payer la somme promise. A la nouvelle de l'arrivée de Nazir-Jung, Murzapha-Jung et Chunda-Saheb se hâtèrent de lever le camp, et se réfugièrent sous les murs de Pondichéry. Dupleix ne négligea rien pour raffermir le courage de ses alliés, qui en ce moment commençait à chanceler : il avança 1,250,000 livres de son propre argent pour solder les troupes, et en promit davantage; il porta jusqu'à 2,000 hommes le corps de troupes européennes qu'il entretenait dans l'armée de Chunda-Saheb. De son côté, Nazir-Jung, à peine entré dans le Carnatique, somma Mahomet-Ali de quitter Trichinopoly et de venir se joindre à lui; il sollicita auprès des Anglais l'assistance d'un corps de troupes européennes; il ordonna à tous les nabobs, chefs ou commandants de forts ou de districts, d'envoyer leur contingent de troupes au fort de Gingee, à trente-cinq milles au nord-ouest de Pondichéry; lui-même s'y trouva vers le milieu du mois de mars, à la tête de son principal corps d'armée. Nazir-Jung se trouvait alors à la tête de 300,000 hommes, dont plus de la moitié cavalerie; il traînait à sa suite 800 piè-

ces de canon et 1,300 éléphants. La vue de cette immense armée était bien suffisante pour convaincre les Anglais de la légitimité du droit de Nazir-Jung ; en dépit de ses résolutions précédentes, le conseil de Madras ordonna, en conséquence, au détachement de troupes stationné à Trichinopoly de se joindre à Mahomet-Ali, qui se mettait en marche, à la tête de 6,000 chevaux, pour aller rejoindre Nazir-Jung. Peu de jours après, le major Lawrence quitta le fort Saint-David à la tête de 600 Européens, et vint effectivement se mettre sous les ordres de Murzapha-Jung. Le compétiteur de celui-ci se trouvait alors dans de grands embarras : les officiers des corps européens, réclamant à grands cris des arrérages de solde, menaçaient à chaque instant de se retirer s'il n'était fait droit à leurs demandes. D'Auteuil, leur commandant, craignant qu'ils ne missent leurs menaces à exécution, n'osait pas compter sur eux pour une bataille décisive. Il méditait d'effectuer sa retraite sur Pondichéry pendant qu'une ombre de discipline subsistait encore.

Nazir-Jung montrait la ferme résolution d'attaquer l'ennemi sur-le-champ. Lawrence ne lui épargna pas ses représentations à ce sujet : il tenta de lui faire comprendre que les Français occupaient un poste avantageux, qu'ils étaient pourvus d'une artillerie nombreuse, et qu'une attaque subite ne pouvait manquer de coûter beaucoup de monde aux assaillants. Il lui conseillait en conséquence

d'abandonner sa position actuelle pour aller en prendre une autre entre l'armée ennemie et la ville de Pondichéry, manœuvre qui ne pouvait manquer de contraindre Murzapha-Jung et Chunda-Saheb à accepter la bataille dans une position désavantageuse. Nazir-Jung s'y refusa : « Le fils de Nilam-al-Mulk, dit-il, ne s'abaissera pas, pour obtenir quelque avantage, jusqu'à laisser croire qu'il fuit un ennemi aussi méprisable ; il bravera mille morts pour l'attaquer en face. » La bataille semblait donc inévitable, et le désordre qui régnait dans le bataillon français laissait toutes les chances de victoire du côté du subahdar. Le lendemain, les deux armées sortirent de leurs camps avec l'intention de combattre, mais à peine se tira-t-on quelques coups de canon. D'Auteuil ne se sentait plus sûr de ses troupes ; il prit le parti d'abandonner le camp et de se retirer sur Pondichéry ; Chunda-Saheb, qui avait tout à craindre du ressentiment du subahdar, accompagna le corps français. Murzapha-Jung demeura indécis sur le parti à prendre : il ne suivit pas Chunda-Saheb dans sa fuite, car le grand étendard du Deccan se trouvait dans ses mains ; et dans les idées populaires, toute retraite eût été à jamais infamante avec cette enseigne sacrée. Il préféra donc faire sa soumission à Nazir-Jung, s'en remettre à sa générosité, se fier à ses promesses. Ceux de ses officiers qui le précédèrent furent reçus en présence de tous les grands-officiers de l'armée de

subahdar; il jura sur le Coran de lui laisser la liberté et le gouvernement qu'il avait eu du vivant de Nizam-al-Mulk. Plein de confiance et d'empressement, Murzapha-Jung se mit en route pour se rendre auprès du subahdar; à peine fut-il à quelque distance de la tente de ce dernier, qu'il fut arrêté, chargé de fers, emprisonné, et son camp aussitôt attaqué. Les soldats de Nazir-Jung, qui avaient ordre de ne pas donner de quartier, y firent un affreux carnage. Le corps d'armée mahratte sous les ordres de Morari-Row s'était mis à la poursuite des Français commandés par d'Auteuil; Morari-Row les atteignit avant qu'ils eussent franchi la haie-rempart qui entourait Pondichéry; mais il ne put les entamer: Chunda-Saheb, à la tête de sa cavalerie, protégeait efficacement la retraite.

La nouvelle de cet événement jeta la consternation dans Pondichéry; Dupleix ne se dissimulait pas leur gravité, cependant il fut assez maître de lui pour cacher ses alarmes et conserver sa sérénité apparente. Les officiers qui s'étaient révoltés furent arrêtés par ses ordres et remplacés par d'autres; tout en approuvant au fond du cœur le parti de la retraite pris par d'Auteuil, il traduisit ce dernier devant un conseil de guerre, comme ayant fait ce mouvement sans son autorisation; enfin il fit prendre position au peu de troupes qui lui restaient en rase campagne, au-delà de la haie-rempart. Dupleix connaissait trop l'infériorité de ses forces pour songer à combattre; d'un autre côté, il connaissait trop la poli-

tique orientale pour ne pas se flatter de la possibilité de trouver à la cour même de Nazir-Jung des moyens de sortir d'embarras. Il fit donc tous ses efforts pour entamer des négociations. Peu de jours auparavant, il avait déjà écrit à Nazir-Jung : il lui offrait alors la paix, à la condition que Murzapha-Jung serait rétabli dans son gouvernement et Chunda-Sahab reconnu nabob du Carnatique. Nazir-Jung ne répondit pas ; mais la lettre de Dupleix n'ayant pas été renvoyée, celui-ci profita de l'occasion pour continuer sa correspondance. Il prétexta de son respect et de son dévouement pour Nazir-Jung ; il affirma que les troupes françaises s'étaient retirées par ses ordres, dans l'espérance de hâter la conclusion de la paix, et pour donner au subahdar la preuve évidente qu'il ne voulait point le combattre. Il rappela les liens d'hospitalité qui avaient uni jadis les Français avec la famille de Murzapha-Jung, et demanda la permission d'envoyer deux députés à ce prince. Cette proposition fut acceptée ; en conséquence, deux membres du conseil de Pondichéry, dont l'un était familier avec la langue du pays, se rendirent aussitôt au camp de Nazir-Jung. Après leur audience de cérémonie, les deux envoyés entrèrent en conférence avec les ministres : ils demandaient que les États de Murzapha-Jung fussent remis à son fils, et insistaient de nouveau pour que Chunda-Sahab fût déclaré nabob du Carnatique. Ces propositions, qui étaient précisément, à peu de chose près du moins, celles déjà

faites par Dupleix au subahdar avant la défaite de Murzapha-Jung, n'étaient pas de nature à être admises; Dupleix le savait; mais les pourparlers qu'elles entraînent n'avaient pas duré moins de huit jours, et ce temps avait été mis à profit. Les envoyés français s'étaient mis en rapport avec une faction toute-puissante, ennemie de Nazir-Jung, n'attendant alors que le moment de se prononcer. Le premier ministre du subahdar n'était pas lui-même étranger à cette conspiration.

Dupleix, pour mieux assurer le succès de ces mesures, crut qu'il était nécessaire de réhabiliter par quelque entreprise hardie la gloire des armes françaises. Par ses ordres, d'Auteuil, à la tête d'un détachement européen, surprit pendant la nuit le camp du subahdar, grâce au profond sommeil où l'usage de l'opium ne manque jamais de plonger un camp indou; il tua 12 ou 1,500 hommes, puis se retira sans difficulté; il n'avait eu lui-même que deux ou trois hommes hors de combat. A cette époque, le major Lawrence était encore au camp de Nazir-Jung: il le pressait de confirmer le don d'un district près de Madras fait par Mahomet-Ali à la Compagnie. D'abord le subahdar avait consenti; de nombreuses difficultés, soulevées par le ministre, étaient venues plus tard arrêter l'exécution de cette promesse. Le subahdar, vaincu par les instances du major, était au moment de céder définitivement; cependant il demandait que les troupes anglaises l'accompagnassent à Arcot, où il avait

le projet de se rendre. Lawrence ne pouvait céder au désir du subâhdar : il craignait avec justice que les Français et Chunda-Saheb ne profitassent de son éloignement pour faire quelques tentatives sur les garnisons anglaises. Nazir-Jung, mécontent de Lawrence, quitta son camp près de Valdore vers la fin d'avril, et se dirigea sur Arcot : au lieu de l'accompagner avec ses troupes, Lawrence retourna à Saint-David. A la même époque, un détachement de 200 Français et de 300 Cipayes se porta sur Nasulipatam, autrefois une des villes les plus commerçantes et les plus peuplées de l'Inde. Cet événement n'émut guère Nazir-Jung. Par l'emprisonnement de Murzapha-Jung, il se croyait fermement établi et pour toujours sur le trône ; il se livra en sécurité à ses deux goûts dominants, les femmes et la chasse. Les chefs de la conspiration, trois Afghans, les nabobs de Kudapa, de Kanoul et de Savonora, l'encourageaient dans cette vie molle et dissolue, tout en ne cessant de presser Dupleix d'agir avec vigueur.

Dupleix, suivant ce conseil, fit attaquer par un détachement de 500 Européens la pagode de Trivadi distante de quinze milles du fort Saint-David, qui fut prise sans difficulté ; elle servait de citadelle à une ville considérable qui tomba du même coup entre les mains des Français. Le détachement s'avança ensuite jusqu'à la rivière de Pannar. Mahomet-Ali songea alors à se défendre : il entra en campagne avec environ

20,000 hommes de ses propres troupes, plus un détachement anglais de 400 Européens et 1,500 Cipayes; il marcha contre Trivadi, et somma la garnison; il rangea ses troupes en ordre de bataille sur les glacis mêmes du fort. Le commandant français du fort fit prévenir les Anglais que s'ils ne s'éloignaient pas il se verrait dans la nécessité de tirer sur eux; les Anglais demeurèrent en ligne, alléguant qu'ils accompagnaient le nabob dans ses propres États, et qu'il était de leur devoir de combattre tous ceux qui s'opposeraient à l'exercice de son autorité. Le feu s'engagea aussitôt, et une assez vive canonnade continua jusqu'à la nuit. La perte du nabob fut de 200 hommes, celles des Anglais de 100 Européens et 50 Cipayes; les Français, à couvert dans leurs retranchements, eurent à peine quelques hommes tués ou blessés. Mahomet-Ali, découragé par le mauvais succès de cette tentative, se retira en toute hâte. Des mésintelligences survinrent entre lui et l'officier commandant le détachement anglais, et le détachement rentra au fort Saint-David. Les Français abandonnèrent alors leur camp retranché près Valdore, et se joignirent aux troupes qui occupaient Trivadi. En ce moment, les forces des Français consistaient en 1,800 Européens, 2,500 Cipayes, 1,000 hommes de cavalerie sous le commandement de Chunda-Sahab, 12 pièces de canon; celles de Mahomet-Ali en 15,000 hommes de cavalerie, 5,000 d'infanterie, et une artillerie considérable,

Mahomet-Ali prit position sur les bords de la Panmar; sur son front étaient quelques retranchements, et derrière lui la rivière, qui devenait ainsi un obstacle à ce qu'il fit le moindre mouvement. Les Français ayant abordé cette position sans hésiter et sans se laisser arrêter par l'artillerie du nabob, l'armée de ce dernier prit aussitôt la fuite et se dispersa en tous sens; elle laissa un millier de morts sur le champ de bataille; un plus grand nombre de fuyards se noyèrent en essayant de traverser la rivière.

Dupleix, loin de s'endormir sur ce succès, donna l'ordre à l'armée de marcher aussitôt sur Gingee. Cette place, qui avait appartenu long-temps aux Mahrattes, était réputée à juste titre la plus forte de l'Inde. Située au pied de trois montagnes formant les trois angles d'un triangle équilatéral, elle était entourée d'une épaisse muraille de trois milles de circonférence, et flanquée de tours de distance en distance; chacune des trois montagnes, d'un accès rude, difficile à gravir, était couronnée à son sommet d'une forte citadelle; les sentiers conduisant à leurs sommets étaient défendus par grand nombre d'ouvrages détachés. 5,000 hommes de troupes, campés sous les murs de la ville, en formaient la garnison. Le colonel Bussy, à la tête d'un détachement de 250 Européens et de 1,200 Cipayes, se porta rapidement sur Gingee, dans l'intention de l'enlever par surprise. Bussy attaque sans hésiter les troupes campées sur les

glacis, les met en déroute, s'empare de leurs canons, fait sauter une des portes à l'aide d'un pétard, et à la tête des siens pénètre dans l'intérieur de la ville. Les Français se barricadent dans les rues, où ils reçoivent pendant le reste de la journée le feu des trois forts. La nuit venue, se divisant en trois corps, ils escaladent en même temps les trois montagnes, enlèvent à la baïonnette les forts détachés qui se trouvent sur leur chemin, et parviennent aux sommets. Là étaient des fortifications plus redoutables; ne se décourageant pas cependant, ils attachent des pétards aux portes, les enfoncent, et au point du jour se trouvent les maîtres des trois montagnes. Alors, dit-on, les vainqueurs contemplant au grand jour et de sang-froid les obstacles qu'ils avaient surmontés pendant la nuit, s'en étonnèrent, et pour ainsi dire s'en effrayèrent.

A la nouvelle de la prise de Gingee, le nabob, sortant enfin de son apathie, comprit qu'il était temps d'arrêter les progrès des Français. Mais il ne pouvait prendre sur-le-champ l'offensive. A son arrivée à Arcot, il avait dirigé une partie de ses troupes sur Golconde; il avait aussi congédié une partie des petits rajahs qui l'avaient rejoint avec leurs contingents de troupes, et il se trouvait dans l'obligation de les rappeler avant d'entrer de nouveau en campagne. En attendant, il voulut essayer la voie des négociations, et envoya deux députés à Pondichéry. Dupleix se montra plus que jamais difficile sur les conditions d'un arrangement: il

voulait contraindre Nazir-Jung à continuer la guerre, ce qui devait fournir à la conspiration toujours existante les moyens, l'occasion d'éclater. Nazir-Jung, aussitôt qu'il eut connu les conditions proposées par Dupleix, se mit en route pour Gingee, où il arriva dans le mois de septembre. Son armée, bien inférieure en nombre à ce qu'elle était à son entrée dans le Carnatique, consistait en 60,000 hommes d'infanterie, 45,000 de cavalerie, 700 éléphants et 350 pièces d'artillerie. Nazir-Jung, exagérant encore la lenteur ordinaire des armées indoues, employa quinze jours à faire trente milles; il se trouvait à seize milles de Gingee lorsque la saison des pluies arriva. En peu de jours, le pays fut inondé, les chemins détruits, les communications du camp avec les environs momentanément suspendues; tout mouvement militaire devint dès lors impossible au nabob jusqu'à la cessation des pluies, c'est-à-dire jusqu'au mois de décembre. Impatient de quitter le Carnatique, Nazir-Jung entra de nouveau en négociations avec Dupleix, et, cette fois, accorda tout ce qui était demandé; toutefois Dupleix sachant le peu de fond qu'il y avait à faire sur les promesses des princes de l'Indostan, n'en continua pas moins ses liaisons secrètes avec les conspirateurs. Au mois de décembre, le moment était venu où les nabobs mécontents durent se décider à agir immédiatement.

Les nabobs afghans, ayant gagné vingt autres

chefs à leurs intérêts, se trouvaient maîtres de la moitié de l'armée : ils représentèrent à Dupleix que depuis sept mois que leurs projets se tramaient, c'était une sorte de miracle qu'ils n'eussent pas été découverts ; que le danger de l'être augmentait d'un moment à l'autre ; qu'enfin c'était le moment d'agir ou jamais. A la même époque, les envoyés du nabob arrivèrent à Pondichéry, pour donner à Dupleix l'assurance que Nazir-Jung, décidé à signer le traité, était sur le point de se mettre en route et de sortir du Carnatique. Dès ce moment, le succès des projets de Dupleix fut donc assuré, soit par la signature de son traité d'alliance avec le nabob, soit par la réussite de la conspiration. Laissant au hasard à choisir celui des deux chemins qui le conduirait au but, il se mit en mesure des deux côtés : il fit tout à la fois presser le nabob de signer, et donna l'ordre au commandant des troupes françaises à Gingee, Latouche, de se tenir prêt à se joindre aux conjurés, à moins cependant que celui-ci n'eût déjà reçu l'avis de la signature du traité par Nazir-Jung. Loin de là, le commandant français reçut au contraire une lettre où les chefs des conjurés le pressaient d'abandonner Gingee et de venir se réunir à eux. Il fit seize milles pendant la nuit, et au point du jour se trouva dans le voisinage du camp de Nazir-Jung. Le détachement français était composé de 800 Européens, 3,000 Cipayes, et 10 pièces de canon. Le camp de Nazir-Jung s'étendait sur

un espace de dix-huit milles; chaque nabob et chaque rajah occupait un quartier particulier. Un corps de cavaliers, qui faisait une ronde sur le front du camp, découvre les Français et donne l'alarme: les avant-postes prennent les armes; les Français, qui sentent que le moment est décisif, les dispersent promptement et se dirigent hardiment vers le quartier-général. Ils se trouvent en face de 25,000 hommes et de toute l'artillerie du nabob. Quelques uns des conjurés, dès les premiers moments, s'étaient joints aux Français; de leur côté, les chefs demeurés fidèles à Nazir-Jung se hâtent d'envoyer à son secours tout ce qu'ils peuvent ramasser de troupes. Le combat devient sanglant, acharné; les différents corps de l'armée de Nazir-Jung sont successivement défaits à mesure qu'ils se présentent sur le champ de bataille. Cependant les Français ne gagnèrent pendant longtemps que fort peu de terrain; ils étaient entourés de toutes parts par une cavalerie dix fois plus nombreuse que leurs petits bataillons, ils commençaient à sentir quelque irrésolution. Mais en arrière de la première ligne d'infanterie et de cavalerie, qui s'étendait à droite et à gauche à portée de vue, bien au-delà du champ de bataille, apparaît un drapeau blanc au-dessus d'un éléphant: c'était un signal convenu avec les conjurés; les Français s'arrêtent alors, et attendent de nouveaux avis.

Cependant Nazir-Jung, réveillé en sursaut, apprend que les Français attaquaient son camp.

Comme il avait envoyé la veille au soir le traité ratifié à Pondichéry, il se refuse d'abord à le croire; il s' imagine ensuite qu'il ne s'agit que de quelques désordres commis par une poignée d'hommes animés par l'ivresse; il ordonne à ceux qui l'entourent de châtier ces agresseurs. Il ordonne encore qu'on lui apporte la tête de Murzapha-Jung, qu'il ne veut pas laisser tomber vivant aux mains de ses ennemis. Le nabob apprend encore que les troupes de Kudapa, de Canoûl, de Savanora et de Mysore, et 20,000 Mahrattes rangés en bataille n'ont point encore attaqué l'ennemi; furieux de cette inaction, il monte sur son éléphant, et, entouré de sa garde, s'avance vers ces troupes. Le premier de leurs chefs qu'il aperçoit est le nabob de Kudapa; Nazir-Jung pousse vers lui son éléphant: il le traite de chien, de lâche, lui reproche la couardise qui l'empêche de défendre l'étendard sacré du grand Mogol contre ses plus méprisables ennemis. Le nabob répond: « Je ne connais d'ennemi que toi-même; » en même temps il ordonne à un officier placé à ses côtés de tirer sur Nazir-Jung; l'officier obéit, mais manque son coup; le nabob saisit alors sa carabine et envoie deux balles à travers le cœur à Nazir-Jung, qui roule expirant aux pieds de l'éléphant qu'il montait. A peine a-t-il touché terre que le nabob lui fait trancher la tête, et la faisant placer au bout d'une pique, se hâte d'aller déposer aux pieds de Murzapha-Jung ce sanglant hommage qui lui annonce l'empire. L'of-

ficier chargé de la garde de Murzapha-Jung était au nombre des conjurés ; aussi était-il déjà délivré des pesantes chaînes qu'il portait depuis sept mois. La tête de Nazir-Jung fut promenée dans le camp, et les soldats ne pouvant douter de sa mort, ne firent aucune difficulté de se ranger sous l'obéissance de Murzapha-Jung. Le nouveau subahdar se rendit dans la tente de cérémonie, et reçut les hommages des nabobs, des rajahs, des principaux officiers de l'armée ; les Français se présentèrent à leur tour et furent accueillis avec les plus grandes démonstrations de reconnaissance. Le matin même dans les fers, à chaque instant menacé de devenir la victime du moindre caprice de Nazir-Jung, Murzapha-Jung, avant la fin de la journée, régnait sur trente nabobs, sur une cinquantaine de rajahs, sur trente-cinq millions de sujets : telle était l'importance du subah du Deccan.

La nouvelle de cette révolution se répandit à Pondichéry dans la soirée du même jour ; Chunda-Sahab en fut le premier instruit ; laissant de côté tout le cérémonial si cher aux Orientaux, il s'élança seul, les vêtements en désordre, pour l'aller annoncer à Dupleix. Tous deux, délivrés de tant de soucis, de soins et d'agitations, s'embrassèrent comme deux amis échappés d'un naufrage commun. L'artillerie annonça bientôt la grande nouvelle ; le soir, Dupleix reçut les félicitations des habitants ; le lendemain, un *Te Deum* fut chanté en grande pompe. Trois députés furent envoyés com-

plimenter Murzapha-Jung ; ils lui portèrent six seerpaws ou vêtements d'honneur, sorte de présents usités dans ces circonstances, et lui présentèrent un magnifique éléphant portant un drapeau blanc. A l'arrivée des députés de Dupleix, Murzapha-Jung connaissait déjà les soucis de la royauté ; les nabobs qui l'avaient mis sur le trône réclamaient de ce service un prix exorbitant. Peut-être avait-il réellement promis dans sa prison, et se croyant bien loin du moment d'en sortir, tout ce que réclamaient les nabobs. Mais en ce moment, entouré de troupes françaises, n'ayant rien à craindre d'eux, il éluda l'exécution de cette promesse ; toutefois, ne voulant pas les irriter par un refus positif, il se contenta d'alléguer qu'avant de prendre aucune résolution à cet égard, il lui était nécessaire d'en conférer avec Dupleix. En conséquence, Murzapha-Jung se mit lui-même en route pour Pondichéry, où il arriva le 15 décembre, avec une suite nombreuse et magnifique. Dupleix et Chunda-Saheb, qui s'étaient portés à sa rencontre, le reçurent sous une tente. En raison de sa dignité de subahdar, il devait arriver en ville sur son éléphant ; mais l'animal se trouvant trop élevé pour passer sous la flèche à laquelle tenait le pont-levis, il en descendit et fit son entrée dans le même palanquin que Dupleix. Tous deux se rendirent au palais de la régence, où ils eurent une conférence secrète au sujet des prétentions des Afghans. Ceux-ci, arrivés dès le lendemain, abandonnèrent à Dupleix la décision des

430 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS
points en litige entre eux et le subahdar. Dupleix, dans l'arrangement qu'il proposa, rabattit beaucoup de leurs prétentions ; le subahdar n'aurait pu y faire droit qu'à la condition d'abdiquer de fait sa dignité nouvelle. Les Afghans voyant Dupleix décidé à soutenir le nabob, au besoin de ses propres forces, d'un commun accord seignirent de céder et d'accepter ces propositions.

Ces difficultés étant ou paraissant aplanies, Dupleix procéda avec la plus grande magnificence à l'installation solennelle de Murzapha-Jung comme subahdar du Deccan. Murzapha-Jung monta sur le trône avec le cérémonial d'usage : le premier, Dupleix lui rendit hommage, revêtu d'un superbe costume oriental dont le prince lui avait fait présent. Immédiatement après cette cérémonie, Murzapha-Jung, au nom du grand Mogol, proclama Dupleix gouverneur (ou nabob) de toutes les provinces au sud de la Kristna, égales en étendue à la France entière ; il le créa mansub, c'est-à-dire commandant de 7,000 cavaliers, et lui donna l'autorisation de mettre un poisson sur ses étendards, deux grâces qui jusque là n'avaient été accordées qu'aux premiers personnages de l'empire. La monnaie frappée à Pondichéry fut déclarée pour l'avenir la seule légale pour tout le Carnatique ; enfin Dupleix reçut plein pouvoir pour percevoir comme il l'entendrait les revenus de son gouvernement, dont il n'était comptable qu'au subahdar lui-même. Chunda-Sahab fut nommé nabob du Carnatique, mais seulement

comme agent, comme député de Dupleix. Murzapha-Jung distribua encore de nombreuses grâces à ceux qui avaient coopéré à la révolution, mais nul n'obtint rien que sur la recommandation ou la signature de Dupleix. Les avantages stipulés par Dupleix au nom de la Compagnie furent également considérables ; c'était la cession à son profit, par Murzapha-Jung, d'un certain nombre de districts auprès de Pondichéry, d'un revenu de 960,000 roupies ; celle de quelques autres districts près de Karicai, de 6,000 roupies ; celle enfin de la ville de Masulipattam, rapportant 140,000 roupies ; le tout formant un revenu de 950,000 livres tournois. D'ailleurs, quelque considérables que fussent ces avantages, ils n'étaient rien pourtant auprès de ceux que Dupleix devait espérer dans l'avenir de la situation politique qu'il venait de se créer. Un grand personnage mogol lui écrivait à cette époque : « Au seul bruit de votre nom, le trône du grand Mogol tremblera jusque dans ses fondements. » Et cette fois l'emphase ordinaire au style oriental n'était nullement en désaccord avec la vérité.

Toutes choses ainsi réglées, le subahdar se décida à abandonner Pondichéry et se dirigea vers Hyderabad. Dupleix et Murzapha-Jung, au moment de se séparer, se donnèrent de nouveau la mutuelle assurance d'une amitié et d'une fidélité sans bornes. Le subahdar emmena avec lui un corps français composé de 300 Européens, 2,000 Cipayes et 10 pièces de canon, sous les ordres de

Bussy, plus propre que personne à ce poste important. C'était un officier d'une grande distinction, d'une grande habileté, d'une bravoure à toute épreuve, doué du coup d'œil politique non moins que du coup d'œil des champs de bataille. Le subahdar avança sans difficultés jusqu'à Kudapa; là, à l'occasion d'une querelle qui s'éleva entre des cavaliers de l'armée de Murzapha-Jung et des habitants du pays, les premiers mirent le feu à trois villages. Le nabob de Kudapa, qui suivait l'armée de Murzapha, voulant venger cette barbarie, fit charger ces cavaliers. Cette attaque fut repoussée; mais comme elle avait été dirigée contre le quartier où se trouvaient les femmes du subahdar, ce dernier la regarda comme une grande insulte: ayant arrêté la marche de l'armée, il fit ses dispositions pour attaquer le nabob à la tête d'un corps considérable. Bussy s'efforça, mais sans succès, d'effectuer une conciliation entre les partis. Deux autres des nabobs afghans, naguère chefs de la conspiration qui avait renversé Nazir-Jung, prirent parti pour celui de Kudapa. Il n'y eut plus à douter que ce fût une révolte préméditée, dont l'incendie des villages n'était que le prétexte. Bussy, d'après ses instructions, se disposait à soutenir vigoureusement le subahdar; mais celui-ci, plein d'impatience, s'élança à la tête de sa cavalerie avant que les Français fussent prêts: aussi fut-il d'abord repoussé. Bussy étant arrivé, la scène changea, et l'artillerie française mit en fuite les révoltés. Mur-

zapha-Jung, cédant de nouveau à son ardeur, s'élance encore une fois loin des Français, à la poursuite des fuyards. L'un des révoltés, le nabob de Canoul, à cette vue s'arrête et marche contre l'éléphant du subahdar. Murzapha-Jung ordonne à ceux qui le suivent de s'arrêter : il veut terminer sa querelle par un combat particulier avec le nabob rebelle; excités par leurs conducteurs, les éléphants des deux chefs se précipitent l'un sur l'autre; Murzapha-Jung lève déjà le bras pour frapper, mais son rival le prévient et lui porte au milieu du front un coup de lance qui le renverse mortellement blessé. La situation des Français devenait critique, mais Bussy conserve heureusement tout son sang-froid : il assemble aussitôt les généraux, les ministres, les principaux officiers de Murzapha-Jung; il leur représente la nécessité de s'entendre promptement sur le choix d'un nouveau subahdar, seul moyen de prévenir le désordre et l'indiscipline parmi les soldats. Le fils de Murzapha-Jung, encore enfant, et trois frères de Nazir-Jung, que ce dernier qui se défiait d'eux faisait étroitement garder, se trouvaient alors dans le camp. Bussy comprend qu'un enfant n'était pas propre aux circonstances présentes où l'on se trouvait, il propose d'élever à la dignité de subahdar le frère aîné du dernier subahdar, nommé Salabut-Jung; les principaux officiers se rendirent à cet avis, et celui-ci fut proclamé le même jour. Par un hasard singulier, les trois nabobs qui avaient renversé Nazir-Jung avaient péri

dans ce dernier combat. Le nouveau subahdar s'empessa de confirmer les avantages accordés aux Français par son prédécesseur, et se montra disposé à les augmenter encore.

Les peuples du Coromandel avaient été habitués jusqu'alors à ne voir dans les Européens que des marchands uniquement occupés de leur commerce et tremblant devant le moindre nabob, ils demeureraient frappés d'étonnement à la vue des victoires des Français. Le nom de Dupleix était alors répété avec enthousiasme dans toute la presqu'île. Les Anglais, à ce spectacle inattendu pour eux, étaient tombés dans une sorte d'inexplicable apathie; ils n'osaient tenter aucun effort contre la fortune de leurs anciens rivaux. Le major Lawrence, officier d'une grande capacité et d'une expérience consommée, suivit l'exemple de Boscawen; il retourna tout-à-coup en Angleterre pour des intérêts personnels, laissant les affaires publiques dans la situation la plus critique. Chunda-Saheb faisait en ce moment même des préparatifs pour achever d'anéantir le peu de puissance qui restait à Mahomet-Ali, son antagoniste : ce dernier, jusque là protégé par les Anglais, se trouvait alors dans une position précaire; de toutes ses anciennes possessions Trichinopoly était la seule qui lui restât; encore était-il réduit à en négocier la cession à Dupleix; il sollicitait en même temps, plus instamment tous les jours, un secours des Anglais, leur offrant pour prix de ce service la concession d'un large terri-

toire aux environs de Madras et le paiement des frais de la guerre. Les membres du conseil de Madras hésitèrent long-temps avant de se décider à recommencer la guerre; considérant néanmoins que leur inaction, en permettant à Chunda-Saheb d'exterminer son rival, rendait leur propre ruine inévitable; ils se décidèrent à tenter un dernier et vigoureux effort en faveur de Mahomet-Ali. Un détachement de troupes, composé de 200 Européens et de 800 Cipayes, fut dirigé sur Tritchinopoly, où il arriva au commencement de février (1752); il était commandé par le capitaine Cope. A cette époque une circonstance fut heureuse pour les Anglais, le gouvernement du fort Saint-David passa aux mains de Saunders; c'était un homme d'une inébranlable fermeté, d'un imperturbable sang-froid, et qui osa envisager sans en être intimidé l'état déplorable des affaires de sa nation.

Chunda-Saheb avait quitté Pondichéry à la tête de 8,000 hommes, dont 800 Européens. Il se fit reconnaître en qualité de nabob dans tous les districts au nord du Coleroon, puis prit position sur la grande route d'Arcot à Tritchinopoly, dans le voisinage de Volcondah. Ce fort, en très bon état de défense et situé au sommet d'un rocher, commandait la chaussée qui va d'Arcot à Tritchinopoly. Les Anglais, de leur côté, étaient aussi entrés en campagne : un corps de 500 Européens, 100 Caffres et 1,000 Cipayes s'était mis en route, sous les or-

dres du capitaine Gingen, pour marcher au secours de Tritchinopoly. Cet officier voulut d'abord s'emparer de la pagode de Verdachellum, dont la possession devait assurer ses communications avec le fort Saint-David. La pagode était défendue par 300 hommes des troupes de Chunda-Sahab, qui se rendirent sans attendre l'escalade. Le capitaine Gingen, après y avoir laissé une garnison de 70 hommes, continua sa marche; il reçut, peu de jours après, un renfort de 100 Européens et de 4,000 hommes de troupes indigènes venant de Tritchinopoly. Les deux armées ne tardèrent pas à se trouver en présence. Chunda-Sahab occupait toujours la position qu'il avait précédemment prise dans les environs de Volcondah. Le commandant du fort, demeuré neutre jusqu'à ce moment, attendait que la victoire lui eût indiqué de quel côté se prononcer : le capitaine Gingen résolut de l'attaquer; il approcha de Volcondah dans ce but, mais se convainquit qu'il ne pourrait réussir dans une attaque régulière. Le commandant de Volcondah, prenant alors son parti, appela Chunda-Sahab à son aide. Gingen voulut attaquer les Français pendant ce mouvement, mais il fut repoussé par l'artillerie du fort, et le désordre se mit dans ses troupes qui s'enfuirent précipitamment jusqu'à leur camp. Pour que la honte des Anglais fût complète, un petit détachement de 100 Caffres au service de la Compagnie, après s'être soutenu quelque temps dans son poste, effectua sa retraite en bon ordre. Comme, après la défaite de

jour, le sentiment de terreur panique qui en avait été la cause subsistait encore parmi les Anglais, Gingen prit le parti de s'éloigner de l'ennemi. S'étant mis en route à minuit, il arriva le lendemain soir à Utatoor, à 25 milles de Tritchinopoly ; il plaça 200 hommes à l'entrée d'une passe voisine de cette ville, puis établit son camp dans le vallon qui se trouvait au-delà. Chunda-Saheb, averti du mouvement des Anglais, les avait suivis ; il vint camper à huit milles de leur camp. La défense de la position occupée par les Anglais était très facile ; mais le capitaine Gingen craignit que Chunda-Saheb n'envoyât un fort détachement de son armée pour intercepter ses communications avec Tritchinopoly, d'où il tirait ses vivres : cette appréhension le décida à continuer sa retraite. En dépit d'une chaleur brûlante, il fit cinquante-quatre milles sans s'arrêter un seul moment, et vint camper sur les bords du Coleroon, à trois milles de Tritchinopoly. Le découragement, le désordre régnaient alors parmi les Anglais ; la conscience de leur infériorité leur ôtait toute chance de succès, même à égalité de forces.

Peu après, les Anglais, ayant traversé heureusement le Coleroon, arrivèrent à la grande pagode de Seringham, située dans l'île de ce nom. Le Coleroon est une branche d'une autre rivière, la Cavéry. Celle-ci prend sa source dans les montagnes de la côte du Malabar, traverse le royaume de Mysore et arrive à Tritchinopoly, après un

cours de 400 milles. A Tritchinopoly elle se partage en deux bras : le plus septentrional se nomme le Coleroon et se jette dans la mer près de Dev-Cotah ; l'autre, qui conserve le nom de Cavery, se partage en plusieurs bras qui arrosent et fertilisent le royaume de Tanjore. La Cavery et le Coleroon, après leur séparation, demeurent pourtant tellement rapprochés, que les habitants ont la plus grande peine à empêcher leur réunion. Ce terrain, long et étroit, porte le nom d'île de Sringham ; il s'y trouve une pagode du même nom, jouissant d'une grande renommée dans toute l'Inde. Ce temple est environné de sept enceintes de murailles de forme carrée, de quatre pieds d'épaisseur et de vingt-cinq de haut, distantes l'une de l'autre de deux cent cinquante ; au milieu de chacune se trouve une porte défendue par une forte tour. La première enceinte, du côté de la campagne, n'a pas moins de quatre milles de circuit. La vénération dont ce temple jouit dans toute l'Inde a sa source dans la croyance qu'il renferme la véritable image de Wichtnou, que Brahma aurait lui-même adorée pendant une de ses incarnations. Les pèlerins s'y rendent en foule de toutes les parties de l'Indostan. Les Brahmes, après avoir ouvert aux Anglais et aux troupes du nabob les portes des trois premières enceintes, les supplièrent de ne pas pousser la profanation plus loin ; quoi ceux-ci consentirent ; ces trois enceintes suffisaient à constituer un port retranché, de nature

être défendu avec succès contre toutes les forces de l'ennemi. Toutefois le découragement s'était tellement emparé des Anglais, qu'ils n'osèrent pas demeurer en ce lieu, et deux jours après furent prendre position sous le canon même de Tritchinopoly. Les Français s'emparèrent aussitôt de la pagode, et peu après du fort de Corladdy, jusque là demeuré fidèle au nabob.

La régence de Madras voyait avec effroi les progrès de Chunda-Saheb; comme il arriva quelques renforts d'Europe, le gouverneur Saunders dirigea un détachement de 380 hommes sur Verdachelum, forteresse appartenant à Mahomet-Ali, en ce moment assiégée par l'ennemi. Pigot, conseiller de la régence, à défaut d'officiers à qui le gouverneur osât la confier, fut chargé de cette expédition; il arriva de nuit près de Verdachelum, attaqua et dispersa les assiégeants, puis se dirigea sur Tritchinopoly, qu'il atteignit heureusement. Au milieu du mois de juillet, un nouveau renfort fut encore envoyé à la même destination. Tritchinopoly se trouvait assez bien fortifiée pour être en mesure de soutenir un long siège; elle était entourée de deux murailles: la première de dix-huit pieds de haut et de cinq d'épaisseur, environnée d'un fossé d'une largeur de trente pieds; la seconde haute de trente pieds, et appuyée à un retranchement en pierre; l'intervalle entre les deux murailles était de vingt-cinq pieds environ. Mais si les fortifications de Tritchinopoly étaient encore en bon état, il n'en était

pas de même des finances de Mahomet-Ali : ses économies étaient épuisées, et la perception de ses revenus arrêtée de tous côtés. Ce moment critique réclamait une résolution vigoureuse ; alors un jeune officier, naguère écrivain à la Compagnie, Clive se présenta tout-à-coup dans le conseil, et après quelques difficultés parvint à se faire écouter. « Nous sommes, dit-il, les plus faibles sur la défensive, prenons hardiment l'offensive. Au lieu d'attendre Chunda-Sahed dans Tritchinopoly, allons l'attaquer dans Arcot, qu'il a laissé sans défense ; nous créons ainsi la plus puissante diversion en faveur de Mahomet-Ali. » Tant il est vrai qu'il appartient aux circonstances difficiles de manifester les hommes éminents.

Clive, dont le commencement de la carrière peut être fixée à ce moment, était fils d'un gentleman de fort médiocre fortune dans le Shropshire. Dès l'enfance, il se montra hardi, impatient du frein, de tout contrôle. Le souvenir de plusieurs traits de sa première enfance nous a été conservé, et le reste de sa vie y donne quelque intérêt. La petite ville de Market-Drayton, où sa famille habitait, a un clocher très élevé, terminé par une tête de dragon en pierre ; un jour, les habitants virent avec autant de surprise que de terreur, le jeune Clive à cheval sur la tête du dragon, battant des jambes, et paraissant fort à l'aise et fort insouciant de la situation périlleuse où il se trouvait. A Market-Drayton, on racontait encore un autre trait de l'enfance de Clive :

ayant rassemblé une bande de petits vauriens de son âge, qui le reconnaissaient pour chef, il imagina de mettre à contribution toutes les boutiques de la ville, soit en gros sous, soit en friandises, sous la condition de s'abstenir de briser leurs carreaux ou leurs volets, de frapper à leurs portes, etc., etc. A l'âge de dix-neuf ans, nommé écrivain en même temps que Orme, qui devait devenir son historien, il se rendit dans l'Inde, où sa jeunesse fut orageuse et tourmentée, grâce à une grande violence de caractère et à une humeur souvent noire et mélancolique. Peut s'en fallut qu'après avoir encouru plusieurs fois le déplaisir de ses chefs, il ne se vît dans l'obligation de quitter le service de la Compagnie, situation pénible pour lui, qui n'avait alors aucune ressource de fortune. La résolution de se défaire de la vie se présenta alors, à ce qu'il paraît, plus d'une fois à son esprit. Un jour qu'il était dans sa chambre, en proie à un accès de sombre tristesse, plusieurs de ses jeunes compagnons entrèrent tout-à-coup; l'un d'eux prit sur un meuble un pistolet qui s'y trouvait, et, par manière de jeu, le tira par la fenêtre. Clive, assis auprès de sa cheminée, jusqu'à ce moment avait gardé un morne silence; à ce bruit, sortant tout-à-coup de sa rêverie, il se lève en s'écriant : « Dieu veut quelque chose de moi ! deux fois ce matin j'ai lâché le chien de ce pistolet, le bout du canon appuyé sur mon front..... »

Clive se trouvait à Madras quand cette ville fut

prise par La Bourdonnais ; il s'en échappa sous un déguisement mahométan lors de la violation de la capitulation , et fut chercher un asile au fort Saint-David. A l'époque du siège de Pondichéry, il obtint de passer du service civil au service militaire, avec le rang d'enseigne. Il se fit dès lors remarquer, ainsi que plus tard dans l'entreprise sur Devi-Cotah, par son ardeur à rechercher, à briguer les postes les plus périlleux, les missions les plus difficiles. A un esprit hardi, aventureux dans la conception de ses projets, il réunissait un calme imperturbable dans l'exécution. Après le siège de Devi-Cotah, Clive était retourné à ses occupations civiles, il les abandonna de nouveau lorsque la guerre recommença, et se fit alors remarquer de nouveau par les mêmes qualités que dans les campagnes précédentes. L'œil exercé de Lawrence discerna tout d'abord ce que valait ce jeune officier : il le désigna aux directeurs comme un homme destiné à leur devenir d'une grande utilité dans la suite, et Clive ne tarda pas à justifier l'opinion émise par Lawrence. Son éducation ne l'avait nullement préparé à la carrière militaire ; mais c'était un de ces génies souples, faciles, qui se forment rapidement à la grande école des événements.

La présidence de Madras chargea Clive de l'exécution du projet dont il était l'auteur. Il partit à la tête de 200 Européens et 300 Cipayes, seules troupes dont la présidence pût disposer en ce moment ; elles étaient commandées par huit officiers dont six

n'avaient jamais vu le feu, dont quatre étaient des employés civils de la Compagnie récemment passés dans les rangs de l'armée; toute son artillerie consistait en trois pièces de campagne; à la vérité deux pièces de 18 le rejoignirent peu de jours après. Ce petit corps partit de Madras le 6 septembre 1752. Une violente tempête ayant éclaté au moment où Clive approcha d'Arcot, cette circonstance lui devint favorable. Les espions de l'ennemi rapportèrent qu'ils avaient vu les Anglais s'avancer à travers la pluie, les éclairs et le tonnerre, sans en paraître effrayés ou incommodés; la garnison, soit qu'elle demeurât frappée de ce courage qu'elle n'aurait pas eu, soit qu'elle vît dans l'orage lui-même un mauvais présage, évacua le fort sans même songer à le défendre. Les Anglais entrèrent dans la ville ouverte et sans fortification, et s'emparèrent du fort à la vue de 100,000 spectateurs. Le premier soin de Clive fut de se mettre en état de soutenir un siège, en rassemblant dans le fort autant d'approvisionnements qu'il put s'en procurer. L'ennemi, remis de son étonnement et de sa frayeur, ne pouvait manquer de revenir sur ses pas. Chunda-Saheb envoya effectivement un détachement de 4,000 hommes de troupes indigènes et de 150 Européens au secours d'Arcot, sous les ordres de son fils Rayah-Saheb: ils entrèrent et se fortifièrent; Clive, à la tête de sa petite garnison, les attaqua vigoureusement, les délogea d'une partie des rues où ils s'étaient établis; mais retirés dans les maisons, ils

continuèrent un feu meurtrier qui obligea Clive à se retirer. Le lendemain, les assiégeants reçurent un renfort de 2,000 hommes commandés par Mortaz-Ali : ils prirent possession de tous les chemins qui aboutissaient au fort. Clive se trouva étroitement bloqué. La forteresse, d'un mille de circuit, avec des murailles en ruine en plusieurs endroits, des remparts trop étroits pour admettre de l'artillerie, plusieurs tours écroulées, celles encore debout incapables de recevoir plus d'un seul canon chacune ; des fossés, en apparence remplis d'eau, mais guéables en plusieurs endroits ; la forteresse, disons-nous, ne paraissait pas alors susceptible de soutenir un long siège. Enfin, Clive, en dépit de tous ses efforts, n'avait rassemblé que des approvisionnements peu considérables. La garnison se trouvait alors réduite à 120 Européens et 200 Cipayes, tandis que l'armée assiégeante ne consistait pas en moins de 7,000 hommes de cavalerie, 3,000 d'infanterie et 150 Européens.

Les assiégeants n'ayant pas de canons de gros calibre, dans les quinze premiers jours du siège, ils se servirent de quatre mortiers ; des maisons qu'ils occupaient ils faisaient encore un feu de mousqueterie assez bien nourri. Les bombes ne produisirent aucun effet, mais la mousqueterie tua sur le rempart plusieurs des assiégés. Les Français, ayant reçu leur artillerie de siège de Pondichéry, s'en servirent avec tant de bonheur que, dès le premier jour, les deux seules pièces de gros

calibre des Anglais furent démontées ; au bout de six jours, il existait déjà aux remparts une brèche de cinquante pieds. Mais les assiégés, au moyen de palissades, construisirent plusieurs autres ouvrages en-deçà de la muraille ; Clive et les officiers sous ses ordres mettaient la main à l'œuvre comme de simples soldats. Clive, tout bloqué qu'il était, trouvait le moyen d'entretenir une correspondance assez suivie avec le fort Saint-David, hâtant l'expédition des renforts qui s'y préparaient. Un détachement de cent Européens et cent Cipayes essaya effectivement de pénétrer jusque dans la place ; Attaqué par 2,000 hommes des assiégeants, il se trouva forcé de rétrograder, ce qui laissa aux Anglais peu d'espoir d'être secourus par leurs compatriotes. Une autre ressource se présentait : un corps de 6,000 Mahrattes, commandé par Morari-Row, était campé depuis quelque temps à trente milles d'Arcot ; ces Mahrattes s'étaient d'abord engagés pour servir Mahomet-Ali, mais la retraite de ce dernier et celle des Anglais, le mauvais état de leurs affaires les empêchant de prendre un parti, ils demeurèrent dans l'inaction, attendant les événements. Clive envoya un messenger à Morari-Row pour en obtenir du secours. Morari-Row, dans sa réponse, exaltait en termes pompeux le courage et l'habileté déployés par les Anglais dans la défense d'Arcot ; il leur faisait la promesse de ne pas tarder à se joindre à eux. Bonne nouvelle pour Clive ! car la situation de la garnison, par l'absence de vivres,

commençait à devenir critique; les rations avaient été continuellement diminuées depuis le commencement du siège, et le moment arrivait où elles menaçaient de manquer tout-à-fait. Les Cipayes firent alors un trait qui fait à la fois le plus grand honneur à eux, et à Clive, qui avait su leur inspirer tant d'abnégation d'eux-mêmes et de dévouement. Ils se présentèrent un jour à ce dernier, et lui dirent : « Donnez le riz aux Anglais, nous nous contenterons de l'eau où il aura bouilli (1) ».

Rajah-Saheb ayant appris la démarche de Clive auprès des Mahrattes, voulut en prévenir le résultat; il somma Clive de se rendre, le menaçant, en cas de refus, de passer la garnison au fil de l'épée; Clive répondit ironiquement qu'il croyait Rajah-Saheb un trop habile général pour oser donner l'assaut avec d'aussi mauvaises troupes. Les Mahrattes, fidèles à leurs promesses, essayèrent de pénétrer dans le fort; ils ne purent y réussir, et se bornèrent à piller quelques maisons de la ville. Rajah-Saheb n'en fit pas moins tout préparer pour l'assaut dont il avait menacé Clive. Le 24 novembre, jour anniversaire de la mort de Hassan, est demeuré une grande fête parmi les musulmans; ils la célèbrent avec force cérémonies religieuses, s'enivrent en général du jus d'une plante nommée bang, qui les étourdit et les jette dans un état d'exaspé-

(1) V. Malcolm, Vie de Clive, t. I. — On sait qu'il reste toujours quelques particules de riz dans l'eau où il a été cuit.

ration et de fureur où ils méprisent tout danger ; d'ailleurs tout fidèle croyant est bien convaincu que le paradis de Mahomet s'ouvre immédiatement à tout guerrier tombé, dans le jour sacré, sous les coups des infidèles. L'assaut fut fixé à la nuit qui devait suivre ce jour solennel. Les soldats, après avoir passé la plus grande partie de la nuit à fumer et à boire du bang, se présentèrent à l'assaut au point du jour. Ils étaient partagés en quatre divisions : deux d'entre elles devaient gravir les deux brèches, les deux autres enfoncer les portes. Clive, dès la veille, connaissait leurs projets ; il avait fait ses dispositions, puis, exténué de fatigue, s'était couché à minuit, et dormait encore d'un profond sommeil quand on vint l'avertir de l'approche de l'ennemi. Il s'élance aussitôt sur les remparts. Un certain nombre d'éléphants, le front armé d'une large plaque de fer, précédaient les troupes ; les conducteurs les placent devant les portes, et les excitent à frapper de leur tête cuirassée. La partie du fossé située en avant de l'une des deux brèches étant presque à sec, un grand nombre d'assiégeants se précipita intrépidement sur cette brèche ; derrière ceux-ci un plus grand nombre encore, après avoir passé l'eau, s'efforcent de parvenir aux premiers rangs. Les assiégés font sur cette foule ainsi pressée un feu roulant de mousqueterie, dont pas un coup n'est perdu ; deux pièces de canon à mitraille causent des ravages encore plus terribles, des bombes et des fusées pleuvent sur la brèche et achèvent de jeter le

désordre parmi ceux qui l'encombrent. Pour aborder l'autre brèche, les assaillants avaient passé le fossé au moyen d'un radeau; Clive pointa de ses propres mains sur ce but une pièce de canon; au troisième coup il est brisé; de ceux qui le montaient beaucoup se noient; d'autres se sauvent à la nage; il est abandonné. L'attaque des portes n'avait pas mieux réussi : les éléphants, effrayés et blessés, avaient pris la fuite, jetant le désordre dans les rangs de ceux qui suivaient. Au bout d'une heure et demie, les différentes attaques cessèrent toutes à la fois : les assiégeants demandèrent alors la permission d'enlever leurs blessés et d'enterrer leurs morts : un armistice de deux heures leur fut accordé. Au bout de ce temps, ils ouvrirent de nouveau le feu, le soutinrent avec vivacité jusqu'à minuit; mais alors ils se décidèrent à lever le siège, et commencèrent avant le jour leur mouvement rétrograde. Clive, ayant fait immédiatement une sortie, trouva dans le camp ennemi quatre pièces de canon, quatre mortiers une grande quantité de munitions, qu'il fit immédiatement transporter dans le fort. Le siège, en dépit de l'inexpérience de la garnison et de son commandant, n'avait pas duré moins de cinquante jours; il devait changer la face des affaires dans le Carnatique.

Clive se hâta de mettre à profit l'impression de terreur qu'il venait de produire sur l'ennemi. Ayant reçu du fort Saint-David un renfort de 280 Européens et 700 Cipayes, il s'empara du fort de

Timery. Peu de jours après, aidé d'un parti maharatte, il n'hésita pas à attaquer un corps de 300 Européens, 2,000 chevaux, 2,500 Cipayes et quatre pièces d'artillerie; après un combat opiniâtre, les Français furent mis en déroute; la nuit les sauva; mais les Maharattes, encore plus ardents à la poursuite qu'au combat, s'emparèrent de 400 chevaux et de leur caisse militaire. 600 Cipayes, séduits par les succès de Clive, abandonnèrent les drapeaux français pour ceux de l'Angleterre. Clive, dont la propre confiance s'accroissait par le succès, se dirigea aussitôt sur la grande pagode de Conjeveyram dont les Français avaient récemment pris possession dans le but d'intercepter les communications entre Arcot et Madras. La garnison, sommée de se rendre, répondit par un refus; le commandant français fit de plus écrire à Clive par deux officiers anglais ses prisonniers pour le prévenir qu'ils seraient tous deux placés sur les remparts au premier coup tiré sur la place. Les deux officiers, après avoir écrit cette lettre, ajoutèrent de leur propre mouvement: qu'ils suppliaient Clive de n'avoir aucun égard à cette considération dans le parti qu'il croirait devoir prendre relativement à Conjeveyram. La brèche fut ouverte, et les Français évacuèrent le pagode pendant la nuit; ils s'en étaient tenus à la menace à l'égard des deux prisonniers, qu'ils laissèrent derrière eux. Clive détruisit une partie des murailles de Conjeveyram, renforça la garnison d'Arcot, puis se rendit au fort Saint-David, pour s'entendre avec

le conseil de régence sur le plan de nouvelles opérations.

Encouragés par l'absence de Clive, les Français reprenant l'offensive, vinrent porter le ravage jusque sur le territoire de la Compagnie. Renforcé de quelques troupes récemment arrivées du Bengale, Clive marcha à leur rencontre. Quoique supérieurs en nombre, les Français n'osèrent pas l'attendre, et se retirèrent, de position en position, dans la direction d'Arcot : ils se flattaient d'arriver avant lui sous les murs de la ville, et de s'en faire ouvrir les portes au moyen d'intelligences qu'ils s'y étaient ménagées. Clive suivait la même route avec la même précipitation, lorsque tout-à-coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, son avant-garde essuie le feu des Français ; Clive la rallie autant qu'il le peut, dispose son infanterie derrière un ruisseau dont il couvre son front, et, d'attaqué qu'il était un moment auparavant, se dispose à prendre lui-même l'offensive. Les Français, postés dans un bois, avaient leur front défendu par un fossé et quelques ouvrages en sable, mais leurs derrières n'étaient point gardés ; Clive, qui s'en aperçoit ou le devine, détache aussitôt 600 hommes qui doivent prendre l'ennemi en queue pendant qu'il l'attaquera de front. Il accompagne de sa personne ce détachement pendant une partie du chemin ; ensuite il rejoint le corps principal. où son absence, aussitôt remarquée, avait été cause de quelque hésitation ; il répare ce désordre, et

engage le combat. Pendant ce temps, à l'aide d'un officier parlant fort bien français et qui trompa les vedettes, le corps détaché avait réussi à tourner complètement les Français sans essuyer un seul coup de fusil. Ainsi placés entre deux feux, ceux-ci opérèrent une prompte retraite, laissant 9 pièces de canon, 3 obusiers, 60 Européens et 300 Cipâyes aux mains de l'ennemi. La perte des Anglais fut à peu près la même; mais le résultat de cette journée leur fut extrêmement favorable, en ce qu'elle acheva de rendre aux armes anglaises un lustre qu'elles avaient perdu depuis long-temps. Clive continuait sa route sur Arcot, lorsqu'un messenger du fort Saint-David lui apporta l'ordre de rétrograder. La régence de Madras avait pris la résolution de l'envoyer au secours de Trichinopoly avec toutes les troupes qu'il commandait. Dupleix, irrité du mauvais succès de la campagne, rappelait de son côté les troupes françaises à Pondichéry. Lawrence, récemment de retour d'Angleterre, prit alors le commandement des troupes, et Clive, le jeune et aventureux soldat, dut céder la place au vétéran consommé.

Mahomet-Ali avait peu de choses à craindre en ce moment des attaques des Français sur Trichinopoly; mais le manque d'argent commençait à devenir pour lui la source d'un grand nombre d'embarras : il ne pouvait payer ni ses propres troupes, ni les Anglais ses auxiliaires. Mahomet-Ali entama alors des négociations avec le sultan de

Mysore, royaume nouvellement formé par le fameux Hyder-Ali, et celui-ci se laissa persuader de venir à son secours. Les Mysoriens envoyèrent effectivement à Trichinopoly un corps de 20,000 hommes, dont 6,000 étaient des Mahrattes à leur solde. Cet exemple entraîna le rajah de Tanjore, qui jusque là n'avait pas voulu se départir de la plus stricte neutralité : il envoya un secours de 5,000 hommes à Mahomet-Ali; enfin, la présidence de Madras, de son côté, mit en campagne un corps de 400 Européens, 1,100 Cipayes et 8 pièces de canon. Dupleix envoyait au commandant français injonction sur injonction qu'il eût à empêcher une réunion susceptible de devenir fatale aux armes françaises: elle ne s'en fit pas moins. Lawrence, profitant de ce succès, voulait attaquer dès le lendemain les Français dans leur propre camp; *toutefois* ce projet ne put être mis à exécution : les Indous ou les mahométans mettaient ce jour au nombre des jours néfastes. Lawrence se résolut alors à n'employer que ses propres troupes pour faire une tentative sur le camp de Chunda-Saheb, moins bien fortifié que celui des Français. Le détachement chargé de cette attaque, en essayant de tourner le camp ennemi, s'égarait dans une marche de nuit et dut retourner à Trichinopoly. Mais les Français, ayant appris par cette tentative les desseins de l'ennemi ne se crurent plus en sûreté dans leur propre camp car ils n'eussent été ni en mesure ni en forces suffisantes pour soutenir une semblable attaque; il

repassèrent le même jour la Cavery, avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent une partie de leurs bagages, et se retirèrent dans l'île de Seringham. Leur projet était de chercher un refuge derrière les hautes murailles des deux grandes pagodes de l'île; ils auraient dû songer à l'impossibilité où ils seraient bientôt de se procurer des vivres; mais à leur tour ils connaissaient l'hésitation : le souvenir de leurs anciens succès les empêchait de se retirer, l'impression de leur récente défaite de combattre.

Les Anglais, en raison de leur situation à l'égard de leurs alliés, avaient hâte de finir la guerre. Il fallait avoir recours à quelque résolution hardie. Clive proposa à Lawrence de partager l'armée en deux corps : l'un de ces corps devant demeurer dans la position alors occupée par l'armée, l'autre aller prendre position entre Seringham et Pondichéry, de manière à couper tous les convois de l'ennemi et à l'affamer promptement. Ce plan avait un grand inconvénient : il mettait les Français à même d'attaquer avec avantage celui des deux corps séparés qu'ils voudraient, avant que l'autre vînt à son secours; toutefois, Lawrence non seulement approuva le plan de Clive, mais encore le chargea du commandement du corps détaché. Clive se sépara, en conséquence, du reste de l'armée anglaise, emmenant avec lui 400 Européens; 700 Cipayes, 1,000 cavaliers tanjoriens et 3,000 Mahrattes; 2 pièces de gros calibre et 6 pièces de campagne composaient son

454 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

artillerie. Toutes les troupes avaient passé la rivière avant le jour, dans la nuit du 6 au 7 avril; elles prirent position de l'autre côté de l'île, où les troupes françaises se trouvèrent de la sorte étroitement bloquées. Dupleix, comprenant toute l'importance de la manœuvre de Clive, fit tous ses efforts pour en prévenir les résultats. Un détachement de 13 Européens et 500 Cipayes partit immédiatement de Pondichéry, sous les ordres de d'Auteuil, pour aller renforcer l'armée française. Clive se porta immédiatement à sa rencontre; d'Auteuil, au lieu de l'attendre, se retira dans le fort d'Utatoor. La seule ressource des Français pour l'avenir reposait sur l'arrivée de ce petit détachement; aussi d'Auteuil se trouvait-il dans l'obligation de n'agir qu'avec la plus extrême circonspection. Un corps séparé de l'armée de Lawrence s'étant présenté devant Utatoor, d'Auteuil, qui crut avoir affaire à l'armée anglaise tout entière, évacua le fort, et dans la précipitation de sa retraite laissa derrière lui une grande quantité de bagages et de munitions. Les Anglais ayant transporté une partie de leur artillerie sur une digue élevée, battirent de là le camp ennemi; l'effet de ce feu fut terrible. Dans l'Inde les armées, même européennes, ne manquent jamais d'être encombrées de femmes, d'enfants, de marchands, de serviteurs de toutes sortes; les boulets anglais jetèrent toute cette multitude dans un désordre, une confusion inexprimable; le camp fut immédiatement transporté dans un autre endroit.

mais une partie des chefs indous attachés à Chunda-Sahab craignirent de se trouver exposés de nouveau aux mêmes dangers ; ils résolurent de le quitter. Chunda-Sahab, pour payer l'arrérage de leur solde, se vit dans l'obligation de leur abandonner la plus grande partie de ses éléphants, de ses chevaux, de ses chameaux et de son bagage militaire. Dès le lendemain, ces chefs envoyèrent des messagers dans le camp anglais : les uns demandant du service, les autres seulement le libre passage. Les alliés des Anglais, tanjoreens et mahrattes, considérant déjà tout ce qui appartenait à l'ennemi comme une proie assurée pour eux, voulaient empêcher les Anglais d'écouter ces propositions ; mais Lawrence, bravant leurs clameurs, les accepta sans hésiter.

Chunda-Sahab, par suite de cette désertion, n'eut plus avec lui que 2,000 cavaliers, 3,000 hommes d'infanterie, et 1,000 rajpoots ; il se chargea de la défense de la grande pagode de Seringham. Les Français et 2,000 Cipayes occupèrent la pagode de Jambakistna, située à peu de distance de la première ; leur espérance était que d'Auteuil pourrait enfin parvenir jusqu'à eux, et que ce renfort les mettrait à même de tenir dans leur situation jusqu'à la fin du juin, époque où l'on attendait à Pondichéry des secours de France de toutes sortes. D'Auteuil, sans vouloir rien compromettre, et guettant toujours l'occasion de pénétrer dans l'île, avait pris position près de Volcondah, alors entre les

main d'un chef indou ; il suspecta les intentions de ce chef, s'éloigna d'abord de la forteresse, puis y revint, et s'en empara. Mais il fut bientôt poursuivi et bloqué par Clive à la tête d'un détachement beaucoup supérieur en nombre au sien. Une capitulation ne tarda pas à suivre ; les officiers français donnèrent leur parole de ne pas servir pendant une année, et les soldats furent prisonniers de guerre. Cet événement acheva de rendre désastreuse la situation des Français et de leur allié. Chunda-Sahab insistait auprès du commandant français Law pour se faire jour l'épée à la main à travers les rangs ennemis : la faiblesse et les irrésolutions de cet officier, qui seules avaient permis aux choses d'en venir au point critique où l'on se trouvait, ne s'accommodèrent point de cette énergique résolution. Il le pressa au contraire de chercher son salut dans la fuite, en achetant les services d'un des chefs de l'armée confédérée. Chunda-Sahab ne pouvait espérer que le nabob accordât jamais la vie à un rival aussi dangereux qu'il l'avait été ; il ne se fiait pas assez en la générosité des Anglais pour croire à leur intervention en sa faveur ; la chance de salut que lui proposait Law était ainsi la seule qui restât. Monackyee, qui commandait l'armée du roi de Tanjore, fut celui auquel Law s'adressa pour cette négociation ; il accepta la proposition de Law, et reçut comptant une forte somme d'argent et la promesse d'une autre plus considérable encore. Cependant le

jour de l'exécution du projet n'était point encore fixé, lorsque les Anglais reçurent de Devi-Cotah la grosse artillerie qu'ils attendaient depuis longtemps.

En mesure désormais d'attaquer avec avantage le camp français, Lawrence fit sommer Law de se rendre à discrétion. Monackyee fit donner le même jour avis à Chunda-Saheb que le moment était venu d'exécuter leur projet, il ajoutait que le moindre retard pourrait en rendre l'exécution à tout jamais impossible. Law pour mieux donner le change, dans sa réponse à Lawrence, parut décidé à défendre la pagode jusqu'à toute extrémité. Le soir, il eut une entrevue avec Monackyee, afin de régler les détails de la fuite de Chunda-Saheb ; Monackyee jura par son sabre et son poignard, le plus terrible des serments aux yeux des soldats indous, d'exécuter fidèlement leurs conventions : elles consistaient à faire escorter Chundah-Saheb jusqu'à Karical, établissement des Français ; le départ devait s'effectuer immédiatement après l'arrivée de celui-ci dans le camp ennemi. Chunda-Saheb à qui Law vint rapporter le résultat de cette conférence, se rendit sur le champ auprès de Monackyee, sans qu'aucun soupçon se fût élevé dans son esprit ; mais, au lieu de l'escorte promise, il trouva une troupe de soldats apostés qui se saisirent de lui, l'entraînèrent dans une tente et le chargèrent de chaînes. Le nabob et les principaux chefs des Mahrattes et des Mysoréens entrèrent aussitôt en délibérations sur le sort du

prisonnier ; chacun , à titres divers , réclamait le droit d'en disposer ; mais Monackyee , qui le tenait refusait de s'en dessaisir. Lawrence somma de nouveau les Français de se rendre , leur accordant un délai de vingt-quatre heures , et menaçant de le passer au fil de l'épée s'il n'en recevait pas d'ici une réponse positive. Law , dès qu'il apprit le sort de Chunda-Sahéb et la prise de d'Anteuil , demanda une conférence ; cette conférence eut lieu le lendemain , et aboutit à une capitulation aux conditions suivantes : que la pagode de Jambakistna serait livrée aux Anglais avec tous les canons , munitions et bagages ; que les officiers s'engageraient sur parole à ne plus servir contre le nabob ou les alliés du nabob ; que les soldats et les sous-officiers seraient prisonniers de guerre. Les Anglais durent aussi prendre possession de la grande pagode de Seringham ; mais , ce moment venu , les 1,000 rajpoots de l'armée de Chunda-Sahéb s'enfermèrent dans l'intérieur du temple , et jurèrent de mourir avant d'y laisser pénétrer un seul des vainqueurs. Ce fanatisme religieux frappa les Anglais d'admiration ; ils se bornèrent à occuper les enceintes extérieures , et laissèrent les rajpoots en paisible possession de l'intérieur sacré du temple.

Le sort de Chunda-Sahéb demeura quelque temps indécis. Monackyee , son geôlier , était tour à tour exposé aux menaces du nabob et des Mahrattes , aux promesses des Mysoréens ; il n'osait le livrer à aucun des partis qui le réclamaient , dans le

crainte de se faire du même coup d'implacables ennemis des deux autres. Pour éviter cette extrémité, et se voyant dans la nécessité de perdre le fruit de sa trahison, il résolut de le faire périr secrètement. Un Afghân, qu'il chargea de cette commission, pénétra dans la prison de Chunda-Sahab : celui-ci, accablé d'années et d'infirmités, suite des fatigues de la guerre, gisait sur la terre nue. Se doutant du dessein qui amenait l'Afghân, il le supplia de le faire parler à Monackyee ; il avait des choses d'une grande importance à communiquer à ce dernier. L'Afghân, sans répondre, approchant ses armes, lui enfonça son poignard dans le cœur. Monackyee lui ayant aussitôt fait couper la tête, s'empressa de la faire présenter sur un plateau au nabob, qui, dit-on, vit alors pour la première fois le visage d'un rival qu'il avait combattu si long-temps ; elle fut ensuite pendue au cou d'un chameau qui fit cinq fois le tour de la ville, à travers une multitude immense accourue de toutes parts pour contempler ce sanglant trophée. Embaumée et enfermée dans une cassette de bois précieux, cette même tête fut plus tard envoyée à Delhi sous une nombreuse escorte ; car c'est là une formalité dont tout nabob vainqueur d'un rival est toujours pressé de s'acquitter. Les talents et le caractère de Chunda-Sahab eussent été dignes d'un meilleur sort ; l'absence de Bussy de l'armée française, la présence de Lawrence et de Clive dans celle des Anglais, firent son malheur.

On reproche à Lawrence d'être demeuré spectateur impassible de ce meurtre qu'il devait prévoir et qu'il lui eût été facile d'empêcher.

Lawrence se mit en mesure d'aller installer à Tritchinopoly le nabob triomphant. A l'exception de Gingee, aucune place, aucune forteresse ne devait arrêter leur marche. Cependant, à la grande surprise de Lawrence, le nabob ne laissait paraître aucun empressement de se trouver dans sa capitale. Le motif de cette conduite parut d'abord extraordinaire; on ne tarda pas à en avoir l'explication. Le nabob s'était engagé vis-à-vis les Mysoréens à leur livrer Tritchinopoly et le district environnant; or les Mysoréens, secondés en cela par les Mahrattes, qui se flattaient de leur arracher plus tard cette riche proie, le sommaient de tenir sa parole et de livrer la ville. Après tant de sacrifices faits par les Anglais pour remettre le nabob en possession de Tritchinopoly, cette nouvelle surprit étrangement Lawrence. Le nabob chercha à calmer le mécontentement du major: C'était là, disait-il, une de ces promesses qu'il est d'autant plus permis de faire, qu'il n'est jamais question de les tenir; les Mysoréens ne pouvaient manquer d'en être aussi convaincus que lui-même. Après quelques pourparlers avec eux, il fut néanmoins convenu que le fort leur serait livré dans deux mois, et qu'en attendant il recevrait garnison anglaise; le nabob leur accorda encore la permission d'entretenir dans la ville une garnison

de 700 hommes , à la seule condition qu'ils ne fussent pas Mahrattes. Les Mysoréens , désespérant d'obtenir davantage du nabob , feignirent de se montrer satisfaits de ces concessions. Les Anglais mirent provisoirement une garnison dans le fort , et procédèrent à l'installation du nabob. Les troupes du roi de Tanjore retournèrent dans leurs foyers ; mais , au lieu d'en faire de même , les Mysoréens et les Mahrattès refusèrent de s'éloigner , et prirent position dans les environs de Tritchinopoly. Les choses ainsi à demi arrangées entre le nabob et ses alliés , le major Lawrence songeait à ranger le reste de la province sous l'autorité du nabob , en même temps qu'à assurer la collection des revenus ; mais le conseil de Madras , sur l'avis de Saunders , son président , prit au contraire la résolution de réduire Gingee , occupé par une garnison française ; seule place dont il y eût encore une résistance sérieuse à craindre.

Le major Keen , avec un détachement considérable , fut dirigé sur Gingee. De hautes montagnes , traversées par un petit nombre de sentiers escarpés , entourent cette forteresse ; leur possession est importante à toute armée qui attaque cette place. Le major n'avait pas de canons , et dut se borner à serrer la place sans qu'il lui fût possible de l'assiéger. Dupleix l'avait fait suivre par un détachement qui prit une position avantageuse ; le major ne l'en attaqua pas moins , sans avoir fait reconnaître le terrain ; il fut repoussé en

désordre. Le major, blessé dangereusement, mourut du chagrin de sa défaite plus que du sang qu'il avait perdu. Les Anglais se retirèrent à Trivadi. Lawrence se dirigea donc sur Gingee, à la tête de 400 Européens, 1,700 Cipayes, 4,000 hommes de troupes du nabob et 9 pièces de canon. Dupleix, nullement abattu par la mort de Chunda-Sahab et la prise de Seringham, avait envoyé sous les murs de Gingee toutes les troupes dont il pouvait disposer; ce détachement consistait en 400 Européens, 1,500 Cipayes et 500 chevaux. Les Français, avantageusement postés, se montraient disposés à éviter un engagement; le major Lawrence, feignant d'être dans les mêmes dispositions, après s'être montré à eux se retira précipitamment sur Bahoor. Cette retraite, qui simulait la crainte, enhardissant les Français, ils le suivirent, et vinrent eux-mêmes camper à deux milles de Bahoor. Le major Lawrence fit aussitôt ses dispositions, et au point du jour marcha à l'ennemi. Les Cipayes étaient en première; les Anglais en seconde ligne, l'artillerie sur les ailes; la cavalerie du nabob en masse, un peu en arrière de l'aile droite. Les Cipayes n'ayant pas répondu au qui vive des avant-postes français, le feu commença aussitôt. Les Cipayes des Français étaient aussi en première ligne, de sorte que ce fut d'abord entre les indigènes que le combat s'engagea. Au point du jour, le bataillon anglais entra en ligne, en essuyant le feu de huit pièces de canon; le bataillon français fit le même

mouvement, et les Anglais sè portèrent alors immédiatement en avant, faisant feu de temps à autre. Long-temps les Français, de pied ferme, ne perdirent pas de terrain ; mais les grenadiers anglais ayant enfoncé à la baïonnette le centre des Cipayes français, le reste de leur bataillon se précipita dans cet espace ouvert. Comme une manœuvre n'était plus possible, les Français, déjà ébranlés par la fuite de leurs Cipayes, se retirèrent précipitamment. C'était le moment pour la cavalerie du nabob de charger ; loin de là, elle se précipita dans le camp ennemi qu'elle se mit à piller avec son avidité ordinaire. Les vivres et les munitions des Français tombèrent entre les mains du major Lawrence : parmi les prisonniers se trouvèrent le commandant français (M. de Kerjean) et treize officiers.

Les Mahrattes et les Mysoréens, qui avaient conservé leur position dans le voisinage de Trichinopoly, firent quelques tentatives pour s'en emparer par surprise ; ils trouvèrent le commandant sur ses gardes. En même temps, ne négligeant aucun moyen d'en venir à leurs fins, ils négociaient avec Dupleix ; celui-ci leur promettait de les aider à se mettre en possession de la ville, mais il exigeait que d'abord ils lui prêtassent leur secours pour combattre les Anglais dans leur entreprise sur Gingee. Cependant Dupleix, depuis le moment de la décadence des affaires de Chunda-Sahab, avait fait solliciter de la cour de Delhi la confirmation de

ce titre de nabob du Carnatique qui lui avait été précédemment accordé par le subahdar du Deccan. Les patentes lui furent expédiées en grande pompe à Pondichéry. Dupleix se hâta de publier cette faveur de l'empereur ; puis, en vertu de ce pouvoir dont il venait d'être de nouveau revêtu , il nomma nabob du Carnatique Rajah-Saheb, fils de Chunda-Saheb, mais seulement en tant que son député, son délégué. Il mit de plus 500 hommes en campagne, qu'il se procura en prenant une partie des équipages des vaisseaux de la Compagnie qui se rendaient en Chine. Les négociations de Dupleix avec les Mahrattes et les Mysoréens avaient déjà en partie réussi. Un corps de 3,000 Mahrattes était en route pour s'aller joindre aux Français, lorsqu'ils apprirent, chemin faisant, la défaite de ceux-ci à Bahoor ; ils changèrent immédiatement de résolution, et passèrent à Mahomet-Ali. Le plan de Lawrence consistait à soumettre, avant la saison pluvieuse, les pays situés entre Pondichéry et la rivière de Paliar. Pour favoriser cette opération, Clive fut chargé de s'emparer des forts de Covelong et de Chinglapett ; il s'acquitta de cette mission avec son bonheur et son activité ordinaires. Mais après cette expédition, la santé de Clive devenant de plus en plus mauvaise, il résolut de retourner en Angleterre, et partit effectivement au commencement de l'année suivante. Peu de jours après les sièges de Covelong et de Chinglapett, la saison des pluies contraignit les parties belligé-

rantes à se retirer dans leurs quartiers respectifs. Le commandement de Tritchinopoly était confié au capitaine Dalton, homme d'une grande résolution et d'une bravoure éprouvée. Dupleix, après avoir installé Rajah-Saheb, ne tarda pas à s'apercevoir de l'incapacité de ce dernier. Usant des pleins pouvoirs à lui conférés par le subahdar, il l'engagea à renoncer au titre de nabob, et se décida à en décorer un autre dont les richesses et les liaisons pouvaient lui faire espérer de plus grands avantages. Son choix tomba sur Mortiz-Ali, gouverneur de Velore, qui accepta sans balancer les offres de Dupleix, et promit de lever des troupes et de se rendre avant peu à Pondichéry.

Au mois de janvier 1753, les Anglais et les Français entrèrent de nouveau en campagne. L'armée française était composée de 360 Européens, 2,000 Cipayes et 4,000 Mahrattes commandés par Morari-Row; de nouvelles négociations de Dupleix avaient réussi à détacher encore une fois celui-ci de l'alliance des Anglais. L'armée anglaise était composée de 700 Européens, 2,000 Cipayes, et 1,500 hommes de la cavalerie du nabob. Les Français, voulant mettre à profit la supériorité de leur cavalerie, évitèrent d'abord toute action décisive, se bornant à couper les vivres à l'ennemi; ils le firent avec un tel succès, que le major Lawrence fut bientôt dans l'obligation d'employer la plus grande partie de ses troupes à escorter les convois venant du fort Saint-David. De son côté, le capitaine Dalton se

trouvait au moment de manquer de vivres à Tritchinopoly ; Dupleix faisait resserrer de plus en plus l'espèce de blocus où il tenait cette place. Dalton se hâta de donner connaissance de sa situation à Lawrence ; celui-ci, qui avait reçu récemment du renfort, fatigué de son inaction, d'ailleurs toujours prêt à agir, résolut tout aussitôt d'attaquer le camp des Français, après en avoir fait la reconnaissance. Il renonça cependant à ce projet, et se contenta de leur offrir la bataille. Dans ce but il passe, à la tête de son corps d'armée, la rivière qui l'en séparait ; un grand nombre de Mysoréens étaient spectateurs de ce mouvement, mais ne firent qu'une faible résistance et se réfugièrent aussitôt dans la pagode ; les Français, secondés par les Mahrattes, attaquèrent alors si vivement les Anglais qu'ils les contraignirent à se retirer. Lawrence renonça dès lors à toute attaque de la pagode, et se borna à faire passer des vivres à Tritchinopoly. Mortiz-Ali, un moment abattu et sur le point de renoncer à la dignité de nabob, reprit courage en voyant le peu de succès obtenu jusque là par les Anglais ; il entra en campagne avec 4,000 hommes, pillant tous les villages des environs d'Arcot. Dupleix l'encourageait ; à cette époque, Dupleix pour soutenir la guerre n'avait pas avancé moins de 7 millions de livres tournois de sa propre bourse.

Les Français, enhardis par le succès de leur résistance, abandonnèrent Seringham, passèrent la

Cavery, et établirent leur camp en plaine. Les deux corps d'armée se trouvaient en présence ; rien de décisif ne fut tenté ; mais Lawrence ayant été obligé de s'éloigner et de séjourner à Trichinopoly pour cause de maladie, cette absence profita d'abord aux Français. Ils s'emparèrent de quelques hauteurs qui dominaient le camp anglais, interceptèrent la plus grande partie de ses convois, et lui coupèrent presque entièrement les vivres. Ayant quelque supériorité de nombre, ils désiraient en venir à une action qui pût terminer la guerre d'un seul coup ; les Anglais ne le désiraient pas moins, car leur situation demeurerait insupportable, et Trichinopoly ne pouvait manquer de tomber aux mains de l'ennemi dans le cas où elle se prolongerait. Lawrence, sachant combien il pouvait compter sur ses troupes, en raison de ces dispositions, marcha hardiment aux Français, et, après un combat opiniâtre et sanglant, demeura maître du champ de bataille. Les Français se renfermèrent dans leur camp, d'où ils n'osèrent plus sortir pendant quelques jours. Les Anglais profitèrent de cette inaction pour faire entrer à Trichinopoly un convoi qui approvisionna cette ville de vivres pour cinquante jours. Lawrence se flattait encore que ce succès engagerait le rajah de Tanjore à lui fournir la cavalerie dont il avait toujours le plus pressant besoin ; accompagné du nabob Mahomet-Ali, il se rendit à Tanjore et obtint effectivement une partie du secours qu'il demandait, c'est-à-dire 3,000 hommes de cavalerie et 2,000

d'infanterie ; mais, Trichinopoly demeurait toujours étroitement bloquée. Les vivres qu'on y avait reçus étant exclusivement réservés pour la consommation de la garnison, les habitants se trouvèrent bientôt réduits aux plus fâcheuses extrémités : le riz, principale nourriture des Indous, fut vendu vingt fois plus cher que de coutume ; le bois pour le faire cuire manqua totalement ; la ville, naguère peuplée de 100,000 hommes, ne fut bientôt plus qu'une immense solitude. Les assiégeants avaient déjà préparé leurs échelles, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour donner l'assaut.

Les Français, après le dernier combat, avaient transporté leur camp sur une hauteur au bord de la Cavery ; Lawrence entreprit de les déloger, et dans ce but se mit en campagne. Mais les Français, grâce à l'infatigable activité de Dupleix, venaient de recevoir un renfort de 400 Européens, 2,000 Cipayes et 4,000 Mahrattes sous les ordres de Morari-Row, plus 6 pièces d'artillerie ; les Anglais se virent à leur tour dans la nécessité de demeurer sur la défensive, et bientôt commencèrent à souffrir de la disette de vivres. Morari-Row, à l'aide de sa nombreuse cavalerie, interceptait tous les convois qui tentaient de pénétrer dans Trichinopoly. La régence de Madras n'en faisait pas moins tous ses efforts pour envoyer des renforts à la garnison, soit en hommes, soit en vivres ; l'occasion de les attaquer eût été souvent favorable, les Mysoréens et les Mahrattes alliés des Français le désiraient ; mais

Astruc, le commandant des Français, officier de talent et de résolution militaires fort médiocres, n'y voulut point consentir. Aussi un détachement composé de 237 Européens et 300 Cipayés parvint-il à rejoindre Lawrence; et ce dernier, dont la situation, en raison du manque de vivres, devenait de plus en plus difficile, se résolut à forcer les Français à un engagement général. En conséquence, le 20 septembre 1753, il s'approcha en ordre de bataille du camp français, et comme ces derniers ne répondirent point à cette provocation, il attaqua de ce camp le côté occupé par les Mysoréens. Les Français se portèrent vivement à la défense de ces derniers, mais ils furent repoussés et culbutés; les Mahrattes, qui se présentèrent immédiatement sur le champ de bataille, n'eurent pas un meilleur succès. L'armée combinée, française, mysoréenne et mahratte, abandonna dès lors l'île de Seringham : sa perte consistait en 300 Européens tués, blessés ou prisonniers; celle des Anglais seulement à 40 hommes hors de combat. Peu de jours après, ces derniers s'emparèrent du fort de Wegeembap, dont ils firent la garnison prisonnière. Les convois de vivres leur arrivèrent alors en abondance, et Trichinopoly en fut pourvu pour six mois. Les Anglais n'étaient pas moins heureux dans le Carnatique : Mortiz-Ali ayant assiégé Trimalee, éprouva un échec considérable devant cette place, ce qui le mit dans l'obligation de lever le siège.

Depuis le dernier combat, qui n'avait pas tourné à leur avantage, les Français étaient de nouveau rentrés dans l'inaction; ils en étaient revenus à leur premier projet, celui de s'emparer de Tritchinopoly par une escalade de nuit. Un déserteur de leur nation, parvenu à s'introduire dans la ville, donna sur les localités les renseignements nécessaires. 600 Européens soutenus par des Cipayes, furent commandés pour cette entreprise; munis d'échelles, ils se mirent en marche à trois heures du matin, et arrivèrent sous les murs de la ville sans avoir été aperçus. Les Français escaladèrent une des faces d'un des bastions principaux gardée par 50 Cipayes qu'ils tuèrent à coups de baïonnette. Pour ne pas donner l'alarme, ils ne devaient point se servir de leurs armes à feu; quelques coups partirent par hasard; se voyant découverts, ils tournèrent alors les canons du bastion contre la ville, et ouvrirent le feu au bruit d'une musique militaire et de nombreux cris de *vive le roi!* Pour pénétrer dans la ville, les Français devaient encore escalader la seconde muraille ou en faire sauter les portes. Or pendant qu'ils exécutaient ce mouvement, un coup fort heureux pour les assiégés tua un déserteur anglais qui leur servait de guide; deux autres qui ne le furent pas moins atteignirent encore deux soldats français portant des pétards, avant que ces pétards eussent été attachés aux portes. Il en résulta parmi les assaillants quelque confusion. Ils voulurent alors donner l'escalade; mais

les échelles avaient été tellement endommagées par les boulets, lors de l'attaque de la première muraille, qu'un petit nombre seulement était en état de servir; ils se virent obligés de rétrograder jusqu'à la batterie de la première enceinte dont ils s'étaient d'abord emparés; mais là le manque d'échelles les empêcha de redescendre dans le fossé. Ainsi pris au piège, force leur fut de se rendre au point du jour. Lawrence était alors à Coïladdi; apprenant ce qui se passait, il se hâta d'envoyer un renfort à Tritchinopoly; il se disposa à le suivre de près de sa personne. Cet échec des Français eut de funestes conséquences; il empêcha la conclusion d'une alliance alors négociée par Dupleix avec le rajah de Tanjore. Le nabob songea de plus à se rapprocher des Anglais. Dupleix, irrité, fit ravager le territoire du rajah par un corps de Mahrattes alors à son service. Il envoyait en même temps un détachement assiéger le fort de Palam-Cotah, situé dans le Carnatique, et dépendant néanmoins du nabob de Kudapa. Dupleix soutenait ainsi sans s'ébranler le poids de la mauvaise fortune. A la vérité, de brillants succès dans le Deccan venaient faire compensation à ces revers essuyés dans le Carnatique.

Le nouveau subahdar, Salabut-Jung, avait quitté Kudapa immédiatement après l'assassinat de Murzapha-Jung, accompagné des troupes françaises; il arriva le 15 mars à Canoul, capitale d'un de ces nabobs qui avaient conspiré contre le nabob assas-

472 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS
siné. Cette place avait été autrefois bien fortifiée; mais depuis que les Afghans la possédaient, les fortifications en avaient été abandonnées et tombaient en ruines. La garnison, composée de 4,000 hommes, semblait d'abord vouloir se défendre; mais le feu supérieur de l'artillerie française la força bientôt à évacuer la place; elle se réfugia dans la citadelle à demi ruinée, presque immédiatement prise d'assaut. La garnison fut passée au fil de l'épée. Cependant, grâce à l'intervention de Bussy, les deux fils et la femme du nabob furent épargnés, et le subahdar promit d'en prendre soin. Cédant encore à la même influence dans une autre circonstance, le nabob investit le fils de Murzapha-Jung du gouvernement autrefois possédé par son père; ce gouvernement, qui dans l'origine se composait de la place forte d'Adoni, fut même agrandi du territoire des nabobs de Kudapa et de Canoul, dont le revenu était évalué à un million de livres tournois. Salabut-Jung passa ensuite la Kristna; mais 25,000 Mahrattes avaient pris position en avant de Golconde, dans le but d'empêcher Salabut-Jung de s'emparer de cette dernière ville. Gazee-ad-Dien-Khan, frère aîné de Salabut-Jung, les avait poussés à cette expédition; Balajee-Row, en ce moment généralissime de la Confédération des Mahrattes, était à leur tête. Des négociations s'ouvrirent. Les Mahrattes, n'ayant point encore reçu d'argent de Gazee-ad-Dien, se laissèrent aisément persuader, au moyen de quelques sommes

payées comptant, de former une alliance avec le même prince qu'ils étaient venus combattre. Salabut-Jung, ne trouvant plus dès lors d'obstacles à sa marche, fit le 2 avril une entrée triomphale à Golconde; le lendemain il se fit installer dans sa nouvelle dignité avec toutes les formalités, toute la pompe, toute la magnificence d'usage en pareil cas chez les princes de l'Indostan.

Cependant Gazeed-Dien, qui déjà n'avait vu qu'avec un profond chagrin l'élévation de son second frère, sollicita de l'empereur l'investiture de subahdar du Bengale, ce qu'il obtint facilement. Il leva des troupes, et se trouva au bout de peu de temps à la tête de 150,000 hommes, dont une grande partie étaient Mahrattes, ces derniers sous le commandement de Holkar-Mulhar. Il se dirigea de sa personne sur Aurengabad. A la même époque, deux autres chefs de Mahrattes, Balajee-Row et Ragojee-Bhonsla, agissant de concert avec lui, entrèrent de leur côté dans la province de Golconde, chacun à la tête d'une cinquantaine de mille cavaliers. Salabut-Jung et Bussy se hâtèrent d'entrer en campagne contre ces formidables ennemis. Leurs forces étaient de beaucoup inférieures, et la situation du nouveau subahdar menaçait de devenir critique, lorsque Ghazeed-Dien mourut subitement : comme il était vieux, usé dans les plaisirs enervants du harem, sa mort n'eut probablement rien que de très naturel ; on l'attribua cependant

généralement à un breuvage empoisonné qui lui aurait été donné par sa propre mère, à l'instigation de Salabut-Jung. Cette mort ne termina pas la guerre, qui se continua au contraire entre Salabut-Jung et les principaux chefs des Mahrattes ; mais la supériorité des troupes européennes au service du subahdar, était trop grande, surtout elle frappait trop fortement les vives imaginations de l'Orient, pour que cette lutte pût durer. « Les Français, dit un historien oriental, avec leur mousqueterie et leur rapide artillerie, ne faisaient respirer que fumée aux poitrines des Mahrattes ; ceux-ci perdirent une grande multitude d'hommes qui furent consumés par le feu de leurs canons (1). » Il fut facile à Salabut-Jung de conclure la paix au moyen de la cession de quelques districts de peu d'importance. Bussy, l'auteur de cet heureux succès, continua de jouir de la plus haute influence sur son esprit. Bussy, outre la supériorité de ses talents et de ses troupes, ne négligeait rien d'ailleurs pour frapper de toutes façons les imaginations des peuples au milieu desquels il vivait : « Il portait des habits de brocart couverts de broderies et un chapeau galonné, des souliers de velours noir richement brodés. Quand il se laissait voir aux yeux du peuple, c'était au fond d'une immense tente, haute de trente pieds, assez vaste pour contenir 600 hommes ; il était alors assis sur un fauteuil orné des armes du roi de

(1) V, Seer-Mutakhaeen.

France et placé sur une estrade élevée ; couverte elle-même d'un tapis brodé en velours cramoisi ; à droite et à gauche, mais sur des chaises, une douzaine de ses principaux officiers. À l'entrée de la tente se tenaient sa garde européenne et sa garde indoue. Sa table était toujours servie en vaisselle plate, à trois ou quatre services. Il se plaisait à mêler la pompe asiatique à l'élégance française ; il montait pendant les marches ou les revues un magnifique éléphant, tandis qu'une troupe de poètes et de musiciens le précédait, chantant de vieilles ballades guerrières ou bien les récents exploits des Français (1). »

Bussy sut se servir habilement, et dans l'intérêt de sa nation, de son influence sur l'esprit du subahdar. Il obtint la cession de quatre provinces importantes : Mustaphanagur, Ellore, Rajamundry et Chiccaole. Ces possessions, y compris Masulipatam et Condavir, rendaient les Français maîtres des côtes de Coromandel et d'Orissa, sur une étendue de 600 milles, c'est-à-dire depuis Madapilly jusqu'à la pagode de Jagernaut. Du côté de la terre, une chaîne de montagnes, couvertes d'impénétrables forêts de bambous, et qui s'étendent dans une direction parallèle au rivage de la mer, dont elles ne sont éloignées en général que de 80 à 90 milles, et dans quelques endroits de 30 seulement, servent de limites et en même

(1) Secer-Natakhacch, — V. Malcolm, Vie de Clive.

temps de remparts à ses provinces ; elles n'ont dans toute leur étendue que trois à quatre passes, dont chacune peut être défendue par une centaine d'hommes. La province de Condavir est située entre les rivières de Kristna et de Condagama, dont la dernière se jette dans la mer, près de Medapilly. Les limites des autres provinces étaient moins déterminées : Mustaphanagur était situé au nord de Condavir ; Ellore au nord-ouest de Mustaphanagur ; Rajamupdrum touchait à ces deux provinces, et Chicacole, la plus considérable des quatre, s'étendait depuis la rivière de Godaverry jusqu'à la pagode de Jagernaut. Les revenus de ces diverses provinces montaient à 4,287,000 roupies, c'est-à-dire 535,000 livres sterling, ou environ 13,500,000 livres tournois. Les Français devenaient ainsi les souverains d'une partie de territoire plus considérable qu'aucune nation européenne n'en avait jamais possédée dans l'Inde. D'ailleurs, ce n'était pas seulement leur étendue qui faisait le prix de ces acquisitions territoriales ; les manufactures de mousseline et de diverses autres étoffes, objet principal des exportations d'Inde en Europe, s'y trouvaient en plus grande abondance, et fournissaient leurs produits à meilleur marché que dans le Carnatique ; la province de Rajamupdrum abondait en bois de fer ; celle de Chicacole fournissait tous les ans une immense quantité de riz aux approvisionnements du Carnatique. Ces possessions, qu'il était facile à Bussy de défendre

avec une poignée de troupes , assurait la domination française dans tout le midi de la presqu'île. Bussy passa le reste de l'année 1753 à Aurengabad , occupé à rétablir la discipline parmi ses troupes , à veiller à leur entretien , à les préparer à la guerre avec les Mahrattes , qui menaçait toujours d'éclater d'un moment à l'autre.

Dupleix , secondé par les talents du seul Bussy , avait amené cet état de choses. Tout en continuant la guerre dans le Carnatique , sans renforts reçus d'Europe , sans officiers habiles , en un mot au milieu des circonstances les plus défavorables , il avait su jeter les fondements de cet immense empire. Le Carnatique , où toutes les forces des Anglais pouvaient à peine lui tenir tête , n'était ainsi qu'une petite portion de sa sphère d'activité. Cependant Dupleix avait un redoutable adversaire dans Saunders , alors gouverneur de Madras , homme doué d'une grande activité , d'une profonde connaissance des affaires , surtout d'une remarquable fermeté de caractère. Dès qu'il se fut convaincu de la réalité des vues ambitieuses de Dupleix , bien que la France et l'Angleterre fussent en paix en Europe , Saunders , en effet , osa faire la guerre , et la continuer à travers toutes les chances de la fortune. Les succès les plus brillants , les plus inattendus des Français le trouvèrent impassible , inébranlable. D'ailleurs toutes ces guerres , ces acquisitions de territoires , si propres à enflammer l'ambition des officiers et des généraux européens dans l'Inde , n'exerçaient

478 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS

pas la même influence sur les directeurs et propriétaires des deux Compagnies anglaise et française; toutes deux se trouvaient également fatiguées des dépenses, de toutes ces entreprises dont la gloire leur était étrangère, dont leur ignorance de la situation politique de l'Inde les empêchait de comprendre les immenses résultats pour celui qui demeurerait définitivement vainqueur; depuis long-temps toutes leurs vues, tous leurs desirs se tournaient vers la paix. Au fait de ces dispositions, Dupleix ouvrit une négociation avec Saunders vers la fin de 1753, et dans le mois de janvier 1754 des conférences eurent lieu, pour traiter d'un arrangement définitif à Sandras, ville hollandaise située entre Madras et Pondichéry. Les Anglais demandaient que Mahomet-Ali fût reconnu nabob du Carnatique, investi de la même autorité que ses prédécesseurs; que le roi de Tanjore fût assuré de la possession paisible de ses États; les Français demandaient la reconnaissance par les Anglais de Salabut Jung comme subahdar du Deccan, et, de plus, la reddition de tous les prisonniers français. Les Anglais demandaient encore l'exemption de la rente foncière de Madras qu'ils étaient dans l'obligation de payer au nabob d'Arcot; la paisible possession du pays de Panamalee, enfin des dédommagements pour ce dernier objet, en faveur de Mahomet-Ali. Ces prétentions réciproques ne laissaient pas d'être difficiles à concilier : pour les Anglais, reconnaître subahdar du Deccan Salabut-

Jung, c'eût été mettre leur situation dans le Carnatique à la discrétion des Français ; pour ceux-ci c'eût été se livrer non moins absolument aux Anglais, que consentir à la reconnaissance de Mahomet-Ali.

D'un commun accord les deux parties en vinrent à examiner les titres sur lesquels chacune d'elles appuyait ses prétentions. Dupléix mit en évidence des patentes de Salabut-Jung qui l'investissaient lui-même du titre de nabob, et qui lui conféraient l'autorité suprême sur toutes les contrées situées au midi de la Kristna. Les Anglais, de leur côté, alléguèrent des patentes de Nazir-Jung, de Gazitad-Dien, enfin du grand Mogol, qui toutes déclaraient Mahomet-Ali nabob du Carnatique ; cependant ils ne les produisirent pas, se contentant d'affirmer qu'elles étaient à Tritchinopoly. Les négociateurs français insistèrent pour qu'elles fussent examinées ; mais Saunders, au lieu de se rendre à cette invitation, ordonna à ses députés de conclure immédiatement sur ces bases : « Que les Anglais et les Français fussent mis en possession de pays de valeur égale et situés de manière à prévenir toutes nouvelles contestations ; que le commerce des deux Compagnies fût mis sur un pied d'égalité dans le Carnatique ; qu'une pension fût faite à Rajah-Saheb ; que des dédommagements fussent accordés aux Mysoréens ; que la liberté fût immédiatement rendue aux prisonniers français ; mais que, en revanche, les Français reconnussent

480 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS
aussitôt Mahomet-Ali comme nabob du Carnatique. Par cet arrangement les Français demeureraient maîtres de tout ce qu'ils possédaient dans les provinces septentrionales du Deccan, possessions bien plus importantes que celles des Anglais dans le Carnatique. Toutefois, fort de l'appui de Salabut-Jung, Dupleix n'en rejeta pas moins, et sans hésiter, ces propositions. Il prétendait ne laisser aux Anglais que la quarantième partie environ des districts qui dépendaient d'Arcot; il prétendait gouverner tout le reste, comme nabob et souverain; aussi donnait-il à ses négociateurs les instructions les plus positives d'insister sur la production des patentes d'investiture des Anglais et sur la validité des siennes. Les Anglais, persistant toujours dans leur refus de montrer les leurs, accusèrent de falsifications celles produites par les négociateurs français; ceux-ci répondirent par l'accusation que les Anglais étaient eux-mêmes dépourvus de patentes, assertions, suivant toute probabilité, également fondées toutes deux. Mais, de ce moment, l'aigreur et l'animosité se mêlèrent aux conférences; elles furent rompues au bout de onze jours.

La guerre avait continué pendant la durée de ces négociations. Les Mahrattes, comme nous l'avons dit, étaient entrés dans le royaume de Tanjore au nombre de 1,200 hommes. Le roi de Tanjore remit Monackyee à la tête de ses troupes; il demanda du secours aux Anglais, qui ne purent lui en donner, car le pays était inondé. Toutefois Monackyee étant

parvenu à rejoindre l'ennemi, un engagement sanglant eut lieu : 800 Mahrattes restèrent sur le champ de bataille, les autres furent dispersés ou faits prisonniers. Parmi ces derniers, le plus grand nombre, tombé aux mains de Monackyee, périt dans d'affreux tourments : les uns furent brûlés, d'autres empalés, d'autres accrochés vivants à des arbres. Les deux corps d'armée anglais et français étaient alors à peu de chose près de force égale ; les Français persistaient néanmoins à ne pas quitter l'île de Seringham. Résolus à ne rien hasarder, ils laissèrent passer pendant long-temps les détachements et les convois qui se rendaient à Tritchinopoly. Mais, dans les premiers jours de février, le major Lawrence en attendait un plus considérable que tous les autres : celui-ci ne se composait pas de moins de 3,000 buffles, et un tiers environ du corps d'armée de Lawrence devait l'escorter. Les Français, résolus de l'attaquer, passèrent la rivière pendant la nuit, et prirent position près de Cootopurah. L'officier qui commandait le détachement ne pensait à aucun danger, quand tout-à-coup on aperçut à l'horizon une nombreuse cavalerie ; il continua sa marche ; mais il n'avait pas fait un quart de mille, qu'il fut assailli de toutes parts par les Mahrattes : sa ligne fut rompue en un instant. Les troupes françaises ne tardèrent pas à arriver ; dès lors les Cipayes jetèrent leurs armes ; chacun ne songea plus qu'à son propre salut. Cette défaite fut la plus sanglante que les

Anglais eussent essuyée depuis la prise de Madras : ils y perdirent un tiers de leurs meilleurs soldats européens, tous les vivres, munitions, équipages, et environ 8,000 livres sterling. Les Français rentrèrent aussitôt dans leur île avec leur butin et les prisonniers. D'autres opérations militaires, mais d'une complète insignifiance, suivirent celle-là ; puis des changements survenus dans le gouvernement de Pondichéry changèrent tout-à-coup la face des choses.

L'année précédente, les directeurs de la Compagnie avaient fait des représentations au ministère au sujet de la guerre dans laquelle elle se trouvait engagée malgré elle sur la côte de Coromandel. Ils sollicitaient le ministère de prendre les mesures nécessaires pour la faire cesser, soit par des négociations auprès du ministère français, soit par un déploiement considérable de forces dans les mers de l'Inde. Le ministère britannique, choisissant le premier moyen, fit des ouvertures à ce sujet au ministère français, qui les accueillit favorablement. Duvelaur, directeur de la Compagnie française, et le comte du Lude, son frère, qui avaient passé tous les deux plusieurs années dans l'Indostan, furent envoyés à Londres pour négocier un arrangement. On convint bientôt de part et d'autre de terminer les différends des deux Compagnies par des commissaires qu'on enverrait sur les lieux, avec la mission d'établir une paix provisoire jusqu'à la conclusion d'un traité définitif.

Le duc de Newcastle comme membre du cabinet anglais, le duc de Mirepoix comme ambassadeur de France, durent prendre part à ces conférences préliminaires. Pendant leur durée, le ministre anglais détacha prudemment une flotte, chargée d'un corps considérable de troupes, pour aller croiser dans les mers de l'Inde, sous le commandement de l'amiral Watson. Le ministère français ne prit aucune précaution semblable. Ce ne fut pas tout : les directeurs de la Compagnie anglaise, redoutant l'activité, la supériorité de Dupleix, sa profonde connaissance des affaires de l'Inde, ne cessaient de protester contre toute négociation qu'il aurait conduite ; ils le représentaient comme le seul obstacle à la cessation des hostilités. La Compagnie française, dans son désir de la paix, n'était que trop portée à voir d'un œil défavorable Dupleix qui l'avait entraînée à la guerre, et dont toutes les dépêches étaient consacrées à prouver la nécessité de continuer cette guerre. Le ministère français lui-même (déplorable moment de notre histoire !) partagea promptement ces préventions. En conséquence, Godeheu, un des directeurs de la Compagnie française, fut choisi pour remplacer Dupleix ; il était en même temps nommé commissaire du roi pour traiter de la paix, vérifier et arrêter les comptes du gouverneur de Pondichéry. Saunders, assisté de quelques membres de la régence, fut désigné par les Anglais pour traiter avec Godeheu. Dupleix

ignora jusqu'au dernier instant toutes ces mesures. A l'arrivée de Godeheu, il ne se dissimula pas la profondeur de l'abîme qui s'ouvrait tout-à-coup pour engloutir et sa propre fortune et celle de la France; il conserva néanmoins toute sa sérénité, toute sa liberté d'esprit, toute la dignité de ses manières. La guerre avait momentanément absorbé toutes les ressources financières de la Compagnie; depuis long-temps Dupleix la faisait à ses dépens; il était en avance d'environ 13 millions vis-à-vis de la Compagnie, tant de son propre argent que d'argent emprunté en son nom et sous sa garantie particulière. Godeheu nourri de préjugés contre Dupleix, ne connaissait les affaires de l'Inde qu'au point de vue purement commercial; il s'effraya de cette situation, et laissa paraître fort hâtivement un grand désir de la paix, ce qui achèvera de mettre le comble aux avantages que possédait déjà sur lui Saunders, son adversaire.

Les négociations n'étaient pas encore commencées lorsqu'arriva la flotte commandée par l'amiral Watson : elle était composée de trois vaisseaux de guerre et d'une chaloupe canonnière, et portait un détachement considérable de troupes. Les Français reçurent à la même époque un renfort d'environ 1,200 hommes. Les deux armées, rentrant en campagne à cette époque, se seraient trouvées de forces égales; mais la préoccupation de la paix s'était définitivement emparée de l'esprit de Godeheu. Il adressa à Saunders des propositions telles

modérées que ce dernier se hâta de proposer une trêve; elle fut acceptée, et la durée en fut fixée du 1^{er} octobre (1754) au 1^{er} janvier de l'année suivante. L'amiral Watson, aussitôt après la publication de la trêve, se hâta de s'éloigner, car la saison des orages approchait; il fit voile pour Bombay. Après son départ, les négociations, continuées avec activité, aboutirent à un traité provisoire qui fut plus tard confirmé en Europe, et par lequel il fut stipulé; — « Que les deux Compagnies cesseraient à jamais d'intervenir dans la politique intérieure de l'Inde; qu'elles renonceraient de même à toute dignité, à toute charge, à tout honneur conféré par les princes du pays; que toutes les places, toutes les provinces occupées par les deux Compagnies seraient restituées au grand Mogol, à l'exception de celles qu'on reconnaîtrait leur avoir appartenu avant cette guerre, c'est-à-dire que sur la côte de Coromandel les Anglais garderaient Madras, le fort Saint-David et Devi-Cotah; les Français, Pondichéry et Karical; que les possessions des deux nations seraient mises sur un pied d'égalité parfaite; que dans le cas où les possessions des Anglais dans le royaume de Tanjore et le Carnatique surpasseraient en valeur celles des Français dans les mêmes provinces, ceux-ci recevraient quelque territoire équivalent entre la rivière de Gondecama et Nizapatam; que le district de Masulipatam et l'île de Devi seraient partagés entre les deux Compagnies par parties égales; que chaque

nation n'aurait que quatre ou cinq comptoirs dans les provinces de Rayamundrun et de Chicacole, sans aucun revenu territorial, et que ces comptoirs seraient placés de manière à ne pas se nuire réciproquement. » Par ce traité, les Français perdirent tous les avantages qu'ils avaient obtenus jusqu'alors ; les Anglais obtinrent tous les points pour lesquels ils avaient combattu. La condition de ne pas se mêler aux intérêts politiques du pays était la reconnaissance implicite de Mahomet-Ali comme nabob de Carnatique. La stipulation de mettre les possessions des deux nations sur un pied d'égalité entraînait l'abandon de leurs récentes et magnifiques acquisitions territoriales. « Il est douteux, dit ironiquement un historien anglais, qu'aucune nation ait jamais fait d'aussi grands sacrifices à l'amour de la paix que les Français en cette occasion (1). »

Après la conclusion du traité provisoire de 1754, les deux négociateurs, Saunders et Godeheu, firent voile pour l'Europe ; tous deux, le dernier surtout, ne mettant point en doute qu'ils n'eussent fondé la paix de l'Inde sur des bases inébranlables. Dupleix avait lui-même quitté Pondichéry deux jours avant la conclusion de l'armistice. Des sentiments bien amers durent s'élever dans son âme au moment de s'éloigner pour toujours de cette terre de l'Inde où il avait joué un si grand rôle. La France n'envoya jamais dans ces

(1) Colonel Wilkes.

contrées un plus grand administrateur, un plus habile homme d'État. A son arrivée dans l'Inde, les Européens, réduits au simple rôle de marchands, étrangers à la politique, tremblaient au seul nom du moindre fonctionnaire mogol; mais Duplex comprit, devina toute la faiblesse de l'empire. Il conçut le projet de s'en rendre maître, au moins en partie, à une époque où il ne pouvait communiquer ce projet à qui que ce fût au monde, sans paraître à l'instant frappé de folie. La simplicité du moyen d'exécution répondait pourtant à la grandeur de l'idée; ce moyen consistait à mettre au service de certains princes du pays des corps de troupes européennes; la consistance du caractère européen, jointe à la supériorité de leur discipline, ne pouvait manquer de valoir aux chefs de ces corps la confiance des princes qui les emploieraient, de donner à ces princes la prépondérance sur leurs voisins. L'application de cette idée conduisit Duplex à régner sur le Carnatique sous le nom d'un de ses partisans, d'un de ses alliés, Chunde-Sahab; puis sous son propre nom; à régner plus tard sur le Déccan, par le moyen de deux subahdars, ouvrage de ses mains, c'est-à-dire sur 35 millions d'hommes, sur le tiers en étendue, à peu près la moitié en richesses et en population, de l'empire entier du grand Mogol. Qu'une de ces guerres si communes dans l'Inde eût éclaté alors entre le vassal et le suzerain, nul doute que la victoire ne fût demeurée au subahdar, aidé du génie

429 CONQUÊTE ET FONDATION DE L'EMPIRE ANGLAIS
de Dupleix et des armes de Bussy ; or, la victoire, c'était la conquête du reste de l'empire. Dupleix appuyait alors la puissance de la France sur certaines provinces constituées en souverainetés indépendantes, tandis qu'il eût gouverné les plus éloignées de ces immenses territoires sous le nom et par les mains de leurs princes indigènes. Alors aussi, suivant les exigences de sa vaste politique, il tolérait ou anéantissait à son gré les établissements des autres nations européennes. L'empire anglais, tel qu'il a été fondé par l'habileté successive de Clive, de Hastings et de Wellesley, préexistait déjà pour ainsi dire dans le génie de Dupleix.

A son départ de Pondichéry, Dupleix remit ses comptes à Godeheu. D'après ces comptes, ainsi que nous l'avons dit, il avait avancé pour le service public environ 13 millions, tant de ses propres fonds que de sommes empruntées sous sa garantie privée. Godeheu abandonna l'examen de ces réclamations aux directeurs de la Compagnie : ceux-ci prétendirent que Dupleix s'était permis toutes ces dépenses sans y avoir été suffisamment autorisé, et, sous ce prétexte, refusèrent de le rembourser, tandis qu'ils continuaient à toucher d'immenses revenus acquis par l'habile emploi de cet argent. Ce dernier intenta à la Compagnie un procès qui fut arrêté par ordre du roi, c'est-à-dire que justice lui fut refusée. Bientôt il se vit contester sa gloire, ses succès, subit des humiliations de toutes sortes de la